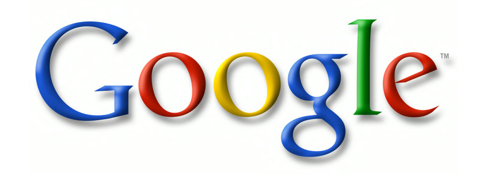
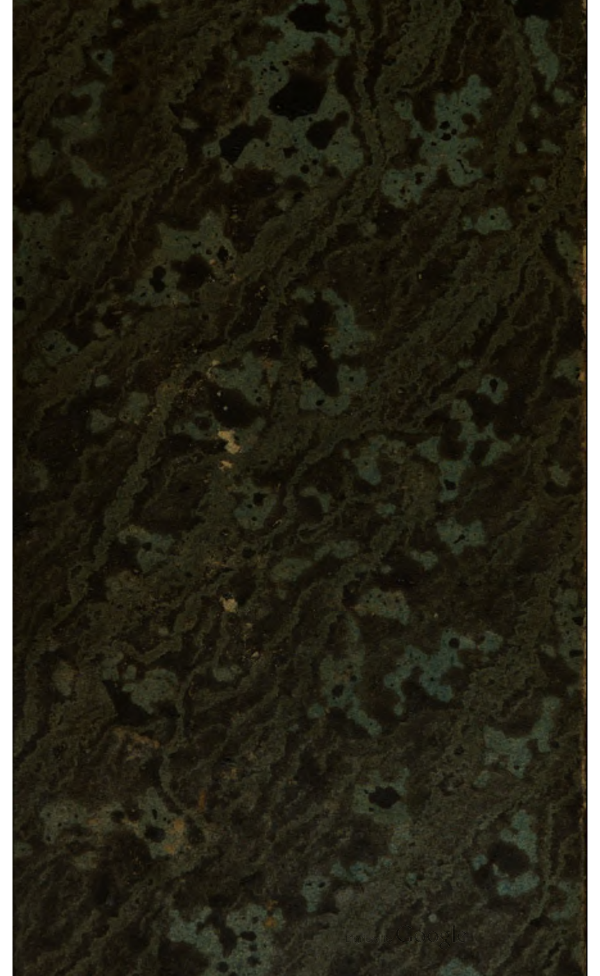
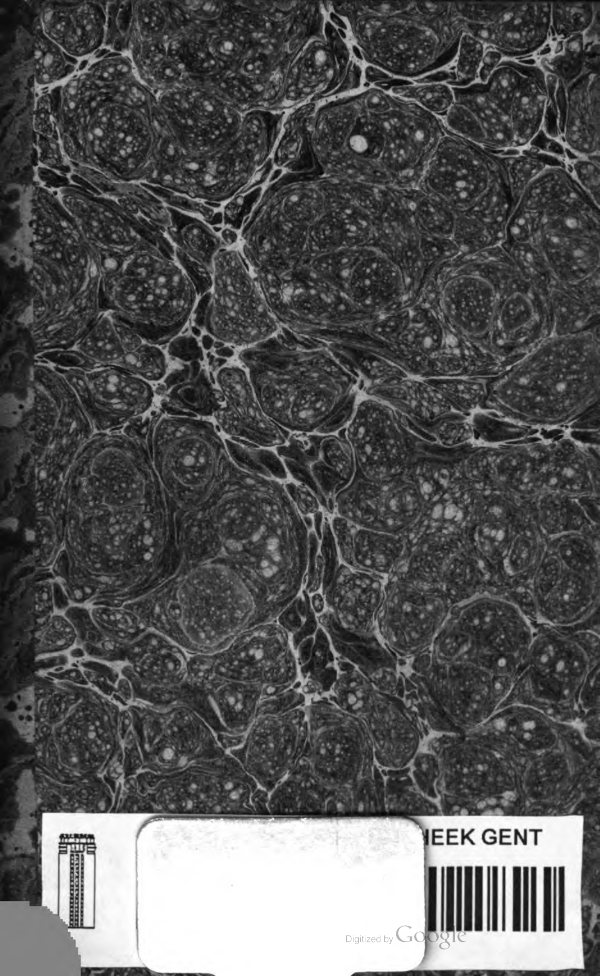
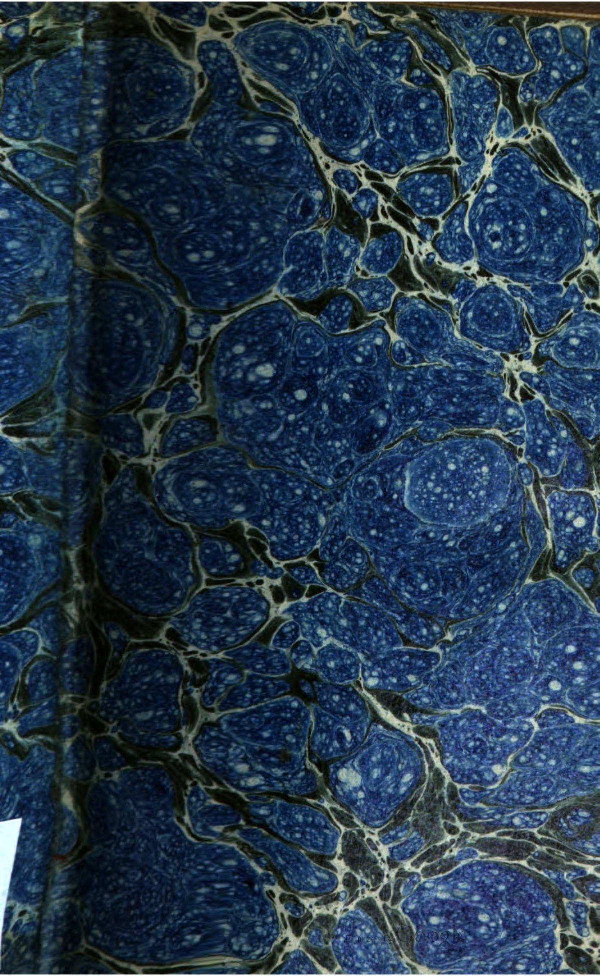






HEEK GENT



ŒUVRES

DE

SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS,

PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée et enrichie de notes de divers Commentateurs, sur chaque pièce.

TOME X.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,
RUE CHABANNAIS, N°. 2,
Près la rue Neuve des Petits-Champs.
1822.



HENRI V,

PIÈCE HISTORIQUE.

1599.

NOTICE

SUR HENRI V.

Les événemens historiques qui font la base de cette pièce, commencent vers la fin de la première année du règne de Henri V, et vont jusqu'à la huitième, époque où il épousa la princesse Catherine, fille de Charles VI.

Henri V, surnommé *Henri de Monmouth*, monta sur le trône, et fut couronné en 1413. Le premier acte de son pouvoir fut de mander ses anciens camarades de jeunesse ; il les exhorta, d'une manière très-pathétique, à renoncer à leurs vices et à leur conduite honteuse ; et après leur avoir fait à chacun de riches présens, il leur défendit, sous peine d'encourir sa disgrâce, de jamais reparaître à la cour. Ensuite, il se choisit un conseil, composé des hommes les plus sages et les plus habiles, renvoya tous les juges qui avaient abusé de leur autorité ; conserva

ceux qui le méritaient, et entr'autres le magistrat Gascoigne, qui l'avoit fait arrêter lorsque, n'étant que prince de Galles, il l'avoit insulté dans sa cour de justice. La plus grande tache à son caractère fut la persécution des sectateurs de Vicleff; mais il obéissait plutôt à la superstition de son siècle, qu'à son penchant naturel. Sous le règne précédent, le parlement avait déjà formé le projet de s'emparer des biens temporels de l'église, et d'en faire une ressource qui pût alléger les charges dont le peuple étaitaccablé. Le projet fut renouvelé sous Henri V, et le clergé en fut singulièrement alarmé. L'archevêque de Cantorbéry, pour détourner les pensées du roi de cet objet, lui suggéra l'idée d'une guerre avec la France. Henri, profitant des troubles qui y régnaient alors, et fort de l'alliance secrette et de la perfidie du duc de Bourgogne, demanda la restitution de la Normandie et de tout ce qui avait été cédé à Edouard III; la princesse Catherine en mariage, deux millions d'écus pour dot, et le reste de la rançon du roi Jean.

Sa demande ne fut pas écoutée et il se dis-

posa à passer la mer; cependant une conspiration se tramait contre lui, elle fut découverte, et après l'exécution des principaux coupables : le comte de Cambridge, Scroop, lord Trèsorier, et thomas Gray, conseiller privé. Henri s'embarqua en 1415, descendit au Hâvre, et prit Harfleur, après une vigoureuse résistance; mais forcé par l'excès de la chaleur, et la maladie qui ravageait son armée, de repasser en Angleterre, faute de vaisseaux de transport, il fut obligé d'aller par terre à Calais; il fut bien étonné de rencontrer près d'Azincourt sur les bords de la Somme, l'armée Française. La bataille se livra à dix heures du matin et dura jusqu'à cinq heures du soir dans le mois d'octobre. Les Français, qu'on disait monter à cent mille hommes, furent défaits. Le connétable d'Albret, qui commandait, et le duc d'Alençon y furent tués avec dix mille soldats (1). Henri y perdit le

(1) Nos historiens disent six mille; apparemment que les Anglais comptent les prisonniers que Henri commanda d'aller égorger, de rang en rang, de peur qu'ils ne s'échapassent, si l'action recommen-

duc d'York, le comte de Suffolk, quelques chevaliers, et environ quatre cents hommes. Les ducs d'Orléans et de Bourbon furent faits prisonniers.

La guerre civile désolait de plus en plus la France; Henri en profita et y fit de rapides progrès; en 1419, Rouen se rendit à lui; et la prise de Pontoise lui ouvrit le chemin jusqu'aux portes de Paris. La guerre fut terminée par le traité de Troyes, dont les conditions furent le mariage de Henri et de la princesse Catherine, le titre de roi de France durant sa vie; la possession du royaume pour lui et sa postérité et la régence pendant la vie de Charles VI, que l'affaiblissement de son esprit rendait incapable de gouverner. Le mariage fut aussitôt célébré et Henri repassa en Angleterre.

Shakspeare a encore, dans cette pièce, suivi très-fidèlement la chronique de *Holingshed*. Plusieurs épisodes en sont empruntés,

---

çait. Le duc de Brabant et le comte de Nevers, frères du perfide duc de Bourgogne, furent du nombre de ces victimes.

ainsi que le discours de l'archevêque de Cantorbéry, où il parle au roi de ses droits sur la France; la condamnation des conjurés, et la réponse de Henri aux ambassadeurs que les Français lui envoyèrent après la prise de Harfleur. Seulement *Holingshed et Hall* ne font aucune mention du message insultant que le dauphin envoie à Henri au commencement du premier acte. Il est probable que Shakspeare a tiré cette circonstance d'une ancienne ballade rapportée par mdame Lenox. Cette pièce dit Johnson, a plusieurs scènes pleines de noblesse et de dignité, et beaucoup d'autres pleines d'une gaîté facile et très-amusante. Le caractère du roi est très-bien soutenu par tout, si l'on en excepte la scène où il fait sa cour à la princesse Catherine (1); on n'y retrouve ni la vivacité ni les saillies de ce jeune Henri qu'on a connu auparavant, ni la grandeur de Henri sur le

(1) Voltaire s'est moqué de cette scène dans sa lettre à l'académie française, tome III, des Mélanges littéraires, et dans le Dictionnaire philosophique, au mot : Art dramatique.

trône. On croit plutôt, selon madame Lenox, entendre un simple soldat courtiser une fille de paysan, qu'un roi d'Angleterre qui demande une princesse de France. L'humeur comique de Pistol, ajoute Johnson, est très-heureusement peinte jusqu'au bout; et son caractère a peut-être servi de modèle à tous les fanfarons qui ont paru depuis sur le théâtre Anglais. Les vers qui sont débités par le chœur, ont beaucoup d'admirateurs, et la poésie en est belle; mais il faut avouer pourtant, qu'il n'est pas aisé de découvrir pourquoi les instructions que donne le chœur sont plus nécessaires dans cette pièce que dans plusieurs autres, où le poète n'en a pas introduit. Le grand défaut de cet ouvrage, est le vide du cinquième acte, défaut qu'avec un peu de travail et de soin, le poëte auroit pu éviter.

La conjecture de Johnson sur Falstaff, dont on raconte la mort dans cette pièce paraît peu fondée. Il croit que si Shakspeare ne l'a pas fait venir sur la scène, c'est par inadvertance, et qu'il a oublié la promesse qu'il a faite dans l'épilogue de la seconde partie de Henri IV;

que cet oubli avoit peut-être engagé la reine Elisabeth à ordonner au poète de remettre Falstaff au théâtre, et de le placer dans une intrigue amoureuse. Si cette tradition est juste, on ne peut pas admettre que cette épilogue ait été fait avant que le poète ait reçu cet ordre qui lui fit peut être venir l'idée de présenter ce caractère dans une comédie.

Capell et Steevens parlent d'une autre pièce de Henri V, qui doit avoir été faite du vivant de Shakspeare; on ne sait trop si ce fut avant ou après la sienne. Steevens dit qu'il en a deux copies; que la première, et, suivant toute apparence, la plus ancienne, est sans date; la seconde, qui lui est parfaitement semblable, est de 1617. Il croit pourtant, par plusieurs raisons, que cette pièce est plus ancienne que celle de Shakspeare: 1°. Parce qu'il est très vraisemblable que c'est cette pièce mal reçue du public, à laquelle l'auteur, dans l'épilogue de la seconde partie de Henri IV, fait allusion en ces termes: « Car Old-castle mourut comme » un martyr ». Old-castle est le Falstaff de cette pièce, qui est pitoyable. 2°. Si le prince de Galles, dans Henri IV, appelle

Falstaff, my old lad of the castle (*mon vieux garçon du castel*, c'est sans doute une allusion ironique au mauvais succès de cette pièce; car on ne saurait démontrer, que notre auteur ait jamais été forcé de changer le nom d'*Old-castle* en celui de *Falstaff*. Ajoutons encore ce que *Farmer* observe, que *Nash*, dès 1592, fait mention d'une nouvelle édition de cette pièce et que dans les discours badins (*Jets*) de *Tarlton*, ancien comédien, il est dit, qu'il avoit été très-fameux dans le rôle de *Rüpels* de Henri V. Ce rôle se trouve dans l'ancienne pièce, et non dans celle de Shakspéare. Au reste, cette ancienne pièce n'est divisée ni en actes ni en scènes, elle est extrêmement courte, et paraît n'être qu'une copie imparfaite prise durant la représentation. Malgré plusieurs changemens et imitations de la pièce de Shakspeare, parmi lesquelles celle d'Aaron Hill, *Londres*, 1723, *in*-8°. est la plus remarquable, l'ouvrage original s'est maintenu sur le théâtre, et y a toujours reçu les plus grands applaudissemens. Malone prouve que cette pièce composée en 1599, fut imprimée l'année suivante.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI V.
Le duc de GLOCESTER,
Le duc de BEDFORD, } frères du roi.
Le duc D'YORK, cousin du roi.
Le duc D'EXETER, oncle du roi.
Les comtes de SALISBURY, de WESTMORELAND, de WARWICK.
L'archevêque de CANTORBÉRY.
L'évêque D'ELY.
Le comte de CAMBRIDGE,
Le lord SCROOP,
Sir Thomas GREY, } conspirateurs.
Sir Thomas ERPINGHAM, GOWER, FLUELLEN, MACKMORRIS, JAMY, officiers de l'armée du roi.
BATES, COURT, WILLIAMS, soldats anglais.
NYM, BARDOLPH, PISTOL anciens serviteurs de Falstaff, maintenant soldat.
CHARLES VI, roi de France.
Le DAUPHIN.
Le duc de BOURGOGNE.
LE CONNÉTABLE, le duc D'ORLÉANS, RAMBURE, BOURBON, GRANDPRÉ, seigneurs français.
Le GOUVERNEUR d'Harfleur.

PERSONNAGES.

MONTJOYE, héraut d'armes.

AMBASSADEURS, députés vers le roi d'Angleterre.

ISABELLE, reine de France.

CATHERINE, sa fille.

ALIX, dame de la suite de la princesse Catherine.

QUICKLY, épouse de Pistol, aubergiste.

CHOEUR.

LORDS, MESSAGERS, soldats français et anglais, etc.

La Scène, au commencement de la pièce, est en Angleterre, ensuite toujours en France.

ACTE PREMIER.

LE CHŒUR.

O donnez-nous une Muse de feu ; qui s'élève jusqu'au plus brillant ciel du génie et de l'invention! Un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, et des monarques pour spectateurs de cette sublime scène! C'est alors qu'on verrait le belliqueux Henri, sous ses traits naturels, avec la fière majesté du dieu Mars, traînant la famine, la guerre et l'incendie, monstres attachés à ses pas, comme des dogues soumis et rampans devant lui, pour obtenir le carnage. Mais, pardonnez, indulgente assemblée; pardonnez à l'impuissance de l'humble et faible talent, qui a osé, sur cet indigne théâtre exposer à la vue un objet si grand et si vaste. Cette arène à combats de coqs, peut-elle contenir les vastes plaines de la France? Pouvons

nous entasser dans ce cercle (1) de planches, tous les milliers de casques qui semèrent l'effroi sous le ciel d'Azincourt? Oh! pardonnez, si une figure naine et chétive doit représenter ici, dans un point, un million de guerriers. Permettez que, faisant l'office des zéros dans un énorme calcul, nous laissions travailler la force de votre imagination. Supposez qu'en ce moment, dans l'enceinte resserrée de ces murs, sont enfermées deux grandes monarchies, dont les fronts levés et menaçants, l'un contre l'autre opposés, ne sont séparés que par une étroite ceinture de l'océan; remplissez par vos pensées les vides que laisse notre impuissance; divisez un homme en mille parties, et voyez en lui une armée imaginaire; figurez-vous, lorsque nous parlons des coursiers de bataille, que vous les voyez imprimer leurs pieds superbes sur le sein foulé de la terre. C'est à votre pensée à créer en ce moment des rois dans leur majesté, à les transporter d'un espace à l'autre, franchissant les barrières du tems, et resserrant les événemens de plusieurs années dans la durée d'une heure. Pour suppléer aux lacunes, souffrez qu'un Chœur complette les récits de cette dramatique histoire; c'est lui qui, dans cet instant, tenant la place du Prologue, implore

---

(1) L'original dit: *dans cet O*. L'usage fréquent d'appeler un cercle un *O*, rendit la petitesse de cette comparaison si insensible à Shakspeare, qu'il s'en est plusieurs fois servi dans les passages mêmes où il emploie le style le plus noble. JOHNSON.

votre attention patiente, et vous prie d'écouter avec bienveillance, et de juger avec indulgence, nos efforts et la pièce.

(Le chœur sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LONDRES. — Salle dans le palais du roi.

L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

MILORD, je puis vous dire qu'on presse vivement la signature de ce même bill, qui auroit, suivant toute apparence, et même infailliblement passé contre nous, la onzième année du règne du feu roi, si la tumultueuse agitation de ces tems de trouble n'en avait pas interrompu l'examen.

ÉLY.

Mais, milord, quel obstacle lui opposerons-nous aujourd'hui ?

CANTORBÉRY.

C'est à quoi il faut réfléchir. S'il faut que ce bill passe contre nous, nous perdrons la plus belle moitié de nos domaines ; car toutes les terres laïques, que la piété des mourans a données par testament à l'Église, nous en serions dépouillés. Voici

la taxe : d'abord une somme suffisante pour entretenir, à l'honneur du roi, jusqu'à quinze comtes, quinze cents chevaliers et six mille deux cents bons gentilshoummes ; ensuite pour le soulagement des pestiférés et des pauvres vieillards infirmes et languissans, dont le grand âge et le corps se refusent aux travaux, cent hôpitaux biens pourvus, bien entretenus ; et de plus encore, pour les coffres du roi, mille livres sterling par an : telle est la teneur du bill.

ÉLY.

Cette taxe feroit un vuide profond dans nos trésors.

CANTORBÉRY.

Un vuide? Elle les épuiserait.

ÉLY.

Mais quel moyen de l'empêcher ?

CANTORBÉRY.

Le roi est généreux et plein d'égards.

ÉLY.

Et ami sincère et zélé de la sainte église.

CANTORBÉRY.

Ce n'étoit pas là ce que promettoient les écarts de sa jeunesse. Le dernier souffle de la vie n'eut pas plutôt abandonné le corps de son père, que sa folie, mourante au même instant, sembla expirer aussi ; oui, au même moment, la raison, comme un ange descendu du ciel, vint et chassa de son sein le coupable Adam. Son ame épurée redevint un para-

dis, où rentrèrent l'innocence et les esprits célestes. Jamais jeune homme ne puisa d'un trait plus rapide les lumières et la science; jamais la réforme ne vint d'un cours plus soudain et plus victorieux, entraîner, submerger les erreurs et les fautes; jamais le vice, cette hydre aux têtes renaissantes, ne perdit si promptement son trône et tout son empire à la fois.

ÉLY.

Quel bienfait du ciel, que cet heureux changement!

CANTORBÉRY.

Entendez-le raisonner en théologie, et, tout en admiration, vous formerez un vœu intérieur, c'est que le roi fût un prélat; écoutez-le discuter les affaires de l'état, et vous direz qu'il en a étudié à fond toutes les parties; s'il parle guerre, vous croyez assister à une bataille, et entendre, dans son récit, une musique vous en peindre le bruit formidable; mettez-le sur tous les problèmes de la politique, il vous en dénouera le nœud compliqué, aussi facilement que celui de sa jarretière: aussi, lorsqu'il parle, l'air, dont rien ne peut captiver la libre indépendance, reste calme et silencieux, et l'admiration muette veille dans l'oreille de ses auditeurs, pour saisir les maximes qui sortent de sa bouche, assaisonnées de grâce et de douceur. Il paraît impossible que l'exercice et la pratique n'aient pas servi de maîtres à sa théorie profonde; et c'est là la merveille, comment son altesse a pu re-

cueillir cette ample moisson, lui dont la jeunesse était livrée à toutes les vaines folies; lui dont les sociétés étaient illettrées, grossières et frivoles; lui dont les heures étaient remplies par les festins, par les jeux, par tous les excès de la débanche; lui que jamais on n'a vu appliqué à aucune étude; jamais seul dans la retraite, jamais séparé de ses cotteries publiques et du menu peuple avec lequel il aimait à se confondre.

ÉLY.

La fraise parfumée fleurit sous l'ombre de l'ortie, et c'est dans l'humble voisinage des fruits sauvages et vulgaires que les plantes salutaires s'élèvent et mûrissent le mieux; ainsi le prince a caché ses études et ses méditations sous le voile de la dissipation, et sa raison, dans cette ombre obscure, s'est accrue tout-à-coup : tel croît dans les ténèbres, par la seule force de sa végétation intérieure le gazon d'été, qui cache au jour sa croissance invisible et étonne le lendemain des progrès de la nuit.

CANTORBÉRY.

Il faut bien que cela soit; car les miracles ont cessé, et nous sommes obligés de recourir à des moyens naturels, pour expliquer la cause de ces effets.

ÉLY.

Mais, mon vénérable lord, quel moyen de mitiger ce bill que sollicitent les communes? Sa majesté penche-t-elle pour ou contre?

CANTORBÉRY.

Le roi paraît indifférent, ou plutôt, il semble incliner beaucoup plus de notre côté, que favoriser le parti qui le propose contre nous; car j'ai fait, à sa majesté, au sujet de la convocation de notre assemblée ecclésiastique, et par rapport aux objets dont on s'occupe actuellement concernant la France, l'offre de lui donner une somme plus forte que n'en ait jamais accordé le clergé à aucun de ses prédécesseurs.

ÉLY.

Et de quel air a-t-il paru recevoir cette offre?

CANTORBÉRY.

Le roi l'a favorablement accueillie; mais le tems a manqué pour entendre (comme je me suis apperçu que sa majesté l'aurait désiré) la filiation claire et suivie de ses titres divers et légitimes à certains duchés, et généralement à la couronne et au trône de France, en remontant à Edouard, son bisaïeul.

ÉLY.

Et quelle cause a donc interrompu cette discussion?

CANTORBÉRY.

A cet instant même, l'ambassadeur de France a demandé audience; et l'heure où l'on doit l'entendre, est, je pense, arrivée. Est-il quatre heures?

ÉLY.

Oui.

CANTORBÉRY.

Entrons donc pour connaître le sujet de son ambassade ; que je pourrais, je crois, par une conjecture certaine, déclarer, avant même que le Français ait ouvert la bouche.

ÉLY.

Je veux vous suivre, et je suis impatient de l'entendre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Salle d'audience dans le palais.

LE ROI HENRI, GLOCESTER, BEDFORD, WARWICK, WESTMORELAND, EXETER, suite.

LE ROI.

Où est mon respectable prélat de Cantorbéry ?

EXETER.

Je ne l'aperçois point encore ici.

LE ROI *à Exeter.*

Cher oncle, envoyez-le chercher.

WESTMORELAND.

Mon souverain, ferons-nous entrer l'ambassadeur ?

LE ROI.

Pas encore, mon cousin. Avant de l'entendre,

nous voudrions être éclaircis et décidés sur quelques points importans, qui occupent et embarrassent nos idées, entre nous et la France.

(L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque d'Ely entrent.)

CANTORBÉRY.

Que Dieu et ses anges immortels gardent votre trône sacré, et qu'ils vous accordent d'en être longtems l'ornement !

LE ROI.

Nous vous rendons sincèrement grâces de ce vœu ! Savant prélat, nous vous prions de déduire, par ordre, les raisons, de développer avec une justice exacte et religieuse, pourquoi la loi salique, qu'ils ont en France, doit ou ne doit pas être un empêchement à nos prétentions ; et à Dieu ne plaise, mon cher et fidèle lord, que votre réponse soit une interprétation apprêtée, et tissue d'argumens obliques et forcés en aucun sens ! A Dieu ne plaise que vous chargiez sciemment votre conscience de subtils et coupables sophismes, pour nous présenter des titres spécieux, mais illégitimes, dont la vérité désavoueroit les fausses couleurs ! Car Dieu sait combien de milliers d'hommes, aujourd'hui pleins de vie et de santé, verseront leur sang pour soutenir le parti auquel votre révérence va nous exciter : ainsi songez bien auparavant sur quels motifs vous vous rendez garant de l'avis que vous allez ouvrir, et par quels droits vous réveillez le glaive endormi de la guerre. Nous vous en som-

mons ; au nom de Dieu ; réfléchissez-y bien ; car jamais deux pareils royaumes n'ont lutté ensemble, que le sang n'ait coulé à grands flots ; et chaque goutte de ce sang innocent, jette un cri de malédiction, et implore vengeance contre l'homme, dont l'injustice affile l'épée qui exerce de si horribles ravages sur la frêle et courte vie des mortels. Sous la loi de cette recommandation expresse, parlez, milord ; nous allons écouter, graver dans notre mémoire, ce que vous allez dire, et nous croirons, d'un cœur persuadé que votre discours s'épure dans votre conscience, comme la tache originelle dans les eaux du baptême.

CANTORBÉRY.

Daignez donc m'écouter, gracieux souverain. — Et vous aussi, pairs, qui devez votre vie, votre foi, et vos services à ce trône impérial. — Il n'est point d'autre obstacle aux droits de votre majesté sur la France, que ce principe, qu'ils font venir de Pharamond : *In terram salicam mulieres ne succédant ; nulle femme ne succédera en terre salique.* Et cette terre salique, les Français, par un commentaire infidèle, prétendent que c'est le royaume de France, et donnent Pharamond pour le fondateur de cette loi, qui exclut les femmes. Et cependant leurs propres historiens affirment, de bonne-foi, que la terre salique est dans la germanie, entre les fleuves de la *Sale* et de *l'Elbe*, où Charles-le-Grand, après avoir subjugué les

Saxons, laissa derrière lui, et établit un certain nombre de Français, qui par dédain pour les femmes germaines, dont quelques taches honteuses souilloient la vie et les mœurs, établirent cette loi : *Que nulle femme ne serait héritière en terre salique*: et cette terre salique, comme je l'ai dit, est située entre *l'Elbe* et la *Sale*, et s'appelle aujourd'hui, en Allemagne, *Meisen*. Il est donc manifeste, que la loi salique n'a pas été établie pour le royaume de France; et les François n'ont possédé la terre salique que quatre cent vingt-un ans après le décès du roi Pharamond, vainement supposé l'auteur de cette loi. Pharamond décéda l'année de notre rédemption 426, et Charles-le-Grand dompta les Saxons, et établit les Français au-delà de la rivière de la *Sale*, dans l'année 805. De plus, leurs auteurs disent que le roi Pepin, qui déposa Childéric, fit valoir ses prétentions et son titre à la couronne de France, comme héritier légitime, étant descendu de Blithilde, qui était fille du roi Clotaire. Hugues Capet aussi, qui usurpa la couronne de Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle de la vraie ligne et souche de Charles-le-Grand, pour colorer son titre de quelque apparence de vérité (quoique dans la vérité il fût faux et nul), se porta pour héritier de lady Lingare, fille de Charlemagne, (1)

(1) *Charlemain ;* Shakspeare désigne ainsi *Charles-le-Chauve*, qui aussi bien que *Charles-le-Gros*, prenait le titre de *magnus, grand* ; Shakspeare appele *Charlemagne*, *Charles-*

qui était fils de Louis, empereur, et Louis était fils de Charles-le-Grand. Aussi le roi Louis X, qui étoit l'unique héritier de l'usurpateur Capet, ne put, portant la couronne de France, être en paix avec sa conscience, jusqu'à ce qu'on lui eût prouvé que la belle reine Isabelle, son aïeule, descendait en ligne directe de lady Ermengare, fille du susdit Charles, duc de Lorraine; par lequel mariage la ligne de Charles-le-Grand avoit été réunie à la couronne de France : en sorte qu'il est clair, comme le soleil d'été, que le titre du roi Pepin, et la prétention de Hugues Capet, et l'éclaircissement qui tranquillisa la conscience de Louis X, tirent tous leur droit et leur titre des femmes, quoi qu'ils fassent valoir cette loi salique, pour s'oppo-poser aux justes prétentions que votre majesté tient du chef des femmes; et ils aiment mieux se cacher dans un rézeau transparent et grossier, que d'exposer à l'epreuve du jour leurs titres faux et corrompus, usurpés sur vos ancêtres et sur vous.

LE ROI.

Puis-je, en conscience et avec droit, hasarder cette revendication ?

CANTORBÉRY.

Que le crime en retombe sur ma tête, auguste

---

the-great. Les historiens ne font aucune mention de cette *Lingare*. Ces personnages et ces généalogies imaginaires semblent n'avoir été inventés que pour former une apparence de titre aux prétentions sans fondement de Henri V. RITSON.

souverain ! Il est écrit dans le livre des nombres : *Quand le fils meurt, que l'héritage alors descende à la fille.* Mon digne prince, soutenez vos droits ; déployez votre étendard sanglant ; tournez vos regards sur vos illustres ancêtres ; allez, mon souverain, allez à la tombe de votre fameux aïeul, de qui vous tenez vos droits, invoquez son âme guerrière, et celle de votre grand-oncle, Edouard le Prince Noir, qui donna une sanglante tragédie sur les champs Français, et défit toutes leurs forces tandis que son auguste père, debout sur une colline, souriait de voir son fils, comme un jeune lion, se baigner dans le sang de la noblesse ennemie. O vaillans Anglais, qui pouvaient avec la moitié de leurs forces, faire face à toute la puissance de la France ; tandis qu'une moitié de l'armée contemploit l'autre en souriant, avec tout le calme d'un spectateur tranquille et étranger à l'action !

ÉLY.

Réveillez le souvenir de ces morts fameux, et que votre bras puissant renouvelle leurs héroïques exploits. Vous êtes leur héritier ; vous êtes assis sur leur trône ; le courage et le sang, qui les a rendus immortels, coule dans vos veines, et mon redoutable souverain est dans la fleur matinale de sa jeunesse ; il est dans la saison des grands exploits et des vastes entreprises.

EXETER.

Vos collègues, les rois et les monarques de la

terre, attendent tous que vous vous leviez dans votre force, comme ont fait, avant vous, ces lions issus de votre race.

WESTMORELAND.

Ils savent que votre majesté a, tout à la fois, une cause juste, les moyens et la puissance; et rien n'est plus vrai : jamais roi d'Angleterre n'eut de noblesse plus opulente, et des sujets plus dévoués; et leurs cœurs, laissant pour ainsi dire les corps en Angleterre, ont déjà passé les mers, et sont campés dans les plaines de France.

CANTORBÉRY.

O que leurs corps, mon souverain chéri, aillent rejoindre les cœurs, avec le fer et le feu, pour reconquérir vos droits! Pour vous aider dans cette entreprise, nous promettons de lever sur le clergé et de fournir à votre majesté, un puissant subside, tel que jamais l'église n'en a encore apporté à aucun de vos ancêtres.

LE ROI.

Il ne suffit pas que nous armions pour envahir la France; il faut aussi prendre nos mesures, pour défendre le royaume contre l'Écossais, qui viendra fondre sur nous avec toutes sortes d'avantage.

CANTORBÉRY.

Les habitans des frontières, mon souverain, seront un rempart suffisant pour défendre l'intérieur de l'état contre les incursions de ces brigands.

LE ROI.

Nous ne parlons pas seulement des incursions de quelques pillards; nous craignons une entreprise plus vaste de l'Écossais, qui fut toujours pour nous un voisin inconstant et perfide. L'histoire vous apprendra que mon illustre aïeul ne passa jamais avec ses forces en France, que l'Écossais ne vînt, comme les flots dans une brèche ouverte, se répandre sur son royaume dépourvu, avec le torrent de sa puissance, harcelant de vives et chaudes attaques nos provinces dégarnies, environnant les châteaux et les villes de siéges opiniâtres, au point que l'Angleterre, nue et sans défense, a tremblé et chancelé sous les efforts de ces funestes voisins.

CANTORBÉRY.

Elle a éprouvé plus de peur que de dommage, mon souverain, et voyez-en la preuve dans les exemples qu'elle a donnés elle-même. — Lorsque tous ses chevaliers étaient passés en France, et qu'elle n'était plus que comme une veuve en deuil de l'absence de tous ses nobles, non-seulement elle s'est bien défendue elle-même, mais elle a pris et enveloppé comme un cerf égaré, le roi des Écossais; elle l'envoya en France, décorer de rois captifs, la renommée du roi Edouard, et elle enrichit ses fastes d'autant de gloire et de louanges, que le sable de la mer est riche en débris précieux de naufrages, et en trésors abîmés sous les eaux.

EXETER.

Mais il y a un mot fort ancien et très vrai : « Si vous voulez conquérir la France, commencez d'abord par l Écosse. » Car lorsque l'aigle anglaisé est sortie pour chercher proie au-dehors, la belette écossaise vient en rampant se glisser dans son nid sans défense, et dévore sa royale couvée, jouant le rat en l'absence du chat, elle en détruit encore plus qu'elle n'en peut dévorer.

ÉLY.

La conséquence seroit donc que l'aigle doit rester dans ses foyers; et cependant ce n'est-là qu'une nécessité imaginaire; car nous avons des asyles où enfermer nos biens, et de petits piéges pour prendre les petits voleurs. Quand les bras armés combattent au-dehors, la tête, prudente et sage, sait se défendre au-dedans; car dans le gouvernement, formé de parties séparées, du haut, du moyen et du bas ordre, toutes ces parties s'unissent et s'accordent dans une seule et même harmonie naturelle, comme les sons dans la musique.

CANTORBÉRY.

Cela est vrai : aussi le ciel a divisé l'économie de l'homme en fonctions diverses; toutes ses parties dans un effort continuel, tendent à un but commun, la surbordination : telle est aussi la distribution des travaux des abeilles, créatures merveilleuses, qui en montrant à l'homme la règle de la nature, enseignent à un royaume peuplé de sujets,

l'art de l'ordre et du gouvernement. Elles ont un roi et des officiers de différente espèce; les uns, magistrats sévères, inspectent les travaux et les fautes domestiques; d'autres hardis commerçans, se hasardent à négocier au loin; d'autres soldats intrépides, armés de leurs dards, butinent sur les tendres boutons de l'été; et chargés de leurs larcins, reviennent, d'un vol triomphant, au palais de leur souverain. Lui, dans son active et vigilante majesté, préside et veille sur le travail des architectes bourdonnans, qui construisent leurs lambris d'or; sur les citoyens qui paitrissent la cire et le miel; sur le peuple d'artisans laborieux qui arrivent en foule, et déposent, à la porte étroite de l'état, leurs précieux fardeaux; et la justice, à l'œil sévère, au son menaçant, livre aux pâles exécuteurs, les sujets lâches et paresseux.— Voici ma conclusion: plusieurs parties qui ont un rapport direct vers un centre commun, peuvent agir en sens contraires, comme plusieurs flèches, lancées de points différens, volent vers un seul but, comme plusieurs rues se rencontrent dans une ville, comme plusieurs fleuves limpides se confondent dans une seule mer, comme plusieurs lignes dans le centre d'un cadran solaire; de même plusieurs entreprises, toutes sur pied à la fois, peuvent aboutir à une même fin, et marcher toutes de front, sans que l'une souffre de l'autre: ainsi mon souverain, en France! Partagez votre heureuse nation en quatre portions; prenez-en une pour conquérir la France;

elle suffira avec vous pour ébranler toute la Gaule? et nous, si avec les trois autres quarts de nos forces, restés dans le sein du royaume, nous ne pouvons pas défendre nos portes contre la dent du dogue écossais, je consens qu'il nous déchire en pièces, et que notre nation perde à jamais sa réputation de courage et de sagesse.

LE ROI.

Qu'on introduise les ambassadeurs envoyés de la part du dauphin (*un personnage de la suite sort.— Le roi monte sur son trône.*) Notre résolution est bien prise : et, par le secours du ciel et le vôtre, vous, nobles, le nerf de notre puissance, la France une fois à nous, ou nous la plierons à notre joug, ou nous briserons son empire en éclats; ou l'on nous verra assis sur son trône, gouvernant, dans une vaste domination, ses riches duchés qui valent presque tous des royaumes, ou nous déposerons ces ossemens dans une urne sans gloire, privés de sépulture et de tout souvenir. Oui; il faut, ou que notre histoire célèbre librement, à pleine et haute voix nos exploits, ou que notre tombeau, muet, comme l'esclave du sérail ottoman, garde sur nous un silence éternel, et ne soit pas même honoré de la plus fragile épitaphe. (*Les Ambassadeurs de France entrent.*) Nous voici maintenant disposés à connaître les intentions de notre cher cousin le dauphin; car nous apprenons que vous nous saluez de sa part, et non de celle du roi.

L'AMBASSADEUR.

Votre majesté veut-elle nous permettre d'exposer librement la commission dont nous sommes chargés ? Autrement, nous nous bornerons à lui faire entendre, avec réserve et sous des termes enveloppés, l'intention du dauphin, et notre ambassade.

LE ROI.

Nous ne sommes point un tyran, mais un roi chrétien ; nos passions nous obéissent en silence, enchaînées à notre volonté comme les criminels qui sont aux fers dans nos prisons : ainsi déclarez-nous les intentions du dauphin avec une franchise ouverte et sans contrainte.

L'AMBASSADEUR.

Les voici en peu de mots. Votre altesse, par ses députés qu'elle a dernièrement envoyés en France, a revendiqué certains duchés, au nom et aux droits de votre glorieux prédécesseur, le roi Edouard III. En réponse à cette prétention, le prince, notre maître, dit : que vous vous ressentez trop de votre jeunesse, et il vous avertit de bien songer, qu'il n'est en France aucun domaine qu'on puisse conquérir avec une gavotte, et que vous ne pouvez pas là introduire vos orgies dans les duchés. En indemnité, il vous envoie, comme un présent plus conforme à vos inclinations, ce trésor ; et il demande qu'en reconnaissance de ce don, vous laissiez là les duchés que vous réclamez, et qu'ils

n'entendent plus parler de vous. Voilà ce que dit le dauphin.

LE ROI *au duc d'Exeter.*

Quel est ce trésor cher, oncle ?

EXETER

Des balles de paume, mon souverain!

LE ROI.

Nous sommes charmés de trouver le dauphin si plaisant avec nous, et nous vous remercions, et de son présent et de vos peines. Quand une fois nous aurons ajusté nos raquettes à ces balles, nous espérons, avec l'aide de Dieu, jouer en France un jeu à frapper la couronne du roi, son père, et l'envoyer dans la grille (1). Dites-lui qu'il vient d'engager la partie avec un adversaire mutin, qui poussera ses chasses dans toutes les cours de France. Nous saisissons à merveille le trait de satyre qu'il veut lancer sur nous, à cause des égaremens de notre jeunesse; il ne réfléchit pas à l'usage que nous en avons fait. Non, jamais nous n'avons fait cas de ce trône chétif de l'Angleterre, et en conséquence, vivant comme loin de lui, nous nous sommes abandonnés à une licence effrénée; comme il arrive toujours, que les hommes vivent plus joyeusement, quand ils sont chez l'étranger. Mais dites au dauphin, que je reprendrai ma dignité, que je me conduirai en roi, et que je déployerai toute l'éten-

---

(1) *Grille*, *chasse*, termes du jeu de paume. JOHNSON.

due de ma grandeur, quand je m'élèverai sur le trône de France. C'est pour y parvenir, que déposant ici ma majesté, je me suis confondu dans la foule obscure du peuple, et me suis abaissé à ses arts laborieux. Mais c'est en France qu'on me verra remonter avec tant d'éclat, que j'éblouirai tous les yeux : oui le dauphin sera aveuglé en contemplant les rayons de ma gloire. Et dites encore à ce prince si plaisant, que ce badinage de sa façon a changé ses balles de paume en boulets de pierre (1), et que sa conscience restera mortellement chargée de la vengeance meurtrière qu'elles feront voler dans ses états. Cette plaisanterie fera pleurer mille veuves privées de leurs époux, mille mères privées de leurs enfans ; elle coûtera la ruine des villes et des châteaux renversés ; des générations qui ne sont pas encore nées, auront des sujets de maudire l'insultante ironie du dauphin. Mais les événemens sont dans la main de Dieu, que je prends pour mon juge ; et c'est en son nom, annoncez-le au dauphin, que je me mets en marche pour me venger, suivant mon pouvoir, et déployer un bras armé par la justice, dans une cause sainte et légitime. Allez, sortez de ces lieux en paix et dites au dauphin que sa raillerie paroîtra le jeu d'un esprit bien léger et bien indiscret, lorsqu'elle fera verser plus de larmes qu'elle n'a excité de sourires. — (*aux lords*). Conduisez ces députés

(1) On ne mit pas d'abord des boulets de fer dans les canons, mais des pierres. STEEVENS.

sous une sûre escorte. — Partez : adieu. (*Les ambassadeurs sortent*).

EXETER.

C'est là vraiment un joyeux message !

LE ROI.

Nous espérons bien en faire rougir celui qui nous l'envoie. (*Il descend de son trône*). Ainsi, mes lords, ne perdons aucun instant qui puisse accélérer notre expédition ; car nous n'avons plus maintenant d'autres pensées que la France, après que nos devoirs envers Dieu seront remplis ; ils doivent passer avant nos affaires. Rassemblons promptement le nombre de troupes nécessaires pour ces guerres, et méditons tous les moyens qui peuvent hâter et soutenir notre essor, avec une célérité que la prudence avoue ; car, j'en atteste Dieu, nous châtierons le dauphin aux portes de son père ; ainsi, que chacun donne une tâche à ses pensées, et s'occupe des moyens d'entamer promptement cette belle entreprise. (*Tous sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

LE CHŒUR.

Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre brûle d'une ardeur martiale, la brillante dépouille du luxe et du plaisir repose oubliée d'elle, dans les recoins obscurs de ses foyers. Les armuriers seuls prospèrent, et l'honneur est la seule pensée qui règne dans tous les cœurs anglais. Ils vendent le champ qui les nourrissait, pour acheter un cheval de bataille; et plus rapides que Mercure et ses ailes, ils volent sur les pas du roi, modèle sublime de tous les rois chrétiens. L'espérance est assise dans les airs, tenant une épée, dont le fer, depuis la garde jusqu'à la pointe, est caché sous l'amas de couronnes de toutes grandeurs qui l'entourent; couronnes d'empereurs, de rois et de ducs, promises à Henri et aux braves qui le suivent. Le Français, que des avis certains ont instruit de ce redoutable appareil, tremblant et plein d'alarmes, cherche à détourner, par les ruses de la pâle politique, les menaces et les projets de l'Angleterre. O Angleterre! ton étroite enceinte est l'emblème de

ta grandeur ; un corps de nain qui renferme un cœur de géant ! De combien d'exploits n'enrichirais-tu pas ta gloire, si tous tes enfans avaient pour leur mère la tendresse et les sentimens de la nature ! Mais vois ta disgrâce ! La France a trouvé dans ton sein un nid de cœurs faux, que son or remplit de crimes et de trahisons. Elle a trouvé trois hommes corrompus ; l'un, Richard, comte de Cambridge ; le second, le lord Henri Scroop de Marsham ; le troisième, Thomas Grey, chevalier de Northumberland, ont, pour l'or de la France (ô crime !), scellé une conspiration avec la France alarmée ; et c'est de leurs mains que ce roi, l'honneur des rois, doit périr (si l'enfer et la trahison tiennent leurs promesses) à Southampton, et avant qu'il s'embarque pour la France. Spectateurs, daignez mettre un frein à votre impatience, et franchissez sans répugnance, l'intervalle des lieux ; secondez nos efforts, pour resserrer tant d'événemens dans un espace étroit. La somme est payée, les traîtres sont d'accord. Le roi est parti de Londres ; et la scène va être transportée à Southampton. C'est là qu'est maintenant le théâtre, c'est là qu'il faudra vous asseoir. De ce lieu nous vous ferons passer en France, et nous vous en ramènerons, en vous promettant de charmer les mers, et de vous procurer un passage heureux et calme ; car autant que nous le pourrons, nous tâcherons que nul de vous n'éprouve, pendant tout le spectacle, ni dégoût ni nausée. Mais ce n'est

qu'au moment du départ du roi, que nous transférerons la scène à Southampton. (1)

(*Le chœur sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE (2).

Londres. — La taverne d'Eastcheap.

NYM, BARDOLPH

BARDOLPH.

Ah! je suis charmé de vous rencontrer, caporal Nym.

NYM.

Bonjour, lieutenant Bardolph.

BARDOLPHE.

Eh bien! le vieux Pistol et vous, êtes-vous toujours amis?

NYM.

Pour moi, certes cela m'est bien égal: je ne fais pas grand bruit; mais quand l'occassion se pré-

(1) Il faut avoir recours à une correction pour traduire ainsi; les commentateurs pensent que ce passage est corrompu. Peut-être la scène qui se passe à Eastcheap a-t-elle été ajoutée.

(2) C'est à cette scène que commence la liaison de cette pièce avec la seconde partie d'Henri IV. Les personnages ne seraient pas assez caractérisés, et les événemens assez intelligibles, sans la connaissance de ce qui s'est passé dans les deux pièces précédentes d'Henri IV. JOHNSON.

sentera; on me verra la saisir en souriant. N'importe, il arrivera ce qui pourra. Non, je n'ose pas me battre! Mais je ne veux que donner un coup-d'œil, et puis tenir mon fer devant moi. Ce fer n'est pas bien historié; mais qu'est-ce que cela fait? Il n'en fera pas moins bien son affaire; autant qu'épée d'homme vivant, et voilà tout.

BARDOLPH.

Pardieu! il faut que je sacrifie les frais d'un déjeûner pour vous rapatrier : cela fera du moins qu'après cela, nous pourrons aller tous trois en France, comme de bons frères. Allons, ainsi soit-il! Caporal Nym? Hé bien?

NYM.

Ma foi, je vivrai tant que j'ai à vivre; voilà ce qu'il y a de sûr; et quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai. Voilà tout ce que j'ai à dire là-dessus, et tout finit là.

BARDOLPH.

Ce qu'il y a de certain, caporal, c'est qu'il est marié à Hélène *Quickly*; il n'est pas douteux que celle-ci, en cela, vous a manqué essentiellement; car enfin elle vous avoit donné sa foi.

NYM.

Je ne sais pas : il faut bien que les choses arrivent comme elles doivent arriver. Les gens peuvent dormir quelquefois, et pendant ce temps-là avoir leur gorge à côté d'eux; et, comme on dit,

les couteaux ont des tranchans. Il faut laisser aller les choses. Quoique Dame patience soit un peu lasse, cependant elle se traîne encore ; il faudra bien que les choses prennent une fin : au reste je ne puis rien dire.

(*Pistol et Quickly paraissent.*)

BARDOLPH.

Pardieu, voilà le vieux Pistol et sa femme qui viennent. Oh çà ! mon cher caporal, faites usage de toute votre patience dans cette rencontre.—Hé bien ! comment vous va, mon hôte Pistol ?

PISTOL.

Hem ! Que veux-tu dire, toi doguin, avec ton *hôte* ? Morbleu : je jure par cette main que j'en déteste le titre ; aussi mon Hélène ne tiendra plus d'hôtel garni.

QUICKLY.

Non, sur ma foi, je n'en tiendrai pas encore long-temps; car nous n'oserions prende en pension une douzaine de femmes honnêtes vivant de leur petit bien, sans que les gens ne s'imaginent aussitôt qu'on tient un lieu suspect (*Nym tire son épée.*) —Oh ! par notre dame qu'est-ce que je vois ? son épée tirée ! — On va voir bientôt se commettre ici un adultère volontaire, et un meurtre tout ensemble.—Mon cher lieutenant Bardolph ! — Mon cher caporal, ne faites point d'esclandre ici.

NYM.

Bah !

PISTOL.

Bah ! toi-même, chien d'Islande ; vil lévrier d'Islande, aux longues oreilles.

QUICKLY.

Mon bon caporal Nym, fais voir ta valeur, mon fils, en rengainant ton épée.

NYM *à* PISTOL.

Veux-tu nous retirer à l'écart? Tiens, je voudrais t'avoir *solus*. (*Il remet son épée dans le fourreau.*)

PISTOL.

Solus ! Qu'entends-tu par ton solus, maudite vipère. Je te riposte ton solus jusques dans les entrailles ; car je peux t'incendier, oui, et la mèche de Pistol est allumée, et il ne tardera pas à faire feu (1).

NYM.

Je ne suis pas le démon Barbason (2) : vous ne pouvez pas me conjurer. — Il me prend une humeur de vous donner le tour passablement bien. Si vous commencez une fois à salir vos termes avec moi, Pistol, vous pouvez compter que je vous frotterai avec ma rapière, pour parler net, comme je vais le faire. Tenez, si vous voulez seulement venir à quatre pas, je vous chatouillerai les intes-

---

(1) Pistol se fâche du mot de *solus* (*seul*) qu'il n'entend pas.

(2) *Barbason* est un diable qui a déja été nommé dans *les Femmes joyeuses de Windsor*.

tins de la belle manière, comme je lé sais faire ; et voilà le plaisant de la chose.

PISTOL.

Oh ! vil fanfaron, qui fais ici le quelqu'un et le furieux ! Ton tombeau bâille, et la mort s'avance sur toi. Rends l'ame. (*Ils tirent leurs épées.*)

BARDOLPH, *en les séparant.*

Écoutez, écoutez-moi un peu auparavant. Celui de vous qui donnera le premier coup, peut compter que je lui passerai mon épée au travers du corps jusqu'à la garde ; et je le ferai, foi de soldat.

(*Il tire son épée.*)

PISTOL.

Voilà un serment bien redoutable ! Ce grand feu là s'abattra.—Donne moi ton poing, entends-tu ? Donne-moi ta patte de devant, te dis-je ! Ma foi, j'admire l'excès de ton courage.

NYM.

Tiens, pour te parler clair et net, je te couperai la gorge un de ces jours, et voilà le plaisant de la chose.

PISTOL.

Couper la gorge ? N'est-ce pas ce que tu dis ? Je t'en défie mille fois, mâtin de Crète. Crois-tu t'emparer de ma femme ? Oh non ! Va-t-en à l'hôpital, et retire de l'infamie ta Dol-Tear-sheat; oui, elle-même, et épouse-la. Pour moi, j'ai et j'au-

rai ma chère Quondam (1) Quickly pour femme, et — *pauca*... (2) voilà tout.

LE PAGE de Falstaff *arrivant précipitamment.*

Mon cher hôte Pistol, accourez donc bien vite chez mon maître; et vous aussi, l'hôtesse, il est bien mal et au lit. Mon bon Bardolph, viens, toi, fourrer ton nez ardent entre ses draps, pour lui servir de bassinoire. En bonne foi, il est malade; sans plaisanterie.

BARDOLPH.

Veux tu courir, petit coquin!

QUICKLY.

Par ma foi, je ne lui donne pas bien des jours encore, avant qu'il aille apprêter un splendide repas aux corbeaux. Le roi l'a frappé au cœur. Oh çà, mon mari, ne tarde pas à me suivre. (*Quickly sort avec le page.*)

BARDOLPH.

Allons, vous racommoderai-je à présent tous les deux? Tenez il faut que nous allions voir la France tous ensemble. Pourquoi diable employer ces couteaux à se couper la gorge les uns aux autres?

PISTOL.

Laissons d'abord les eaux se déborder et les diables crier après leur pâture.

---

(1) *Jadis.* (2) *Peu de mots.*

NYM.

Vous me payerez ce pari de huit schellings que je vous ai gagné l'autre jour !

PISTOL.

Fi ! Il n'y a que la canaille qui paie.

NYM.

Oh ! pour cela, je ne le passerai pas, par exemple ; et voilà le plaisant de la chose.

PISTOL.

Il faudra voir qui des deux est le plus brave. Allons, tire à fond.

BARDOLPH.

Par l'épée que je tiens, celui qui porte la première botte, je le tue : oui, par cette épée, je le ferai comme je le dis.

PISTOL.

Diable ! l'épée vaut un serment, et les sermens doivent être respectés.

BARDOLPH.

Caporal Nym, veux-tu te réconcilier avec l'autre ; là, être bons amis ; ou ne le veux-tu pas ? Eh bien, soyez donc ennemis avec moi aussi. — Je t'en prie mon ami, rengaine.

NYM.

Je veux avoir mes huit schellings que j'ai gagnés à un pari.

PISTOL.

Hé bien, je te donnerai ton noble (1) comptant et je te payerai encore à boire; l'amitié et la fraternité régneront dorénavant entre nous; je vivrai par Nym, et Nym vivra par moi. Cela n'est-il pas juste? Car je serai vivandier dans le camp, et nos profits croîtront. Donne moi ta main.

NYM.

Moi, je veux mon noble.

PISTOL.

Tu l'auras en espèces sonnantes.

NYM.

Allons donc; soit: et voilà le plaisant de la chose!

QUICKLY *rentrant.*

Aussi vrai comme ce sont des femmes qui vous ont mis au monde... Oh! accourez bien vîte chez le baron: ah! le pauvre cher cœur! Il a été si bien secoué d'une fièvre tierce quotidienne, qu'il fait pitié à voir. Mes chers bons amis venez donc chez lui.

NYM.

Le roi lui a fait passer la bile dans le sang; voilà le vrai de l'histoire.

---

(1) Un noble à la rose; ancienne monnaie d'or anglaise qui valait six schellings huit sols.

PISTOL.

Nym, tu as dit la vérité; il a le cœur fracturé et *corroboré*.

NYM.

Le roi est un bon roi; mais enfin, on en dira ce qu'on voudra; il a ses humeurs aussi.

PISTOL.

Allons-nous en consoler le pauvre baron; car parbleu! nous n'avons pas envie de mourir.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

EXETER, BEDFORD ET WESTMORELAND.

SOUTHAMPTON. — Chambre du Conseil.

BEDFORD.

J'en atteste Dieu; le roi est bien hardi, de se confier à ces traîtres.

EXETER.

Ils ne tarderont pas à être arrêtés.

WESTMORELAND.

Quel calme! quel maintien plein de douceur et de sérénité ils affectent! On dirait que la fidélité repose dans leur cœurs, entre l'obéissance et la loyauté.

BEDFORD.

Le roi est instruit de tous leurs complots, par des avis interceptés dont ils ne se doutent guères.

EXETER.

Quoi! l'homme qui était son compagnon de lit (1), qu'il avait enrichi et comblé de faveurs dignes des princes, a pu ainsi, pour une bourse d'or étranger, vendre la vie de son souverain à la trahison et à la mort!

(*On entend les trompettes. — Le Roi, Scroop, Cambridge et Grey paraissent avec une suite*).

LE ROI.

Maintenant les vents soufflent d'un point favoble, et nous allons nous embarquer.—Milord de Cambridge, et vous mon cher lord de Masham, et vous brave chevalier, déclarez-moi vos pensées. N'espérez-vous pas que l'armée qui nous suit sur nos vaisseaux, s'ouvrira un passage au travers de la France, et exécutera l'entreprise pour laquelle nous l'avons rassemblée ?

SCROOP.

Rien n'est plus sûr, mon souverain, si chacun fait son devoir.

LE ROI.

Je n'en doute point : nous sommes bien persuadé que nous n'emmenons pas de cette île un cœur qui

---

(1) Le lord Scroop était tellement en faveur auprès de Henri, qu'il l'admettait quelquefois à partager son lit, dit Holinshed. Ce titre familier de *bedfellow*, *compagnon de lit*, qui aujourd'hui nous paraît étrange, était très-commun autrefois parmi l'ancienne noblesse. STEEVENS.

ne soit de la plus parfaite intelligence avec le nôtre, et que nous n'en laissons pas un seul derrière nous, qui ne fasse des vœux pour que le succès et la conquête suivent nos pas.

CAMBRIDGE.

Jamais monarque ne fût plus aimé et plus redouté que ne l'est votre majesté, et je ne crois pas qu'il y ait un sujet dont le cœur soit chagrin et mécontent, sous l'ombre propice de votre gouvernement.

GREY.

Ceux mêmes qui furent les ennemis de votre père ont noyé tout le fiel de leur âme dans des sentimens plus doux ; ils vous servent avec des cœurs remplis de soumission et de zèle.

LE ROI.

Nous vous devons pour ces avantages une grande reconnaissance ; et nous oublierons l'usage de cette main, avant d'oublier de récompenser le mérite et les services, suivant leur étendue et leur importance.

SCROOP.

C'est le moyen de prêter au zèle des muscles d'acier ; l'espérance de rendre à votre majesté des services nouveaux, nous rafraîchira toujours des travaux passés.

LE ROI.

Nous n'attendons pas moins de vous. — Mon oncle Exeter, faites élargir cet homme emprisonné d'hier, qui s'est permis des railleries sur notre

personne. Nous faisons réflexion, que c'est l'excès du vin qui le poussait à cette licence; à présent que ses sens refroidis l'ont rendu plus calme, nous lui pardonnons.

SCROOP.

C'est un acte de clémence; mais c'est aussi trop de sécurité. Qu'il soit puni, mon souverain : il est à craindre que votre indulgence, et l'exemple de son impunité, n'enfantent plus de coupables.

LE ROI.

Ah! laissez-nous exercer la clémence.

CAMBRIDGE.

Votre majesté peut l'exercer, et cependant punir aussi.

GREY.

Prince, ce sera montrer encore une assez grande clémence, si vous lui faites don de la vie, après lui avoir fait subir un châtiment rigoureux.

LE ROI.

Ah! c'est votre excès de zèle et d'attachement pour moi, qui vous porte à presser le supplice de ce malheureux. Eh! si l'on ne ferme pas les yeux sur des fautes légères, produites par le trouble de la raison, de quel œil faudra-t-il regarder des crimes capitaux, conçus, médités, et arrêtés dans le cœur, lorsqu'ils paraîtront devant nous?—Nous voulons qu'on élargisse cet homme, quoique Cambridge, Scroop et Grey.... dans leur tendre zèle, et leur inquiète sollicitude pour la conser-

vation de notre personne, désirent sa punition. — Passons maintenant à notre expédition de France. — Qui sont ceux qui doivent recevoir de nous une commission ?

CAMBRIDGE.

Moi seigneur ; votre majesté m'a enjoint de la demander aujourd'hui.

SCROOP.

Vous m'avez enjoint la même chose, mon souverain.

GREY.

Et à moi aussi mon souverain.

LE ROI.

Tenez, comte de Cambridge, voilà votre commission. — Voici la vôtre, lord Scroop de Masham. — Et vous, chevalier Grey de Northumberland, recevez aussi la vôtre. (*Il leur donne à chacun un écrit contenant leur crime.*) Lisez-la, et apprenez que je connais tout votre mérite. — Nous nous embarquerons cette nuit. — Quoi ! qu'avez-vous donc mes lords ? Que voyez-vous dans ces écrits, qui puisse vous faire changer ainsi de couleur ? — Ciel ! quel trouble se peint sur leurs visages ! Leurs joues sont de la couleur du papier qu'ils tiennent ! — Hé bien, qu'avez-vous donc lu qui vous alarme, qui vous glace le sang, et décolore ainsi vos traits ?

CAMBRIDGE.

Je confesse mon crime, et je me livre à la merci de votre majesté.

GREY et SCROOP, *ensemble.*

C'est à votre clémence que nous avons recours.

LE ROI.

La clémence vivait dans mon cœur, mais vos conseils l'ont étouffée, l'ont assassinée; c'est une honte à vous, d'oser parler de clémence! Vos propres argumens se tournent contre votre sein, comme un dogue furieux contre le sein de son maître, pour le déchirer. — Voyez-vous, princes, et vous, nobles pairs, ces monstres nés dans l'Angleterre? Le lord Cambridge, que voilà.... Vous le savez, combien mon amitié était empressée à le combler de tous les dons qui pouvaient l'honorer; hé bien, cet homme, pour quelques viles guinées, a lâchement comploté, a juré aux agens clandestins de la France, de nous assassiner ici même, à Hampton; et ce chevalier..... qui ne devait pas moins que Cambridge à nos bontés, a fait le même serment. — Mais que te dirai-je à toi, lord Scroop? Toi, cruelle, ingrate, sauvage et inhumaine créature! Toi, qui tenais la clef de mes conseils les plus secrets; toi, qui connaissais le fond de mon cœur; toi, qui aurais pu monnoyer en or ma propre personne, si tu avais entrepris de m'employer à cet usage pour ton intérêt; est-il bien possible qu'un vil salaire de l'étranger ait tiré de ton sein une étincelle de malice, seulement assez pour offenser mon petit doigt? Ta conduite est si étrange pour moi, que, malgré l'évidence de ton crime aussi visible à mes yeux, que l'est la différence du jour et de la

nuit, mon œil a peine encore à se persuader qu'il le voit. La trahison et le meurtre se tiennent ensemble, comme deux furies dévouées l'une à l'autre, attachées au même joug; et leur union est aussi naturelle, que celle qui lie la cause et l'effet; elle n'excite point de surprise : mais toi, ton crime fait pousser un cri d'étonnement, en offrant la trahison et le meurtre unis en toi, contre nature, et par le renversement de toutes les lois ordinaires! Quel que soit le démon artificieux, qui ait inspiré à ton cœur cette révoltante et inattendue atrocité, il doit avoir enlevé tous les suffrages de l'enfer, et remporté la palme de la méchanceté. Les autres démons, qui suggèrent des trahisons, ne sont que des manœuvres grossiers et subalternes, qui ne travaillent en damnation qu'à l'aide de couleurs, de prétextes, de formes revêtues d'apparences de raison et de vertu propres à éblouir : mais le génie infernal, qui a si bien manié ton ame, n'a fait que te commander la révolte, sans te donner d'autre motif pour t'engager à la trahison, que l'honneur de te revêtir du nom de traître. Ce démon qui t'a suborné, peut parcourir fièrement l'univers, et rentrant dans le fond du Tartare, dire aux légions infernales : « Non, jamais je ne pourrai gagner » une ame aussi facilement, que j'ai gagné celle de » cet Anglais. » — Oh! de quel affreux soupçon tu as empoisonné la douceur du sentiment de la confiance! Est-il des hommes qui paraissent attachés à leur devoir? Tu le paraissais aussi. Sont-ils graves et savans? Tu l'étais aussi. Sont-ils sortis d'une fa-

mille illustre? Et toi aussi. Semblent-ils religieux? Tu semblais tel aussi. Sont-ils sobres dans leur vie, exempts des passions grossières, des excès de la folle joie, des emportemens de la colère, montrant une âme égale et constante, que ne domine jamais la fougue du sang, toujours décens et modestes dans leur parure, accomplis en tout point, ne se déterminant jamais sur le seul témoignage des yeux, sans qu'il fût confirmé par celui des oreilles, et ne se fiant à tous deux qu'après l'examen d'un jugement sain et épuré? Tu offrais l'apparence de toutes ces belles et rares qualités. Aussi ta chûte laisse-t-elle une sorte de tache, qui s'étend sur l'homme le plus parfait, et le ternit de quelque soupçon. Je pleurerai sur toi; car il me semble que ta révolte est comme une seconde chûte de l'homme. — (*A Exeter.*) Leurs crimes sont manifestes : arrêtez-les, pour qu'ils en répondent aux lois : et que Dieu veuille les absoudre de la peine due à leurs complots!

EXETER.

Je t'arrête pour crime de haute trahison, sous le nom de Richard, comte de Cambridge. — Je t'arrête pour crime de haute trahison, sous le nom de Henri, lord Scroop de Masham. — Je t'arrête pour crime de haute trahison, sous le nom de Thomas Grey, chevalier de Northumberland.

SCROOP.

C'est avec justice que Dieu a dévoilé nos desseins. Je suis moins affligé de ma mort que de ma faute,

et je conjure votre majesté de me la pardonner encore, quoique je la paie de ma vie.

CAMBRIDGE.

Pour moi..... ce n'est pas l'or de la France qui m'a séduit, quoique je l'aie accepté comme un motif apparent, pour hâter l'exécution de mes desseins; mais je rends grâces au ciel qui les a prévenus, et c'est pour moi un sentiment de joie sincère, qui me consolera au milieu même de mon supplice. Je prie Dieu et vous, mon roi, de me pardonner.

GREY.

Jamais sujet fidèle ne vit avec plus d'allégresse la découverte d'une trahison dangereuse, que je n'en ressens moi-même en cet instant, en me voyant préservé d'un attentat exécrable. Mon souverain, pardonnez-moi ma faute, mais en prenant ma vie.

LE ROI.

Que Dieu vous pardonne dans sa miséricorde! Écoutez votre arrêt. Vous avez conspiré contre notre personne sacrée, vous vous êtes ligués avec un ennemi déclaré, et vous avez reçu l'or de ses coffres pour salaire de ma mort; et par ce crime, vous consentiez à vendre votre roi au meurtre, ses princes et ses pairs à la servitude, ses sujets à l'oppression et au mépris, et tout son royaume à la dévastation. Quant à l'outrage fait à notre personne, nous n'en demandons point de vengeance; mais c'est un devoir pour nous de songer à la sûreté de

notre royaume, dont vous avez tous trois cherché la ruine, et nous sommes forcés de vous livrer à ses lois. Sortez de ces lieux, coupables et malheureuses victimes, et allez à la mort. Dieu veuille, dans sa clémence, vous accorder la force d'en savourer l'amertume avec patience, et le repentir sincère de votre énorme forfait! Qu'on les emmène. (*Ils sortent avec des gardes.*) Maintenant, lords, en France! Cette entreprise vous promet, comme à nous, une gloire éclatante. Nous ne doutons plus de l'heureux succès de cette guerre, puisque Dieu a daigné, dans sa bonté, dévoiler à la lumière cette fatale trahison, qui s'était cachée sur notre route, pour nous traverser à l'entrée de notre carrière, nous devons croire à présent, que tous les obstacles s'applaniront devant nous. Ainsi, commençons, chers compatriotes: remettons nos forces entre les mains du Tout-Puissant, et ne différons plus d'entamer l'exécution. Allons gaiement à bord; que les étendards de la guerre se déploient et s'avancent. Plus de roi d'Angleterre, s'il n'est pas aussi roi de France! (*Tous sortent.*)

SCÈNE III.

LONDRES. — La taverne d'Eastcheap.

PISTOL, NYM, BARDOLPH, LE PAGE DE FALSTAFF, ET L'HÔTESSE QUICKLY.

QUICKLY *à* PISTOL.

Je t'en prie, mon cher petit mari, souffre que je te ramène à Staines.

PISTOL.

Non, mon grand cœur est tout navré. Allons, Bardolph, réveille ton humeur joviale; Nym, ranime tes bravades et ta verve; et toi, petit drôle, arme ton courage, car Falstaff est mort: il nous faut lui témoigner nos regrets, et faire honneur à sa mémoire.

BARDOLPH.

Je voudrais être avec lui, quelque part qu'il soit, au ciel ou en enfer.

QUICKLY.

Oh! pardieu, il n'est pas en enfer celui-là, j'en suis sûre: il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme y fut. Il a fait la plus belle fin; et il a passé comme un enfant plein d'innocence qui sort du baptême! Il était entre midi et une heure quand il a passé; oui, précisément à la descente de la marée; car quand une fois j'ai vu qu'il commençait à tracasser avec ses draps, à jouer avec des fleurs, et à

rire en regardant le bout de ses doigts, j'ai bien vu qu'il n'y avait pour lui qu'un chemin à prendre; car il avait le nez aussi pointu, que le bec d'une plume affilée sur des tablettes de chagrin.—« Comment donc, monsieur le baron, lui dis-je? Qu'est-ce que c'est donc, cher homme? Allons, prenez courage. » Mais il se mit à crier, *mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!* trois ou quatre fois: et pour le réconforter, je lui dis qu'il ne devait pas penser comme ça au bon Dieu; que je ne croyais pas qu'il fût encore nécessaire de s'embarrasser la tête de ces pensées là; mais il me dit pour toute réponse, de lui couvrir davantage les pieds. Je mis ma main dans le lit pour le tâter, et il était froid comme marbre. Je lui tâtai les genoux, et puis un peu plus haut, et de là un peu plus haut encore, mais tout était déjà froid comme marbre!

NYM.

On dit qu'il criait après le vin d'Espagne.

QUICKLY.

Oh! cela est bien vrai.

BARDOLPH.

Et après les femmes.

QUICKLY.

Ah! cela n'est pas vrai, par exemple.

LE PAGE.

Très-vrai, pardieu; car il a dit lui-même que c'étaient des diables incarnés.

QUICKLY.

Il est vrai qu'il n'a jamais pu souffrir l'incarnat; c'était une couleur qui ne lui revenait point.

LE PAGE.

Il disait un jour comme çà : que le diable l'emporterait à cause des femmes.

QUICKLY.

Ils est bien vrai qu'il déclamait ainsi de temps en temps contre les femmes; mais c'est qu'il était goutteux dans ce temps-là, et puis c'était de la prostituée de Babylone qu'il parlait.

LE PAGE.

Ne vous souvenez-vous pas d'un jour qu'il apperçut une mouche sur le nez de Bardolph, et qu'il dit que c'était une âme damnée qui brûlait dans l'enfer?

BARDOLPH.

Et bien, eh bien, l'aliment qui entretenait ce feu là est au diable. Ce nez rubicond est toute la fortune que j'ai amassée à son service.

NYM.

Décamperons-nous, enfin? Le roi sera parti de Southampton.

PISTOL.

Allons, partons. Tends-moi le bec, mon amour; aie bien soin de mes effets, et de mes meubles; prends le bon sens pour guide. *Choisissez et payez comptant*, voilà tout ce que tu as à dire. Ne fait crédit à personne; car les sermens ne sont que paille légère, et la foi des hommes ne vaut pas une feuille d'oublie; *et tiens bien*, est le meilleur chien de basse-cour, ma poulette; c'est pour-

quoi, prends *caveto* (1) pour ton conseiller. Va à présent essuyer tes crystaux (2). Allons, camarade, aux armes; partons pour la France; et comme des sangsues, mes amis, suçons, suçons jusqu'au sang.

LE PAGE.

Ma foi, c'est une mauvaise nourriture, à ce qu'on dit.

PISTOL, *au* PAGE.

Prends un baiser sur ses douces lèvres, et marche: allons.

BARDOLPH.

Adieu, notre hôtesse.

NYM.

Je ne saurais t'embrasser, moi; voilà le plaisant de la chose; mais çà n'y fait rien. — Adieu, toujours.

PISTOL.

Fais voir que tu es une bonne ménagère; sois sage et sédentaire; je te l'ordonne.

QUICKLY.

Bon voyage: adieu. (*Ils sortent.*)

---

(1) *Caveto, prends garde.*

(2) Cela signifie, *essuie tes yeux*; ou bien, *va nettoyer les verres de ton hôtellerie.* JOHNSON.

SCÈNE IV.

FRANCE. — Appartement dans le palais du roi.

LE ROI, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE CONNÉTABLE, suite.

LE ROI DE FRANCE.

Ainsi l'Anglais s'avance contre nous avec une armée nombreuse. Il est important de redoubler d'efforts et de soins, pour faire une défense honorable et digne de la majesté de notre trône. Les ducs de Berry, de Bretagne, de Brabant et d'Orléans vont partir; et vous aussi, dauphin, pour visiter, réparer et fortifier nos villes de guerre, les pourvoir de braves soldats, et de toutes les munitions nécessaires; car l'Angleterre, dans son attaque, fond avec la violence des eaux qui se précipitent vers le centre d'un gouffre. Il est donc à propos de prendre toutes les mesures que la prévoyance et la crainte nous conseillent, à la vue des traces récentes qu'à laissées sur nos plaines l'Anglais fatal à la France, qui l'a trop méprisé.

LE DAUPHIN.

Mon auguste père, il convient, sans doute, de nous armer contre l'ennemi. La paix elle-même, quand la guerre serait douteuse, et que nulle querelle ouverte ne tiendrait les esprits en alarmes, la paix ne doit jamais plonger un royaume dans un

sommeil assez profond, pour dispenser de lever, d'assembler des troupes, d'entretenir les places fortes, et de faire tous les préparatifs comme si l'on était menacé d'une guerre; c'est d'après ce principe que je dis, qu'il est à propos que nous partions tous pour visiter les parties faibles de la France et les places endommagées; mais faisons-le sans montrer aucune alarme. Non, nous pouvons être aussi tranquilles, que si nous apprenions que l'Angleterre fût en mouvement pour une danse moresque de la Pentecôte; car, mon respectable souverain, l'Angleterre a sur son trône un si vain automate de roi, son sceptre est le jouet d'un jeune homme si frivole, si extravagant, si superficiel, qu'il n'est pas dans le cas d'inspirer la crainte.

LE CONNÉTABLE.

Ah! ne parlez pas ainsi, dauphin; vous vous méprenez trop sur le caractère de ce roi. Que votre altesse interroge les ambassadeurs récemment arrivés de Londres; sachez d'eux, avec quelle grandeur il a reçu leur ambassade, de quel nombre de sages conseillers il est environné, combien il est modeste et discret dans ses objections; mais aussi, combien il est redoutable par la constance de ses résolutions; et vous vous convaincrez que ses folies passées n'étaient que le masque du Brutus de Rome, qui cachait la prudence sous le manteau de la folie. Ainsi les jardiniers couvrent de fumier les plantes qui doivent bourgeonner les premières, et porter les fruits les plus délicats.

LE DAUPHIN.

Non, connétable, il n'en est pas ainsi; mais quoique votre opinion ne soit pas la nôtre, il n'importe. Lorsqu'il est question de se défendre, le mieux est de supposer l'ennemi plus fort qu'il ne le paraît; c'est le moyen que tout soit dans l'ordre, et abondamment pourvu. Un plan étroit et trop économique de préparatifs, reste au-dessous des besoins; c'est un avare, qui pour épargner un peu d'étoffe, estropie son vêtement.

LE ROI DE FRANCE.

Voyons dans Henri un ennemi puissant; et songez, princes, à armer toutes vos forces, pour le combattre. Sa race s'est engraissée de nos dépouilles, et il est sorti de cette famille sanguinaire, qui vint comme un fantôme nocturne, nous épouvanter jusqu'au sein de nos foyers : témoin ce jour trop mémorable de notre honte, où les champs de Crécy virent cette bataille si fatale à la France, lorsque tous nos princes furent enchaînés par le bras de cet homme au nom sinistre, de cet Edouard de Galles, dit le Prince Noir, tandis que son père, debout dans sa stature majestueuse, sur le sommet d'une montagne, la tête élevée dans les régions de l'air, et couronnée des rayons dorés du soleil, contemplait son héroïque fils, et souriait de le voir mutiler l'ouvrage de la nature, et défigurer toute cette belle jeunesse que Dieu et les Français avaient créée depuis vingt années.

Ce Henri est un rejeton de cette tige victorieuse; craignons sa vigueur native et ses hautes destinées.

UN MESSAGER, *arrivant*.

Des ambassadeurs d'Henri, roi d'Angleterre, demandent audience à votre majesté.

LE ROI DE FRANCE.

Nous la donnerons dans l'instant même. Allez, et introduisez-les. (*Le messager sort avec quelques seigneurs.*) Vous voyez, amis, avec quelle ardeur cette chasse est suivie.

LE DAUPHIN.

Tournez la tête, et vous arrêterez sa course. Les chiens les plus lâches poussent leurs plus bruyans abois lorsque la proie, qu'ils ont l'air de menacer, court bien loin devant eux. Mon respectable souverain, expédiez promptement ces Anglais, et qu'ils apprennent de quelle monarchie vous êtes le chef. Un excès de présomption, seigneur, n'est pas un vice aussi bas, aussi dangereux, qu'un humiliant mépris de soi. (*Les Seigneurs rentrent et introduisent Exeter et sa suite.*)

LE ROI DE FRANCE.

Venez-vous de la part de notre frère d'Angleterre ?

EXETER.

De sa part; et voici le salut qu'il adresse à votre majesté. Il vous demande, au nom du Dieu tout-puissant, de vous dépouiller vous-même, et de déposer cet éclat et ces grandeurs empruntées, qui,

par le don du ciel, par la loi de la nature et des nations, lui appartiennent à lui et à ses héritiers; et particulièrement cette couronne et tous ces honneurs multipliés, dont et la coutume et le temps ont doté le trône de France. Et afin que vous soyez convaincu que ce n'est pas de sa part une réclamation injuste et téméraire, tirée de parchemins usés dans la nuit des siècles depuis long-temps évanouis, et arrachés de la poussière antique de l'oubli, il vous envoie cet arbre généalogique, dont chaque branche expose à la mémoire une filiation évidente et démontrée. (*Il remet un papier au roi.*) Il vous somme de jeter les yeux sur cette tige et ses rameaux; et après que vous aurez vu qu'il descend directement du plus fameux de ses glorieux ancêtres, d'Edouard III, il vous enjoint de céder à l'instant votre couronne et votre royaume, que vous ne tenez que par usurpation sur lui, qui est né son véritable et seul propriétaire.

LE ROI DE FRANCE.

Et si on le refuse, qu'arrivera-t-il?

EXETER.

La sanglante contrainte de la guerre; car, quand vous cacheriez sa couronne, dans les derniers replis de vos cœurs, il ira l'y déterrer; et c'est dans ce projet qu'il s'avance, traînant après lui les tempêtes, comme un dieu environné de ses foudres et de ses ouragans. Si sa paisible requête n'est pas écoutée, il vient lui-même vous y contraindre. Il

vous enjoint, au nom sacré de l'éternité, de lui remettre sa couronne, et de prendre en pitié toutes les malheureuses victimes, que le monstre affamé de la guerre menace de sa dent affreuse, et s'apprête à dévorer; et il rejette sur votre tête les larmes des veuves, les cris des orphelins, le sang du peuple égorgé, les gémissemens des jeunes vierges, qui vous redemanderont leurs époux, leurs pères et leurs tendres frères, immolés dans cette querelle meurtrière. Voilà sa réclamation, sa menace, et mon message : à moins que le dauphin ne soit présent. S'il est dans cette assemblée, je suis chargé aussi d'un message pour lui.

LE ROI DE FRANCE.

Quant à nous, nous voulons examiner plus à loisir cette réclamation. Demain vous porterez nos dernières intentions à notre frère d'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Quant au dauphin, je réponds pour lui. Quel message lui envoie l'Anglais?

EXETER.

Le dédain et le défi, le plus profond mépris; et tout ce qui peut vous l'exprimer, sans avilir sa propre grandeur; voilà l'opinion et le salut qu'il vous adresse. Ainsi parle mon roi; et si votre père ne répare pas, en satisfaisant sans réserve à toutes ses demandes, l'amère raillerie dont vous avez insulté sa majesté, il vous en punira si sévérement, que les échos des cavernes et des sou-

terrains de la France retentiront du châtiment de votre faute; ses canons vont vous répondre, et repousser sur vous votre insultante ironie.

LE DAUPHIN.

Dites-lui que, si mon père lui rend une réponse gracieuse, c'est contre ma volonté; car je ne désire rien tant que de lier une partie avec le roi d'Angleterre; et c'est dans cette vue, que pour assortir le présent à la frivolité de sa jeunesse, je lui ai fait l'envoi de ces balles de paume de Paris.

EXETER.

Et en revanche, il fera trembler jusqu'aux fondemens votre Louvre de Paris, fût-il la cour souveraine de la puissante Europe. Et soyez bien sûr que vous serez grandement étonné, comme nous, ses sujets, l'avons été de trouver une si vaste différence entre ce qu'annonçaient les jours de sa jeunesse, et ce qu'il est aujourd'hui. Aujourd'hui, il pèse le temps jusqu'au dernier scrupule; et vos pertes vous l'apprendront, s'il s'arrête dans la France.

LE ROI DE FRANCE.

Demain vous serez amplement instruit de nos résolutions.

EXETER.

Expédiez-vous promptement, de crainte que notre roi ne vienne ici lui-même vous demander raison de nos délais: il est déjà descendu sur vos rivages.

LE ROI DE FRANCE.

Vous serez bientôt congédié, avec des propositions avantageuses. Ce n'est pas trop d'une courte nuit, pour répondre sur des objets de cette importance.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE CHŒUR.

Ainsi, d'une vitesse égale à celle de la pensée, la scène vole sur l'aile rapide de l'imagination. Figurez-vous le roi dans l'appareil de la guerre, au pont de Hampton, montant sur l'océan, suivi de sa belle flotte, dont les pavillons de soie agitent l'air et les rayons du soleil matineux; livrez-vous à l'essor de votre imagination, et voyez les mousses gravissans le long des cordages; écoutez le sifflet perçant, qui attache l'ordre et l'intelligence à des sons confus; voyez les voiles enflées des vents invisibles et subtils, entraîner au travers de la mer sillonnée, ces masses énormes qui présentent leurs vastes flancs aux vagues amoncelées; imaginez que vous êtes debout sur le rivage, d'où vos yeux contemplent une cité mouvante sur les ondes : tel est le tableau que présente cette flotte royale, dirigeant sa course vers Harfleur. Suivez! suivez! Attachez votre pensée à la pouppe des vaisseaux, et quittez notre île, tranquille et silencieuse, comme les heures de la

nuit profonde, gardée par des vieillards, des enfans et des femmes, qui tous ont passé ou n'ont pas atteint encore l'âge de la force et de la vigueur. Car quel est celui, dont un léger duvet ait orné le menton, qui n'aura pas voulu suivre cette brave élite de guerriers courageux aux rives de la France? — Que la pensée vole : voyez un siége dans la France, contemplez les canons sur leurs affuts, ouvrant leurs bouches fatales sur Harfleur bloqué. — Supposez que l'ambassadeur revient de la cour des Français, et annonce à Henri que le roi lui offre sa fille Catherine, et, avec elle, en dot, quelques vains et stériles duchés. — L'offre ne plaît point à Henri, et déjà l'actif cannonier touche de sa mèche redoutée le bronze infernal, (*on entend une alarme, une décharge d'artillerie.*), et tout se renverse devant ses foudres. Continuez d'être favorables, et que vos pensées aggrandissent et complètent le tableau. (*Le chœur sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCE. — Devant Harfleur.

LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD; GLOCESTER, ET DES SOLDATS AVEC DES ÉCHELLES DE SIÉGE.

LE ROI.

Allons, encore une fois à la brèche, chers

amis, encore une fois : emportez-la d'assaut, ou comblez-la de morts. Dans la paix, rien ne sied tant à un homme que l'humble modestie et une tranquille douceur ; mais lorsque la tempête de la guerre souffle à nos oreilles, alors imitez l'active fureur du tigre ; roidissez vos muscles, réveillez tout le sang de vos veines, défigurez les traits de l'homme sous les spasmes convulsifs de la rage, prêtez à votre œil un aspect terrible et qu'il paraisse dans son orbite comme le canon braqué ; que votre sourcil froncé l'ombrage et inspire autant d'effroi qu'un rocher ruineux, suspendu sur sa base minée par les flots rongeurs de l'océan ; maintenant affilez vos dents, ouvrez de larges narines, contenez avec force votre haleine, et bandez tous vos esprits jusqu'à leur dernier effort. — Courage, courage, nobles Anglais, dont le sang découle d'aïeux à l'épreuve de la guerre, d'ancêtres, qui, comme autant d'Alexandres, ont, dans ces contrées, combattu depuis le jour naissant jusqu'à son coucher, et n'ont reposé leurs épées, que lorsque les ennemis leur ont manqué. Ne déshonorez pas vos mères ; prouvez aujourd'hui, que ceux à qui vous donnez le nom de pères, vous ont réellement engendrés ; servez de modèle aux novices moins aguerris, et enseignez-leur à combattre. Et vous, braves milices, dont les membres ont été formés dans l'Angleterre, montrez-nous ici la trempe et la vigueur du sol qui vous a nourris ; faites-nous jurer que vous êtes dignes de votre race. Et je n'en doute

point; car il n'en est aucun de vous, quelle que soit la bassesse obscure de sa condition, dont je ne voie les yeux briller des nobles feux de la valeur. Je vous vois tous ardens et frémissans comme le chien à la lesse, qui n'attend que le signal pour s'élancer. Hé bien, la chasse est ouverte : suivez l'ardeur qui vous emporte, et dans l'assaut, criez : *Dieu pour Henri ! Angleterre et St. George !* (*Le roi sort avec sa suite. — Alarme : on entend une décharge de canons.*)

SCÈNE II.

Toujours le camp devant Harfleur. - L'armée défile.

NYM, BARDOLPH, LE PAGE.

BARDOLPH.

En avant, en avant, en avant ! à la brêche, à la brêche !

NYM.

Pardieu, lieutenant, je t'en prie, ne nous presse pas si fort, il fait un peu chaud. Quant à moi, je n'ai pas un magasin de vies. La plaisanterie n'en vaut rien ; voilà le fin mot de l'histoire.

PISTOL.

Ce mot est des plus justes ; car les mauvaises plaisanteries abondent ici : « les coups pleuvent de » droite et de gauche ; les pauvres vassaux du bon

» Dieu tombent et meurent par milliers, et l'épée » et le bouclier s'acquièrent d'immortels honneurs » dans des champs de sang. (1) »

LE PAGE.

Pour moi, je voudrais être dans une taverne à Londres; je donnerais bien toute ma gloire à venir pour un pot de bierre et ma sûreté.

PISTOL.

Et moi: « s'il ne tenait qu'à faire des souhaits, je ne resterais pas ici non plus, et je ne serais pas dix minutes à t'y rejoindre. »

LE PAGE.

C'est aussi bien, mais non pas aussi vrai que le ramage d'un oiseau sur la branche.

FLUELLEN *entrant.*

A la prêche, canaille; afancez-fous (2)?

PISTOL.

Doucement, doucement, grand duc; ne soyez pas si dur à de frêles humains d'argile; calmez cette rage, ralentissez cette fougue; allons, de la douceur, mon cher cœur.

NYM *à Pistol.*

Voilà ce qu'on appelle de la belle humeur, (*à*

---

(1) Il paraît que le poëte a mis ici dans la bouche de Pistol, les fragmens de quelque vieille chanson. JOHNSON.

(2) Fluellen a la prononciation galloise; il prononce ordinairement *f* pour *v*, *k* pour *j*, *p* pour *b* et *t* pour *d*.

Fluellen) et votre seigneurie n'en a que de la mauvaise. (*Ils sortent pour aller à l'assaut.*)

LE PAGE.

Tout jeune que je suis, j'ai bien observé ces trois fanfarons. Je ne suis certainement qu'un enfant auprès d'eux trois, mais tels qu'ils sont, s'ils voulaient me servir, il n'y en a pas un d'eux qui fût mon fait; car, par ma foi, trois originaux de cette espèce ne font pas ensemble la valeur d'un homme. — Ce Bardolph, par exemple, a le cœur plat et la figure rouge, de façon que son front est bien armé d'impudence, mais dans le fond de l'âme il tremble. — Et ce Pistol, il tue tout, mais de la langue; car son épée est douce comme un mouton; ce qui fait qu'il estropie des mots tant qu'on veut; mais il n'entame pas une lance. — Quant à Nym, il a entendu dire que ceux qui parlent le moins sont les plus braves; voilà pourquoi il dédaigne de dire même ses prières, de peur de passer pour un lâche: mais s'il ne parle guères, il agit encore moins; car il n'a jamais cassé d'autre tête que la sienne, et encore était-ce contre une borne, un jour qu'il était ivre. Cela est capable de voler tout ce que cela trouve sous sa main; et le *vol*, il l'appelle une *acquisition*. Bardolph a volé l'autre jour un étui de luth, l'a porté pendant douze lieues, et puis l'a vendu pour trois demi-sols. Ah! pour Nym et Bardolph, ce sont ma foi les deux doigts de la main en fait de filouterie. A Calais, je les ai vus voler une pelle à feu; ce qui m'a fait penser que

ces gens-là avaient envie de devenir un jour porteurs de charbon (1). Si je les avais crus, ils avaient bonne envie de me rendre aussi familier avec les poches des autres, que le sont les gands et le mouchoir; mais il n'est pas du tout dans mon caractère d'ôter de la bourse d'autrui pour mettre dans la mienne; car il est bien clair que cette méthode vous expose à *rembourser* des affronts.... Ma foi, il faut que je les plante-là, et que je cherche quelque meilleure condition. Leur infâme conduite me répugne et me soulève le cœur: oui, il faut que je renonce à leur dégoûtante société. (*Il sort.*)

(*Fluellen rentre suivi de Gower.*)

GOWER.

Capitaine Fluellen, il faut vous rendre à l'instant aux mines: le duc de Glocester veut vous parler.

FLUELLEN.

Aux mines? Allez fous-en tire au Tuc qu'il n'est pas bon d'aller aux mines; car, voyez-fous, ces mines ne sont pas suifant la tiscipline de la guerre. Les concavités ne sont pas suffisantes; car, voyez-fous, l'atversaire (fous pouvez tire çà au Tuc, voyez-fous) a creusé lui-même douze pieds plus bas que les contre-mines (2). Par mon Cheshus, j'ai

(1) J'ignore pourquoi *porteur de charbon* signifiait, du temps de Shakspeare, *celui qui endure patiemment des affronts*. JOHNSON.

(2) Fluellen veut dire que l'ennemi a contreminé douze pieds bas plus que les mines. JOHNSON.

peur qu'il ne nous fasse tous sauter, si l'on ne donne pas de meilleurs ordres.

GOWER.

Le duc de Glocester, qui a la conduite du siège, est dirigé par un Irlandais qui est ma foi un brave homme.

FLUELLEN.

Oh! c'est le capitaine Mackmorris, n'est-ce pas?

GOWER.

Oui, je crois.

FLUELLEN.

Par mon Cheshus, c'est un âne, s'il y en a un dans le monde; et je le prouferai à son nez et à sa parbe. Il ne connaît pas plus les vraies tisciplines des guerres, voyez-fous, les tisciplines des Romains, qu'un enfant qui vient de naître.

(*Mackmorris et Jamy entrent* (1).)

GOWER.

Le voilà qui vient, accompagné du capitaine écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN.

Le capitaine Jamy est un pien merfeilleux et valeureux capitaine: çà n'est pas douteux, et un homme de grante expédition et connaissance dans

---

(1) Mackmorris et Jamy, officiers irlandais et écossais, corrompent aussi l'anglais à leur manière On n'a pas voulu conserver tous ces jargons; on s'est contenté de prêter quelquefois à Mackmorris un accent vicieux, ressemblant à notre gascon, et quelques mots estropiés à Jamy.

les anciennes guerres, d'après la science particulière que j'ai moi-même de ses rèkles. Par mon Chauveur! il soutiendra sa thèse aussi pien qu'aucun militaire dans le monde, sur les tisciplines des anciennes guerres des Romains.

JAMY.

Je vous donne le bon jour, capitaine Fluellen.

FLUELLEN.

Ponchour à votre seigneurie, capitaine Jamy.

GOWER.

Oh-çà! capitaine Mackmorris, venez-vous des mines? Les pionniers ont-ils fini?

MACKMORRIS.

Par Jésus, çà ne vaut pas le diable. L'ouvrage est abandonnée, la trompette a sonné la retraite; par ma main que voilà, et par l'âme dé mon père, jé jure qué l'ouvrage ne vaut rien. On y a renoncé, sans quoi j'aurais fait sauter la ville, Dieu mé pardonne! en moins d'une heure. Oh! c'est fort mal fait, c'est fort mal fait: par ce bras! c'est mal fait.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, je vous en prie, voudriez-fous pien m'accorder, voyez-fous, quelques petites colloques avec fous, comme qui dirait, pour ainsi tire, touchant, ou comme à l'ékard des tisciplines de la guerre, les guerres des Romains, par manière de confersation, voyez-fous, et de

pure communication d'amitié; et comme qui dirait, pour ainsi tire, pour la satisfaction de mon esprit. Pour à l'ékard de ce qui concerne les rèkles de la tiscipline militaire, voilà le point....

JAMY.

De bonne-foi, ce sera la meilleure chose du monde, mes bons capitaines, et je m'en vais profiter de cette occasion, pour prendre congé de vous, avec votre permission.

MACKMORRIS.

Ce n'est pas ici le temps de discourir, Dieu mé pardonne! Le jour est chaud, et le temps et la guerre et le roi, et les ducs... ce n'est pas là le temps de discourir: la ville est assiégée, et la trompette nous appelle à la brèche, et nous voilà là à causer. Et par mon Jésu, nous ne faisons rien; c'est honteux à nous tous tant que nous sommes: Dieu mé pardonne! C'est une honte dé rester tranquilles, c'est une honte, jé lé jure; et il y a tant de gorges à couper et d'ouvrages à faire; et il n'y a rien de fait, Dieu mé pardonne!

JAMY.

Par la sainte messe, avant que ces yeux là que vous voyez soient assoupis, je ferai de la bonne ouvrage, ou je serai sur le carreau: oui, et je travaillerai aussi courageusement que je pourrai; c'est bien sûr cela, en deux paroles comme en quatre. Cependant, sur ma foi, je serais bien aise pourtant d'entendre quelques questions entre vous deux.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, je pense, voyez-fous, sauf fotre correction, qu'il n'y en a pas peaucoup de votre nation.,...

MACKMORRIS.

Dé ma nation? Qu'est-ce qué c'est qué ma nation? Est-ce une nation de lâches, de bâtards, de gredins? Qu'est-ce qué c'est qué ma nation? Qui parle dé ma nation?

FLUELLEN.

Voyez-fous, si fous prenez les choses autrement qu'on ne les dit, capitaine Mackmorris, par afanture je pourrais pien penser que fous ne me traitez pas avec cette affapilité, comme en toute discrétion fous devez me traiter, voyez-fous, d'autant que je suis autant que fous, tant dans la tiscipline de la guerre, que par mon lignache et en tout autre genre.

MACKMORRIS.

Je ne vous reconnais pas pour valoir autant que moi; et Dieu mé pardonne, jé vous couperai la tête.

GOWER.

Amis, amis, allons, vous vous trompez tous les deux: c'est faute de vous entendre.

JAMY.

Oh! voilà une vilaine sottise. (*On sonne un pourparler.*)

GOWER.

La ville demande à parlementer.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, quand il se troufera une meilleure occasion, voyez-fous, je prendrai la liperté de vous tire que je connais les tisciplines de la guerre; et voilà tout. (*Ils partent.*)

SCÈNE III.

Devant les portes d'Harfleur.

LE GOUVERNEUR et quelques citoyens sont sur les remparts, environnés des troupes anglaises. LE ROI HENRI avec sa suite.

LE ROI.

QUELLE est enfin la résolution du gouverneur? Voici le dernier pourparler que nous admettrons encore. Rendez-vous donc à notre clémence; ou, si vous êtes jaloux de votre destruction, défiez notre dernière fureur. Car, comme il est vrai que je suis soldat, (nom, qui dans mes pensées est celui qui me plaît et me sied davantage), si je recommence à battre vos murailles, je ne quitterai plus Harfleur, déja à demi démoli, qu'il ne soit enseveli sous ses cendres. Les portes de la clémence seront fermées alors, et le soldat, au carnage animé, le cœur endurci et féroce, donnant carrière à sa main sanguinaire, promènera sa

rage dans vos foyers, avec une conscience large comme l'enfer, moissonnant comme l'herbe vos jeunes enfans, et vos vierges dans la fleur de leur beauté. Que m'importe à moi, si la guerre impie, couronnée de flammes comme le prince des démons, et le front tout noirci de feux, exerce toutes les horreurs barbares qui suivent l'assaut et le pillage? Que m'importe à moi, lorsque vous seuls en êtes la cause, si vos chastes vierges tombent sous la main brûlante du viol effréné? Quel mors peut arrêter la licence et ses fureurs, lorsqu'elle roule abandonnée sur la pente de son cours impétueux? Nous épuiserons en vain nos ordres et notre voix, pour rappeler des soldats acharnés sur leur proie; autant commander à l'immense Leviathan de venir à notre voix sur le rivage. Ainsi, habitans d'Harfleur, prenez pitié de votre ville et de votre peuple, tandis que mes soldats sont encore soumis à mes ordres, tandis que le souffle paisible de la clémence suspend encore le torrent du carnage, la fureur du butin, et le cours contagieux des forfaits atroces; sinon, attendez-vous à voir dans un moment le soldat aveugle et sanglant, déchirer d'une main odieuse la ceinture profanée de vos jeunes vierges, poussant en vain leurs cris aigus dans les airs, vos vieillards insolemment saisis par leurs cheveux blancs, et leurs têtes révérées écrasées contre les murs, vos enfans empalés nuds sur les lances, à la vue de leurs mères éplorées et perçant les nuages de leurs hurlemens, comme

jadis les veuves de Judée poursuivaient de leurs clameurs les bourreaux de l'affreux Hérode. Que repondez-vous? Voulez-vous vous rendre et prévenir ces maux; ou, coupables d'une défense trop obstinée, vous voir ainsi misérablement détruits?

LE GOUVERNEUR.

Ce jour est le terme de notre attente. Le dauphin, dont nous avions pressé les secours, nous fait répondre que ses troupes ne sont pas encore prêtes, ni en état de faire lever un si grand siége. Ainsi, roi redouté, nous cédons notre ville et notre vie à votre généreuse clémence; entrez dans nos portes, disposez de nous et de nos biens; nous ne pouvons nous défendre plus long-temps.

LE ROI.

Ouvrez vos portes. — Allons, cher oncle Exeter, entrez dans Harfleur; restez-y, et vous y fortifiez puissamment contre les Français. Faites grâce à tous. — Pour nous, cher oncle, l'hiver qui s'approche, et la maladie qui se répand sur nos soldats, nous déterminent à nous retirer vers Calais. Ce soir nous serons votre hôte dansHarfleur, et demain prêts à nous mettre en marche. (*Fanfare: ils entrent dans la ville*).

SCÈNE IV (1).

ROUEN. — Appartement du palais.

CATHERINE, ALIX.

CATHERINE.

Alix, tu as esté en Angleterre, et tu parles bien le langage?

ALIX.

Un peu, madame.

CATHERINE.

Je te prie, m'enseignez; il faut que j'apprenne à parler. Comment appelez-vous la main en anglais?

ALIX.

La main? Elle est appelée, *de hand*.

CATHERINE.

De hand. — Et les doigts?

ALIX.

Les doigts? Ma foy, j'ai oublié les doigts; mais je me souviendray. Les doigts, je pense qu'ils sont appelés *de fingres*; ouy *de fingers*.

---

(1) Cette scène n'est point une traduction, elle se trouve dans l'original, telle que nous la donnons ici. Quelques commentateurs anglais pensent qu'elle n'est point de Shakspeare; d'autres regrettent de ne pas pouvoir prouver qu'elle soit en effet une interpolation.

CATHERINE.

La main, *de hand*, les doigts, *de fingres*. Je pense que je suis le bon escolier. J'ay gagné deux mots anglais vistement. Comment appelez-vous les ongles?

ALIX.

Les ongles? Les appelons *de nails*.

CATHERINE.

De nails. Escoutez; dites-moi, si je parle bien: *de hand*, *de fingres*, *de nails*.

ALIX.

C'est bien dit, madame, il est fort bon anglais.

CATHERINE.

Dites-moy en anglais, le bras.

ALIX.

De arm, madame.

CATHERINE.

Et le coude?

ALIX.

De elbow.

CATHERINE.

De elbow. Je m'en faiz la répétition de tous les mots que vous m'avez appris dès-à-présnt.

ALIX.

Il est trop difficile, madame, comme je pense.

CATHERINE.

Excusez-moi, Alice. Escoutez: *de hand*, *de fingres*, *de nails*, *de arm*, *de bilbow*.

ALIX.

De elbow, madame.

CATHERINE.

O Seigneur Dieu ! je m'en oublie ; *de elbow*. Comment appelez-vous le col ?

ALIX.

De neck, madame.

CATHERINE.

De neck ? Et le menton ?

ALIX.

De chin.

CATHERINE.

De sin ? Le col, *de neck* ; le menton, *de sin*.

ALIX.

Ouy, sauf vostre honneur. En vérité, vous prononcez les mots aussi droict que les natifs d'Angleterre.

CATHERINE.

Je ne doute point d'apprendre par la grace de Dieu, et en peu de tems.

ALIX.

N'avez-vous pas déja oublié ce que je vous ay enseignée ?

CATHERINE.

Non ; je réciteray à vous prómptement, *de hand*, *de fingres*, *de mails*....

ALIX.

De nails, madame.

CATHERINE.

De nals, de arm, de ilbow.....

ALIX.

Sauf vostre honneur, *de elbow.*

CATHERINE.

Ainsi, dis-je, *de elbow, de neck*, et *de sin*. Comment appelez-vous les pieds et la robe?

ALIX.

De foot, madame, et *de gown.*

CATHERINE.

De foot et de *cown?* O Seigneur Dieu! ce sont mots de son mauvais, corruptible, grosse et impudique, et non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrois prononcer ces mots devant les seigneurs de France, pour tout le monde. Il faut *de foot, et de cown* néant-moins. Je réciterai une autre fois ma leçon ensemble: *de hand, de fingre, de nails, de arm, de elbow, de neck, de sin, de foot, de cown.*

ALIX.

Excellent, madame!

CATHERINE.

C'est assez pour une fois; allons nous à disner.

(*Elles sortent*).

SCÈNE V.

Même palais. — Un autre appartement.

LE ROI DE FRANCE, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURBON, LE CONNÉTABLE et autres Seigneurs.

LE ROI DE FRANCE.

Il est certain qu'il a passé la rivière de la Somme.

LE CONNÉTABLE.

Si nous n'allons pas le combattre, mon roi, renonçons donc à vivre en France; abandonnons tout, cédons nos riches vignobles à ce peuple barbare.

LE DAUPHIN.

O Dieu-vivant! (1) Quelques menues boutures de notre nation, le superflu de la substance de nos ancêtres, nos rejetons, entés sur un tronc sauvage et inculte, s'élèveront-ils si rapidement jusqu'aux nues, et surpasseront-ils en hauteur la tige dont ils sont sortis?

BOURBON.

Des Normands; oui, des bâtards Normands! *Mort de ma vie*, s'il faut qu'ils traversent ainsi le royaume, sans combat, je veux vendre mon duché pour acheter une chaumière et quelques marais

(1) Ce jurement, ainsi que les deux suivants, sont en français dans le texte.

fangeux, dans cette île informe et rocailleuse d'Albion.

LE CONNÉTABLE.

Dieu des batailles! où donc ont-ils puisé cet ardent courage? Leur climat n'est-il pas couvert de brouillards, et engourdi par le froid? Le soleil ne jette qu'à regret, sur leur île, de pâles rayons; il tue leurs fruits de ses sombres regards; leur bière ignoble, de l'eau et de l'orge fermentées, boisson faite pour des chevaux surmenés, peut-elle donc échauffer à ce degré leur sang épais, et l'enflammer de cette bouillante valeur? Et le sang français, naturellement vif, avivé encore par les esprits du vin, paraîtra-t-il glacé? Oh! pour l'honneur de notre patrie, ne restons pas oisifs et immobiles, comme ces glaçons que l'hiver suspend au bord de nos toits, tandis qu'un peuple, né dans le berceau des frimats, se couvre d'une noble sueur dans nos riches campagnes; riches par leur sol, mais pauvres, il faut en convenir, par les maîtres efféminés qu'elles nourrissent.

LE DAUPHIN.

Par l'honneur et la foi des chevaliers, nos dames se raillent de nous; elles disent hautement que notre vigueur est épuisée, et qu'elles prodigueront leurs faveurs à la jeunesse anglaise, pour repeupler la France de bâtards belliqueux.

BOURBON.

Elles nous renvoient aux écoles de danse des

anglais, et nous conseillent d'apprendre leurs cabrioles et leurs rapides courantes, disant que toutes nos graces sont dans nos talons, et que c'est dans la fuite que nos talens se déploient.

LE ROI DE FRANCE.

Où est le héraut Montjoie? Ordonnez-lui de partir sur le champ. Qu'il aille saluer l'anglais d'un insultant défi. — Allons, princes, volez à la plaine, et que l'honneur et le courage donnent à vos cœurs une trempe plus dure que l'acier de vos épées, Charles d'Albret, connétable de France; vous aussi, d'Orléans, Bourbon et Berri, Alençon, Brabant, Bar, Bourgogne; et vous, Châtillon, Rambure, Vaudemont, Beaumont, Grandpré, Roussi et Fauconberg, Foix, Lestrelles, Boucicaut et Charolois; grands ducs, princes, comtes, barons, lords et chevaliers, grands par vos titres et par vos noms, allez vous laver de ce grand opprobre; arrêtez dans sa course Henri d'Angleterre, qui traverse en vainqueur notre royaume, et vengez l'insulte de ses étendards teints du sang de Harfleur. Fondez sur son armée, comme un torrent de neiges fond sur les vallées dont l'humble profondeur reçoit les débordemens que vomissent les Alpes. Tombez sur lui; vous avez assez de forces; ramenez-le dans les murs de Rouen, captif, enchaîné sur un char victorieux.

LE CONNÉTABLE.

Voilà le rôle qui sied aux grands d'une nation,

J'ai un regret, c'est que l'ennemi soit si peu nombreux et si faible, que ses soldats soient épuisés de faim et des fatigues de leur marche; car, j'en suis sûr, aussitôt qu'il verra paraître notre armée, son cœur s'abîmera dans la crainte, et son plus grand exploit sera de nous offrir sa rançon.

LE ROI DE FRANCE.

Allez donc, lord connétable, hâtez le départ de Montjoye; qu'il déclare à l'anglais que nous envoyons savoir de lui quelle rançon il veut donner. Vous, Dauphin, vous resterez avec nous dans Rouen.

LE DAUPHIN.

Non, mon père, j'en conjure votre majesté.

LE ROI DE FRANCE.

N'insistez point : vous resterez avec nous. — Allons: partez, connétable; et vous aussi, princes, et rapportez-nous promptement la nouvelle du désastre de l'anglais. (*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Le camp anglais en Picardie.

GOWER ET FLUELLEN.

GOWER.

Hé bien, capitaine Fluellen, venez vous du pont?

FLUELLEN.

Je vous assure qu'il y a d'excellente pesogne à ce pont.

GOWER.

Le duc d'Exeter est-il en sûreté?

FLUELLEN.

Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon, et c'est un homme que j'aime et que j'honore de toute mon âme, de tout mon cœur, de tout mon respect, pour toute ma vie, de toutes mes forces et de tout mon poufoir. Il n'a pas eu (Tieu soit loué et péni) le plus petit accident du monde. Il a conserfé le pont le plus facilement, afec une excellente tiscipline. Il y a là, au pont, un ancien lieutenant; je crois sur ma conscience, que c'est un autre Marc-Antoine pour la faleur; cependant c'est un homme qui n'a pas la moindre réputation dans le monde; mais je lui ai vu faire des choses charmantes.

GOWER.

Comment l'appelez-vous?

FLUELLEN.

On l'appèle l'*enseigne Pistol*.

GOWER.

Je ne le connais pas. (*Pistol entre.*)

FLUELLEN.

Vous ne le connaissez pas? Voilà l'homme.

PISTOL.

Capitaine, je te prie de me faire un plaisir. Le duc d'Exeter a beaucoup d'amitié pour toi.

FLUELLEN

Moi, j'en remercie Tieu ; il est vrai que j'ai mérité d'afoir quelque part dans son amitié.

PISTOL.

Un certain Bardolph, soldat intrépide et courageux, a, par un sort cruel et par un tour furieux de l'inconstante roue de cette écervelée de fortune, cette aveugle déesse qui se balance sur une pierre qui roule sans fin...

FLUELLEN.

Afec votre permission, enseigne Pistol, la déesse fortune est représentée afeugle afec un bandeau devant les yeux, pour vous faire entendre que la fortune de la vie est aveugle ; et on la peint aussi afec une roue, pour vous faire foir, et c'est la morale qu'il en faut tirer, qu'elle tourne toujours et quelle est inconstante, et qu'elle n'est que mutapilités et ficissitudes : et son pied, voyez-fous, est posé sur une pierre sphérique qui roule, roule, roule. A tire vrai, le Poëte en fait une très-excellente description ; la fortune, voyez-fous, est une excellente morale.

PISTOL.

La Fortune est l'ennemie de Bardolph, et le regarde d'un mauvais œil, car il a volé un ciboire, et il doit être pendu ; cela fait une vilaine mort. Le gibet est bon pour les chiens ; mais l'homme devrait en être exempt. Ne souffre donc pas que le chanvre lui coupe le sifflet. Exeter a prononcé

l'arrêt de mort, pour un ciboire de peu de valeur; ainsi, va donc, et parle; le duc t'écoutera; empêche que le fil de la vie du pauvre Bardolph ne soit coupé avec une ficelle d'un sol et d'une manière ignominieuse. Parle, capitaine, en faveur de sa vie, et je serai reconnaissant de ce service.

FLUELLEN.

Enseigne Pistol, je sais pien à peu-près ce que fous foulez dire.

PISTOL.

Allons, tant mieux; réjouis-toi donc de cette occasion d'obliger.

FLUELLEN.

Certainement, Pistol, il n'y a pas-là de quoi tant se réjouir; car, voyez-fous, il serait mon frère, que je prierais le Tuc de suivre son pon plaisir, et de le faire exécuter; car il faut observer la tiscipline.

PISTOL.

La mort et l'enfer pour toi! et fi de ton amitié.

FLUELLEN.

Fort pien.

PISTOL.

Qu'une figue d'Espagne (1)... (*Pistol sort.*)

FLUELLEN.

Fort pon.

---

(1) Allusion aux figues empoisonnées que donnaient les italiens et les Espagnols à ceux qui étaient l'objet de leur vengeance. STEEVENS.

GOWER.

Cet homme là, c'est le plus fieffé misérable qui fut jamais. Je le remets bien à présent; c'est un infâme entremetteur, un coupe-jarret.

FLUELLEN.

Je vous assure, qu'il proférait sur le pont les plus praves paroles qu'on puisse jamais foir dans les plus beaux jours de l'été; mais cela est égal, ce qu'il vient de me dire... C'est fort pien... Je vous assure que quand l'occasion se troufera..

GOWER.

Par Dieu! c'est un filou, un bouffon, un fripon, qui de temps en temps va à la guerre, pour avoir l'avantage, à son retour à Londres, de se parer du costume d'un militaire. Ces drôles-là savent, à point nommé, les noms de tous les chefs d'une armée; ils vous diront par cœur tout ce qui s'est passé dans le service, et où il s'est fait; il vous nommeront les lieux où il y aura eu la moindre escarmouche: *c'était à tel endroit, à telle brèche, à tel ou tel convoi*; ils vous diront qui s'est distingué, qui fut tué, qui s'est déshonoré, quels étaient les postes de l'ennemi, et ils vous rendent cela dans les meilleurs termes de guerre, qu'ils vous assaisonnent de phrases d'une tournure toute nouvelle. Et vous ne sauriez vous imaginer l'effet merveilleux que des moustaches taillées sur le patron de celles du général, et d'horribles cris, contrefaisant ceux d'un camp, font parmi des bouteilles

fumantes et des esprits abreuvés de bierre mousseuse. Oh! il faut apprendre à connaître ces misérables, qui font la honte du siècle; ou bien vous y seriez étrangement trompé tous les jours.

FLUELLEN.

Tenez, capitaine Gower, je vous dirai pien une chose, c'est que je m'apperçois pien, qu'il n'est pas tout ce qu'il voudrait pien faire accroire au monde qu'il est. A la première occasion que je pourrai troufer le moindre jour dans son pourpoint, je lui ferai sentir ma façon de penser. (*On entend les tambours.*) — Écoutez; voilà le roi qui vient; il faut que je lui parle sur ce qui se passe au pont. (*Le roi Henri et Glocester entrent avec des soldats.*) — Tieu pénisse votre majesté!

LE ROI.

Eh bien, Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN.

Moi? Oui, sous le bon plaisir de votre majesté. Le duc d'Exeter a très-galemment conserfé le pont. Les Français se sont retirés, voyez-fous, et il y a de beaux et libres passages à présent. Par Sainte Marie, l'atfersaire aurait eu la possession du pont; mais il a été forcé de se retirer, et le tuc d'Exeter est le maître du pont. Ah! je peux pien assurer votre majesté, que c'est un prafe homme, que ce tuc d'Exeter.

LE ROI.

Combien avez-vous perdu de monde, Fluellen?

FLUELLEN.

La perdition de l'atfersaire a été très-grande, fort raisonnablement grande. Sainte Marie! pour moi, je pense que le tuc n'a pas perdu un seul homme, sinon un qui a pien l'air d'être pendu pour avoir volé une église, un certain Bardolph, si votre majesté connaît l'homme; il a le fisage tout pourchonné et tout coufert de boutons, et comme une flamme ardente; il a des lefres qui lui étoupent le nez, et sont comme un charpon de feu, tantôt pleues et tantôt rouges: mais son nez est expédié à présent, et son feu est éteint; ainsi n'en parlons plus.

LE ROI.

Je voudrais nous voir défaits ainsi de tous les pillards de son espèce. — Et nous ordonnons expressément, que dans notre marche au travers des campagnes, on n'enlève rien des villages par violence, on ne prenne rien qu'on ne le paie, qu'on n'insulte pas le dernier des Français de la moindre parole de mépris ou de reproche. Quand la douceur et la cruauté se disputent un royaume, c'est la douceur qui gagne.

(*La trompette sonne. Montjoye paraît.*)

MONTJOYE.

Vous me reconnaissez à mon habillement?

LE ROI.

Oui, je te reconnais. Qu'as-tu à m'apprendre?

MONTJOYE.

Les intentions de mon maître.

LE ROI.

Déclare-les.

MONTJOYE.

Voici ce que dit mon roi. — « Annonce à
» Henri d'Angleterre, que, quoique nous ayons
» paru morts, nous n'étions qu'endormis. L'oc-
» casion gagne plus de victoire, que la témérité.
» Dis-lui, que nous aurions pu le repousser à Har-
» fleur, mais que nous n'avons pas jugé à propos
» de venger l'injure, qu'elle ne fût à son comble.
» — Maintenant c'est à notre tour à parler, et
» notre voix est la voix d'un souverain. L'Anglais
» se repentira de sa folie; il sentira sa faiblesse,
» et admirera notre patience. Dis-lui de songer
» à sa rançon; elle doit être proportionnée aux
» pertes que nous avons essuyées, au nombre de
» sujets que nous avons perdus, à l'insulte que
» nous avons dévorée; et si la réparation égalait
» la grandeur des offenses, sa faiblesse succom-
» berait sous le poids. Pour payer nos pertes,
» son trésor est trop pauvre; pour payer l'effu-
» sion de notre sang, les troupes de son royaume
» entier sont un nombre insuffisant. Et quant
» à l'insulte qui nous a été faite, sa personne
» même, à nos pieds prosternée, ne serait qu'une
» faible et indigne satisfaction. A ce discours
» ajoute le défi; et finis par lui déclarer qu'il a
» dévoué et perdu ceux qui le suivent, et que

» leur condamnation est prononcée ». — Ainsi parle le roi mon maître : là finit mon ministère.

LE ROI.

Je connais ta qualité. Quel est ton nom ?

MONTJOYE.

Montjoye.

LE ROI.

Tu remplis bien ton office. Retourne sur tes pas, et dis à ton roi : — Qu'en ce moment je ne le cherche pas, et que je serais bien aise de marcher, sans obstacle, jusqu'à Calais. Car, pour avouer la vérité, quoi que la prudence défende un pareil aveu devant un ennemi rusé, qui épie et attend ses avantages, mes soldats sont considérablement affaiblis par la maladie; leur nombre est diminué, et le peu qui m'en reste ne vaut guères mieux qu'un pareil nombre de Français. — Tant que mes soldats étaient frais et pleins de santé, je te dis, héraut, que je croyais voir sur deux jambes anglaises, marcher trois Français. — Que Dieu me pardonne, si je me vante à ce point. C'est votre air de France qui souffle ce vice en moi ; et je dois pourtant me le reprocher. — Pars, et dis à ton maître que tu m'as trouvé ici : ma rançon est ce corps frêle et chétif; mon armée n'est plus qu'une garde faible et consumée par la maladie. Cependant, que Dieu soit mon guide, et nous marcherons en avant, quand le roi de France lui-même, ou tout autre roi voisin,

s'opposerait à notre passage. (*Il lui remet une bourse.*) Voilà pour te payer ton message, Montjoye. Va : dis à ton maître de bien se consulter. Si nous pouvons passer, nous passerons; si l'on veut nous empêcher, nous rougirons de votre sang nos sables jaunâtres. Adieu, Montjoye. En deux mots, voici notre réponse : dans l'état où nous sommes, nous n'irons pas chercher le combat; et dans l'état où nous sommes, nous déclarons que nous ne l'éviterons pas. Rends cette réponse à ton roi.

MONTJOYE.

Elle sera fidèlement rendue. Je remercie humblement votre majesté. (*Montjoye sort.*)

GLOCESTER.

J'espère, qu'ils ne viendront pas nous attaquer à présent.

LE ROI.

Nous sommes dans les mains de Dieu, et non pas dans les leurs. — Marchez au pont; la nuit s'approche. — Nous camperons au-delà de la rivière; et demain matin, ordonnez qu'on marche en avant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le Camp Français, à Azincourt.

LE CONNÉTABLE, LE DUC D'ORLÉANS, LE DAUPHIN, RAMBURE, ET AUTRES SEIGNEURS.

LE CONNÉTABLE.

Par Dieu! j'ai bien la meilleure cuirasse du monde.

LE DUC D'ORLÉANS.

J'avouerai que vous avez une excellente cuirasse; mais aussi vous rendrez justice à mon cheval.

LE CONNÉTABLE.

Oh! cela est vrai; c'est le meilleur cheval de l'Europe.

LE DUC D'ORLÉANS.

Le matin n'arrivera-t-il donc jamais?

LE DAUPHIN.

Duc d'Orléans, et vous seigneur Connétable, vous parlez de cheval et de cuirasse?...

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous êtes aussi bien pourvu de l'un et de l'autre qu'aucun prince du monde.

LE DAUPHIN.

Que cette nuit est longue! — Je ne changerais par mon cheval pour aucun qui ne marche

que sur quatre pieds; il bonditsur la terre comme si son ventre était bourré de crin. *C'est le cheval volant*, le Pégase *aux narines de feu*. (1) Une fois en selle, je vole, je suis un oiseau; il trotte dans l'air, et la terre résonne quand il la touche: oui, la corne de son sabot est plus musicale et plus harmonieuse que la flûte d'Hermès.

LE DUC D'ORLÉANS.

Il est couleur de muscade.

LE DAUPHIN.

Et chaud comme le gingembre. C'est un coursier digne de Persée: il n'est formé que d'air et de feu. Si l'on découvre en lui quelque mélange des grossiers élémens de la terre et de l'eau, ce n'est que dans sa patiente tranquillité, lorsque son maître le monte. C'est-là ce qui s'appelle un cheval; et tous les autres, auprès de lui, ne méritent que le nom de bêtes de somme.

LE CONNÉTABLE.

Oui, prince, on peut dire que c'est le cheval le plus accompli et le plus excellent qu'il y ait.

LE DAUPHIN.

C'est le prince des coursiers; son hennissement ressemble à la voix impérieuse d'un monarque, et son port majestueux vous force à lui rendre hommage.

---

(1) Les mots en italiques sont en français dans le texte.

LE DUC D'ORLÉANS.

Allons, en voilà assez sur ce sujet, mon cousin.

LE DAUPHIN.

Je dis plus encore; il faut n'avoir pas l'ombre d'esprit, pour n'être pas en état, depuis le lever de l'alouette, jusqu'au coucher de l'agneau, de chanter les louanges de mon cheval, sans se répéter; c'est un sujet aussi inépuisable que la mer, changez en langues éloquentes tous les grains de sables, et pour toutes, mon cheval sera une matière suffisante d'éloges; il est est digne d'occuper les pensées d'un souverain, et d'être monté par le souverain d'un souverain; enfin, il mérite que tout l'univers, connu et inconnu, s'arrête pour l'admirer. J'ai fait un jour un sonnet à sa louange, qui commençait ainsi: *Merveille de la nature.*

LE DUC D'ORLÉANS.

J'ai vu un sonnet pour une maîtresse, qui commençait de même.

LE DAUPHIN.

Eh bien, ils auront donc imité celui que j'ai composé pour mon coursier, car mon cheval est ma maîtresse.

LE DUC D'ORLÉANS.

En ce cas, votre maîtresse est une excellente monture.

LE DAUPHIN.

Oui, pour moi seul; c'est le plus bel éloge et la

plus grande perfection d'une maîtresse accomplie.

LE CONNÉTABLE.

Ma foi, il me semble que l'autre jour votre maîtresse vous a rudement secoué.

LE DAUPHIN.

La vôtre vous en a peut être fait autant.

LE CONNÉTABLE.

La mienne n'avait ni bride ni bridon.

LE DAUPHIN.

Oh donc! il faut croire qu'elle était vieille et maniable, et que vous la montiez comme un Kerne d'Irlande (1), c'est-à-dire, nud jambes et en caleçons collans.

LE CONNÉTABLE.

On voit bien que vous vous entendez en équitation.

LE DAUPHIN.

Eh bien, recevez donc de moi cet avis en passant. Ceux qui chevauchent ainsi, et ne sont pas bien sur leurs gardes en chevauchant, risquent de tomber dans de sales bourbiers. J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtresse.

LE CONNÉTABLE.

J'aimerais autant que ma maitresse fût une rosse.

(1) Les Kernes d'Irlande montaient autrefois leur cheval à nud. Suivant Tollet, *trowses* étaient des caleçons et des bas faits exprès pour monter à cheval.

LE DAUPHIN.

Je te dis, Connétable, que ma maîtresse porte ses propres cheveux.

LE CONNÉTABLE.

Je pourrais me vanter de la même chose, si j'avais une truie pour maîtresse.

LE DAUPHIN.

Le chien est retourné à son propre vomissement, et la truie lavée au bourbier (1) : tu te sers de tout ce que tu trouves.

LE CONNÉTABLE.

Et pourtant, je ne me sers point de mon cheval pour maîtresse, ou de proverbes semblables qui aient si peu de rapport au sujet.

RAMBURE.

Seigneur Connétable, sont-ce des étoiles ou des soleils qui sont sur la cuirasse que j'ai vue ce soir dans votre tente ?

LE CONNÉTABLE.

Ce sont des étoiles.

LE DAUPHIN.

Il en tombera quelques-unes demain, j'espère.

LE CONNÉTABLE.

Et cependant mon ciel n'en manquera pas encore pour cela.

LE DAUPHIN.

Cela peut bien être, car vous en avez tant de su-

(1) Ce proverbe est en français, dans l'original.

perflues; et cela vous ferait plus d'honneur qu'il y en eût quelques-unes de moins.

LE CONNÉTABLE.

C'est comme votre cheval, qui porte tant de louanges, et qui n'en trotterait pas moins bien, quand quelques-unes de vos forfanteries seraient démenties.

LE DAUPHIN.

Ne fera-t-il donc jamais jour? — Je veux trotter demain l'espace d'un mille, et que mon chemin soit pavé de faces anglaises.

LE CONNÉTABLE.

Moi je n'en dirai pas autant, de peur qu'on ne me fît en face l'affront de me démentir; mais je voudrais, en effet, de tout mon cœur, qu'il fît jour, pour bien frotter les oreilles aux Anglais.

LE DAUPHIN.

Qui veut courir les risques avec moi, de leur faire une vingtaine de prisonniers?

LE CONNÉTABLE.

Il faut que vous commenciez par vous exposer au risque d'être pris vous-même.

LE DAUPHIN.

Allons; il est minuit. Je vais m'armer. (*Il sort.*)

LE DUC D'ORLÉANS.

Le dauphin soupire après le jour.

RAMBURE.

Il meurt d'envie de manger les Anglais.

LE CONNÉTABLE.

Je crois qu'il peut bien manger tous ceux qu'il tuera.

LE DUC D'ORLÉANS.

Par la blancheur de la main de ma dame, c'est un aimable prince!

LE CONNÉTABLE.

Jurez plutôt par son pied, afin qu'elle puisse d'un pas effacer le serment.

LE DUC D'ORLÉANS.

Tout ce qu'on peut dire de lui, c'est que c'est peut-être l'homme de France le plus actif.

LE CONNÉTABLE.

Dans l'action est l'activité, et il sera toujours en action.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je n'ai jamais ouï dire qu'il ait fait de mal à personne.

LE CONNÉTABLE.

Et je vous jure qu'il ne commencera pas encore demain; il conservera cette bonne réputation.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je sais qu'il a du courage.

LE CONNÉTABLE.

Je me suis laissé dire la même chose par quelqu'un qui le connaît mieux que vous.

LE DUC D'ORLÉANS.

Qui cela?

LE CONNÉTABLE.

Par Dieu ! c'est lui-même qui me l'a dit, et il a ajouté qu'il ne se souciait pas qu'on le sût.

LE DUC D'ORLÉANS.

Il n'a pas besoin de cette précaution ; sa valeur n'est point cachée.

LE CONNÉTABLE.

Sur ma foi, très-cachée. Il n'y a jamais eu que son laquais qui l'ait sentie (1) ; mais il est comme le faucon encore coëffé de son chaperon ; quand on le lâchera, on verra son essor.

LE DUC D'ORLÉANS.

Jamais la haine n'a dit du bien de son ennemi.

LE CONNÉTABLE.

Je paierai ce proverbe avec celui-ci : jamais l'amitié n'est exempte de flatterie.

LE DUC D'ORLÉANS.

Et moi je répondrai par cet autre : rendez même à Satan la justice qui lui appartient.

LE CONNÉTABLE.

On ne peut mieux appliqué ! Ainsi voilà votre ami sur la ligne de Satan. Pour vous rétorquer, que la peste soit du démon !

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous devez avoir l'avantage en fait de prover-

---

(1) C'est-à-dire : il n'a encore battu que son laquais.
JOHNSON.

bes : comme on dit, le trait d'un fou est le premier lancé.

LE CONNÉTABLE.

Le vôtre a manqué le but.

LE DUC D'ORLÉANS.

Ce n'est pas la première fois que vous avez été manqué.

UN MESSAGER *arrivant.*

Seigneur Connétable, les Anglais ne sont plus qu'à quinze cents pas de votre tente.

LE CONNÉTABLE.

Qui en a mesuré l'espace ?

LE MESSAGER.

Le seigneur Grandpré.

LE CONNÉTABLE.

Cet un brave homme, et qui a une grande expérience ! — Je voudrais qu'il fît jour ! Hélas ! le pauvre Henri d'Angleterre ne soupire pas comme nous, je crois, après la naissance du jour.

LE DUC D'ORLÉANS.

Quel est donc cet étourdi, ce bourru de roi d'Angleterre, pour venir avec ses stupides Anglais, si loin des lieux de sa connaissance, promener ses noires rêveries ?

LE CONNÉTABLE.

Si les Anglais avaient un grain de bon sens ils se sauveraient.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oh ! c'est de bon sens qu'ils manquent, car si

leurs cervelles avaient la moindre étincelle d'intelligence et de vivacité, jamais ils ne pourraient porter de casques si pesans.

RAMBURE.

Il faut avouer, que cette île d'Angleterre produit de valeureuses créatures : leurs dogues, par exemple, sont d'un courage sans pareil.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oh ! pardieu oui; voilà d'excellens chiens, qui vont se jeter les yeux fermés dans la gueule d'un ours, qui leur écrase la tête d'un coup de dent. C'est comme si vous disiez, que c'est une mouche bien courageuse, que celle qui ose aller prendre son déjeûné sur les lèvres d'un lion.

LE CONNÉTABLE.

Précisément : vous avez raison, et les hommes de ce pays-là ressemblent aussi un peu à leurs dogues, dans leur manière lourde et pesante d'attaquer et de laisser leur esprit avec leurs femmes : car donnez-leur bien à mâcher de grosses tranches de bœuf, et puis fournissez-les de fer et d'acier, ils se dévoreront comme des loups, et se battront comme des diables.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oui ! mais ces pauvres Anglais sont diablement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE.

Eh bien, s'il est ainsi, vous verrez que demain ils n'auront d'appétit que pour manger, et point

du tout pour se battre : allons, il est temps de nous armer. Irons nous nous équiper ?

LE DUC D'ORLÉANS.

Il est deux heures ! — Hé bien, avant qu'il en soit dix, nous aurons à nous chacun une centaine d'Anglais. (*Ils partent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

LE CHŒUR.

Maintenant arrêtons nos conjectures et nos pensées sur ce temps de la nuit, où l'on n'entend plus qu'un faible et sourd murmure, où les aveugles ténèbres remplissent l'immense vaisseau de notre hémisphère. De l'un à l'autre camp, au travers de la noire obscurité, le bourdonnement confus des deux armées se calme et diminue par degrés. Dans ce vaste silence, les sentinelles, de leurs postes éloignés, s'entendent parler. Les feux des deux camps se répondent, et à leurs pâles lueurs, chaque armée voit les casques et les visages ennemis dessinés dans l'ombre. Le coursier menace le coursier, et perce l'oreille engourdie de la nuit de ses fiers et longs hennissemens. Des tentes s'élève un bruit de hâtifs marteaux, qui, sous leurs coups précipités, achèvent ou polissent l'armure des chevaliers; signal terrible des apprêts du combat. Les coqs des hameaux voisins chantent, les cloches sonnent, et nomment la troisième heure du matin endormi. Fiers de leur

nombre, et pleins de sécurité, les français présomptueux et dispos, jouent aux dez le sort et la vie des anglais qu'ils dédaignent; dans leur impatience, ils querellent la marche rampante de la nuit, qui, comme une Fée difforme et boiteuse, se traîne à pas si lents. Les malheureux anglais, condamnés à périr comme des victimes, sont assis et mornes auprès de leurs feux, et ruminent dans leurs pensées les dangers du lendemain. A leur triste maintien, à leurs visages hâves et décharnés, à leurs habits en lambeaux, usés par la guerre, ils paraissent, aux rayons de la lune, comme autant de fantômes hideux. — O que celui qui suivra de l'œil le chef royal de ces troupes délabrées, marchant de garde en garde, et d'une tente à l'autre, crie, en le voyant: Louange et gloire sur sa tête auguste! Il ne se repose point; il visite toute son armée; et adresse à tous le salut du matin, avec un modeste sourire, les appelant, *mes frères, mes amis, mes compatriotes.* Sur son noble visage, nulle marque ne rappelle l'armée formidable dont il est environné; nulle impression de pâleur n'annonce ses veilles et la fatigue de la nuit entière passée sans sommeil. Son teint est frais et coloré; une douce majesté, une sérénité gaie, brillent dans ses yeux; et le soldat, pâle auparavant et abattu, dès qu'il le voit, puise dans ses regards l'espérance et la force. Ainsi que le soleil, son œil généreux et bienfaisant, verse dans tous les cœurs

une douce influence, qui les réchauffe et dissout les glaces de la crainte. — Vous, honorable et indulgente assemblée de tous les états, de tous les rangs, contemplez ici un faible portrait de Henri, sous le voile de la nuit, tel que mes débiles pinceaux peuvent l'ébaucher. Delà notre scène doit passer au champ de bataille. Mais, ô quelle pitié! Combien nous allons déshonorer le nom fameux d'Azincourt, par le spectacle de quelques fleurets émoussés et gauchement engagés dans une ridicule pantomime de combat. Cependant, asseyez-vous, et voyez; et sur les risibles jeux de cette imitation imparfaite, formez dans vos pensées la grande image de la vérité. (*Le chœur sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp des anglais près d'Azincourt.

LE ROI, BEDFORD ET GLOCESTER.

LE ROI.

Glocester, il faut l'avouer, nous sommes dans un grand péril; notre courage doit donc s'agrandir avec le danger. (*Au duc de Bedfort*). Bonjour, mon frère. — Dieu tout puissant! toujours quelque dose de bien repose dans le sein du mal même, si les hommes se donnaient la peine de l'y chercher. Ce dangereux voisin qui est si près de

nous, nous rend diligens et matineux; et c'est à-la-fois un avantage pour la santé, et l'intérêt d'un sage et bon économe. L'ennemi est aussi pour nous une sorte de conscience extérieure, qui nous conseille, nous recommande fortement notre devoir; et nous avertit de nous bien préparer pour la fin que nous nous proposons. C'est ainsi que l'homme peut cueillir quelques gouttes de miel sur la ronce la plus sauvage, et faire servir l'enfer même à nous prêcher la vertu.

LE ROI, *à Erpingham qui entre.*

Salut, digne Erpingham : un bon coussin de duvet, pour reposer cette tête converte de cheveux blancs, te siérait mieux que cet aride gazon de France.

ERPINGHAM.

Non, mon souverain; cette tente me plaît davantage, puisque je puis dire: Mon lit est le lit d'un roi.

LE ROI.

Il est bon que l'homme apprenne de l'exemple d'autrui à chérir ses peines; cela soulage l'ame, et quand le cœur est à l'aise et plein de vie, les organes, quoiqu'épuisés et morts auparavant, ressuscitent de leur léthargie : frais et ranimés comme le serpent rajeuni, ils redeviennent lestes et légers dans leurs fonctions. Prête-moi ton manteau, cher vieillard. (*à Bedford et Glocester*) Mes deux frères, recommandez-moi aux princes qui sont

dans notre camp; saluez-les de ma part, et dites-leur de se rendre, sans délai, dans ma tente.

GLOCESTER.

Nous le ferons, mon souverain.

ERPINGHAM.

Suivrai-je votre majesté?

LE ROI.

Non, mon brave chevalier. Va, avec mes frères, trouver mes lords d'Angleterre: nous avons, mon ame et moi, quelque chose à débattre ensemble, et je serai bien aise d'être seul.

ERPINGHAM.

Que le Dieu des cieux vous comble de ses bénédictions, noble Henri!

LE ROI.

Je te rends grâce, bon vieillard, cœur brave et loyal! tes paroles portent la sérénité dans l'ame.

(*Ils sortent*).

(*Pistol entre et ne reconnaît pas le Roi qui est enveloppé dans le manteau d'Erpingham*).

PISTOL.

Qui va là?

LE ROI.

Ami.

PISTOL.

Raisonne un peu avec moi. Es-tu officier, ou es-tu d'extraction basse et populaire?

LE ROI.

Je suis officier dans une compagnie.

PISTOL.

Portes-tu la pique guerrière?

LE ROI.

Précisément. Et vous, qui êtes-vous?

PISTOL.

Je suis d'aussi bonne souche que l'empereur.

LE ROI.

Vous êtes donc plus que le roi?

PISTOL.

Le roi est un bon enfant et un cœur d'or; c'est un brave homme, un vrai fils de la gloire, de bonne famille, et d'un bras robuste et vaillant. Je suis son dévoué serviteur, et du plus profond de mon ame. J'aime cet aimable ferrailleur. — Comment t'appelles-tu, toi?

LE ROI.

Henri Le Roy (1).

PISTOL.

Le Roy? Ce nom sent le Cornouailles. Es-tu de ce pays-là?

LE ROI.

Non; je suis Gallois.

PISTOL.

Connais-tu Fluellen?

LE ROI.

Oui.

---

(1) Ces mots sont en français dans Shakspeare.

PISTOL.

Dis-lui, que je lui frotterai la tête avec son *poireau*, le jour de Saint David (1).

LE ROI.

Prenez garde, vous-même, de ne pas porter votre poignard trop près de votre chapeau, de peur qu'il ne vous en frotte la vôtre.

PISTOL.

Est-ce que tu es son ami ?

LE ROI.

Et son parent aussi.

PISTOL.

Fi de toi donc!

LE ROI.

Grand merci. Dieu vous conduise!

PISTOL.

Je m'appèle Pistol. (*Il s'en va.*).

LE ROI.

Votre nom s'accorde bien avec votre brutalité (2).

(*Fluellen et Gower entrent sans voir le Roi*).

GOWER.

Capitaine Fluellen.....

FLUELLEN.

Enfin, au nom de Chechu-Christ, ne parlons

(1) On trouvera l'explication de ceci à la scène VII de cet acte.
(2) *Pistol* signifie *pistolet*.

pas tavantage, et faisons silence ; il n'y a rien dans le monde de plus étonnant, que de voir qu'on n'observe pas les anciennes prérogatives et lois de la guerre. Si fous fouliez seulement prendre la peine d'examiner les guerres de Pompée le Grand, fous verriez, je fous assure, qu'il n'y a point de pavardage ni d'enfantillage dans le camp de Pompée ; je fous assure, que fous verriez les cérémonies de la guerre, et les soins de la guerre, et les formes de la guerre, être tout autrement.

GOWER.

Quoi ! l'ennemi fait taut de bruit ! Vous l'avez entendu toute la nuit.

FLUELLEN.

Et si l'ennemi est un âne, une bête brute, un pavard fanfaron, faut-il, croyez-fous, que nous soyons aussi, voyez fous, un âne et une bête, et un pavard de fanfaron ? En ponne conscience, qu'en pensez-fous ?

GOWER.

Je parlerai plus bas.

FLUELLEN.

Je fous en prie et je fous en supplie. (*Ils sortent*).

LE ROI.

Quoiqu'il se ressente un peu trop de la vieille méthode, il faut convenir pourtant qu'il y a beaucoup d'exactitude et de valeur dans ce Gallois.

(*Bates*, *Court et William paraissent*).

COURT.

Camarade John Bates, n'est-ce pas le jour qui pointe là-bas?

BATES.

Je m'imagine que oui; mais, ma foi, nous n'avons pas sujet de souhaiter l'arrivée du jour.

WILLIAMS.

Oui, c'est bien le commencement du jour que nous voyons là-bas; mais je pense que nous n'en verrons pas la fin. — Qui va là!

LE ROI.

Ami.

WILLIAMS.

De quelle compagnie?

LE ROI.

Erpingham.

WILLIAMS.

Ah! c'est un vieux commandant, et le plus excellent des hommes. Et que pense-t-il, je vous prie, de notre présente situation?

LE ROI.

Il nous regarde comme des gens jetés sur un banc de sable par un coup de vent, et qui n'attendent plus que la prochaine marée pour être tout-à-fait engloutis.

BATES.

Il n'a pas dit sa pensée au roi, n'est-ce pas?

LE ROI.

Non; il ne serait pas fort à propos qu'il lui fît

cette confidence; car, je vous le dis, même à vous, que je regarde le roi, après tout, comme n'étant qu'un homme comme moi. La violette n'a pas d'autre odeur pour lui que pour moi; l'air agit sur lui comme sur moi; enfin ses sens sont affectés des objets, comme les sens des autres hommes. Mettez à part cette pompe qui l'environne; une fois dépouillé et nud, vous ne verrez plus en lui qu'un homme; et quoique ses affections soient montées plus haut que les nôtres, cependant quand elles s'affaissent, elles descendent aussi rapidement qu'elles étaient montées. Par conséquent quand il voit qu'il a sujet d'appréhender, comme nous le voyons, il n'est pas douteux que la crainte doit produire chez lui la même sensation que chez nous; c'est pourquoi il ne conviendrait pas que personne lui inspirât la moindre alarme, de peur que s'il venait à la laisser voir, cela ne décourageât son armée.

BATES.

Qu'il montre autant de courage qu'il voudra, je gage que, malgré tout le froid qu'il fait cette nuit, il ne serait pas fâché de se voir plongé dans la Tamise jusqu'au col : pour moi, je vous assure que je voudrais l'y voir, et moi y être à côté de lui à toute aventure, et que nous fussions bien débarrassés d'ici.

LE ROI.

Ma foi, je vous dirai franchement, d'après ma conscience, ce que je pense du roi. Je crois, sur

mon honneur, qu'il ne souhaite pas de se voir ailleurs qu'où il est..

BATES.

Dans ce cas, je voudrais qu'il fût ici seul; cela ferait qu'il serait sûr d'être rançonné, et cela sauverait la vie à bien des pauvres malheureux.

LE ROI.

Je suis persuadé que vous ne lui voulez pas assez de mal, pour souhaiter qu'il fût ici tout seul. Tout ce que vous dites-là, j'en suis sûr, n'est que pour sonder les gens, et savoir ce qu'ils pensent. Quant à moi, il me semble que je ne pourrais désirer de mourir en aucun autre endroit qu'en la compagnie du roi, surtout sa cause étant aussi juste, et sa querelle aussi honorable.

BATES.

C'est dire plus que nous n'en savons, ou plutôt plus que nous ne devrions chercher à pénétrer; car tout ce que nous avons besoin de savoir, c'est que nous sommes sujets du roi. Si sa cause est injuste, l'obéissance que nous lui devons efface pour nous le crime, et nous en absout.

WILLIAMS.

Mais aussi, si la cause est injuste, le roi lui-même a un terrible compte à rendre, lorsque toutes ces jambes, ces bras et ces têtes, qui auront été coupés dans une bataille, se rejoindront au jour du Jugement, et lui crieront : Nous sommes morts à tel endroit; les uns en jurant, d'au-

tres en implorant un chirurgien, d'autres laissant leurs pauvres femmes derrière eux, d'autres sans payer leurs dettes, d'autres laissant leurs enfans orphelins et nuds. J'ai grand peur encore qu'il y en ait bien peu qui meurent la conscience en bon état, de tous ceux qui sont tués dans une bataille. Car enfin, comment peuvent-ils mettre ordre à leur salut, quand ils n'ont que le sang et le carnage en vue? Or, si ces gens-là ne meurent pas en bon état, ce sera une mauvaise affaire pour le roi qui les aura conduits là, puisque lui désobéir serait contre tous les devoirs d'un sujet.

LE ROI.

Quoi, si un fils que son père envoie faire le négoce se corrompt sur la mer, et manque l'objet de sa mission, son crime, suivant votre règle, doit donc retomber sur son père qui l'a envoyé, et lui être imputé; ou bien encore, si un domestique, qui, par ordre de son maître, portant une somme d'argent, est attaqué par des voleurs, meurt chargé d'un amas d'iniquités, vous accuserez donc le maître d'être l'auteur de la damnation de son domestique, et vous l'en rendrez responsable? Mais, vous vous trompez; il n'en est pas ainsi. Le roi n'est pas obligé de répondre des fautes personnelles et particulières de ses soldats, non plus que le père de celles de son fils, ni le maître de celles de son domestique; car il ne projète nullement leur mort, quand il exige leur service. De plus, il n'est point de roi, quelque bonne que puisse être sa cause, qui

puisse se flatter, lorsqu'il en faut venir à la décider par les armes, de la disputer avec une armée de soldats sans tache et sans reproche. Il y en aura peut-être parmi eux, qui seront coupables d'avoir comploté quelque meurtre; d'autres, d'avoir séduit quelques vierges innocentes par un odieux parjure; d'autres se seront servis du prétexte de la guerre, pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice, après avoir troublé la paix publique par leurs brigandages et leurs vols. Or, si ces sortes de gens ont su tromper la vigilance des lois, et se soustraire à la punition qui leur était due, quoiqu'ils puissent se sauver des mains des hommes, ils n'ont point d'ailes pour échapper à celles de Dieu. La guerre est son prévôt, la guerre est sa vengeance; ensorte que ces hommes se trouvent par leurs anciennes offenses contre les lois du roi, punis alors dans la querelle de ce même roi. Ils ont sauvé leur vie des lieux où ils craignaient de la perdre, pour la venir perdre où ils croyaient la sauver. Alors, s'ils meurent sans y être préparés, le roi n'est pas plus coupable de leur damnation, qu'il ne l'était auparavant des crimes et des iniquités pour lesquelles la vengeance céleste les a visités. Le roi est bien responsable des devoirs qu'il impose à chacun de ses sujets; mais chaque sujet, et non pas le roi, est seul responsable de son âme. Tout soldat devrait donc faire comme un malade sur son lit de mort, purger sa conscience de tout ce qui peut la souiller, et alors, s'il meurt dans cet état, la mort

devient pour lui un avantage ; s'il survit, c'est toujours avoir bien heureusement employé son temps, que de l'avoir passé à cette préparation ; et celui qui échappe au trépas, ne pèche sûrement point, en pensant que c'est à l'offrande volontaire qu'il a faite à Dieu de sa vie, qu'il doit l'avantage d'avoir survécu cejour-là, afin de rendre témoignage à sa grandeur et à sa bonté, et d'enseigner aux autres, comment ils doivent se conduire et se préparer au dernier événement.

WILLIAMS.

Il est certain que les crimes de chaque homme ne peuvent retomber que sur celui qui meurt mal, et que le roi ne saurait en répondre.

BATES.

Je n'exige pas qu'il réponde pour moi, quoique je sois bien déterminé à me battre rigoureusement pour lui.

LE ROI.

J'ai moi-même entendu le roi dire de sa propre bouche, qu'il ne voudrait pas être rançonné.

WILLIAMS.

Ah ! il a dit cela pour nous faire combattre de meilleur cœur ; mais quand notre tête sera tombée de nos épaules, on peut bien le rançonner alors, et nous n'en serons pas plus avancés.

LE ROI.

S'il m'arrive de vivre assez pour voir cet affront, je ne me fierai plus jamais à sa parole.

WILLIAMS.

Parbleu, vous le punirez bien! Le ressentiment d'un pauvre particulier contre un monarque, c'est le coup d'une canonnière de sureau contre un canon. Vous feriez aussi facilement un glaçon du soleil, en rafraîchissant sa face avec un éventail de plumes de paon. « Vous ne vous fierez plus jamais à sa parole! » Tenez, camarade, c'est une sottise que vous avez dite là.

LE ROI.

Votre reproche a quelque chose de trop dur, et je m'en fâcherais si le temps était propice.

WILLIAMS.

Eh bien, faisons-en un sujet de querelle, que nous vuiderons, si tu survis.

LE ROI.

De tout mon cœur, je l'accepte.

WILLIAMS.

Mais comment te reconnaîtrai-je?

LE ROI.

Donne-moi quelque gage, et je le porterai à mon chapeau; alors, si tu oses le reconnaître, j'en ferai le sujet de ma querelle.

WILLIAMS.

Tiens, voilà mon gant: donne-moi le tien.

LE ROI.

Le voilà.

WILLIAMS.

Je le porterai aussi à mon chapeau; et si jamais, demain une fois passé, tu oses venir me

dire : *C'est-là mon gant*, par la main que voilà, je t'appliquerai un soufflet.

LE ROI.

Si jamais je vis assez pour le voir, je t'en ferai raison.

WILLIAMS.

Tu aimerais autant être pendu, que de m'en faire raison.

LE ROI.

Oui, je le ferai, fusses-tu en la compagnie du roi.

WILLIAMS.

Tiens ta parole : adieu ; porte-toi bien.

BATES.

Quittez-vous bons amis, enfans que vous êtes ; soyez amis ; nous avons assez à démêler avec l'ennemi, si nous savons bien compter.

LE ROI.

Sans doute, les Français peuvent gager vingt têtes (1) contre nous, qu'ils nous battront : mais ce n'est pas trahir l'Angleterre, que de couper des têtes françaises ; et demain le roi en personne s'en acquittera de son mieux. (*Les soldats sortent*). — *Sur le compte du roi ! Notre vie, nos âmes*,

(1) Il y a ici, sur *crowns*, qui signifie *écus* et *têtes*, un jeu de mots, qui amène cette phrase : *Et demain le roi lui-même sera un rogneur de monnaie*.

nos dettes, nos tendres épouses, nos enfans et nos péchés! mettons tout sur le compte du roi! — Il faut donc que nous soyons chargés de tout! — O dure condition, compagne inséparable de la grandeur; la royauté sera donc comptable de l'existence d'hommes stupides et bornés, dont l'âme grossière ne sent que ses propres douleurs. De combien de douceurs et de paisibles jouissances de l'âme sont privés les rois, et que goûtent leurs sujets? Eh! que possèdent donc les rois, que leurs sujets ne partagent pas aussi, à l'exception de ce vain appareil des grandeurs, cette cérémonie générale du respect d'un peuple? Et qu'es-tu, vaine idole, pompeuse et vaine apparence? Quelle espèce de divinité es-tu, toi dont tout le privilége est de souffrir mille chagrins mortels, dont sont exempts tes adorateurs? Quel est ton produit annuel? quelles sont tes prérogatives? O vaine étiquette! montre-moi donc ta valeur réelle! Qu'as-tu de solide, vain hommage adressé à la majesté? Es-tu rien de plus, que la place, le degré, une illusion, une forme extérieure, qui imprime le respect et la crainte aux autres hommes? Et le monarque est plus malheureux d'être craint, que ses sujets de le craindre. Que goûtes-tu souvent, au lieu des douceurs d'un hommage sincère, si ce n'est le poison de la flatterie? O superbe majesté, la maladie te saisit! Commande donc alors à tes grandeurs de te guérir. Penses-tu, que la brûlante fièvre sera chassée de tes veines par des titres

qu'enfle l'adulation? Cédera-t-elle aux humbles génuflexions? Peux-tu, quand tu commandes à un misérable de fléchir le genou, commander aussi à la santé? — Non, rêve de l'orgueil, qui enlèves si adroitement à un roi son repos, je suis un roi, moi, qui te démasque et connais ton néant; je sais que ni le baume qui consacre les rois, ni le sceptre, ni le globe impérial, ni l'épée, ni le bâton de commandement, ni la couronne royale, ni la robe de pourpre, tissue d'or et de perles, ni l'amas des titres exagérés qui précèdent le nom de roi, ni le trône sur lequel il s'assied, ni ces flots de lumière et de pompe qui environnent ces hautes régions du monde, rien de tout cet attirail, posé sur la couche dorée des rois, ne les fait dormir d'un sommeil aussi profond que le dernier des esclaves, qui, l'esprit vuide et le corps rempli du pain amer de l'indigence, va chercher le repos: jamais il ne s'éveille et ne voit l'horrible spectre de la nuit, fille des enfers; le jour, depuis son lever jusqu'à son coucher, il se couvre de sueur sous l'œil brûlant du soleil; mais toute la nuit il dort en paix dans un tranquille Élysée; et le lendemain, à la naissance du jour, il se lève, il aide Phébus à atteler ses coursiers à son char, et il suit la même carrière, pendant le cours éternel de l'année, dans la chaine d'un travail utile, jusqu'à son tombeau. Aux vaines grandeurs près, ce misérable, dont les jours se succèdent dans les travaux, et les nuits dans le repos, aurait l'avan-

tage sur le monarque. Le dernier des sujets, membre qui contribue à la paix de sa patrie, en jouit lui-même et la partage ; et l'obscur villageois, dans son cerveau stupide, ne sait guères combien de veilles il coûte au roi pour maintenir cette paix, dont il goûte le mieux les douces heures (1).

ERPINGHAM *arrivant.*

Mon prince, vos lords, impatiens de votre absence, parcourent le camp pour vous rencontrer.

LE ROI.

Brave et digne vieillard, allez les rassembler dans ma tente : j'y serai avant vous.

ERPINGHAM.

Je vais remplir vos ordres. (*Il sort*).

LE ROI.

O dieu des batailles, donne la trempe de l'acier au cœur de mes soldats. Écarte d'eux le sentiment de la peur ! Ote-leur la faculté de compter, si le nombre des ennemis devait glacer leur courage ! Pas aujourd'hui, o dieu ! non, ne te souviens pas aujourd'hui de la faute que mon père a commise pas saisir la couronne ! J'ai rendu de nouveaux honneurs aux cendres de Richard, et j'ai versé sur lui plus de larmes de repentir, que le coup mortel n'a fait sortir de son sein de gouttes

---

(1) Ce monologue plein de poésie et de hautes réflexions, a été ajouté par l'auteur depuis la première édition. POPE.

de sang ; j'entretiens d'une aumône journalière cinq cents pauvres, qui deux fois le jour lèvent vers le ciel leurs mains flétries par la misère, et le prient de pardonner le sang répandu ; j'ai bâti deux chapelles, où des prêtres austères entonnent leurs chants solennels, pour le repos de l'âme de Richard ; je ferai plus encore, quoique, hélas ! tout ce que je peux faire ne soit d'aucune valeur, et le repentir vient encore après implorer de toi le pardon, et du crime et du néant de son expiation.

GLOCESTER *rencontrant Henri*.

Mon souverain !

LE ROI.

Est-ce la voix de mon frère Glocester, que j'entends ? — Oui, je connais le sujet qui t'amène. — Je marche avec toi. — Et le jour, et vous, mes amis, tout attend après moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le camp Français.

LE DAUPHIN, LE DUC D'ORLÉANS, RAMBURE ET AUTRES.

LE DUC D'ORLÉANS.

Le soleil dore notre armure, allons, Messieurs !

LE DAUPHIN.

Montez à cheval, (1) — Mon cheval! Hola, *valets, laquais!*

LE DUC D'ORLÉANS.

O noble courage!

LE DAUPHIN.

Allons! — *Les eaux et la terre*.... (2).

LE DUC D'ORLÉANS.

Rien puis? L'air et le feu!...

LE DAUPHIN.

Ciel! *Cousin Orléans*.... (*Au Connétable qui entre.*) Allons, monsieur le Connétable...

---

(1) Les mots imprimées en italiques sont en français dans l'original.

(2) Pour comprendre ce dialogue il faut le rapprocher du passage où le Dauphin parle de son cheval, dans la scène 7e. du 3e. acte. En apercevant sa monture qu'on lui amène, il allait dire : *La terre et l'eau n'ont point de part dans la composition de mon cheval.* Le duc d'Orléans l'interrompt : *Ne pouvez-vous rien dire de plus? N'est-il pas air et feu?* — *Oui, et ciel même*, réplique le Dauphin. — Peut-être aussi ces mots sont une forfanterie du Dauphin, qui se vante de pouvoir, monté sur son cheval, traverser les élémens, et prendre l'essor jusqu'au ciel. MALONE.

Il n'est pas facile de donner un sens à ces paroles du Dauphin. Ce ne sont peut être que des mots prononcés au hasard et par lesquels le poëte a voulu exprimer la légèreté et la présomption du jeune prince. STEEVENS.

LE CONNÉTABLE.

Écoutez ; comme nos coursiers hennissent et appèlent leurs cavaliers.

LE DAUPHIN.

Montez-les, creusez dans leurs flancs de profondes plaies ; que leur sang bouillant jaillisse jusqu'aux yeux des Anglais, et les épouvante de l'excès de leur courage. Allons !

RAMBURE.

Quoi ! voulez-vous voir couler de leurs yeux le sang de nos chevaux ? Comment distinguerons-nous alors leurs véritables larmes ?

UN MESSAGER *arrivant.*

Pairs de France, les Anglais sont rangés en bataille.

LE CONNÉTABLE.

A cheval, vaillans princes ! à cheval sans délai. Jetez seulement un regard sur cette troupe chétive et affamée, et la seule présence de votre belle armée va pomper le reste de leur courage et leur âme entière, et ne laisser d'eux, que des squelettes et des cadavres de soldats. Il n'y a pas de quoi employer tous nos bras. A peine reste-t-il dans leurs veines épuisées, assez de sang pour teindre, d'une marque d'honneur, chaque épée de nos braves Français ; il faudra qu'ils les renferment aussitôt, faute de victimes. L'impression de notre souffle va les renverser. Non, n'en doutez pas, mes nobles seigneurs ; nos goujats même et nos

paysans, peuple inutile, qui s'attroupe en tumulte autour de nos escadrons de bataille, suffiraient pour purger cette plaine d'un ennemi si en désordre ; et nous pourrions rester au pied de la montagne, spectateurs oisifs et tranquilles. Mais l'honneur nous le défend. Que dirai je de plus? Si peu que nous fassions, tout sera fini. Ainsi que les trompettes sonnent la chasse et le signal du combat; car notre approche va répandre une si grande terreur sur leur champ de bataille, que les Anglais vont se coucher à terre et se rendre (1).

GRANDPRÉ *entrant.*

Pourquoi tardez-vous si longtemps, nobles seigneurs de France? Là-bas ces squelettes insulaires, décharnés et moribonds, figurent bien mal aux clartés du matin, sur un champ de bataille. Leurs enseignes délabrées, flottent en déplorables lambeaux, et notre souffle les secoue et les agite en passant avec mépris. Le farouche Mars aussi, perd ici sa dette et ses droits sur leur armée ruinée, et ne jette sur cette plaine qu'un regard indifférent et froid, au travers de la visière de son casque rouillé. Leurs cavaliers efflanqués, semblent autant de candelabres immobiles (2) qui

(1) Allusion à la chasse du faucon, dont les termes sont employés dans l'original. Souvent les oiseaux sont si effrayés du vol du faucon dans l'air, qu'ils se couchent immobiles à terre, et se laissent prendre à la main. JOHNSON.

(2) Allusion aux anciens chandeliers, qui représentaient souvent des figures humaines, tenant les bobêches pour recevoir les torches ou lumières dans leurs mains étendues. STEEVENS.

portent leurs torches; et leurs tristes montures, dont les flancs et la peau sont pendantes, laissent tomber leurs têtes fatiguées; ils ouvrent à demi des yeux pâles et eteints; et la bride, souillée d'herbes remâchées, reste sans mouvement dans leur bouche inanimée : déjà leurs derniers exécuteurs, les funestes corbeaux, volent au-dessus de leurs têtes, demandant, à cris redoublés, l'heure de leur proie. Les termes manquent, pour faire de ce cadavre d'armée le tableau sans vie qu'elle présente aux yeux.

LE CONNÉTABLE.

Ils ont récité leurs dernières prières, et n'attendent plus que la mort.

LE DAUPHIN.

Voulez-vous que nous envoyons un bon dîner et des habits neufs aux soldats, et des fourrages à leurs chevaux affamés, et que nous les combattions après.

LE CONNÉTABLE.

Je n'attends que mon hausse-col; allons, au champ de bataille. Je vais prendre pour étendard la banderolle d'une trompette, afin de prévenir tout retard. Allons, partons; le soleil s'est élevé dans les airs, et nous dépensons le jour dans l'inaction. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Le camp des Anglais.

GLOCESTER, BEDFORD, EXETER, SALISBURY, WESTMORELAND; L'ARMÉE ANGLAISE.

GLOCESTER.

Ou est le roi?

BEDFORD.

Il est monté à cheval pour aller reconnaître leur armée.

WESTMORELAND.

Ils ont soixante mille combattans.

EXETER.

C'est cinq contre un! et des troupes toutes fraiches.

SALISBURY.

Que le bras de Dieu combatte avec nous! C'est une périlleuse partie! Dieu soit avec vous tous, princes! Je vais à mon poste. Si nous ne devons plus nous revoir que dans les cieux, allons, il faut gaiement.. Mon noble lord Bedford, mon cher lord Glocester; et vous mon digne lord Exeter, et toi, mon tendre parent, braves guerriers, adieu tous.

BEDFORD.

Adieu, brave Salisbury; que le bonheur t'accompagne!

EXETER.

Adieu, cher lord; combats vaillamment aujourd'hui; mais je te fais injure, en t'y exhortant: tu es formé des plus purs élémens du courage.

(*Salisbury sort.*)

BEDFORD.

Sa valeur égale sa sensible bonté; il a un cœur de prince.

WESTMORELAND.

O, si nous avions seulement ici dix mille de ces hommes, qui se reposent aujourd'hui en Angleterre des travaux de la semaine!

LE ROI *paraissant.*

Quel est celui qui fait ce vœu? Vous, cousin Westmoreland? Non, mon beau cousin: si nous sommes marqués pour mourir, nous sommes assez nombreux, et notre patrie perd assez en nous perdant; si nous sommes destinés à vivre, moins nous serons de combattans, plus notre part de gloire sera riche. Que la volonté de Dieu soit faite! je te prie de ne pas souhaiter un seul homme de plus. Par Jupiter, je ne convoite point l'or, et ne m'inquiète pas qui vit et prospère à mes dépens; peu m'importe si d'autres usent mes vêtemens; tous ces biens extérieurs ne touchent point mes désirs; mais si c'est un crime de convoiter l'honneur, je

suis le plus coupable de tous les hommes qui respirent. Non, non, mon cousin, ne souhaitez pas un Anglais de plus. Par la paix de Dieu, je ne voudrais pas, dans l'espérance dont mon cœur est plein, perdre de cette gloire, ce qu'il en faudrait seulement partager avec un homme de plus. O n'en souhaitez pas un de plus! Allez plutôt, Westmoreland, publier, au milieu de mon camp, que celui qui ne se sent pas d'humeur d'être de ce combat, ait à partir; son passe-port sera signé, et et sa bourse sera remplie d'écus pour le reconduire chez lui. Je ne voudrais pas mourir dans la compagnie d'un soldat qui craindrait de mourir de société avec nous. Ce jour est appelé, *la fête de Saint Crépin*(1). Celui qui survivra à cette journée, et retournera en vie dans son pays, sautera de joie, quand on nommera cette fête, et s'enorgueillira au nom de Crépin. S'il voit un long âge, il fêtera tous les ans ses amis, la veille de ce grand jour, et il dira : *C'est demain Saint Crépin :* et alors ils déboutonnera son manteau, et montrera ses cicatrices. Les vieillards oublient; mais quand ils oublieraient tout le reste, ils se souviendront toujours, avec orgueil, et se vanteront, avec emphase, des exploits qu'ils auront faits en cette journée; et alors nos noms seront aussi familiers

(1) La bataille d'Azincourt se donna le 25 octobre, jour de Saint Crépin et Saint Crépinien.

dans leur bouche que ceux de leur propre famille. Le roi Henri, Bedford, Exeter, Warwick et Talbot, Salisbury et Glocester, seront toujours rappelés de nouveau, et salués à pleines coupes. Le père, en cheveux blancs, racontera cette histoire à son fils; et d'aujourd'hui à la fin des siècles, ce jour solennel ne passera jamais, qu'il n'y soit fait mention de nous; de nous, petit nombre d'heureux, troupe de frères immortels; car celui, qui verse aujourd'hui son sang avec moi, sera mon frère. Fût-il né dans la condition la plus vile, ce jour va l'ennoblir; et les gentilshommes d'Angleterre, qui reposent en ce moment dans leur lit, se croiront maudits de ne s'être pas trouvés ici. Comme ils se verront petits dans leur estime, quand ils entendront parler quelqu'un des guerriers qui auront combattu avec nous le jour de Saint Crépin!

SALISBURY *rentrant.*

Mon souverain, hâtez-vous de vous préparer; les Français sont rangés dans un bel ordre de bataille, et vont nous charger avec impétuosité.

LE ROI.

Tout est prêt, si nos cœurs le sont.

WESTMORELAND.

Périsse l'homme, dont le cœur recule en ce moment!

LE ROI.

Quoi, cousin, tu ne souhaites donc pas à présent le secours de quelques Anglais de plus?

WESTMORELAND.

Par l'esprit de Dieu, mon prince, je voudrais que vous et moi tout seuls, sans autre secours, pussions expédier ce combat!

LE ROI.

Allons, tu viens de rétracter ton vœu et de retrancher cinq mille hommes, et cela me plaît bien plus que de nous en souhaiter un seul de surcroit. (*A tous les chefs*). Vous connaissez tous vos postes: Dieu soit avec vous! (*On entend une trompette. Montjoie paraît*).

MONTJOIE.

Une seconde fois, je viens savoir de toi, roi Henri, si tu veux à présent composer pour ta rançon, avant le moment de ta ruine prochaine; car, tu n'en peux douter, tu es si près de l'abîme, que tu ne peux éviter d'y être englouti. De plus, ému de pitié, le connétable te prie d'avertir ceux qui te suivent, de songer à se repentir de leurs fautes, afin que leurs âmes puissent, dans une douce et paisible retraite, sortir de ces plaines, où les corps de ces infortunés doivent reposer et pourrir.

LE ROI.

Qui t'a envoyé cette fois?

MONTJOIE.

Le connétable de France.

LE ROI.

Je te prie, reporte ma première réponse: dis-leur, qu'ils achèvent ma ruine, et qu'alors ils vendent mes ossemens. Grand Dieu! pourquoi prennent-ils à tâche d'insulter ainsi des hommes infortunés? Celui, qui jadis vendit la peau du lion, tandis que l'animal vivait encore, fut tué en le chassant. Nombre de nos corps, je n'en doute point, trouveront leur tombeau dans le sein de la patrie; et je me flatte qu'au-dessus d'eux, le bronze attestera aux siècles futurs, l'ouvrage de cette journée; et ceux qui laisseront leurs honorables ossemens dans la France, mourant en hommes courageux, quoiqu'ensevelis dans votre fange, y trouveront la gloire; le soleil viendra les y saluer de ses rayons, et élèvera jusqu'aux cieux leurs honneurs semblables à un pur encens; il ne vous restera que les parties terrestres et grossières, pour infecter votre climat de leurs vapeurs contagieuses, et enfanter sur la France une peste vengeresse. Songe bien à la bouillante valeur de nos Anglais: quoique mourante, comme un boulet amorti qui ne fait plus que glisser sur le sable, il se relève et détruit encore dans son nouveau cours; ses derniers bonds donnent une mort aussi fatale. Permets que je me vante à tes yeux. — Dis au Connétable, que nous sommes des guerriers mal vêtus comme en un jour de travail; que notre éclat et notre dorure sont ternis par une marche pénible, dans vos terres raboteuses, et sous une pluie qui les aide

lustrés, il ne reste pas dans notre armée, et c'est, je pense, une assez bonne preuve que nous ne fuirons pas, une seule plume aux panaches, et le temps et l'action ont usé et sali notre parure guerrière. Mais, par mon baptême, nos cœurs sont dans leurs atours, et mes pauvres soldats me promettent, qu'avant que la nuit vienne, ils seront vêtus de robes fraîches et nouvelles, ou qu'ils arracheront ces panaches neufs et brillans qui ornent la tête des Français, et qu'ils les mettront hors d'etat de servir. S'ils tiennent leur parole, comme ils la tiendront, s'il plait à Dieu, ma rançon alors sera facile à recueillir. Héraut, épargne tes peines. Officieux héraut, ne viens plus me parler de rançon : ils n'en auront point d'autre, je le jure, que ces membres ; et s'ils les ont dans l'état où je compte les laisser, ils n'en retireront pas grande valeur : annonce-le au Connétable.

MONTJOIE.

Je le ferai roi Henri; et je prends congé de toi, tu n'entendras plus la voix du héraut. (*Il sort.*)

LE ROI.

Et moi, j'ai bien peur, que tu ne reviennes encore parler de rançon.

LE DUC D'YORK *entrant*.

Mon souverain, je vous demande à genoux la grace de conduire l'avant-garde.

LE ROI.

Conduis-la, brave York. — Allons, soldats,

marchons en avant. — Et toi, grand Dieu, dispose à ta volonté des événemens de cette journée.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Le champ de bataille. — Bruits de guerre. Combats

UN SOLDAT FRANÇAIS, PISTOL, LE PETIT PAGE DE FALSTAFF.

PISTOL.

Rends-toi, chien de Français.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Je pense que vous estes le Gentilhomme de bonne qualité (1).

PISTOL.

Qualité, dis-tu? — Explique-toi; es-tu gentleman? Comment t'appèles-tu? Réponds-moi.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

O seigneur Dieu!

PISTOL.

O signer Diou doit être un gentleman! Fais-bien attention à ce que je te vais dire, ô seigner Diou, et observe-le. Tu vas mourir par l'épée, à moins, ô signer Diou, que tu ne me donnes une maîtresse somme pour ta rançon.

(1) Tout ce qui est imprimé en italique est en français dans l'original.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Oh! prenez; miséricorde! — Ayez pitié de moy.

PISTOL.

Moy, ne fera pas mon affaire; il m'en faut quarante *moys* (1) : ou bien je t'arracherai les entrailles sanglantes.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Est-il impossible d'eschapper la force de ton bras?

PISTOL.

Brass (2), du cuivre! Tu m'offres du cuivre à présent, impudent satyre?

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Oh! pardonnez-moi.

PISTOL.

Ah! est-ce là ce que tu veux dire? Est-ce une tonne de *moys?* Écoute un peu ici, page; demande moi en français, à ce misérable, comment il s'appelle.

LE PAGE.

Escoutez; comment estes vous appellé?

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Monsieur le Fer.

LE PAGE.

Il dit qu'il s'appèle Monsieur Fer.

---

(1) *Moy*, est une pièce de monnaie.
(2) *Brass*, signifie en anglais, *du cuivre*.

PISTOL.

Monsieur Fer! Ah! par Dieu, je le ferrerai, je le ferlherai, je le ferreterai. Rends-lui cela en français.

LE PAGE.

Je ne sais pas ce que c'est que ferrer, ferreter et ferlher, en français.

PISTOL.

Dis-lui qu'il se prépare; car je vais lui couper le col.

LE SOLDAT FRANÇAIS *au Page.*

Que dit-il Monsieur?

LE PAGE.

Il me commande de vous dire que vous faites vous prest: car ce soldat icy est disposé, tout à cette heure, de couper vostre gorge.

PISTOL.

Oui, *couper gorge*, *par ma foy*, tout de suite, à moins que tu ne me donnes des écus, et de bons écus, où je te mets en pièces avec cette épée que voilà.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Oh! je vous supplie pour l'amour de Dieu, me pardonner! Je suis gentilhomme de bonne maison; gardez ma vie, et je vous donneray deux cents escus.

PISTOL.

Qu'est-ce qu'il dit?

LE PAGE.

Il vous prie d'épargner sa vie, parce qu'il est un homme de bonne famille, et qu'il vous donnera, pour sa rançon, deux cents écus.

PISTOL.

Dis-lui que ma fureur s'appaisera, et que je prendrai ses écus.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Petit monsieur, que dit-il?

LE PAGE.

Encore qu'il est contre son jurement de pardonner aucun prisonnier; néantmoins, pour les escus que vous l'avez promis, il est content de vous donner la liberté, le franchisement.

LE SOLDAT FRANÇAIS.

Sur mes genoux, je vous donne mille remerciemens; et je m'estime heureux que je suis tombé entre les mains d'un chevalier, je pense, le plus brave, vaillant et très distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOL.

Interprète-moi cela, page.

LE PAGE.

Il dit qu'il vous a fait à genoux mille remercimens, et qu'il s'estime très-heureux d'être tombé entre les mains d'un seigneur, à ce qu'il croit, le plus brave, le plus généreux, et le plus distingué de toute l'Angleterre.

PISTOL.

Comme il est vrai que je respire, je veux montrer quelque clémence. Allons, suis-moi, chien.

LE PAGE.

Suivez vous le grand capitaine. (*Le soldat et Pistol sortent.*). Je n'ai, ma foi, encore jamais vu une voix aussi bruyante sortir d'un cœur aussi vide; aussi cela vérifie bien le proverbe qui dit: « Que les tonneaux vides sont les plus sonores ». Bardolph et Nym avaient cent fois plus de courage que ce diable de hurleur, qui, comme celui de nos antiques farces, se rape les ongles avec un poignard de bois. Tout le monde en peut faire autant. Ils sont pourtant tous deux pendus; et il y a longtemps que celui-ci aurait été leur tenir compagnie, s'il osait voler quelque chose, sans regarder derrière lui. Il faut donc que je reste, moi, avec les goujats qui ont la garde du bagage de notre camp. Les Français feraient un beau butin sur nous, s'ils le savaient; car il n'y a personne pour le garder, que des enfans. (*Il sort*).

SCÈNE V.

Autre partie du champ de bataille. — Alarmes.

LE CONNETABLE, LE DUC D'ORLÉANS, BOURBON, LE DAUPHIN, RAMBURE ET AUTRES.

LE CONNÉTABLE.

O diable!

LE DUC D'ORLÉANS.

O seigneur! le jour est perdu, tout est perdu!

LE DAUPHIN.

Mort de ma vie! tout est abîmé; tout! La honte se pose sur nos panaches, et nous couvre d'un opprobre éternel. (*Une courte alarme.*) *O méchante fortune!* — Ne nous abandonne pas.

LE CONNÉTABLE.

Allons, tous nos rangs sont rompus.

LE DAUPHIN.

O honte qui ne passera point! Poignardons-nous nous-mêmes. Sont-ce là ces misérables soldats dont nous avons joué le sort aux dez?

LE DUC D'ORLÉANS.

Est-ce là le roi à qui nous avons envoyé demander sa rançon?

BOURBON.

Opprobre! éternel opprobre! Partout la honte! — Mourons à l'instant. — Retournons encore à la charge; et que celui qui ne voudra pas suivre Bour-

hon, se sépare de nous, et aille, son bonnet à la main, comme un infâme entremetteur, garder la porte de la chambre, tandis qu'un esclave aussi brutal que mon chien, déshonore la plus belle de ses filles.

LE CONNÉTABLE.

Que le désordre, qui nous a perdus, nous sauve maintenant! Allons; par pelotons, offrir notre vie à ces anglais, ou mourons avec gloire.

LE DUC D'ORLÉANS.

Nous sommes encore assez d'hommes vivans dans cette plaine, pour étouffer les Anglais dans la presse au milieu de nous, s'il est possible encore de rétablir un peu d'ordre.

BOURBON.

Au diable l'ordre à présent! Je vais me jeter dans le fort de la mêlée. Abrégeons la vie : autrement notre honte durera trop longtemps.

SCÈNE VI.

Autre partie du champ de bataille. — Alarme.

LE ROI HENRI À LA TÊTE DE SES SOLDATS, EXETER, SUITE.

LE ROI.

Nous nous sommes conduits à merveille, braves compatriotes : mais tout n'est pas fait; les Français tiennent encore la plaine.

EXETER.

Le duc d'York se recommande à votre majesté.

LE ROI.

Vit-il, cher oncle? Trois fois, dans l'espace d'une heure, je l'ai vu terrassé, et trois fois se relever et combattre. De son casque à son éperon, il n'était que sang.

EXETER.

C'est en cet état, le brave guerrier! qu'il est couché, engraissant la plaine; et à ses côtés sanglans, est aussi gissant le noble Suffolk, compagnon fidèle de ses honorables blessures! Suffolk a expiré le premier; et York, tout mutilé, se traîne auprès de son ami, se plonge dans le sang figé où baigne son corps, et soulevant sa tête par sa chevelure, il baise les blessures ouvertes et sanglantes de son visage, et lui crie: « Arrête encore, cher Suffolk, mon âme veut accompagner la tienne dans son vol vers les cieux. Chère ombre, attends la mienne; elles voleront unies ensemble, comme dans cette plaine glorieuse et dans ce beau combat, nous sommes restés unis en vrais frères et en braves chevaliers ». Au moment où il disait ces mots, je me suis approché et je l'ai consolé. Il m'a souri, m'a tendu sa main, et serrant faiblement la mienne, il m'a dit: — Cher lord, recommande mes services à mon souverain. Ensuite il s'est retourné, et il a jeté son bras blessé autour du cou de Suffolk, et a baisé ses lèvres; et ainsi

marié à la mort, il a scellé de son sang le testament de sa tendre amitié, qui a si glorieusement fini. Cette noble et tendre scène m'a arraché ces pleurs que j'aurais voulu étouffer; mais j'ai perdu le mâle courage d'un homme; toute la faiblesse d'une femme a amolli mon âme, et a fait couler de mes yeux un torrent de larmes.

LE ROI.

Je ne blâme point vos larmes; car, à votre seul récit, un épais nuage obscurcit mes yeux, et il me faut un effort pour contenir les miennes, qui veulent couler aussi. (*Une alarme*). Mais écoutons! quelle est cette nouvelle alarme? Les Français ont rallié leurs soldats épars! Allons, que chaque soldat tue ses prisonniers. Nous allons égorger aussi les nôtres; et pas un de tous ceux que nous prendrons, ne trouvera grace auprès de nous. — Allez et donnez-en l'ordre dans les rangs.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

Autre partie du champ de bataille.

FLUELLEN ET GOWER.

FLUELLEN.

COMMENT? On a tué les enfans et le pagage! C'est contre les lois expresses de la guerre; c'est un trait de passesse aussi grand, voyez-fous, qu'on en puisse offrir dans le monde. En fotre conscience, là, n'est-ce pas?

GOWER.

Il est certain qu'il n'est pas resté un seul de ces jeunes enfans en vie ; et ce sont ces infâmes poltrons, qui se sauvent de la bataille, qui ont fait ce carnage : ils ont encore, outre cela, brûlé ou emporté tout ce qui était dans la tente du roi : aussi le roi a-t-il, très à-propos, ordonné à chaque soldat d'égorger chacun leurs prisonniers. Oh ! c'est un brave roi !

FLUELLEN.

Il est né à Monmouth, capitaine Gower. Comment appelez-vous la ville où Alexandre-le-Gros est né ?

GOWER.

Alexandre-le-Grand, vous voulez dire ?

FLUELLEN.

Quoi, je fous prie, est-ce que *le gros* et *le grand* ne sont pas la même chose ? Le gros ou le grand, ou le puissant, ou le magnanime, refiennent toujours au même, si non que la phrase farie un peu.

GOWER.

Je crois qu'Alexandre-le-Grand est né en Macédoine. Son père s'appelait... Philippe de Macédoine, à ce que je crois.

FLUELLEN.

Je crois aussi que c'est à Macétoine qu'Alexandre est né. Je fous dirai, capitaine, si vous cherchez dans les cartes du monde, je fous assure que fous trouverez, en comparant Macétoine afec Monmouth, que la situation de toutes deux,

foyez-fous, est la même. Il y a une rifière à Macétoine, il y en a une aussi à Monmouth. Celle de Monmouth s'appelle *Wye;* mais pour le nom de l'autre rifière, cela m'a passé de la cerfelle : mais çà n'y fait rien; c'est aussi semplaple l'un à l'autre, comme mes toigts sont afec mes toigts, et elles ont toutes deux du saumon. Si fous faites bien attention à la fie d'Alexandre, la fie de Henri de Monmouth lui ressemble passaplement pien aussi, tans ses rages et tans ses furies, et tans ses emportemens et tans ses colères, et tans ses humeurs et tans ses chagrins, et tans ses intignations; et aussi étant un peu enifré tans sa cerfelle, il a, tans son fin et sa fureur, tué son meilleur ami Clytus.

GOWER.

Notre roi ne lui ressemble pas en ce cas-là; car il n'a jamais tué aucun de ses amis.

FLUELLEN.

Cela n'est pas pien de fotre part, foyez-fous, de m'arracher la parole de la pouche avant que mon conte soit fait et fini. Je ne parle qu'en figures et en comparaisons de l'histoire; de même qu'Alexandre tua son ami Clytus étant tans son fin et à boire, de même aussi Henri Monmouth étant dans son pon sens et sain de jugement, a chassé le gros et gras paron, qui afait ce gros fentre, celui qui était si plein de pons mots, de plaisanteries, de pons tours et de poufonneries... J'ai oublié son nom.

GOWER.

Qui ! le chevalier Falstaff?

FLUELLEN.

Précisément; c'est lui-même. Je fous dis qu'il y a de praves gens nés à Monmouth.

GOWER.

Voilà le roi qui vient.

SCÈNE VII.

LE ROI HENRI, WARWICK, GLOCESTER, EXETER, WILLIAMS ET AUTRES.

LE ROI.

Depuis que j'ai posé le pied en France, je ne me suis senti de colère que dans cet instant. Prends ta trompette, héraut; vole à ces cavaliers que tu vois là-bas sur cette colline: S'ils veulent combattre, dis-leur de descendre; sinon qu'ils évacuent la place; leur vue nous offense. S'ils ne veulent prendre ni l'un ni l'autre parti, nous irons les trouver, et nous les précipiterons de cette colline, aussi rapidement que la pierre lancée par les frondes de l'antique Assyrie. De plus nous tuerons ceux qui sont entre nos mains; et nul de ceux que nous prendrons n'éprouvera notre merci. — Va le leur dire. (*Montjoye sort.*)

EXETER.

Mon prince, voici le héraut de France, qui vient vers nous.

GLOCESTER.

Son regard est plus humble que de coutume.

LE ROI.

Quoi donc! Que veut leur héraut? (*A Montjoye*). Ne sais-tu pas que j'ai dévoué ces ossemens au paiement de ma rançon? Viens-tu encore me parler de rançon?

MONTJOYE.

Non, grand roi. Je viens vers toi te demander, au nom de l'humanité, la permission de parcourir cette plaine sanglante, d'y compter nos morts pour les ensevelir, et séparer les nobles des morts vulgaires. Car une foule de soldats obscurs se baignent dans le sang des princes; et nombre de princes, ô malédiction sur cette journée! sont noyés dans un sang vil et mercénaire, tandis que leurs coursiers, blessés et enfoncés jusqu'au poitrail dans le sang, s'indignent, et dans leur fureur, foulent sous leurs pieds armés de fer, leurs maîtres gisans, et les tuent deux fois. O permets-nous, grand roi, d'errer en sûreté dans la plaine, et de disposer de leurs cadavres!

LE ROI.

Je te dirai franchement, héraut, que je ne sais pas si la victoire est à nous, ou non; car je vois encore de nombreux escadrons de vos cavaliers galopper sur la plaine.

MONTJOYE.

La victoire est à vous.

LE ROI.

Louanges en soient rendues à Dieu, et non pas à notre force! — Comment appelle-t-on ce château, qui est tout près d'ici?

MONTJOYE.

On l'appelle Azincourt.

LE ROI.

Nous nommerons donc ce combat, la bataille d'Azincourt, donnée le jour de St. Crépin et Crépinien.

FLUELLEN.

Plaise à fotre majesté, fotre grand père, de fameuse mémoire, et fotre grand oncle, Édouard le Noir, prince de Galles, à ce que j'ai lu dans les chroniques, ont soutenu une pien prave pataille ici en France.

LE ROI.

Il est vrai, Fluellen.

FLUELLEN.

Fotre majesté dit pien frai. Si fotre majesté s'en ressouvient, les Gallois ont été pien utiles dans un chardin où il y avait des poireaux, en portant des poireaux à leurs ponnets à la Monmouth; ce que fotre majesté sait bien être encore aujourd'hui une marque honorable de ce serfice-là; et je crois pien aussi, que fotre majesté ne dédaigne pas, sans doute, de porter aussi le poireau à la St. David.

LE ROI.

Je le porte, sans doute, en signe d'un honneur mémorable; car je suis Gallois aussi moi-même: vous le savez, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Toute l'eau de la rifière Wye ne la ferait pas le sang Gallois qui coule dans les feines de fotre majesté; je peux fous tire cela. Tieu vous pénisse et vous conserfe autant qu'il plaira à sa grace et à sa majesté aussi!

LE ROI.

Je te remercie, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Par mon Chésus, je suis le compatriote de fotre majesté, le sache qui foudra; je l'afouerai à toute la terre; je n'ai pas lieu de rougir de fotre majesté, Tieu soit loué! tant que fotre majesté sera un honnête homme.

LE ROI.

Dieu veuille me conserver! (*Montrant le hèraut de France*). Que nos hérauts l'accompagnent. Rapportez-moi au juste le nombre des morts de l'une et l'autre armée. (*Montjoye sort, suivi de quelques anglais. — Le roi montrant Williams.*). — Qu'on m'appelle ce soldat que voilà.

EXETER.

Soldat, venez parler au roi.

LE ROI.

Soldat, pourquoi portes-tu ce gant a ton chapeau.

WILLIAMS.

Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il est encore en vie.

LE ROI.

Est-ce un Anglais?

WILLIAMS.

Sous le bon plaisir de votre majesté, c'est un drôle avec qui j'ai eu dispute la nuit dernière, et à qui, s'il est en vie, et si jamais il ose réclamer ce gant là, j'ai juré d'appliquer un soufflet; ou bien, si je puis appercevoir mon gant à son bonnet, comme il a juré, foi de soldat, qu'il l'y porterait (s'il est en vie), je le lui ferai sauter de la tête d'une belle manière.

LE ROI.

Que pensez-vous de ceci, capitaine Fluellen? Est-il à propos que ce soldat tienne son serment?

FLUELLEN.

C'est un fanfaron et un lâche, s'il ne le fait pas; plaise à fotre majesté; en conscience.

LE ROI.

Peut-être que son ennemi est un homme d'un rang supérieur, qui n'est pas dans le cas de lui faire raison.

FLUELLEN.

Quand il serait aussi gentilhomme que le Tiable, que Lucifer et Belzébut lui-même, il est nécessaire, foyez-fous, sire, qu'il tienne son fœu et son serment. S'il se parjurait, foyez-fous, sa réputation serait celle d'un insigne poltron, comme il est frai que son soulier noir a foulé la terre de Tieu, sur mon âme et conscience !

LE ROI.

Cela étant, tiens ton serment, soldat, quand tu rencontreras ce drôle là.

WILLIAMS.

Aussi ferai-je, sire, comme il est vrai que je vis.

LE ROI.

Sous qui sers-tu ?

WILLIAMS.

Sous le capitaine Gower, sire.

FLUELLEN.

Gower est un pon capitaine, et qui a son pon savoir, et une ponne littérature dans la guerre.

LE ROI.

Va le chercher, soldat, et me l'amène.

WILLIAMS.

J'y vais, sire. (*Il sort.*)

LE ROI.

Tiens, Fluellen, porte cette faveur pour moi ; mets-là à ton chapeau. Tandis qu'Alençon et moi

nous étions par terre, j'ai arraché ce gant de son casque. Si quelqu'un le réclame, il faut que ce soit un ami d'Alençon, et notre ennemi, par conséquent : ainsi, si tu le rencontres, arrête-le, si tu m'aimes.

FLUELLEN.

Votre grace me fait un aussi grand honneur que puisse en désirer le cœur de ses sujets. Je foudrais, de toute mon âme, troufer l'homme planté sur deux jampes, qui se troufera offensé à la fue de ce kant; foilà tout : mais che foudrais pien le voir une fois. Tieu veuille, de sa grace, que che le voie!

LE ROI.

Connais-tu Gower?

FLUELLEN.

C'est mon cher ami, sous le pon plaisir de fotre majesté.

LE ROI.

Je t'en prie, va donc le chercher, et amène-le à ma tente.

FLUELLEN.

Je pars.

LE ROI.

Lord Warwick, et vous, mon frère Glocester, suivez de près Fluellen. Le gant que je lui ai donné, comme une faveur, pourrait bien lui attirer un affront. C'est le gant d'un soldat, et je devrais, d'après la convention, le porter moi-même. Suivez-le, cousin Warwick. Si le soldat le frap-

pait, comme je présume à son maintien brutal qu'il tiendra sa parole, il pourrait en arriver quelque malheur soudain; car je connais Fluellen pour un brave homme, et, quand on l'irrite, vif comme le salpêtre. Il sera prompt à lui rendre injure pour injure. Suivez-le, et veillez à ce qu'il n'arrive aucun malheur entre eux deux. Venez avec moi, vous, mon oncle Exeter. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Devant la tente du roi.

GOWER ET WILLIAMS.

WILLIAMS.

Je gage que c'est pour vous faire chevalier, capitaine.

FLUELLEN *entrant.*

La folonté de Tieu soit faite et son pon plaisir. Capitaine, je fous supplie, fenez-fous-en pien fîte chez le roi : il se prépare peut-être plus de pien pour fous, par hasard, que fous ne sauriez fous imaginer.

WILLIAMS.

Monsieur, connaissez-vous ce gant-là ?

FLUELLEN.

Ce gant-là ? Che sais que ce gant est un gant.

WILLIAMS.

Et moi, je connais celui-ci, et voilà comme je le réclame. (*Il le frappe*).

FLUELLEN.

Sang Dieu! foilà un traître, s'il y en a un tans le monde universel, en France ou en Angleterre.

GOWER.

Oh! Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? (*A Williams*). Vous, misérable...

WILLIAMS.

Croyez-vous que je veuille être parjure?

FLUELLEN.

Retirez-fous, capitaine Gower, che m'en fais le traiter, le traître, comme il le mérite, et che l'arrancherai d'importance, che fous assure.

WILLIAMS.

Je ne suis point un traître.

FLUELLEN.

C'est un mensonge: qu'il t'étrangle! Che fous ordonne à fous présent, et au nom de sa majesté, de l'arrêter: c'est un ami du duc d'Alençon.

WARWICK *arrivant.*

Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il donc là? De quoi s'agit-il?

FLUELLEN.

Milord de Warwick, foilà, Tieu soit péni, une des plus contagieuses trahisons qui fient de se dé-

coufrir, foyez-fous, que fous puissiez foir dans le plus beau chour d'été. — Foici le roi.

(*Le roi Henri entre avec Exeter.*)

LE ROI.

Comment? De quoi s'agit-il donc ici?

FLUELLEN.

Sire, foici un scélérat, un traître, qui a, foyez-fous, sire, frappé le gant que fotre majesté a arraché du casque d'Alençon.

WILLIAMS.

Sire, c'était-là mon gant, en voilà le pareil, et celui à qui je l'ai donné en échange, m'a promis de le porter à son bonnet; je lui ai promis de le frapper, s'il osait le faire : j'ai rencontré cet homme avec mon gant à son bonnet, et j'ai tenu ma parole.

FLUELLEN.

Or, écoutez à présent, sire, sous le pon plaisir de fotre faillance, quel misérable maraut c'est-là. Chespère que fotre majesté assurera, attestera, témoignera, et protestera pien, que c'est-là le gant d'Alençon que fotre majesté m'a donné, en fotre conscience, là.

LE ROI.

Donne-moi ton gant, soldat : vois-tu, voilà le pareil. C'est moi, je te l'assure, que tu as promis de frapper; et tu peux te ressouvenir que tu t'es servi de termes très-durs à mon égard.

FLUELLEN.

Eh bien, plaise à fotre majesté que sa tête en réponde, s'il y a des lois martiales dans le monde.

LE ROI.

Comment peux-tu me faire satisfaction pour cette offense.

WILLIAMS.

Toutes les offenses, mon prince, viennent du cœur: et je proteste qu'il n'est jamais rien sorti du mien qui puisse offenser votre majesté.

LE ROI.

C'est nous-mêmes cependant, que tu as insulté.

WILLIAMS.

Vous ne vous êtes pas présenté alors sous les traits de votre majesté; vous ne m'avez paru qu'un soldat ordinaire, témoins la nuit qu'il faisait, votre uniforme et votre air soumis; et ce que votre altesse a souffert sous cette forme, je vous supplie de le regarder comme votre faute, et non comme la mienne; car si vous eussiez été ce que je vous croyais, il n'y avait point d'offense: c'est pourquoi je supplie votre altesse de me pardonner.

LE ROI.

Tenez, mon oncle Exeter, remplissez ce gant d'écus, et donnez-le à ce soldat. — Garde-le, soldat, et porte-le à ton bonnet, comme une marque d'honneur, jusqu'à ce que je le réclame: donnez-lui les écus. (*A Fluellen*). Et vous, capitaine, il faut être aussi de ses amis.

FLUELLEN.

Par ce chour, et par cette lumière, ce trôle là a du courage et du feu dans le fentre. Tiens, foilà un écu pour toi, et je te recommande de servir pien Tieu, et de te préserfer des prouilleries, des facarmes et des querelles, et des discussions, et je t'assure que tu t'en trouferas mieux.

WILLIAMS.

Je ne veux point de votre argent.

FLUELLEN, *à Williams qui s'éloigne.*

C'est de pon cœur : moi, je te dis, que cela te serfira pour raccommoder ton hafresac : allons, pourquoi faire le honteux comme cela ? Ton hafresac n'est décha pas si pon. C'est un pon écu, je t'assure ; ou pien attends, je le changerai.

(*Un héraut entre*).

LE ROI.

Hé bien, héraut, les morts sont-ils comptés ?

LE HÉRAUT, *donnant un papier au roi.*

Voici la liste de ceux de l'armée française.

LE ROI.

Digne oncle, quels sont les prisonniers de marque que nous avons faits.

EXETER.

Charles, duc d'Orléans, neveu du roi ; Jean, duc de Bourbon, le seigneur Boucicaut, et des

autres seigneurs, barons, chevaliers, gentilshommes, quinze cents, sans compter les soldats.

LE ROI.

Cette liste porte dix mille français morts restés sur le champ de bataille. Dans ce nombre, il y en a cent vingt-six, tant princes que nobles portant bannières : ajoutez huit mille quatre cents, tant chevaliers, écuyers, et autres guerriers distingués, dont il y en a cinq cents qui n'ont été faits chevaliers que d'hier ; en sorte que, dans les dix mille hommes qu'ils ont perdus, il n'y a que six cents mercenaires : le reste sont tous princes, barons, seigneurs, chevaliers, écuyers et gentilshommes de naissance et de qualité. Les noms de leurs nobles qui ont été tués, Charles d'Albret, grand connétable de France, Jacques Chatillon, amiral de France, le grand maître des arbalêtriers, le seigneur Rambure, le brave Guichard Dauphin, grand maître de France, Jean, duc d'Alençon, Antoine, duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne, Édouard, duc de Bar : parmi les hauts comtes, Grandpré, Roussi, Fauconberg, et de Foix, Beaumont, Merle, Vaudemont et Lestrelles. Voilà une société de morts illustres ! — Où est la liste des morts Anglais ? (*Le hérault remet au roi un second papier*). Édouard, duc d'York, le comte de Suffolk, sir Richard Kelty, David Gam, écuyer : point d'autres de marque ; et des soldats, vingt-cinq en tout. — O Dieu, du ciel, ton bras s'est signalé ici ; et c'est à toi seul, et non pas à nous, que nous devons rendre tout

l'honneur de cette journée! Quand jamais a-t-on vu, dans la mélée d'une bataille rangée, et sans ruse ni stratagême, une si grande perte d'un côté, une si légère de l'autre? Prends-en tout l'honneur, grand Dieu ; car il t'appartient tout entier.

EXETER.

Cela est miraculeux!

LE ROI.

Allons, marchons en pompe solennelle au village prochain, et proclamons dans notre armée la défense, sous peine de mort, de se vanter de cette victoire, et d'en enlever à Dieu l'hommage; il n'appartient qu'à lui seul.

FLUELLEN.

Ne peut-on pas, sans crime, s'il plaît à fotre majesté, tire le nompre des morts?

LE ROI.

Oui, capitaine; mais avec l'aveu, que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN.

Oui, sur ma conscience, il nous a fait grand pien.

LE ROI.

Remplissons tous les devoirs religieux. Qu'on chante le pseaume *Non nobis* (1) et le *Te Deum*.

(1) Le roi fit chanter, après cette victoire, le pseaume *In exitu*, dans lequel suivant la vulgate, est contenu le pseaume *Non nobis, Domine*. POPE.

Après avoir pieusement enseveli les morts dans la terre, nous irons vers Calais, et de-là en Angleterre, où jamais n'abordèrent de France des mortels plus fortunés que nous. (*Ils sortent*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

LE CHŒUR.

PERMETTEZ, vous qui n'avez pas lu l'histoire, que je vous en retrace les événemens; et vous qui la connaissez, pardonnez mes écarts sur les temps, le nombre et l'ordre exact des faits, qui ne peuvent être présentés ici dans la masse de leurs détails, et sous les traits vivans de la réalité. — Maintenant c'est vers Calais que nous transportons Henri. Arrêtez-vous à le contempler dans ce port, et ensuite portez-le sur l'aîle de vos pensées, au travers des mers; voyez autour du rivage anglais cette large ceinture d'hommes, de femmes et d'enfans, dont les acclamations et les applaudissemens surmontent la vaste voix de l'océan; et l'océan qui, comme un puissant précurseur du monarque, semble applanir ses flots, et lui préparer sa route; voyez le roi descendre au milieu de son peuple, et marchant en pompe solennelle vers Londres. La pensée court d'un pas si rapide, que vous pouvez déjà le suivre sur la noire bruyère de Blackheath. Là, ses lords lui demandent de porter devant lui, jusqu'à la cité,

son casque brisé, et son épée courbée dans le combat. Exempt de vanité et d'orgueil, il repousse cet honneur, et se refuse tout trophée, tout appareil, toute ostentation de gloire, pour les réserver à Dieu seul. Mais animez encore la forge active de la pensée, et le laboratoire créateur de l'imagination, et voyez avec quelle impétuosité Londres verse les flots de ses habitans; voyez sortir de ses portes, le lord maire, et tous ses collègues, dans leur plus riche parure, semblables aux sénateurs de l'antique Rome, que suivent les plébéiens en foule pressée sur leurs pas, pour aller recevoir en triomphe leur conquérant César; ou bien, par une image moins grande, mais gracieuse pour nous, figurez-vous le général de notre souveraine (1), revenant aujourd'hui, comme il pourra revenir dans un temps heureux, des terres de l'Irlande, portant sur son glaive le sang de la rébellion égorgée. O quelle multitude immense quitterait le sein paisible de Londres, pour courir saluer son retour glorieux! Plus grande était la foule qui volait au-devant de Henri, et plus grande aussi fut sa victoire. A présent, placez-le dans le palais de Londres, où l'humble plainte des Français gémissant invite le roi d'Angleterre à établir son séjour parmi eux; où l'empereur, illustre médiateur, vient

(1) Le comte d'Essex, qui était alors favori de la reine Élisabeth, jouissait d'une grande popularité.

implorer la paix pour la France, et en régler les articles; franchissez tous les événemens qui se succédèrent juqu'au retour de Henri dans la France, et je vous ai peint tout l'intervalle, en vous faisant souvenir qu'il est passé. Souffrez donc que je supprime cet espace; et que vos yeux, suivant le vol de vos idées, reportent leurs regards sur la France, où nous devons reconduire le roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp Anglais en France.

FLUELLEN ET GOWER.

GOWER.

Oh! pour cela, vous avez raison; mais pourquoi portez-vous encore votre poireau à votre chapeau? La Saint David est passée (1).

FLUELLEN.

Il y a tes occasions et tes causes, tes pourquoi dans toutes choses. Tenez, je fous le tirai en ami, capitaine Gower, ce coquin, ce miséraple mendiant, ce fanfaron, ce pendard de Pistol, que fous, fous-même et tout le monde, sait ne faloir pas

(1) Fluellen dit qu'il porte son poireau en conséquence de l'affront qu'il avait reçu de *Pistol* la veille; ainsi cette querelle n'a point de rapport avec celle qui avait commencé entre eux au troisième acte. STEEVENS.

mieux qu'un trôle, foyez-fous, qui n'a aucun mérite; eh pien, il est fenu à moi hier m'apporter du pain et du sel, foyez-fous, et m'a dit de mancher mon poireau. Or, c'était dans un entroit où che ne poufais pas élefer de tispute afec lui; mais che prendrai la liperté de le porter en emplême à mon chapeau, chusqu'à ce que che le retrouve, et puis che lui tirai un petit morceau de mon sentiment.

(*Pistol entre*).

GOWER.

Ma foi, le voilà qui vient en se rengorgeant comme un coq d'inde.

FLUELLEN.

Tous ses rencorchemens et ses coqs-d'inde n'y font rien. — Tieu fous assiste, fieux Pistol, infâme et miséraple faurien, Tieu fous assiste!

PISTOL.

Ah! sors-tu de Bedlam, toi? Est-ce que tu veux, vil Troyen, que je déchire la toile fatale dont la Parque ourdit la trame. Retire-toi de moi; l'odeur du poireau me donne des vapeurs.

FLUELLEN.

Je fous prie en grace, monsieur le trôle, l'impertinent, à mon désir, à ma requête et à ma supplique, de mancher, foyez-fous, ce poireau; précisément, foyez-fous, parce que fous ne l'aimez pas, et que fos affections, fos appétis et fos digestions ne s'accordent point afec cela : je fous prie de fouloir pien le mancher.

PISTOL.

Non pardieu, pour *Cadwallader* (1) et toutes ses chèvres, je ne le mangerais pas.

FLUELLEN.

Tiens, foilà une chèfre pour toi. (*Il le frappe*). — Foudriez-fous afoir la ponté de le mauchér tout-à-l'heure?

PISTOL.

Infâme Troyen, tu mourras.

FLUELLEN.

Fous afez raison, maraut; quand il plaira à Tieu: en même temps je fous prierai de fouloir fifre, afin de mancher fotre tîné. Tiens, foilà un peu d'assaisonnement afec. (*Il le frappe*). Fous m'afez appellé hier gentilhomme de montagne; mais che fous ferai aujourt'hui gentilhomme de pas étage. Che fous en prie, commencez donc : partieu, si fous poufez pien goguenarder un poireau, fous poufez pien le mancher aussi.

GOWER.

Allons, en voilà assez, capitaine; vous l'avez étourdi du coup.

FLUELLEN.

Che dis que che lui ferai mancher ce poireau, ou che lui frotterai la tête quatre chours de suite. — Allons, mordez, che vous en prie, cela fera du

(1) Nom pris de quelque Roman.

pien à fotre maladie et à fotre sanguinaire huppe de fanfaron.

PISTOL.

Quoi, faut-il que je morde?

FLUELLEN.

Oui, sans doute, sans question, et sans ampiguité.

PISTOL.

Par ce poireau, je m'en vengerai horriblement. Je mange; mais aussi je jure...

FLUELLEN, *tenant la canne levée.*

Manchez, che fous prie. Est-ce que fous foudriez encore un peu d'épices pour fotre poireau? Il n'y a pas encore là assez de poireau, pour jurer par lui.

PISTOL.

Tiens ta canne en repos; tu vois bien que je mange.

FLUELLEN.

Grand pien te fasse, lâche poltron; c'est de pon cœur. — Oh! mais che fous en prie, n'en chettez pas la moindre miette par terre; la pelure est ponne pour raccommoder fotre huppe de fanfaron. Quand fous trouverez l'occasion de foir des poireaux, fous m'opligerez peaucoup de les guoguenarder, entendez-fous? Foilà tout.

PISTOL.

Fort bien.

FLUELLEN.

Ah! c'est une pien ponne chose que les poireaux! Tenez, foilà quatre sols pour guérir fotre tête.

PISTOL.

A moi quatre sols!

FLUELLEN.

Oui certainement; et en férité fous les prendrez; ou pien ch'ai encore un poireau dans ma poche que fous mancherez.

PISTOL.

Je prends tes quatre sols comme des arrhes de vengeance.

FLUELLEN.

Si che fous tois quelque chose, je fous paierai en coups de canne; fous serez marchand de pois, et fous n'acheterez de moi que des pâtons. Tieu fous accompagne, fous conserfe et fous guérisse la tête! (*Il sort.*)

PISTOL.

Mort de ma vie, je remuerai tout l'enfer pour venger cet affront.

GOWER.

Allez, vous n'êtes qu'un drôle et un misérable. Comment osez-vous vous moquer d'une ancienne tradition, qui a pris sa source dans une circonstance honorable, et dont l'emblême se porte aujourd'hui comme un trophée, en mémoire de la mort de braves gens; surtout lorsque vous n'osez

pas soutenir vos paroles par vos actions. Je vous ai déja vu deux ou trois fois badiner, invectiver ce galant homme. Vous avez cru, sans doute, que parce qu'il ne pouvait pas parler aussi bon anglais que ceux du pays, il ne saurait pas non plus manier un bâton à l'anglaise. Vous voyez aujourd'hui, qu'il en est tout autrement. A commencer donc de ce jour, prenez cette correction galloise comme une bonne leçon anglaise. Adieu, portez-vous bien, (*Il sort*).

PISTOL *seul*.

Est-ce que la fortune se joue de moi à présent? Je viens d'apprendre que ma chère Hélène est morte de la maladie de France, et me voilà privé de mon asyle dans mon pays. Je me fais vieux, et l'honneur vient d'être expulsé de mes membres affaiblis, à grands coups de bâton. Eh bien! je m'en vais me faire agent de plaisir, et suivre un peu mon penchant pour couper les bourses avec dextérité. Je m'en irai secrètement en Angleterre, et là je filouterai, et je mettrai des emplâtres sur ces cicatrices peu honorables, et je jurerai, que je les ai attrapées dans les guerres de France.

SCÈNE II.

Troye en Champagne. — Appartement dans le palais du roi.

LE ROI HENRI, GLOCESTER, WESTMORELAND, EXETER, BEDFORD, WARWICK, ET AUTRES LORDS ANGLAIS entrent par une porte ; et par l'autre, LE ROI DE FRANCE, LA REINE ISABELLE, LA PRINCESSE CATHERINE, ALIX, LE DUC DE BOURGOGNE, et autres Dames et Seigneurs français.

LE ROI.

Que la paix, qui est l'objet de notre assemblée, préside à notre entrevue! — Santé et bonheur à notre frère de France, et à notre illustre sœur! — Beaux jours et prospérité à notre belle princesse et cousine Catherine! Et vous, membre illustre de cette cour, noble rejeton de la royauté, vous dont les soins ont formé cet auguste congrès, brave duc de Bourgogne, recevez notre salut et nos vœux; et vous aussi, princes et pairs de France.

LE ROI DE FRANCE.

C'est avec une joie sincère que nous nous félicitons de jouir ici de la présence de notre illustre frère d'Angleterre. Vous êtes le bien venu! et vous tous aussi, princes de sa cour.

LA REINE ISABELLE.

Puisse la fin de ce beau jour, ô grand roi! et l'issue de cette gracieuse assemblée, être aussi heureuse, qu'est grande notre joie de vous voir, et d'envisager ces yeux terribles, ces yeux qui ont porté contre les français qu'ils ont rencontrés les coups mortels du basilic. Nous avons le doux espoir, que ces regards ont perdu leurs traits homicides; et que ce jour, éteignant tous les ressentimens et toutes les querelles, va changer la haine en amour.

LE ROI.

J'applaudis à ce vœu; c'est lui qui nous rassemble ici.

LA REINE ISABELLE.

Princes de l'Angleterre, je vous salue tous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous qui m'êtes également chers, puissans rois de France et d'Angleterre, recevez mes respectueux hommages. — Que j'aie déployé toutes les ressources de mon esprit, prodigué tous mes efforts et tous mes soins, pour amener et réunir vos majestés dans ce congrès royal; c'est ce que vous pouvez attester tous les deux, chacun de votre côté. Puisque mes démarches et ma médiation ont réussi à vous rapprocher l'un de l'autre, au point de vous voir face à face, regards contre regards, qu'on ne me fasse pas un crime de demander, en présence de cette assemblée de rois, quel

est donc l'obstacle qui retarde la paix; qui empêche que cette tendre nourrice des arts, de l'abondance et de toutes les productions heureuses, maintenant indigente, nue, et le sein déchiré de plaies, ne puisse enfin remontrer ses aimables traits dans ce beau jardin de l'univers, dans notre fertile France? Hélas! depuis trop long-temps, elle est bannie de ce royaume, dont toutes les richesses naturelles languissent en grouppes informes et stériles, et se corrompent dans leur propre fécondité. Ses vignes fortunées, dont les esprits réjouissent et consolent le cœur, se flétrissent et meurent accablées du luxe de leurs rameaux. Ses vergers, comme des prisonniers dont la chevelure s'est allongée en désordre dans les ténèbres de leurs cachots, ne produisent qu'un amas de rejettons infructueux. Ses terres en friche se couvrent d'ivraie, de ciguë, et de la grossière fumeterre; et le soc, qui devait extirper ces plantes ennemies, se rouille dans le repos. Ses vastes prairies, jadis couronnées d'une agréable moisson de primevères veinées, de pimprenelle, et de trèfle verdoyant, privées aujourd'hui de l'utile secours de la faulx, qui châtie leurs vices, sont dégénérées, et n'enfantent que des herbes paresseuses et inutiles. Rien ne prospère, que l'odieuse bougrande, le chardon épineux, et le vil glouteron; elles ont perdu l'éclatante et utile parure qui les ornait. Tels que nos vignobles, nos champs, nos prés et nos vergers, qui, dépravés dans leurs qualités natives, ne produisent plus

que de sauvages avortons ; nous aussi, nos familles et nos enfans, nous avons oublié ou cessé d'apprendre, faute de temps et de loisirs, les sciences qui décoraient notre patrie. Nous devenons comme des sauvages, comme des soldats farouches, qui ne méditent plus rien que le sang ; livrés aux imprécations grossières, aux regards féroces, au costume barbare de la guerre, et à toutes sortes d'habitudes étranges et indignes de l'homme. C'est pour rétablir les choses dans leur ancien état de splendeur, que vous êtes ici présens ; et ce discours est une prière que je vous adresse, pour obtenir de vous de connaître quel obstacle pourrait empêcher que la paix ne revînt dissiper tous ces maux, et nous rendre ses premiers dons, qui faisaient notre bonheur.

LE ROI.

Duc de Bourgogne, si vous voulez la paix, dont l'absence laisse le champ libre à tous les vices que vous avez dénombrés, il faut que vous l'achetiez par un consentement sans réserve à toutes nos justes demandes. Vous en avez dans vos mains les articles et les clauses détaillées en peu de mots.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le roi de France en a entendu la lecture, et il n'y a point encore donné de réponse.

LE ROI.

Hé bien, c'est de sa réponse que dépend la paix, que vous sollicitez avec tant d'ardeur.

LE ROI DE FRANCE.

Je n'ai parcouru tous ces articles que d'un œil rapide et superficiel. S'il plaît à votre grace de nommer quelques lords parmi ceux qui sont présens à ce conseil, pour les relire avec nous, et les examiner avec plus d'attention, nous allons, sans délai, les refuser ou les accepter, et donner notre réponse décisive.

LE ROI.

Volontiers, mon frère. — Allez, mon oncle Exeter, mon frère Clarence, et vous aussi mon frère Glocester; et vous, Warwick, Huntington (1), suivez le roi; et je vous donne le plein pouvoir de ratifier, d'augmenter, ou de changer, selon que votre prudence le jugera avantageux à notre dignité, tous les articles compris ou non compris dans nos demandes; et nous y apposerons notre sceau royal. (*A la reine.*) Voulez-vous, aimable sœur, suivre les princes, ou rester avec nous.

LA REINE.

Mon gracieux frère, je vais les suivre. Quelquefois la voix d'une femme peut être utile au bien, lorsque les hommes se débattent trop long-temps sur des articles, trop subtils et trop obstinément exigés.

(1) Huntington et Clarence, ne sont point nommés dans la liste des personnages, et ne prennent aucune part au dialogue. MALONE.

LE ROI.

Du moins laissez-nous notre belle cousine. Catherine est l'objet de notre principale demande, et cet article est le premier de tous.

LA REINE ISABELLE.

Elle peut rester en toute liberté. (*Tous sortent, excepté Henri, Catherine et Alix.*)

LE ROI.

Belle Catherine, la plus belle des princesses, voudriez-vous me faire la grace d'enseigner à un soldat des termes propres à flatter l'oreille d'une dame, et à plaider auprès d'elle la cause de l'amour?

CATHERINE.

Votre majesté se moquerait de moi; je ne saurais parler votre Angleterre (1).

LE ROI.

Oh! belle Catherine, si vous voulez bien m'aimer de tout votre cœur français, j'aurai bien du plaisir à vous entendre avouer votre amour en mauvais anglais. M'aimez-vous (2) Catherine?

---

(1) Catherine que l'on a vue, dans une scène précédente apprenant l'anglais, ne le sait encore que très-imparfaitement. Les phrases imprimées ici en caractères italiques, sont en français dans l'original, et on les a conservées telles que Shakspeare les a écrites. Quant à ce que Catherine dit en anglais, c'est un jargon qu'on n'a pas cru devoir imiter.

(2) Do you like me? *Like* signifie également *aimer* et *ressembler*, d'où l'équivoque de Henri.

CATHERINE.

Pardonnez-moi, je ne sais pas ce que c'est que *like me*.

LE ROI.

C'est un ange qui vous ressemble, et vous ressemblez à un ange.

CATHERINE *à Alix*.

Que dit-il? que je suis semblable à les anges?

ALIX.

Ouy, vrayment, (sauf vostre grace) ainsi dit il.

LE ROI.

C'est ce que j'ai dit, Catherine; et je ne rougirai pas de l'affirmer.

CATHERINE.

Oh! bon Dieu! les langues des hommes sont pleines des tromperies.

LE ROI *à Alix*.

Que dit-elle, belle dame, que *les langues des hommes sont pleines de tromperies?*

ALIX.

Ouy, voilà ce que dit la princesse.

LE ROI.

La princesse n'en est que meilleure anglaise. Sur ma foi, ma chère Catherine, ma manière de vous faire la cour va, on ne peut pas mieux, avec

votre peu de connaissance dans ma langue. Je suis bien-aise que vous ne sachiez pas mieux parler anglais ; car, si vous le saviez, vous me trouveriez si uni et si fort sans façon pour un roi, que vous croiriez que je viens de vendre ma ferme pour en acheter ma couronne. Je ne sais ce que c'est que de filer en propos galans une déclaration d'amour ; je dis tout rondement : je vous aime ; et si vous me pressez, si vous m'en demandez plus que cette question : est-il bien vrai que vous m'aimez? je suis au bout de mon rôle. Donnez-moi votre réponse ; là, du cœur ; en même tems frappons-nous dans la main, et tout est dit : c'est un marché conclu. — Que répondez-vous, madame?

CATHERINE.

Sauf vostre honneur, je vous entends à merveille.

LE ROI.

Sainte Marie! si vous exigiez de moi que je vous fisse des vers, et que je déployasse, pour vous plaire, les graces d'un menuet, chère Catherine, ma foi, ce serait fait de moi ; car pour les vers, je n'ai ni mots ni mesure ; et pour la danse, je ne suis pas de force dans la mesure, quoique j'aie une mesure raisonnable de force. S'il ne fallait pour gagner le cœur d'une dame, que sauter en selle, ma cuirasse sur le dos ; sans me vanter, je suis sûr, que je ne serais pas long à faire sa conquête ; ou bien, s'il était question de combattre pour ma maîtresse, ou

de faire volter mon cheval pour obtenir ses faveurs, je me sens en état de m'en tirer aussi bien que le plus hardi, et de me tenir en selle comme un singe. Mais sur mon Dieu, belle Catherine, je n'entends rien à faire les yeux doux, ni à débiter avec grace mon éloquence, et je ne sais mettre aucun art dans mes protestations; je ne sais faire que des sermens tout ronds, que je ne profère jamais que je n'y sois forcé, mais aussi qu'on ne peut jamais me forcer de violer. Si tu te sens capable, chère Catherine d'aimer un cavalier de cette trempe, dont la figure ne craint pas le hâle, qui ne se regarde jamais dans un miroir, pour le plaisir de s'y voir; allons, qu'un coup-d'œil déclare ton choix. Je te parle en soldat; si cette franchise peut t'engager à m'aimer, accepte-moi; si non, quand je te dirai que je mourrai, cela sera bien vrai un jour; mais que je mourrai d'amour pour toi, pardieu, je mentirais; et cependant je t'aime bien; et tant que tu vivras, chère Catherine, souviens-toi de prendre un époux d'une trempe d'amour toute brute et sans artifice; car alors il faut, de toute nécessité, qu'il te rende ce qui t'appartient, attendu qu'il n'a pas le don d'aller faire sa cour ailleurs. Ces beaux diseurs, dont la langue ne tarit jamais, et qui ont le talent d'attraper, avec des rimes, les faveurs des dames, ont aussi le secret de se faire expulser de leurs cœurs, dès que la raison vient se mettre de la partie. Après tout, q'uest-ce qu'un beau parleur? un perroquet. Les

vers? une chanson des rues. Une bonne jambe peut se casser, un dos bien droit se courbera, une barbe bien noire blanchira un jour, une tête bien frisée deviendra chauve, une belle figure se flétrira, un œil bien saillant se creusera; mais un bon cœur, chère Catherine, vaut le soleil et la lune, ou plutôt le soleil, et ne parlons pas ici de la lune; car ce cœur, comme le soleil, brille toujours et ne change jamais, son cours est invariable. Si tu veux un cœur de cette trempe, prends le mien, prends un soldat, prends un roi. Eh bien, que réponds-tu à présent à mon amour? Parlez ma belle; et avec franchise, je vous en conjure.

CATHERINE.

M'est-il possible d'aimer l'ennemi de la France?

LE ROI.

Non; il n'est pas possible, sans doute, que vous aimiez l'ennemi de la France, belle Catherine; mais en m'aimant, vous aimeriez l'ami de la France. Car j'aime si bien la France, que je ne me déferai pas d'un seul de ses villages: je veux l'avoir à moi toute entière. Alors, Catherine, quand toute la France m'appartiendra, et que je vous appartiendrai, toute la France sera à vous, et vous serez à moi

CATHERINE.

Je ne vous comprends pas.

LE ROI.

Non? Eh bien, Catherine, je vais essayer de vous le dire en mots français, lesquels, j'en suis sûr, vont rester suspendus au bout de ma langue, comme une nouvelle mariée au cou de son jeune époux; c'est-à-dire, de façon à ne pouvoir s'en détacher; essayons: *Quand j'ay la possession de France, et quand vous avez la possession de moi* (Attendez.... Quoi?... Morbleu! St. Denis, aide-moi), *donc vostre est France, et vous estes mienne.* Il me serait aussi facile, chère Catherine, de conquérir tout le royaume, que de dire encore autant de français. Je suis sûr, que je ne vous engagerai jamais à rien en parlant Français, si non à vous moquer de moi.

CATHERINE.

Sauf vostre honneur le français que vous parlez, est meilleur que l'anglais, lequel je parle.

LE ROI.

Non pardieu, Catherine, cela n'est pas vrai; mais il faut avouer que nous parlons tous deux vous, ma langue, et moi la vôtre, on ne peut pas plus mal, et que nous sommes bien de niveau là-dessus. Mais enfin, chère Catherine, entendez-vous au moins assez d'Anglais pour comprendre ceci: Peux-tu m'aimer?

CATHERINE.

Je ne puis le dire.

LE ROI.

Y a-t-il quelqu'un de votre cour, belle Catherine, qui puisse m'en instruire? Je les prierai de me le dire. — Allons, moi, je sais que vous m'aimez; et ce soir, quand vous serez retirée dans votre cabinet, vous questionnerez cette dame à mon sujet; et je sais bien encore, Catherine, que les qualités que vous aimerez le mieux en moi, sont celles que vous priserez le moins devant elle. Mais, chère Catherine, daigne épargner mes ridicules, d'autant plus, aimable princesse, que je t'aime à la fureur. Si jamais tu es à moi, Catherine (et j'ai en moi une ferme foi, qui me dit que cela sera), comme je t'aurai conquise par la victoire, il faut que tu deviennes une mère féconde de bons soldats. Est-ce que nous ne pourrons pas, toi et moi, entre St. Denis et St. George, former un gros Henri, moitié français et moitié anglais, qui aille un jour jusqu'à Constantinople enlever le grand Turc (1). Hem! que dis-tu à cela, ma belle fleur de lys?

CATHERINE.

Je ne sais pas cela.

LE ROI.

Non, pas à présent; c'est dans la suite que tu le

(1) Shakspeare commet ici un anachronisme. Les Turcs n'ont été en possession de Constantinople, qu'en 1453; et il y avait déjà trente et un ans que Henri était mort. THÉOBALD.

sauras; mais aujourd'hui, tenons-nous-en à la promesse. Promettez-moi, seulement belle Catherine, que de votre côté vous ferez bien votre rôle de française, pour former un tel héritier; et pour ma moitié anglaise du rôle, recevez ma parole, foi de roi et de garçon, que je saurai m'en acquitter. Que répondez-vous à cela, *la plus belle Catherine du monde, mon très-chère et divine Déesse?*

CATHERINE.

Que votre *majesté* ait assez de mauvais français, pour tromper la plus *sage damoiselle* qu'il y ait *en France.*

LE ROI.

Oh! fi de mon mauvais français. Sur mon honneur, en bon anglais je t'aime, chère Catherine. Je n'oserais pas faire le même serment, que tu m'aimes, et en jurer aussi par mon honneur; cependant le frémissement de mon cœur commence à me flatter qu'il en est quelque chose, malgré le peu de pouvoir de ma figure. Je maudis en ce moment l'ambition de mon père; c'était un homme qui avait la tête pleine de guerres civiles, quand il m'a engendré; voilà pourquoi j'ai apporté, en naissant, cet air déterminé, cet aspect d'acier, qui fait que, quand je veux courtiser les dames, je leur fais peur; mais au fond, Catherine, plus je vieillirai, et plus je changerai en bien. Ma consolation est que l'âge (ce destructeur de la beauté) ne saurait enlaidir ma figure. Tu m'auras, si tu m'as, dans

le pire état où je puisse être ; et si tu m'acceptes, tu me trouveras, à l'épreuve, de mieux en mieux ; ainsi dis-moi donc, belle Catherine, veux-tu de moi ? — Mettez de côté cette rougeur virginale : déclarez les pensées de votre cœur, avec le regard décidé d'une impératrice : prenez-moi par la main, et dites : Henri d'Angleterre, je suis à toi : et tu n'auras pas plutôt enchanté mon oreille de cette douce parole, que je te répondrai à haute voix : chère Catherine, l'Angleterre est à toi, l'Irlande est à toi, la France est à toi, et Henri Plantagenet est à toi : et ce Henri, j'ose le dire en sa présence, s'il n'est pas la perle des rois, tu le trouveras le roi des bons compagnons. Allons, répondez en musique discordante ; car le son de votre voix est une musique, et c'est votre anglais qui détonne. Allons, reine des reines, belle Catherine, ouvre-moi ton cœur, quoiqu'en mauvais anglais : dis, veux-tu de moi ?

CATHERINE.

C'est comme il plaira *au roy mon père*.

LE ROI.

Oh ! cela lui plaira, Catherine, cela lui plaira.

CATHERINE.

Hé bien, j'en serai contente aussi.

LE ROI.

Oh ! cela étant, je vous baise la main, et je vous nomme ma reine.

CATHERINE.

Laissez, monseigneur, laissez, laissez; ma foy, je ne veux point que vous abaissiez vostre grandeur en baisant la main d'une vostre indigne serviteure; excusez, puissant seigneur.

LE ROI.

Hé bien, je baiserai donc vos lèvres, Catherine.

CATHÉRINE.

Les dames et damoiselles, pour estres baisées devant leurs nopces, il n'est pas le coutume de France.

LE ROI *à Alix.*

Madame mon interprète, que dit-elle?

ALIX.

Que ce n'est pas la mode *pour les* dames de France... Je ne sais pas comment on dit *baiser* en anglais.

LE ROI.

To kiss.

ALIX.

Votre majesté *entendre* mieux *que moy.*

LE ROI *à Alix.*

Ce n'est pas la mode en France, que les jeunes personnes embrassent avant d'être mariées: est-ce là ce qu'elle veut dire?

ALIX.

Ouy, vrayment.

LE ROI.

Oh! Catherine, les modes et les vains usages de

la galanterie cèdent à la puissance des rois. Ma chère Catherine, nous ne saurions, vous et moi, être compris dans la liste vulgaire de ceux qui doivent se soumettre aux usages d'un pays. C'est nous, Catherine, qui faisons les usages; et la liberté qui marche à notre suite, ferme la bouche à la censure, comme je veux, pour vous punir de votre attachement aux petites modes de votre pays, fermer la vôtre par un baiser: ainsi, de la complaisance... et de bonne grace, je vous prie. (*Il l'embrasse*). Vous avez un charme sur les lèvres! La seule impression de leur douce ambroisie, a plus d'éloquence que toutes les voix du conseil de France. elles persuaderaient bien plus vîte Henri d'Angleterre. J'apperçois votre père, qui vient à nous.

(*Le Roi et la Reine de France, le duc de Bourgogne, Bedford, Glocester, Exeter, Westmoreland et autres seigneurs français et anglais*),

LE DUC DE BOURGOGNE.

Dieu garde votre majesté! Étiez-vous là, mon cousin, occupé à enseigner l'anglais à notre belle princesse?

LE ROI.

Je voulais lui enseigner, mon beau cousin, combien je l'aime; et c'est-là, je vous l'assure, du bon anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE.

A-t-elle des dispositions?

LE ROI,

Notre langue est un peu dure, et mon caractère

n'est pas doucereux ; de sorte que n'ayant pour moi ni la voix ni le cœur de l'adulation, je n'ai pas l'art magique de conjurer en elle l'esprit d'amour, de manière à l'engager à se montrer sans voile, et sous ses traits naturels.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez à mon humeur franche et gaie, si je vous réponds là-dessus. Si vous voulez conjurer en elle, vous devez faire un cercle; si vous voulez conjurer en elle l'amour sous ses traits naturels, il faut qu'il paraisse aveugle et nud : or, pouvez-vous blâmer une jeune fille qui n'a encore été colorée que du seul vermillon de la pudeur virginale, si elle refuse qu'on lui présente un enfant nud et aveugle. C'était là sûrement, seigneur, faire une dure proposition a une jeune princesse.

LE ROI.

Cependant tout en fermant les yeux, elles y consentent toutes.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Elles sont donc excusables, seigneur, puisqu'elles ne voient pas ce qu'elles font.

LE ROI.

Eh bien, mon cher duc, enseignez donc à votre belle cousine à consentir de fermer les yeux pour moi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je le veux bien, seigneur, si vous voulez lui enseigner à comprendre ce que je vais dire. Les filles

sont comme les mouches qui, pendant les chaleurs de l'été, sont fières et rétives ; mais une fois la St. Barthélemi passée, elles semblent aveugles, quoiqu'elles aient leurs yeux; alors on peut les rapprocher, les toucher aisément, tandis qu'auparavant elles fuyaient jusqu'aux regards de l'homme.

LE ROI.

D'après votre principe, il me faudra attendre longtemps, et passer un été bien chaud... de façon que je puis espérer d'apprivoiser votre cousine; mais il faudra qu'elle devienne aveugle aussi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comme l'Amour l'est, seigneur, avant d'aimer.

LE ROI.

Il est vrai; et vous avez bien des grâces à rendre à l'Amour pour mon aveuglement, qui m'empêche de voir un si grand nombre de belles villes françaises que me cache une belle pucelle de France, qui se trouve en mon chemin, et m'éblouit la vue.

LE ROI DE FRANCE.

Seigneur, ce n'est qu'en perspective que vous voyez ces villes; elles sont devenues autant de pucelles; car elles ont toutes une ceinture de murailles vierges, que la guerre n'a encore jamais forcées.

LE ROI.

Enfin, après tout, Catherine, sera-t-elle ma femme?

LE ROI DE FRANCE.

Oui, comme vous le désirez.

LE ROI.

Je suis satisfait. Ainsi ces villes pucelles, dont vous parlez, peuvent lui rendre grâce. Si la beauté vierge, qui s'est trouvée sur ma route, s'oppose à l'accomplissement de mes désirs de conquête, elle me promet de combler mes vœux d'amour.

LE ROI DE FRANCE.

Nous avons consenti à toutes les conditions raisonnables.

LE ROI.

Cela est-il vrai, mes lords d'Angleterre?

WESTMORELAND.

Le roi a accordé tous les articles : d'abord sa fille, et ensuite tout le reste, dans toute la rigueur des termes.

EXETER.

Il n'y a qu'une chose à laquelle il n'a pas consenti; c'est l'article où votre majesté demande que le roi de France, ayant occasion d'écrire au sujet de quelques provisions d'offices, traitera votre altesse dans la formule suivante, en ajoutant ces termes français : *Notre très-cher filx Henry roy d'Angleterre, héritier de France;* et en latin, ainsi : *Præclarissimus filius noster Henricus, rex Angliæ et hæres Franciæ.*

LE ROI DE FRANCE.

Cependant, mon frère, je ne l'ai pas si fort re-

fusé, que si vous le désirez absolument, je n'y souscrive encore.

LE ROI.

En ce cas, je vous prie, d'amitié et en bonne alliance, de laisser cet article passer avec les autres : et pour conclusion donnez-moi votre fille.

LE ROI DE FRANCE.

Prenez-la, mon fils; et de son sang, formez-moi des enfans, qui puissent enfin éteindre la haine qui a si longtemps subsisté entre ces deux royaumes, rivaux jaloux, toujours en querelles, et dont les rivages même, pâlissent à la vue du bonheur l'un de l'autre. Puisse cette union établir dans leur sein l'harmonie et une paix digne de deux monarques chrétiens! Puisse la guerre ne plus présenter jamais son épée tirée entre la France et l'Angleterre!

TOUS LES SEIGNEURS.

Amen!

LE ROI.

A présent, chère Catherine, soyez la bien venue. — Et soyez-moi tous témoins, qu'ici j'embrasse mon épouse, ma reine et ma souveraine.

(*Fanfares.*)

LA REINE ISABELLE.

Que Dieu, l'auteur suprême et bienfaisant de tous les mariages, unisse et confonde en un seul vos deux royaumes et vos deux cœurs! Comme l'époux et l'épouse, quoique deux êtres séparés,

n'en font plus qu'un, par l'amour, qu'il règne de même entre la France et l'Angleterre une si parfaite union, que jamais aucun acte malfaisant ne l'altère. Que la cruelle jalousie, qui trouble trop souvent la couche des mariages fortunés, ne vienne jamais se glisser dans le nœud qui assemble ces royaumes, pour les désunir par un divorce fatal! Qu'anglais et français s'accueillent et se traitent mutuellement, comme s'ils formaient une seule et même nation. — Que Dieu dise Amen !

TOUS ENSEMBLE.

Amen !

LE ROI.

Préparons-nous pour notre hymen. — Ce jour, duc de Bourgogne, sera celui où nous recevrons votre serment, et celui de tous les pairs, pour garantie de notre union ; ensuite, je jurerai ma foi à Catherine (*s'adressant à elle*), et vous me jurerez la vôtre. Et puissent tous nos sermens être fidèlement gardés et suivis du bonheur !

(*Ils sortent*).

LE CHŒUR.

Nous sommes arrivés au terme où notre humble auteur a conduit l'histoire. Ses grossiers pinceaux étaient trop faibles pour son sujet. Obligé de resserrer dans un champ étroit les plus grands personnages, et de ne montrer que par intervalles quelques points brillans du vaste cours de leur

gloire, il demande votre indulgence. Henri, cet astre de l'Angleterre, n'a vécu que peu de jours; mais, ce court espace, il l'a rempli d'une gloire immense. La fortune avait forgé l'épée avec laquelle il conquit le plus beau jardin de l'univers, dont il laissa son fils le maître souverain. Henri VI, couronné dans les langes de l'enfance, roi de France et d'Angleterre, monta après lui sur le trône; mais tant de mains embarrassèrent les rênes de son gouvernement, qu'elles laissèrent échapper la France, et firent couler le sang de l'Angleterre. Nous vous avons souvent offert ces tableaux retracés sur notre théâtre; daignez-donc faire à celui-ci un accueil favorable.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MESURE POUR MESURE.

COMÉDIE.

1603.

10. 17*

NOTICE

SUR

MESURE POUR MESURE.

Le fond de cette pièce est pris d'une nouvelle de Cinthio Giraldi, dont Shakspeare avait pu lire une traduction anglaise dans le *Palace of Pleasure* de Painter. Ce sujet avait déjà été traité en 1578, par un certain George Whetstone, sous le titre de *Promos et Cassandra* (1). L'ouvrage de ce poète, si l'on en croit les critiques anglais, est si mauvais que Shakspeare n'a pu en conserver un seul vers; il paraît cependant y avoir trouvé le germe de quelques combinaisons et l'idée

(1) Le titre entier de la pièce Whetstone est : *Two comical discourses, containing the right excellent and famous history of Promos and Cassandra* : Deux entretiens comiques, contenant la très-belle et très-célèbre histoire de Promos et Cassandra.

de quelques caractères qu'il a développés avec bonheur. Dans la nouvelle italienne, le personnage principal est mis à mort, et le gouverneur a la cruauté d'envoyer la tête à la sœur de ce malheureux, après qu'il a abusé d'elle sous la promesse de l'épouser et de sauver son frère. Ensuite pour réparer l'honneur de la jeune fille outragée, et punir le crime du gouverneur, l'émpereur le condamne à mourir sur l'échafaud après avoir épousé la femme qu'il a trompée. Mais celle-ci demande grâce pour son nouvel époux, et l'obtient.

Whetstone avait déjà corrigé une partie de ces révoltantes absurdités, en supposant que le frère de Cassandra échappe à la mort, par l'humanité du geolier; et Shakspeare en imaginant l'heureux épisode de Marianne, a rendu très dramatique un sujet qui n'eût pas été supportable à la scène. L'absence supposée, et le déguisement du duc pour veiller sur ses ministres, sont aussi de l'invention de Shakspeare.

Les critiques anglais remarquent particulièrement dans cette pièce la scène où Isa-

belle sollicite pour son frère, celle où elle s'entretient avec lui ou avec Marianne, celle enfin où elle demande la grace d'Angelo.

Selon Malone cette comédie aurait été écrite en 1603.

PERSONNAGES.

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGELO, ministre d'état en l'absence du duc.
ESCALUS, ancien seigneur, collègue d'ANGELO.
CLAUDIO, jeune gentilhomme.
LUCIO, jeune homme étourdi et libertin.
DEUX citoyens de Vienne.
VARRIUS, courtisan de la suite du duc, personnage muet.
LE GEOLIER.
THOMAS, } Religieux franciscains.
PIERRE, }
UN JUGE.
LE COUDE, officier de police.
L'ÉCUME, jeune fou.
UN PAYSAN bouffon, domestique de Madame Overdone.
ABHORSON, exécuteur de la haute-justice.
BERNARDINO, prisonnier débauché.
UN JEUNE GARÇON.
ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angelo.
JULIETTE, maîtresse de Claudio.
FRANCISCA, religieuse.
Madame OVERDONE, appareilleuse.
DES GARDES, DES OFFICIERS, etc.

La scène est à Vienne.

MESURE
POUR MESURE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais du Duc.

LE DUC, ESCALUS, SEIGNEURS.

LE DUC.

Escalus!

ESCALUS.

Seigneur?

LE DUC.

Vouloir vous expliquer en détail les principes de l'administration, paraîtrait en moi une affectation de science et de discours inutiles; puisque je sais que vos propres connaissances dans l'art de gouverner, surpassent tous les conseils et toutes les instructions que pourrait vous donner mon expérience. Il ne me reste donc qu'un mot à vous dire; c'est que, votre capacité égalant votre vertu, vous les laissiez agir ensemble, et de concert. Le carac-

tère de mes sujets, les lois de notre cité, le style et les formes de la justice, sont des matières que vous possédez à fond, autant qu'homme que nous ayons vu enrichir l'art et la pratique. Voilà notre commission, que nous voudrions qui fût ponctuellement suivie par vous. — Allez dire à Angelo de se rendre ici. (*Un domestique sort.*) Quelle opinion avez-vous de sa capacité pour nous remplacer? Car vous savez que dans le secret de notre âme, nous l'avons aussi choisi pour nous représenter dans notre absence, que nous l'avons armé de toute la terreur de notre autorité, revêtu de tout l'empire de notre amour, et que nous avons transmis à ses fonctions, tous les organes de notre pouvoir. Que pensez-vous de mon choix?

ESCALUS.

S'il est dans Vienne un homme digne d'être revêtu d'un si grand honneur, et d'une si haute dignité, c'est le seigneur Angelo.

LE DUC.

Le voilà qui vient.

ANGELO *paraissant.*

Toujours soumis aux volontés de votre altesse, je viens savoir vos ordres.

LE DUC.

Angelo, votre conduite passée offre un caractère où l'œil observateur peut lire d'avance toute la suite de votre vie. Ni vous, ni votre mérite ne vous appartiennent en propriété; vous n'a-

vez pas le droit de vous concentrer dans vos propres vertus, et d'en borner l'emploi à votre avantage exclusif. Le ciel se sert de nous, comme nous faisons des torches : ce n'est pas pour elles qu'elles éclairent et brillent ; et si nos vertus restaient ensevelies dans notre sein, ce serait comme si nous ne les avions pas. La nature ne forme les âmes sublimes que pour de grands desseins ; jamais elle ne communique une parcelle de ses dons, qu'en déesse avare et intéressée, qui retient pour elle l'honneur et les droits d'un créancier ; pour ses bienfaits, elle en exige l'usage, et la reconnaissance. Mais j'oublie que j'adresse mes réflexions à un homme qui est en état de puiser dans son propre fonds toutes les instructions qu'il serait, sans cela, de mon ministère de lui donner. Continuez donc, Angelo, d'être ce que vous avez été jusqu'ici. Pendant notre absence, soyez en tout notre représentant. La vie et la mort dans Vienne reposent sur vos lèvres, et dépendent de votre volonté. Le respectable Escalus quoique le premier pourvu par nous, n'est que votre second. Recevez votre commission.

ANGELO.

Mon noble duc, attendez qu'une plus longue epreuve ait mis en évidence ce que je peux valoir, avant d'imprimer sur ma personne le sceau de votre auguste image.

LE DUC.

Ne cherchez point de prétextes ; ce n'est qu'après un choix bien mûr et bien réfléchi que nous vous avons nommé; ainsi, acceptez les honneurs et la place que je vous confie. Les motifs qui pressent notre départ, sont si impérieux, qu'ils se préfèrent à toute autre considération, et me forcent de négliger de plus longues instructions sur des objets importans. Nous vous écrirons, suivant l'occasion et nos intérêts, dans quel état nous nous trouverons. Songez, vous, à être attentif aux événemens qui vous arriveront ici. Adieu : je vous quitte, et vous laisse tous deux avec confiance au soin de remplir les devoirs de vos fonctions.

ANGELO.

Mais du moins, accordez-nous, seigneur, la permission de vous accompagner une partie du chemin.

LE DUC.

Le temps qui hâte mon départ, ne le permet pas; et, sur mon honneur, vous n'avez pas besoin d'avoir ni scrupule, ni crainte : ma puissance est la mesure de la vôtre ; vous pouvez renforcer, ou adoucir la rigueur des lois, selon que votre conscience le jugera convenable. Donnez-moi tous deux la main. Je veux partir incognito : j'aime mes sujets ; mais je n'aime pas à me donner en spectacle à leurs yeux. Quoique leurs applaudissemens soient flatteurs, je n'ai point de goût pour le bruit et les

acclamations de la multitude; et je ne crois pas que le prince, qui les recherche avec trop d'empressement, agisse avec prudence et discrétion.... Encore une fois, adieu.

ANGELO.

Que le ciel assure l'exécution de vos desseins.

ESCALUS.

Qu'il conduise vos pas, et vous ramène heureux dans vos états!

LE DUC.

Je vous rends grace : adieu, tous deux.

(*Le duc sort*).

ESCALUS *à Angelo*.

Je vous prie, monsieur, de m'accorder une heure de libre entretien avec vous; il m'importe beaucoup d'approfondir tous les devoirs de ma place: j'ai reçu une portion de pouvoir; mais je ne suis pas encore bien au fait de son étendue et de sa nature.

ANGELO.

Je suis dans le même cas. — Retirons-nous ensemble, et nous ne tarderons pas à nous satisfaire sur ce point.

ESCALUS.

J'aurai le plaisir de vous accompagner.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une rue de Vienne.

LUCIO ET DEUX CITOYENS.

LUCIO.

Si notre duc et les autres ducs n'entrent pas en accommodement avec le roi de Hongrie, oh! tous les ducs vont tomber sur le roi.

PREMIER CITOYEN.

Le ciel veuille nous accorder sa paix; mais non pas celle du roi de Hongrie!

SECOND CITOYEN.

Ainsi soit-il!

LUCIO.

Vous imitez-là ce dévot pirate, qui se mit en mer avec les dix commandemens, mais qui en effaça un de la table du décalogue.

SECOND CITOYEN.

N'était-ce pas, *tu ne voleras point?*

LUCIO.

Oui; il effaça celui-là.

PREMIER CITOYEN.

Aussi, était-ce-là un commandement qui commandait au capitaine et à ses compagnons de renoncer à leurs fonctions et à leur métier; car ils ne s'embarquaient que pour voler. Il n'y a pas parmi nous tous un soldat, qui, dans l'action de grâces

avant le repas, goûte beaucoup la prière qui demande la paix.

SECOND CITOYEN.

Jamais je n'ai entendu aucun soldat la désapprouver.

LUCIO.

Je vous crois; car vous ne vous êtes jamais trouvé, je pense, aux lieux où l'on disait les grâces.

SECOND CITOYEN.

Non, dites-vous? Au moins une douzaine de fois.

PREMIER CITOYEN.

Eh quoi? En vers apparemment?

LUCIO.

Dans tous les rhythmes et dans tous les langages.

PREMIER CITOYEN.

Je le crois; et dans toutes les religions.

LUCIO.

Sans doute. Pourquoi non? Les grâces sont les grâces en dépit de toute controverse; ainsi, par exemple, tu es un mauvais sujet, en dépit de toute grâce (1).

---

(1) Dans le texte il y a toujours: *Grâce*, au singulier; c'est un jeu de mots sur les disputes inintelligibles auxquelles la *grâce* a donné lieu. WARBURTON.

PREMIER CITOYEN.

Fort bien, nous sommes donc de la même pièce (1).

LUCIO.

Soit; comme le velours et la lisière : tu es la lisière.

PREMIER CITOYEN.

Et toi le velours; superbe velours, en vérité! velours trois fois rapé, je vous le garantis! J'aimerais mieux être la lisière d'un gros drap anglais, que d'être rapé, camme tu es rapé, pour un velours de France (2). Parlé-je d'une manière sensible maintenant?

LUCIO.

Mais je pense que oui; et certainement avec un sentiment douloureux de ce que tu dis. J'apprendrai, par tes propres aveux; qu'il faut boire à ta santé; mais, tant que je vivrai, je me garderai bien de boire après toi.

PREMIER CITOYEN.

Je crois que je me suis fait tort; qu'en dis-tu?

---

(1) *Il n'y a qu'une paire de ciseaux entre nous*; expression proverbiale, qui ne serait pas comprise traduite littéralement.

(2) Allusion fréquente chez Shakspeare, à une maladie que les étrangers appellent mal français, et dont un des effets est de faire tomber les cheveux. On croyait aussi que la maladie se gagnait en buvant dans le même verre que le malade.
JOHNSON.

SECOND CITOYEN.

Oui, sans doute; que tu sois pris, ou que tu ayes échappé.

LUCIO.

Voyez, voyez, voilà madame la calmante qui vient. J'ai attrapé sous son toit des maladies qui peuvent bien monter à...

SECOND CITOYEN.

A quoi, je te prie?

PREMIER CITOYEN.

Devine.

SECOND CITOYEN.

A trois mille dollars par an (1).

PREMIER CITOYEN.

Oui, et plus.

LUCIO.

Une couronne française de plus (2).

PREMIER CITOYEN.

Tu te figures toujours que je suis travaillé par les maladies; mais tu es dans l'erreur; je suis sein.

LUCIO.

Mais cela ne veut pas dire, en santé; tu n'es que vide comme les choses qui sont creuses;

---

(1) Jeu de mots sur la consonnance de *dollars* et *dolours*, *douleurs*. HANMER.

(2) Autre jeu de mots sur *couronne*, pièce de monnaie, et ce que les médecins nomment *corona Veneris*; couronne de Vénus. THEOBALD.

tes os sont creux ; l'impiété a fait de toi sa proie.

(*Madame Overdone paraît.*)

PREMIER CITOYEN.

Hé bien, commère, laquelle de vos hanches a la plus profonde sciatique ?

MADAME OVERDONE.

Allons, allons ; on a arrêté là-bas, et conduit en prison, un homme qui en valait cinq mille comme vous.

PREMIER CITOYEN.

Quel est-il, je vous prie ?

MADAME OVERDONE.

Hé, c'est Claudio, le seigneur Claudio.

PREMIER CITOYEN.

Claudio en prison ? Cela n'est pas.

MADAME OVERDONE.

Et moi, je sais que cela est ; je l'ai vu arrêter ; je l'ai vu emmener ; et il y a bien plus encore : c'est que d'ici à trois jours, il doit avoir la tête tranchée.

LUCIO.

Mais, après tout ce badinage, je ne voudrais pas que cela fût vrai ; en êtes-vous bien sûre ?

MADAME OVERDONE.

Je n'en suis que trop sûre ; et cela, c'est pour avoir engrossé mademoiselle Juliette.

LUCIO.

Croyez-moi ; cela pourrait bien être. Il m'avait

promis de venir me trouver il y a deux heures, et il a toujours été exact à sa parole.

SECOND CITOYEN.

D'ailleurs, je vois que cela se rapproche assez de la conversation que nous avons eue sur pareil sujet.

PREMIER CITOYEN.

Et cela s'accorde parfaitement avec l'ordonnance qu'on a publiée.

LUCIO.

Partons ; allons savoir la vérité du fait.

(*Ils sortent*).

MADAME OVERDONE *seule*.

Ainsi, grâce à la guerre, à la maladie, au gibet, à la misère, je me trouve sans chalands (*Le Bouffon paraît.*) Hé bien, quelles nouvelles ?

LE BOUFFON.

Là-bas, on emmène un homme en prison.

MADAME OVERDONE.

Oui ; et qu'a-t-il fait ?

LE BOUFFON.

Trop de plaisir à une femme.

MADAME OVERDONE.

Mais quel est son délit ?

LE BOUFFON.

D'avoir été pêcher des truites dans la rivière d'autrui.

MADAME OVERDONE.

Quoi! Y a-t-il donc une fille grosse de lui?

LE BOUFFON.

Non : mais il y a une femme qu'il a rendue femme, de pucelle qu'elle était. Vous n'avez donc pas entendu publier l'ordonnance : l'avez-vous entendu ?

MADAME OVERDONE.

Quelle ordonnance, mon ami?

LE BOUFFON.

Que toutes les maisons des faubourgs de Vienne seront abattues.

MADAME OVERDONE.

Et que deviendront celles de la cité?

LE BOUFFON.

Elles resteront pour graine : elles auraient été aussi jetées bas, si un sage bourgeois n'avoit plaidé en leur faveur.

MADAME OVERDONE.

Mais toutes nos maisons de refuge dans les faubourgs seront-elles abattues?

LE BOUFFON.

Jusqu'aux fondemens, ma chère.

MADAME OVERDONE.

Voilà vraiment un changement dans l'état! Que deviendrai-je?

LE BOUFFON.

Allons, rassurez-vous; les bons procureurs ne manquent pas de cliens. Quoique vous changiez de place, vous n'avez pas besoin, pour cela, de changer d'état: je serai toujours votre valet. Allons, du courage; on prendra pitié de vous; vous qui avez presque usé et perdu vos yeux au service, vous serez considérée.

MADAME OVERDONE.

Qu'avons-nous à faire ici? Thomas, retirons-nous.

LE BOUFFON.

Voici le seigneur Claudio, conduit en prison par le geolier, et voilà madame Juliette.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même lieu.

LE GEOLIER, CLAUDIO, JULIETTE, OFFICIERS DE JUSTICE, LUCIO ET LES DEUX CITOYENS.

CLAUDIO, *au Geolier.*

Ami, pourquoi me donnes-tu ainsi en spectacle au public? Conduis-moi à la prison où je dois être enfermé.

LE GEOLIER.

Je ne le fais pas dans le dessein de vous molester; mais par un ordre spécial du seigneur Angelo.

CLAUDIO.

Ainsi, ce demi-dieu de la terre, l'autorité, peut nous faire payer notre délit jusqu'à la dernière rigueur (1) : tels sont les décrets du ciel! Elle frappe qui elle veut, et épargne qui elle veut; et elle est toujours juste.

LUCIO.

Quoi donc, Claudio! Quelle est la cause de cet emprisonnement?

CLAUDIO.

Trop de liberté, Lucio, trop de liberté; comme l'intempérance est la mère du jeûne, de même une liberté dont on fait un usage immodéré, se change en servitude. Comme les rats dévorent les mets empoisonnés, qui les tuent, nos penchans poursuivent un bien fatal dont nous sommes affamés; et dès que nous en goûtons, nous mourons.

LUCIO.

Si je pouvais parler aussi sagement que toi dans les fers, j'enverrais chercher quelques-uns de mes

---

(1) *Au poids*. Métaphore tirée de l'usage de payer au poids l'argent, méthode plus juste et plus sûre que celle de la numération des espèces.

WARBURTHON.

créanciers; et cependant, j'aime encore mieux être un faquin en liberté, qu'un philosophe en prison. Quel est ton crime, Claudio ?

CLAUDIO.

Ce serait le doubler, que de le révéler.

LUCIO.

Quoi? est-ce un meurtre?

CLAUDIO.

Non.

LUCIO.

Une débauche?

CLAUDIO.

Si tu veux lui donner ce nom.

LE GEOLIER.

Allons, marchons, jeune homme; il faut marcher.

CLAUDIO *au Geolier.*

Encore un mot, mon ami. — (*à Lucio*) Lucio, un mot à l'oreille.

LUCIO.

Cent, s'ils peuvent te faire quelque bien. — Est-ce qu'on recherche si rigoureusement la débauche?

CLAUDIO.

Voici ma position. D'après un contrat réciproque et sincère, j'ai acquis la possession du lit de Juliette. Vous la connaissez; elle est entièrement ma femme, si ce n'est qu'il nous manque de l'avoir déclaré, et d'avoir accompli les cérémo-

nies extérieures. Nous n'en sommes point venus-là, uniquement dans la vue de conserver une dot, qui reste dans le coffre de ses parens, auxquels nous avons cru devoir céler notre amour, jusqu'à ce que le temps les réconcilie avec nous. Mais le malheur veut, que le secret de notre union mutuelle se lise en caractères trop visibles sur la personne de Juliette.

LUCIO.

Un enfant, peut-être?

CLAUDIO.

Hélas! oui, malheureusement; et le nouveau ministre qui remplace le duc..,.. je ne sais si c'est la faute et le premier éclat d'une autorité toute nouvelle, ou si le corps de l'état ressemble à un cheval monté par son écuyer, qui, nouvellement en selle, et pour lui faire sentir sa force et son empire, lui enfonce d'abord l'éperon; ou si la tyrannie est attachée à la dignité, ou bien à l'homme qui l'exerce..... Mais ce nouveau gouverneur va me réveiller, pour mon malheur, toutes les vieilles lois pénales, qui, comme une armure antique et rouillée, suspendue à la muraille, étaient restées oubliées pendant le cours de dix-neuf révolutions du Zodiaque, sans qu'aucune d'elles fussent mises à exécution; et aujourd'hui, pour se faire un nom, il vient armer contre moi cette loi assoupie, et si long-temps négligée : sûrement, c'est pour faire parler de lui.

LUCIO.

Je garantirais que c'est-là son but; et ta tête tient par un fil si frêle à tes épaules, qu'une laitière amoureuse pourrait l'abattre d'un soupir. Envoie savoir où est le duc, et porte ton appel devant lui.

CLAUDIO.

J'ai déjà fait des recherches après lui; mais on ne peut le trouver. — Je t'en conjure, Lucio, rends-moi un service : aujourd'hui ma sœur doit entrer en religion, et y commencer l'épreuve de son noviciat. Fais-lui connaître le danger de ma position; implore-la au nom de son frère; prie-la d'employer des amis auprès du rigide ministre; dis-lui d'aller elle-même sonder son cœur. Je fonde là-dessus de grandes espérances; car il est dans les grâces de sa jeunesse un langage muet et touchant, qui est fait pour émouvoir les hommes; elle a aussi un talent heureux, quand elle veut employer les raisonnemens et la parole, et elle pourrait réussir à persuader le ministre.

LUCIO.

Je prie le ciel qu'elle y réussisse, autant pour le salut des autres coupables de ton espèce, et qui, sans cela, seraient en grand danger de subir la peine rigoureuse de leur faute, que pour te conserver la vie que je serais bien fâché que tu perdisses si misèrablement au jeu d'amour. Je vais la trouver.

CLAUDIO.

Je te rends mille grâces, bon ami Lucio.

LUCIO.

D'ici à deux heures,....

CLAUDIO, *au Geolier.*

Allons, geolier, marchons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un couvent de Moines.

LE DUC, et le religieux Thomas.

LE DUC.

Non, vénérable religieux, écartez cette idée; ne croyez point que le faible trait de l'amour puisse percer un sein bien armé. Le motif qui m'engage à vous demander un asyle secret, a un but plus grave et plus sérieux, que les frivoles et extravagans projets de la bouillante jeunesse.

THOMAS.

Votre altesse peut-elle s'expliquer?

LE DUC.

Mon vénérable pere, personne ne sait mieux que vous, combien j'aimai toujours la vie retirée, et combien je me soucie peu de fréquenter les assemblées, que hantent la jeunesse, le luxe, et la folie. J'ai confié au seigneur Angelo, homme d'une

vertu rigide, et accoutumé à dompter ses penchans, mon pouvoir absolu et mon autorité dans Vienne, et il me croit voyageant vers la Pologne; car j'ai eu soin de semer ce bruit dans le peuple, et il a été adopté. A présent, saint religieux, vous allez me demander, pourquoi cette démarche et ce mystère?

THOMAS.

Vous me ferez plaisir de me le dire, seigneur.

LE DUC.

Nous avons des statuts rigoureux et de dures lois, (frein nécessaire à des caractères fougueux) que nous avons laissé dormir depuis dix-neuf ans, comme un lion rassasié dans sa caverne, et qui ne va plus chercher proie. Ces lois sont maintenant dans le cas d'un père indulgent qui a lié un faisceau menaçant de verges, uniquement pour l'attacher en vue de ses enfans, pour l'effroi et non pour l'usage: à la fin, la verge oisive, au lieu d'inspirer la crainte, devient l'objet de leurs railleries. Il en est de même de nos décrets; à force de rester dans l'inertie, sans se relever jamais pour infliger la peine, ils sont morts eux-mêmes; et la licence insulte en face à la justice; l'enfant bat sa nourrice, et toute décence est détruite.

THOMAS.

Il dépendait de votre altesse de débarrasser la justice de ses liens, quand vous le trouveriez bon; et

elle aurait paru plus redoutable dans votre personne, que dans celle du seigneur Angelo.

LE DUC.

Oui; mais j'ai craint qu'elle ne le fût trop. Puisque c'est par ma faute que j'ai laissé prendre à mes sujets tant de licence, ce serait en moi une tyrannie de frapper, et de les punir cruellement pour des transgressions que je leur ai comme ordonnées moi-même; car c'est ordonner les crimes, que de leur laisser un libre cours, et de ne pas les réprimer par le châtiment. Voilà pourquoi, saint religieux, j'ai chargé Angelo de ce redoutable emploi; il peut, à l'abri de mon nom, frapper l'abus au cœur, sans que mon caractère, qui ne sera point exposé à la vue, soit compromis, et en butte à la censure. C'est pour être le témoin caché de son administration, que je veux, sous votre habit, et comme un religieux de votre ordre, visiter et observer à-la-fois et le ministre et le peuple. Ainsi, je vous prie de me donner un habit de votre ordre, et de m'enseigner comment je dois me conduire pour avoir en tout l'air d'un vrai religieux. Je vous donnerai dans un autre moment, à notre loisir, d'autres raisons de ma conduite : à présent, écoutez seulement celle-ci. — Angelo est austère; il est en garde contre la dent de l'envie; à peine avoue-t-il que son sang circule, ou qu'il aime mieux le pain que la pierre : nous allons voir par la suite, si le pouvoir vient à changer son caractère, ce que sont en réalité nos hommes à belles apparences.

SCÈNE V.

Un couvent de Femmes.

ISABELLE ET FRANCISCA.

ISABELLE.

Et sont-ce-là tous les privilèges de vos religieuses?

FRANCISCA.

Ceux-là ne sont-ils pas assez étendus?

ISABELLE.

Oui, sans doute; et ce que j'en dis, n'est pas que j'en désire davantage : au contraire, je souhaiterais qu'une règle plus étroite encore assujettît la communauté des sœurs de Sainte-Claire.

LUCIO, *appelant en dehors.*

Hola, quelqu'un! La paix soit en ces lieux!

ISABELLE.

Qui est-ce qui appelle?

FRANCISCA.

C'est la voix d'un homme. Chère Isabelle, tournez la clef, et sachez ce qu'il veut; vous le pouvez, et moi, non; vous n'avez pas encore prononcé vos vœux; lorsque vous l'aurez fait, il ne vous sera plus permis de parler à un homme qu'en présence de la supérieure; alors, si vous lui parlez, vous ne devez pas lui montrer votre visage; ou, si

votre visage est sans voile, vous ne pouvez pas lui parler. — On appelle encore; je vous prie, répondez-lui. (*Francisca sort.*)

ISABELLE.

Paix et félicité! Qui est-ce qui appelle?

LUCIO *entre.*

Salut, vierge, si vous l'êtes, comme ces joues de rose l'annoncent assez. Pouvez-vous me rendre le service de me faire parler à Isabelle, novice dans ce monastère, et l'aimable sœur de son malheureux frère Claudio?

ISABELLE.

Pourquoi dites-vous, *son malheureux frère?* Permettez-moi cette question; d'autant plus, que je dois vous déclarer à présent, que c'est moi qui suis Isabelle, et sa sœur.

LUCIO.

Aimable et belle novice, votre frère vous dit mille choses tendres; et pour ne pas abuser de votre patience, il est en prison.

ISABELLE.

O malheureuse! Eh! pourquoi?

LUCIO.

Pour une action, qui lui vaudrait de ma part, si je pouvais être son juge, des remercîmens pour punition; il a fait un enfant à sa bonne amie.

ISABELLE.

Monsieur, ne faites pas de moi votre jouet.

LUCIO.

Ce que je vous dis, est la vérité. — Je ne voudrais pas (quoique ce soit mon péché familier d'imiter le vanneau (1) avec les jeunes filles, et de badiner avec elles la langue loin du cœur), prendre cette licence avec les vierges. Je vous regarde comme un objet consacré au ciel, et sanctifié; comme un esprit immortel par votre renoncement à la terre, et auquel il faut parler avec sincérité, comme à une sainte.

ISABELLE.

Vous blasphémez la sainteté, en vous jouant ainsi de moi.

LUCIO.

Ne le croyez pas. Briéveté et vérité, voici le fait: votre frère et sa bien-aimée, se sont embrassés; et comme il est naturel que ceux qui mangent se remplissent, que la saison des bourgeons conduise la sémence d'une terre neuve à la maturité de la moisson; de même son sein fécond annonce son heureuse culture, et son fertile rapport.

ISABELLE.

Y a-t-il quelque fille enceinte de lui? Serait-ce ma cousine Juliette?

LUCIO.

Est-ce qu'elle est votre cousine?

---

(1) Plus le vanneau est loin de son nid, où est son cœur avec ses petits, plus il crie, afin de tromper ceux qui cherchent son nid. SMITH.

ISABELLE.

Par adoption ; comme les jeunes écolières changent leurs noms et s'adoptent l'une l'autre par amitié.

LUCIO.

Eh bien, c'est elle-même.

ISABELLE.

Hé bien, qu'il l'épouse.

LUCIO.

Voilà le point. Le duc est sorti de cette ville d'une étrange manière, et il a laissé plusieurs citoyens distingués, dont je suis un, dans l'espérance d'avoir part à l'administration de l'état : mais nous apprenons par ceux qui connaissent l'intérieur et le secret du gouvernement, que les bruits qu'il a fait répandre, étaient à une distance immense de ses vrais desseins. A sa place, et revêtu de toute son autorité, le seigneur Angelo gouverne l'état ; un homme dont le sang est une écume de neige ; un homme qui ne sent jamais le poignant aiguillon, ni les mouvemens des sens ; mais qui émousse et dompte les penchans de la nature, par l'étude, les privations, et les froides jouissances de l'âme. Lui, pour intimider l'abus et l'ancienne licence, qui ont long-temps rôdé imprudemment auprès de l'affreuse loi, comme les souris autour de la gueule du lion, a déterré un édit, dont la rigoureuse disposition condamne la vie de votre frère ; il l'a fait emprisonner en vertu de

cette loi ; et il suit toute la rigueur littérale du statut, pour faire de lui un exemple. Toute espérance est perdue, à moins que vous n'ayez l'avantage, par vos belles et insinuantes prières, de fléchir Angelo ; et c'est-là le principal but de mon message entre vous et votre malheureux frère.

ISABELLE.

En veut-il donc à sa vie ?

LUCIO.

Il a déja prononcé sa sentence ; et, à ce que j'entends, le geolier a reçu l'ordre pour son exécution.

ISABELLE.

Hélas ! faible créature, quel est mon pouvoir pour lui faire du bien ?

LUCIO.

Essayez le pouvoir des charmes que vous avez reçus.

ISABELLE.

Le pouvoir que j'ai ! Hélas ! je doute...

LUCIO.

Nos doutes sont des traîtres, qui nous font souvent perdre le bien qu'il dépendait de nous de gagner, en nous ôtant par la crainte le courage de le tenter. Allez trouver le seigneur Angelo, et qu'il apprenne par vous, que quand une jeune beauté demande, les hommes sont généreux comme les Dieux ; mais que si elle s'abaisse à supplier, si elle pleure à genoux, tout ce qu'elle demande

est aussi certainement à elle, qu'à ceux-mêmes qui en sont les propriétaires.

ISABELLE.

Je verrai ce que je pourrai faire.

LUCIO.

Mais, sans délai.

ISABELLE.

Je vais m'en occuper sur le champ: et je ne prendrai que le temps d'aller donner connaissance de cette affaire à la supérieure. Je vous rends d'humbles actions de grâce; recommandez-moi à mon frère; ce soir, de bonne heure, j'enverrai l'instruire de mon succès.

LUCIO.

Je prends congé de vous.

ISABELLE.

Cher Lucio, adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans la maison d'ANGELO.

ANGELO, ESCALUS, UN JUGE, LE GEOLIER, OFFICIERS ET SUITE.

ANGELO.

Il ne faut pas que nous fassions de la loi un épouvantail, pour effrayer les oiseaux de proie, et lui laissant cette apparence vaine, jusqu'à ce que, familiarisés par l'habitude de le voir, ils osent venir se percher sur l'objet même de leur terreur.

ESCALUS.

Vous avez raison ; mais cependant, n'aiguisons le glaive de la loi, que pour ouvrir d'abord une légère incision, et non pour frapper des coups mortels. Hélas! cet infortuné, que je voudrais sauver, avait un vertueux père. Daignez considérer, vous que je crois de la vertu la plus stricte, que dans l'effervescence de nos propres passions, si l'occasion avait concouru avec le lieu, et le lieu

avec le désir, et qu'il n'eût fallu, pour obtenir l'objet de nos vœux, que laisser agir la fougue téméraire de nos penchans, il est bien douteux que vous n'eussiez pu quelquefois, dans votre vie, tomber dans la faute même pour laquelle vous le condamnez aujourd'hui, et que vous n'eussiez pas provoqué la loi contre vous.

ANGELO.

Autre chose est d'être tenté, Escalus, autre chose de succomber. Je ne disconviens pas qu'un jury qui condamne un prisonnier à perdre la vie, ne puisse, dans les douze jurés qui le composent, renfermer un ou deux hommes pervers, plus coupables que l'homme auquel ils font le procès; mais la justice saisit le crime où il se montre à elle. Qu'importe aux lois, que des coupables jugent des coupables? Il est tout simple de nous baisser pour ramasser le joyau que nos yeux apperçoivent; nous foulons aux pieds, avec indifférence, le trésor que nous ne voyons pas, sans jamais y songer. Vous ne devez pas tant excuser sa faute, sur la raison que j'aurais pu en commettre de semblables: dites plutôt; lorsque moi, qui le condamne, je tomberai dans la même offense, qu'à l'instant mon jugement actuel soit mon arrêt de mort, et que nulle partialité ne corrompe les lois. Seigneur, sa mort est nécessaire.

ESCALUS.

Qu'il en soit ce que décidera votre sagesse.

ANGELO.

Où est le geolier?

LE GEOLIER.

Me voici à vos ordres.

ANGELO.

Voyez à ce que Claudio soit exécuté demain matin sur les neuf heures; amenez-lui son confesseur; qu'il se prépare à la mort; car il est au terme de son pélerinage. (*Le geolier sort.*)

ESCALUS.

Allons, que le ciel daigne lui pardonner! et qu'il nous pardonne aussi à tous! Quelques hommes prospèrent par le crime, d'autres succombent par la vertu. Il en est qui échappent aux tortures réservées pour le vice, et ne répondent à personne de leurs offenses; d'autres sont condamnés pour une faute unique.

(*Le Coude, l'Écume et le Bouffon entrent avec les Officiers de justice*).

LE COUDE.

Allons, emmenez-les; si ce sont-là des gens de bien dans l'état, que ceux qui ne font autre chose que de commettre leurs désordres dans les maisons de prostitution, je ne connais plus de lois; qu'on les emmène.

ANGELO.

Hé bien, ami, quel est votre nom? et quelle est l'affaire?

LE COUDE.

Sous le bon plaisir de votre grandeur, je suis un pauvre officier de police du duc, et mon nom est le Coude. Je réclame la justice, monsieur, et j'amène ici, devant votre grandeur, deux insignes *bienfaiteurs*.

ANGELO.

Bienfaiteurs? Hé bien, quels sont ces bienfaiteurs? Ne sont-ce pas des malfaiteurs?

LE COUDE.

Sous le bon plaisir de votre grandeur, je ne sais pas bien ce qu'ils sont; mais ce sont de vrais coquins j'en suis sûr, et qui sont exempts de toutes les profanations (1) mondaines, qui sont du devoir de tout bon chrétien.

ESCALUS.

Voilà une histoire bien claire et bien faite: voilà un officier bien sensé.

ANGELO.

Poursuivez: de quelle espèce sont ces deux hommes? le Coude est votre nom? Hé bien, que ne parlez-vous, le Coude?

LE BOUFFON.

Il ne le peut pas, seigneur; il a un trou au coude.

---

(1) Trait contre les puritains, qui déclamaient contre les spectacles. FARMER.

ANGELO, *au Bouffon.*

Qui êtes-vous ?

LE COUDE.

Lui, seigneur? un garçon de taverne, monsieur; un meuble de mauvais lieu; un valet au service d'une femme de mauvaises mœurs, dont la maison, monsieur, a été, comme on dit, démolie dans les faubourgs; et aujourd'hui, elle tient une maison de bains qui, je crois, est aussi une fort mauvaise maison.

ESCALUS.

Comment savez-vous cela ?

LE COUDE.

Ma femme, monsieur, que je *déteste* (1), comme il est vrai que je suis devant le ciel et devant votre grandeur.

ESCALUS.

Comment ? votre femme ?

LE COUDE.

Oui, monsieur, qui, j'en remercie le ciel, est une honnête femme.

ESCALUS.

Et c'est pour cela que vous la *détestez* !

LE COUDE.

Je dis, Monsieur, que je me *détesterai* moi-même, aussi-bien qu'elle; si cette maison n'est

(1) Pour, *atteste*

pas une maison de prostitution, je veux regretter sa vie; car c'est une abominable maison.

ESCALUS.

Comment savez-vous cela, commissaire?

LE COUDE.

Hé, monsieur, par ma femme, qui, si elle avait été adonnée au vice *cardinal* (1), aurait pu être accusée en fornication, en adultère, et en toutes sortes d'impuretés dans cette maison.

ESCALUS.

Par les intrigues de cette femme?

LE COUDE.

Oui, monsieur, par madame Overdone; mais comme elle lui a craché au visage, c'est elle qui l'a provoquée.

LE BOUFFON.

Monsieur, sous le bon plaisir de votre grandeur, cela n'est pas.

LE COUDE.

Prouve-le devant ces *coquins* qui sont ici; prouve-le, *honnête homme*.

ESCALUS, *à Angelo*.

Entendez-vous, comme il se méprend et brouille tout?

LE BOUFFON.

Monsieur, elle est devenue grosse; et ayant en-

(1) Pour, *charnel*.

vie, sous votre respect, de pruneaux cuits (1), nous n'en avions que deux, monsieur, dans la maison, qui étaient alors, comme qui dirait dans un plat de fruit, un plat d'environ trois sols; vos grandeurs ont vu de ces plats; ce ne sont pas des plats de Chine, mais de fort bons plats.

ESCALUS.

Continue, continue; peu importe le plat.

LE BOUFFON

Non, monsieur, pas le moins du monde; vous avez raison, monsieur; mais, au fait. Comme je disais, cette dame le Coude étant, comme je dis, enceinte, et ayant un fort gros ventre, et ayant envie, comme j'ai dit de pruneaux, et n'y en ayant que deux, comme j'ai dit, dans le plat, maître l'Écume que voilà, cet homme-là même, ayant mangé le reste, comme j'ai dit, et, comme je dis, payé pour eux fort honnêtement; car, comme vous savez, maître l'Écume, je ne pourrais vous rendre les trois sols.

L'ÉCUME.

Non vraiment.

LE BOUFFON.

Fort bien: comme vous étiez donc, si vous vous en souvenez, à casser les noyaux des susdits pruneaux.

---

(1) On trouvait toujours des pruneaux cuits dans les maisons de prostitution.

L'ÉCUME.

Oui, je l'ai fait véritablement.

LE BOUFFON.

Allons, fort bien : comme je vous disais donc ; si vous vous le rappelez, que tels et tels étaient incurables de la maladie que vous savez, à moins qu'ils n'observassent un bon régime, comme je vous l'ai dit.

L'ÉCUME.

Tout cela est vrai.

LE BOUFFON.

Allons, fort bien.

ESCALUS.

Allons, vous êtes un sot ennuyeux; au but. Qu'a-t-on fait à la femme de le Coude, dont il ait sujet de se plaindre? Venez tout de suite à ce qu'on lui a fait.

LE BOUFFON.

Votre grandeur ne peut en venir-là encore.

ESCALUS.

Ce n'est pas mon intention, non plus.

LE BOUFFON.

Mais, monsieur, vous y viendrez, avec la permission de votre grandeur; et, je vous en supplie, considérez maître l'Écume, que voilà ici, monsieur. Un homme de quatre-vingt livres sterling par an, dont le père est mort à la Toussaint. — N'était-ce pas à la Toussaint, maître l'Écume.

L'ECUME.

Le soir de la Toussaint.

LE BOUFFON.

Fort bien : j'espère que ce sont-là des vérités. Lui, monsieur, étant assis, comme je dis, sur un tabouret. C'était dans la chambre appelée grappe-de-raisin, où vous aimiez à vous asseoir, n'est-il pas vrai?

L'ECUME.

Oui, je l'aime, parce que c'est une chambre ouverte, et bonne pour l'hiver.

LE BOUFFON.

Allons, fort bien. J'espère que ce sont-là des vérités.

ANGELO, *à Escalus.*

Ce récit durera une nuit de Russie, où les nuits sont les plus longues. Je vais vous quitter, et vous laisser entendre leur affaire, avec l'espérance que vous trouverez matière à les faire fustiger tous.

ESCALUS.

Je m'y attends. Salut, seigneur. (*Angelo sort*). Allons, l'ami, continuez; qu'a-t-on fait à la femme de le Coude, encore une fois ?

LE BOUFFON.

Une fois, monsieur? Il n'y a rien eu qu'on lui ait fait une fois.

LE COUDE.

Je vous en conjure, monsieur; demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE BOUFFON.

Je vous en prie, monsieur, demandez-le moi.

ESCALUS.

Hé bien, qu'est-ce que cet homme lui a fait?

LE BOUFFON.

Je vous en prie, monsieur, considérez bien la face de cet homme-là? — Bon l'Écume, regardez sa grandeur : c'est pour de bonnes vues. Votre grandeur remarque-t-elle sa face?

ESCALUS.

Oui, fort bien.

LE BOUFFON.

Non; je vous prie, remarquez-la bien.

ESCALUS.

Allons, je le fais.

LE BOUFFON.

Hé bien, votre grandeur voit-elle quelque chose de malfaisant dans sa figure?

ESCALUS.

Mais, non.

LE BOUFFON.

Je veux *supposer* (1) sur le livre sacré, que sa figure est ce qu'il a de pire en lui. — Hé bien, si la figure est la pire chose qu'il y ait en lui, comment maître l'Écume pourrait-il faire aucun dommage à la femme du commissaire? Je voudrais bien le savoir de votre grandeur.

---

(1) Pour *déposer*. MALONE.

ESCALUS.

Il a raison : commissaire, que répondez-vous à cela ?

LE COUDE.

Premièrement, s'il vous plaît, la maison est une maison *respectée* (1) ; ensuite, cet homme est un drôle *respecté*, et sa maîtresse est une femme *respectée*.

LE BOUFFON.

Par cette main, monsieur, sa femme est une personne plus *respectée* qu'aucun de nous tous.

LE COUDE.

Maraut, tu mens ; tu mens, méchant valet ; le temps est encore à venir, qu'elle ait jamais été *respectée* avec homme, femme, ou enfant.

LE BOUFFON.

Monsieur, elle a été *respectée* avec lui, avant qu'il l'eût épousée.

ESCALUS.

Lequel est le plus sage ici ? *la justice ou l'iniquité* (2) ? — Cela est-il vrai ?

LE COUDE, *au Bouffon*.

O scélérat, vaurien, pervers *Annibal* (3) ! Moi,

---

(1) Pour *suspectée*, *suspecte*.

(2) C'étaient deux personnages, connus des spectateurs de ce temps-là, qui les avaient vu jouer dans les moralités. Ces deux mots devaient offrir alors des idées particulières, qui se sont perdues depuis. JOHNSON.

(3) Pour *Cannibale*. JOHNSON.

j'ai été *respecté* avec elle, avant que je fusse marié avec elle? Si jamais j'ai été *respecté* avec elle, ou elle avec moi, que votre grandeur ne me croie pas le pauvre officier du duc. Prouve cela, scélérat Annibal, ou j'aurai mon action de *batterie* sur toi.

ESCALUS.

S'il vous donnait un soufflet sur l'oreille, vous pourriez aussi avoir votre action en diffamation.

LE COUDE.

Oh! je remercie bien votre grandeur pour cet avis-là. Qu'est-ce que votre grandeur désire que je fasse de ce scélérat coquin?

ESCALUS.

Mais, officier, par la raison qu'il y a en lui quelques iniquités que tu voudrais découvrir, si tu le pouvais, laisse-le continuer le cours de ses actions, jusqu'à ce que tu saches ce qu'elles sont.

LE COUDE.

Oh! vraiment, je remercie votre grandeur de ce conseil. — Tu vois bien, coquin, ce qui te menace; tu n'as qu'à continuer coquin, tu n'as qu'à continuer.

ESCALUS *à l'Écume*.

Où êtes-vous né, mon ami?

L'ÉCUME.

Ici, dans Vienne, monsieur.

ESCALUS.

Est-il vrai que vous ayez quatre-vingt livres sterling de revenu par an?

L'ÉCUME.

Oui, si c'est votre bon plaisir, monsieur.

ESCALUS.

Bon. — (*au Bouffon.*) De quel métier êtes-vous; l'ami?

LE BOUFFON.

Garçon de taverne, le garçon d'une pauvre veuve.

ESCALUS.

Le nom de votre maîtresse?

LE BOUFFON.

Madame Overdone.

ESCALUS.

A-t-elle eu plus d'un mari en sa vie?

LE BOUFFON.

Neuf, monsieur; Overdone pour le dernier. (1)

ESCALUS.

Neuf! — Approchez-vous de moi, maître l'Écume. Maître l'Écume, je ne voudrais pas que vous fissiez liaison avec des garçons de taverne; ils vous soutireront, maître l'Écume, et vous les ferez pendre: allez-vous-en, et que je n'entende plus parler de vous.

L'ÉCUME.

Je remercie votre grandeur; quant à moi, ja-

(1) *Over-done by the last;* signifie aussi: *épuisée par le dernier*. C'est un jeu de mots qu'on ne peut qu'indiquer.

mais je ne vais dans aucune chambre de taverne, que je n'y sois attiré par quelqu'un.

ESCALUS.

Allons, plus de cela, maître l'Écume : adieu. (*L'Écume sort.*) Venez çà, monsieur le garçon de taverne quel est votre nom, l'ami?

LE BOUFFON.

Pompée.

ESCALUS.

Est-ce-là tout?

LE BOUFFON.

Le derrière, monsieur.

ESCALUS.

Oui, et en bonne foi, le derrière est la plus grande chose qu'il y ait en vous; ensorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes Pompée-le-Grand. Pompée, vous êtes en partie un suppôt de mauvais lieu, Pompée, quoi que vous coloriez la chose sous l'office de garçon de taverne : ne dis-je pas vrai? Allons, avouez-moi la vérité; vous vous en trouverez bien.

LE BOUFFON.

Franchement, monsieur, je suis un pauvre diable, qui voudrais vivre.

ESCALUS.

Comment voudriez-vous vivre, Pompée? Étant un infame agent.... que pensez-vous du métier, Pompée? Est-ce-là un métier honnête et permis?

LE BOUFFON.

Oui, monsieur, si la loi veut le permettre.

ESCALUS.

Mais la loi ne le permettra pas, Pompée, et il ne sera pas permis dans Vienne.

LE BOUFFON.

Votre grandeur est-elle dans l'intention de mutiler et de châtrer toute la jeunesse de la ville?

ESCALUS.

Non, Pompée.

LE BOUFFON.

Hé bien, monsieur, suivant ma petite opinion, elle ira donc toujours-là. Si votre grandeur veut mettre le bon ordre parmi les prostituées et les vauriens, vous n'aurez plus rien à craindre des gens de mon métier.

ESCALUS.

Il y a de jolies petites ordonnances qui commencent à s'exécuter, je peux vous en assurer; c'est une bagatelle; il n'y va que d'être pendu et décapité.

LE BOUFFON.

Si vous pendez et décapitez tous ceux qui commettent ce péché, seulement pendant dix ans, vous ferez fort bien de donner un édit pour trouver des têtes. Si cette loi s'exécute dans Vienne pendant dix ans, je veux arrenter la plus belle maison de la ville, pour trois sols par fenêtre. Si vous vivez assez pour voir cela, dites, Pompée me l'avait bien prédit.

ESCALUS.

Grand merci, bon Pompée; et, pour reconnaître votre prophétie, écoutez-moi bien: — Je vous donne un petit avis: que je ne vous revoie pas devant moi pour aucune plainte quelconque; et qu'on ne vienne pas me dire que vous demeurez encore en pareil lieu; si je vous y retrouve, Pompée, je vous chasserai à grands coups jusqu'à votre tente, et je serai un méchant César pour vous. — Pour vous parler net, Pompée, je vous ferai fustiger; ainsi, pour cette fois, Pompée, allez-vous-en.

LE BOUFFON.

Je remercie votre grandeur de son bon conseil mais je le suivrai, selon que la chair et la fortune me conduiront. — Me fustiger! Non, non: que le voiturier fustige sa rosse; un cœur vaillant n'est point chassé de son métier à coups de fouet.

(*Il sort.*)

ESCALUS.

Approchez, maître le Coude; venez, maître commissaire: combien y a-t-il que vous êtes dans cet emploi de commissaire?

LE COUDE.

Sept ans et demi, monsieur.

ESCALUS.

J'aurais jugé, par votre habileté à l'exercer, qu'il y avait quelque temps que vous l'occupiez. Ne dites-vous pas sept ans entiers?

LE COUDE.

Et une demi-année, monsieur.

ESCALUS.

Hélas! il vous a coûté bien des peines! On ne vous veut pas de bien de vous charger si souvent de tel office; est-ce qu'il n'y a pas dans votre garde des hommes en état de vous suppléer.

LE COUDE.

En bonne foi, monsieur, il y en a bien peu qui aient quelque talent pour cet espèce d'emploi: on les choisit; mais ils me choisissent après pour les remplacer: je le fais pour quelques pièces d'argent, et je vais toujours pour tous les autres.

ESCALUS.

Écoutez-moi: apportez-moi les noms d'environ six ou sept des plus capables de votre paroisse.

LE COUDE.

A la maison de votre grandeur, monsieur?

ESCALUS.

Oui, chez moi. Adieu. (*le Coude sort*). — (*Au Juge*) Quelle heure croyez-vous qu'il est?

LE JUGE.

Onze heures, monsieur.

ESCALUS.

Je vous invite à venir dîner avec moi.

LE JUGE.

Je vous remercie humblement.

ESCALUS.

Je suis bien affligé de la mort de Claudio ; mais il n'y a point de remède.

LE JUGE.

Le seigneur Angelo est bien sévère.

ESCALUS.

Cela est bien nécessaire. La clémence cesse d'être la clémence quand on la prodigue. Le pardon est toujours le père d'un second crime ; mais cependant.... malheureux Claudio!—Il n'y a point de remède. —Venez, monsieur. (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Autre appartement dans la même maison.

LE GEOLIER ET UN VALET.

LE VALET.

IL est occupé à entendre une affaire ; il va venir aussitôt après. Je vais vous annoncer.

LE GEOLIER.

Je vous en prie, faites-le. (*Le valet sort.*) Je viens savoir ses ordres ; il se pourrait qu'il se laissât fléchir. Hélas! le délit de ce malheureux est comme un crime en songe! Tous les âges, toutes les sectes, sont atteints de ce vice, et il faut, lui, qu'il meure pour cela!

ANGELO *paraissant.*

Hé bien, quel sujet vous amène, geolier?

LE GEOLIER.

Est-ce votre intention que Claudio meure demain?

ANGELO.

Ne vous ai-je pas déjà dit qu'oui? N'avez-vous pas l'ordre? Pourquoi venez-vous me le demander une seconde fois?

LE GEOLIER.

J'ai craint d'agir trop précipitamment. Sous votre bon plaisir, j'ai vu quelquefois, qu'après l'exécution, la justice s'est repentie de son arrêt.

ANGELO.

Allez, cela me regarde; faites votre devoir, ou cédez votre place; et l'on peut fort bien se passer de vous.

LE GEOLIER.

Je demande pardon à votre grandeur. — Que fera-t-on, monsieur, de la gémissante Juliette? Elle est bien près de son terme.

ANGELO.

Conduisez-là dans quelque lieu plus convenable, et cela sans délai.

LE VALET *rentrant.*

Il y a ici la sœur de l'homme condamné, qui demande à vous être présentée.

ANGELO, *au Geolier.*

A-t-il une sœur ?

LE GEOLIER.

Oui, seigneur ; une jeune fille très-vertueuse ; et qui est prête à entrer dans une communauté de religieuses, si elle n'y est pas déjà.

ANGELO.

Allons, qu'on la fasse venir, (*le Valet sort.*) (*au Geolier*). — Voyez à ce que la fornicatrice soit transférée ailleurs : qu'on lui fournisse le nécessaire ; mais sans superflu ; je donnerai des ordres pour cela. (*Lucio et Isabelle entrent*).

LE GEOLIER.

Je prends congé de votre grandeur.

ANGELO.

Restez encore un moment, — (*A Isabelle.*) Vous êtes la bienvenue : que désirez-vous ?

ISABELLE.

Vous voyez devant vous une malheureuse suppliante ; je demande à votre grandeur la grâce de m'entendre.

ANGELO.

Voyons, quelle est votre requête ?

ISABELLE.

Il est un vice que j'abhorre plus que tous les autres, et que je voudrais qui fût le moins épargné de la justice ; il répugne à mon cœur de prendre sa défense ; mais, forcée de parler pour l'excu-

ser en ce moment, j'éprouve en moi un combat violent: je le veux, et je ne le veux pas.

ANGELO.

Voyons, le sujet?

ISABELLE.

J'ai un frère qui est condamné à mourir; je vous conjure de condamner sa faute, et non pas mon frère.

LE GEOLIER.

Le ciel veuille te donner les grâces les plus touchantes, pour le fléchir!

ANGELO.

Condamner le crime, et point le criminel! Mais, tout crime est condamné, même avant qu'il soit commis! Ce serait jouer un rôle bien inutile dans ma place, que de trouver les fautes, dont la peine est marquée dans le code de la loi, et de laisser échapper les coupables.

ISABELLE.

O loi juste, mais cruelle! Je n'ai donc plus de frère. — Que le ciel conserve vos jours!

LUCIO, *à Isabelle.*

Ne le quittez pas ainsi; revenez vers lui; priez-le; jettez-vous à ses genoux: attachez-vous à sa robe; vous êtes trop froide; vous ne lui demanderiez qu'une épingle que vous ne pourriez pas le faire avec plus d'indifférence et de froideur: avancez-vous vers lui, vous dis-je.

ISABELLE, *se rapproche.*

Faut-il donc absolument qu'il meure?

ANGELO.

Jeune fille, il n'y a point de remède.

ISABELLE.

Il y en a : je pense que vous pourriez lui pardonner, et que ni le ciel, ni les hommes ne se plaindraient de ce pardon.

ANGELO.

Je ne veux pas lui pardonner.

ISABELLE.

Mais, le pourriez-vous, si vous le vouliez

ANGELO.

Songez que ce que je ne veux pas faire, je ne peux le faire.

ISABELLE.

Mais, vous le pourriez faire, sans nuire à personne au monde, si votre cœur était touché de la même pitié, que le mien sent pour lui.

ANGELO.

Son arrêt est prononcé; il est trop tard.

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Vous êtes trop froide.

ISABELLE.

Trop tard? Non : moi, qui prononce une parole, je peux la révoquer. Soyez bien persuadé d'une chose; c'est que, de toute la pompe qui re-

vêt les grands, ni la couronne du monarque, ni le glaive du ministre, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, rien ne leur sied aussi bien que la clémence. S'il eût été à votre place, et que vous eussiez été à la sienne, vous auriez commis une faute, comme lui; mais lui n'aurait pas été aussi impitoyable que vous.

ANGELO.

Je vous prie, retirez-vous.

ISABELLE.

Je voudrais que le ciel m'eût donné votre puissance, et que vous fussiez Isabelle! En serait il de même alors? Non. Je vous dirais ce que c'est que d'être juge, et ce que c'est que d'être prisonnier.

LUCIO, *à part.*

Bien : appuyez sur cette corde; voilà le vrai ton.

ANGELO.

Votre frère est proscrit par la loi; vous perdez vos paroles.

ISABELLE.

Hélas! hélas! toutes les âmes qui respirent ont été condamnées! Et le Dieu, qui pouvait le plus se venger avec justice, a trouvé un remède pour les sauver! Que seriez-vous, si celui qui est le suprême arbitre des jugemens, vous jugeait à la rigueur sur ce que vous êtes? Oh! réfléchissez à cette pensée, et alors, la clémence viendra se poser sur vos lèvres, et vous serez un homme nouveau.

ANGELO.

Cessez vos plaintes, jeune beauté : c'est la loi, et non pas moi, qui condamne votre frère : il serait mon parent, mon frère, ou mon fils, qu'il aurait le même sort ; il doit mourir demain.

ISABELLE.

Demain ! Oh ! cela est bien précipité ! Épargnez-le, épargnez-le ; il n'est pas préparé à la mort. Même pour nos tables nous tuons le gibier dans la saison ; servirons-nous au ciel des victimes avec moins d'égards que nous ne nous servons nous-mêmes, chétives créatures ? Mon bon !, mon bon seigneur, réfléchissez-y : quel est celui qui est mort pour cette faute ? Il y en a pourtant beaucoup qui l'ont commise.

LUCIO.

Courage ; bien dit.

ANGELO.

La loi, pour être endormie, n'était pas morte ; cette foule de coupables n'auraient pas osé commettre ce délit, si le premier, qui a enfreint la loi, avait été puni de son action : maintenant, la loi est éveillée, elle observe ce qui se passe ; et d'un œil prophétique, elle voit, comme dans un miroir, les crimes futurs. Ceux qui, dans ce moment, ou depuis peu germent dans les cœurs par un excès d'indulgence, qui doivent éclore à leur terme, vont être étouffés par cet exemple de sévérité ; ils n'auront point de successeurs ; ils vont mourir, avant même de commencer d'être.

ISABELLE.

Et cependant montrez quelque pitié.

LUCIO.

J'en montre plus que personne, en faisant justice; car alors j'ai pitié d'hommes que je ne connais pas, et qu'un crime pardonné aujourd'hui perdrait dans la suite; et je fais justice à un homme qui, payant pour une action criminelle, ne vivra plus pour en commettre une seconde. N'insistez plus: votre frère meurt demain; il faut vous y résigner.

ISABELLE.

Ainsi, il faut que vous soyez le premier qui prononciez cet arrêt de mort; et lui, le premier qui le subisse : oh! il est beau d'avoir la force d'un géant; mais c'est une tyrannie, d'en user comme un géant.

LUCIO.

Bien dit.

ISABELLE.

Si les grands de la terre pouvaient disposer du tonnerre, comme un Jupiter, jamais Jupiter ne serait en paix: le plus mince officier occuperait sans cesse son ciel à tonner; on n'entendrait qu'un tonnerre continuel. — Ciel miséricordieux! toi, tu fendras plutôt des traits enflammés de ta foudre ce chêne noueux et impénétrable que l'humble et doux myrthe: mais l'homme, cet être superbe, revêtu d'une autorité passagère, lui qui connaît le moins ce dont il est le plus certain, son exis-

tence fragile comme le verre, se plaît, comme un singe en fureur, à exercer ses bisarres caprices à la face du ciel, et contriste les anges; eux qui à la vue de nos folies, pourraient, à force de rire, perdre leur immortalité.

LUCIO.

Oh! pressez-le, pressez-le, jeune fille; il s'adoucira. Il se rend déjà; je m'en aperçois.

LE GEOLIER.

Prions le ciel qu'elle vienne à bout de le fléchir.

ISABELLE.

Nous ne pouvons jamais voir notre égal dans notre semblable; les grands ont le privilége de badiner avec les anges mêmes; c'est en eux esprit et bonne humeur; dans leurs inférieurs, c'est une profanation digne du supplice.

LUCIO.

Vous êtes dans le bon chemin, jeune fille; appuyez sur cet article.

ISABELLE.

Ce qui n'est qu'un mot d'humeur dans un général, devient dans la bouche du simple soldat, un vrai blasphème.

LUCIO.

Où a-t-elle pris toutes ces réflexions! — Courage, insistez encore là-dessus.

ANGELO.

Pourquoi m'adressez-vous ces comparaisons?

ISABELLE.

Parce que l'autorité, quoique sujette à errer comme les autres, porte avec elle une espèce de remède, qui cicatrise et referme la plaie. Descendez dans votre sein; frappez à la porte de votre conscience, et demandez à votre cœur, s'il se connaît quelque faute qui ressemble à celle de votre frère; s'il avoue qu'il est en lui un penchant corrompu vers le vice dont mon frère est coupable, qu'il ne fasse donc pas retentir dans votre bouche un arrêt de mort contre mon frère.

ANGELO, *à part.*

A mesure qu'elle parle, ses sages réflexions font éclore de nouvelles idées dans mon imagination. (*A Isabelle*) Je vous quitte.

ISABELLE.

Cher seigneur, ne me fuyez pas.

ANGELO.

Je me consulterai. — Venez demain.

ISABELLE.

Daignez écouter par quels moyens je veux vous corrompre; mon bon seigneur, revenez.

ANGELO.

Que dites-vous, me corrompre?

ISABELLE.

Oui, avec des dons que le ciel partagera avec vous.

LUCIO.

Bon, car autrement, vous auriez tout gâté.

ISABELLE.

Ce n'est pas avec des pièces de l'or le plus pur, ni avec des pierres précieuses, qui sont ou riches, ou pauvres, selon la valeur que leur attache la fantaisie; mais avec de vertueuses prières, qui s'élèveront vers le ciel, et s'en ouvriront l'entrée, avant que le soleil se lève; avec des prières adressées par des âmes pures, par de jeunes vierges consacrées aux jeûnes, et dont le cœur n'est dédié qu'à des objets célestes,

ANGELO.

Allons, revenez me voir demain.

LUCIO, *à part à Isabelle.*

Retirez-vous, tout va bien; sortez.

ISABELLE.

Que le ciel veille sur la sûreté de votre *honneur*(1)!

ANGELO, *à part.*

Ainsi-soit-il! car je me sens naître la tentation de perdre ce dont ses prières demandent la conservation.

ISABELLE.

A quelle heure viendrai-je demain retrouver votre grandeur?

---

(1) Ce mot est dans la bouche d'Isabelle un titre équivalent à seigneurie; Angelo le prend à la lettre.

ANGELO.

A toute heure, avant midi.

ISABELLE.

Le ciel préserve votre *honneur*. (*Elle sort avec Lucio*).

ANGELO, *seul*.

De toi, et même de ta vertu! — Que veut dire ceci? Que veut dire ceci? Est-ce sa faute, ou la mienne? De la tentatrice, ou de celui qui est tenté, lequel pèche le plus? Ah! ce n'est pas elle; et ce n'est pas elle qui cherche à me tenter; c'est moi, moi, qui exposé près de la violette, à la vue du soleil, n'exhale pas, comme elle, un pur et doux parfum; mais qui, comme le cadavre, me corromps sous l'influence des rayons bienfaisans qui la font fleurir. Se peut-il, que la pudeur porte à nos sens une impression plus dangereuse, que les tentations d'une femme légère? Tandis que nous n'avons que trop d'inutile et vil terrein, irons-nous démolir le temple de la vertu, pour y planter les semences de nos vices? Oh! ce serait une honte, une ignominie. Que fais-tu, Angelo? Qu'es-tu en ce moment? Veux-tu la convoiter criminellement, pour ces mêmes avantages qui la rendent vertueuse? Ah! que son frère vive. Les voleurs sont autorisés au brigandage, quand leurs juges mêmes volent en secret. Quoi! est-ce que je l'aime... que je désire l'entendre parler encore, et me repaître de la vue de ses beaux yeux? A quel

songe m'arrêté-je? O démon plein de ruse, qui pour surprendre un homme vertueux, armes ton piége de l'appât de la vertu même? La plus dangereuse des tentations, est celle qui nous invite au crime par les attraits de la vertu; jamais la prostituée, avec ses deux forces réunies, les moyens de l'art, et les dons de la nature, n'a fait aucune impression sur mes sens; mais cette fille vertueuse me subjugue tout entier. Jusqu'à ce moment, quand je voyais les autres atteints d'une passion, je souriais, et m'étonnais de leur folie. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Une Prison.

LE DUC, EN HABIT DE RELIGIEUX, LE GEOLIER.

LE DUC.

Salut concierge; car je crois que vous l'êtes.

LE GEOLIER.

Oui, je suis le geo'ier : que désirez-vous, bon religieux?

LE DUC.

Mû par le devoir de ma charité, et par la sainte institution de mon ordre, je viens visiter ici les âmes affligées de cette prison : accordez-moi la permission ordinaire de me les laisser voir, et de m'informer

de la nature de leurs crimes, afin que je puisse leur administrer à propos mes secours spirituels.

LE GEOLIER.

Je ferais davantage pour vous avec plaisir, s'il en était besoin. (*Juliette paraît.*) Tenez, voici une de mes prisonnières, une jeune fille, qui, emportée par les feux de la jeunesse, a terni la fleur de sa réputation; elle est enceinte, et le père de son enfant est condamné à mort; jeune homme bien plus prêt à commettre un second délit, qu'à mourir pour le premier.

LE DUC.

Quand doit-il mourir?

LE GEOLIER.

A ce que je crois, demain. (*A Juliette*). J'ai préparé ce qu'il vous faut; attendez un moment, et l'on vous conduira.

LE DUC, *à Juliette.*

Vous repentez-vous, bel enfant, du péché que vous portez!

JULIETTE.

Oui; et j'en porte la honte avec patience.

LE DUC.

Je vous enseignerai les moyens d'examiner votre conscience, et d'éprouver si votre repentir est solide ou s'il n'est que superficiel.

JULIETTE.

Je l'apprendrai bien volontiers.

LE DUC.

Aimez-vous l'homme qui vous a fait cet affront?

JULIETTE.

Oui, autant que j'aime la femme qui a fait son malheur.

LE DUC.

Ainsi, il paraît que c'est d'un consentement mutuel que votre acte criminel a été commis?

JULIETTE.

Oui, d'un consentement mutuel.

LE DUC.

Votre péché a donc été plus grand que le sien?

JULIETTE.

J'en fais l'aveu, et je m'en repens, mon père.

LE DUC.

Cela est bien juste, ma fille; mais prenez garde que votre repentir ne soit fondé que sur la honte dont il vous a couverte; ce repentir n'est jamais pour nous-mêmes, et n'intéresse en rien le ciel; il montre que si nous n'offensons pas le ciel, ce n'est pas par amour, mais uniquement par crainte.

JULIETTE.

Je me repens de ma faute, parce qu'elle est un péché, et j'en accepte la honte avec joie.

LE DUC.

Persévérez dans ces dispositions. Votre complice, à ce que j'entends dire, doit mourir de-

main ; je vais le visiter et lui donner mes conseils. Que la grâce du ciel vous accompagne ! — *Benedicite*... (*Il sort en priant*).

JULIETTE.

Il doit mourir demain ! ô injuste et cruel amour, qui me laisse une vie, dont toute la consolation est d'éprouver à chaque instant toutes les horreurs de la mort !

LE GEOLIER.

Son sort est bien digne de pitié ! (*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Appartement dans la masion d'Angelo.

ANGELO.

Quand je veux méditer et prier, mes pensées et mes prières se dispersent et s'égarent d'objet en objet ; le ciel a de moi de vaines paroles, tandis que ma passion, sans écouter ce que ma bouche énonce, est fixée sur Isabelle. Le ciel est sur mes lèvres, qui ne font qu'en répéter le nom, et la forte résolution du péché qui est dans mon cœur, y croît et le remplit de plus en plus. L'état, dont je méditais les affaires, devient pour moi comme un bon livre, qui, à force d'être relu souvent, n'inspire plus que l'aversion et l'ennui ; oui, je me sens capable (que nul témoin ne m'entende !) de

changer les vertus de mon grave ministère, pour une plume légère, vain jouet de l'air. O dignité! ô pompe extérieure! qu'il t'arrive souvent d'extorquer le respect de la multitude insensée par l'éclat de tes vêtemens et de ton enveloppe visible, et d'enchaîner les sages séduits à tes fausses apparences! Chair, tu n'es que chair: inscrivez *bon ange* sur la corne du diable, et ce ne sera plus la crête du diable. (*Un valet entre*)

ANGELO.

Hé bien, qui est-là?

LE VALET.

Une jeune fille, nommée Isabelle, une sœur, qui demande à vous parler.

ANGELO.

Va, et montre-lui le chemin. (*Le valet sort*). O ciel! pourquoi tout mon sang se presse-t-il ainsi vers mon cœur, et lui ôte-t-il son action et son ressort, en même-temps qu'il laisse toutes mes autres facultés sans vigueur et sans mouvement? Ainsi la foule insensée se presse autour d'un homme qui s'évanouit; ils viennent tous pour le secourir, et ils ne font que lui intercepter l'air qui le ranimerait; ainsi les sujets d'un monarque bien aimé oublient leur rôle, et emportés par la fougue insensée de leurs respects, s'attroupent sur son passage, et dans des lieux où leur amour inconsidéré paraît nécessairement une injure. (*Isabelle entre.*) — Hé bien, jeune beauté?

ISABELLE.

Je suis venue savoir vos intentions.

ANGELO.

J'aimerais bien mieux que vous pussiez les deviner, que vous voir me demander de vous les dire. — Votre frère ne peut vivre.

ISABELLE.

En est-il ainsi ? Que le ciel conserve votre honneur ! (*Elle va pour se retirer*)

ANGELO.

Et cependant il peut vivre encore un temps, et il se pourrait qu'il vécût aussi long-temps que vous, ou moi ; mais aussi, il faut qu'il meure.

ISABELLE.

Sur votre arrêt ?

ANGELO.

Oui.

ISABELLE.

Quand, je vous supplie ? afin que, dans le répit qui lui est accordé, plus long, ou plus court, il puisse être préparé à sauver son âme.

ANGELO.

Oh ! malheur à ces vices honteux ! Il vaudrait autant pardonner à celui qui vole à la nature un homme déjà formé, qu'à l'insolente débauche de ceux qui impriment l'image du créateur dans des moules prohibés par le ciel ; le crime d'ôter la vie à un homme formé dans des liens légitimes, n'est pas plus grave, que celui de former, dans les

nœuds d'un commerce illicite, un être réprouvé des lois.

ISABELLE.

Telles sont les lois du ciel, et non pas celles de la terre.

ANGELO.

Parlez-vous ainsi ? En ce cas, je vais bientôt vous réduire au silence. Lequel aimeriez-vous mieux, ou que la plus juste des lois ôtât en ce moment la vie à votre frère ; ou de livrer, pour racheter sa vie, votre corps à la douce, mais impure volupté, comme a fait la créature qu'il a déshonorée ?

ISABELLE.

Seigneur, soyez bien persuadé de ce que je vais répondre : c'est que j'aimerais mieux sacrifier mon corps que mon âme.

ANGELO.

Je ne parle point de votre âme ; les péchés que la nécessité nous force de commettre, ne servent qu'à faire nombre, sans nous charger davantage.

ISABELLE.

Que dites-vous ?

ANGELO.

Je ne garantirais pas cette doctrine ; car moi-même je pourrais donner des raisons contre ce que je viens de dire. Répondez-moi à ceci ; moi, qui suis la voix de la loi écrite, je prononce contre votre frère un arrêt de mort ; n'y aurait-il point de la charité dans un péché, qui sauverait la vie de ce frère ?

ISABELLE.

Ah ! daignez le faire ; j'en prends les risques sur mon âme : ce ne serait point un péché, mais un acte de pure charité.

ANGELO.

Si vous vouliez le faire vous-même au péril de votre âme, il y aurait un péché, mais en même-temps autant de charité que de péché.

ISABELLE.

Oh !! si demander la vie de mon frère est un péché, ciel, fais-m'en porter tout le poids ; et si c'est en vous un péché, que de m'accorder ma prière, ma prière, tous les matins, sera que cette faute soit ajoutée aux miennes, et non pas aux vôtres, et que j'en réponde seule.

ANGELO.

Non. Écoutez-moi ; votre idée ne suit pas le sens de la mienne ; ou c'est par ignorance, ou c'est une ruse d'affecter de ne pas m'entendre, et cela n'est pas bien.

ISABELLE.

Que je sois ignorante et pleine de défauts en tout, pourvu du moins que j'aie la conscience que je ne suis pas meilleure.

ANGELO.

Ainsi la sagesse cherche à briller davantage, en s'accusant elle-même : tel le masque nous annonce une beauté cachée avec bien plus d'énergie, que l'éclat même de la beauté sans voile. — Mais,

écoutez-moi bien : pour être bien entendu, je vais parler plus clairement ; votre frere doit mourir.

ISABELLE.

Hélas! Oui.

ANGELO.

Et son délit est tel qu'il doit subir la peine imposée par la loi.

ISABELLE.

Cela est vrai.

ANGELO.

Supposez qu'il n'y ait point d'autre moyen de sauver sa vie, (sans que je consente à ce moyen, ni à aucun autre ; c'est uniquement par forme de conversation) que celui-ci ; que vous, sa sœur, inspirant des désirs à quelque homme, dont le crédit auprès du juge, ou sa propre dignité, pourrait délivrer votre frère des entraves de la loi, qui enchaîne tout dans ses liens, et qu'il n'y eût point d'autre moyen sur la terre de le sauver, que l'alternative, ou de livrer les trésors de vos appas à cet homme que nous supposons, ou de laisser subir la mort au coupable, que feriez-vous?

ISABELLE.

Je ferais, pour mon malheureux frère, tout ce que je ferais pour moi-même ; je veux dire, que si j'étais condamnée à la mort, je porterais l'impression douloureuse du fouet, comme des rubis, et je me dépouillerais, pour aller à la mort, comme j'irais au lit, après lequel j'aurais longtemps soupiré, plutôt que de céder mon corps au déshonneur.

ANGELO.

En ce cas, votre frère mourra.

ISABELLE.

Et ce serait le parti le plus doux; il vaudrait mieux que mon frère subît une fois une mort passagère, que de livrer, pour racheter sa vie, sa sœur à une mort éternelle.

ANGELO.

Et ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que la sentence, contre laquelle vous vous êtes tant récriée?

ISABELLE.

L'ignominie pour rançon, et un libre pardon, sont deux choses bien différentes: un pardon légitime ne ressemble en rien à un rachat honteux.

ANGELO.

Vous paraissiez tout-à-l'heure voir dans la loi un tyran; et vous cherchiez à prouver que la faute de votre frère était plutôt une folie, qu'un vice.

ISABELLE.

Ah! daignez me pardonner, seigneur; il arrive souvent, que, pour obtenir l'objet de nos vœux, nous ne disons pas tout ce que nous pensons; j'excuse un peu le vice que j'abhorre, en faveur de l'homme que j'aime tendrement.

ANGELO.

Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE.

Oui, et mon frère doit mourir, s'il n'y a que lui qui soit tributaire de cette fragilité; mais toute la race humaine en paie à son tour le tribut, et nous héritons tous de la même faiblesse originelle.

ANGELO.

Et les femmes sont fragiles aussi.

ISABELLE.

Oui, comme la glace où elles se mirent, et qui se brise aussi facilement qu'elle reçoit leur visage. Les femmes! (que le ciel les secoure!) Les hommes s'avilissent, en profitant de leur faiblesse. Oui, appellez-nous dix fois fragiles; car nous sommes aussi tendres que l'est notre constitution; crédules, et susceptibles de toutes sortes d'impressions.

ANGELO.

Je le pense comme vous, et d'après ce témoignage de votre propre sexe, permettez que je m'explique avec plus de hardiesse; car je crois que nous autres hommes, nous ne sommes pas faits pour avoir une force à l'épreuve de toutes les fautes. Je vous prends par vos propres paroles : soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire, une femme. Si vous êtes plus, vous n'êtes plus une femme; si vous en êtes une, comme l'annoncent visiblement toutes vos formes extérieures, montrez-le en ce moment, en en faisant le personnage.

ISABELLE.

Je n'entends qu'un langage; mon aimable sei-

gneur, je vous en supplie, parlez-moi comme vous faisiez d'abord.

ANGELO.

Vous allez me comprendre enfin... Je vous aime.

ISABELLE.

Mon frère aima Juliette, et vous me dites qu'il faut qu'il meure pour cela.

ANGELO.

Il ne mourra point, Isabelle, si vous m'accordez votre amour.

ISABELLE.

Je le sais, votre vertu se permet d'affecter l'apparence du vice, pour sonder les autres (1).

ANGELO.

Croyez-moi, sur mon honneur; mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE.

Ah! plus vous serez cru, et moins vous aurez d'honneur. O dessein pernicieux! Hypocrisie, hypocrisie! — Je te démasquerai, Angelo; prends-y bien garde : signe-moi tout-à-l'heure le pardon de mon frère, ou je vais, tant que j'aurai de voix, publier devant l'univers quel homme tu es.

ANGELO.

Qui te croira, Isabelle? Mon nom sans repro-

---

(1) Allusion à la licence que les ministres donnent à leurs espions, de se mêler dans les assemblées, et d'entrer en conversation avec les mécontens, pour extorquer et surprendre leurs secrets. WARBURTON.

che, ma vie austère, mon témoignage contre toi, et mon rang dans l'état, auront tant de prépondérance sur ton accusation, qu'ils étoufferont ton rapport, et que tu seras taxée de calomnie. J'ai commencé, je poursuis, et je lâche la bride à ma passion : donne ton consentement à mes violens désirs; écarte tout scrupule, et ces rougeurs qui ne servent qu'à différer ce que le cœur souhaite. Rachète ton frère, en livrant ta personne à mon amour; autrement, non-seulement il subira la mort, mais ton cruel refus en prolongera l'horreur dans de longs tourmens. Donne-moi ta réponse demain, ou, j'en jure par la passion qui me domine à présent, je deviens un tyran pour tourmenter ton frère. Quant à tes menaces, dis ce que tu voudras; mes mensonges auront plus de crédit que tes vérités. (*Il sort.*)

ISABELLE *seule.*

A qui irai-je porter mes plaintes? Si je redisais ceci, qui me croirait? O bouches funestes, qui portent une seule et même langue pour condamner et pour absoudre; forçant la loi à se plier à leur volonté, enchaînant le juste et l'injuste à leur passion, dont elles les contraignent à suivre le cours. Je vais aller trouver mon frère; quoiqu'il ait succombé par la fougue du sang, cependant il possède une âme si remplie d'honneur, que quand il aurait vingt têtes à offrir sur vingt échafauds sanglans, il les donnerait toutes, plutôt que de permettre que sa sœur livrât son corps à une si déte-

table profanation. Allons, Isabelle, vis chaste; et toi, mon frère, meurs. La chasteté de mon sexe est plus précieuse qu'un frère. Je vais pourtant l'instruire de la proposition d'Angelo, et le préparer à mourir, pour le salut de son âme.

(*Elle sort.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Prison.

LE DUC, CLAUDIO, LE GEOLIER.

LE DUC.

Ainsi, vous espérez donc obtenir votre grâce du seigneur Angelo?

CLAUDIO.

Les malheureux n'ont d'autre remède que l'espérance : j'ai l'espérance de vivre, et je suis prêt à mourir.

LE DUC.

Soyez déterminé à la mort; et soit la vie, soit la mort, l'une ou l'autre vous en paraîtra plus douce. Raisonnez ainsi avec la vie : si je te perds, je perds une chose qui n'est estimée que des insensés. Tu n'es qu'un souffle, (esclave des influences de l'atmosphère) affligeant à chaque instant le séjour où tu habites; tu es le *fou*, jouet de

la mort (1); tu fais mille efforts pour l'éviter, et ta fuite même te précipite dans ses bras. Tu n'as rien de grand, ni de noble; car tous les fruits que tu produis sont impurs et nés dans la fange et la bassesse; tu n'as en toi ni courage, ni fermeté; car tu crains jusqu'au faible dard d'un malheureux reptile : ton plus grand bien, c'est le sommeil; aussi, tu l'invoques souvent, et tu crains la mort, qui n'est rien de plus! Tu n'es jamais toi : ton être n'a rien qui t'appartienne, tu n'existes que par des parcelles de mille graines sorties de la poussière; tu n'es pas heureux; car ce que tu n'as pas, tu te tourmentes sans cesse pour l'obtenir, et ce que tu possèdes tu le dédaignes et l'oublies: tu n'es jamais dans un état constant; aussi changeant que l'astre des nuits, ton être subit sans cesse d'étranges révolutions. Si tu es riche, ta richesse n'est que pauvreté; semblable à l'âne, courbé sous le faix des lingots d'or, tu ne portes tes pesantes richesses que pendant une journée de marche, et la mort vient te décharger de ton fardeau. Tu n'as point d'ami; le fruit de tes propres entrailles, qui te nomme son père, la substance émanée de tes flancs, maudit la goutte, la dartre corrosive et le catharre, de ce qu'ils ne t'achèvent pas assez vîte; tu n'as proprement ni jeunesse, ni vieillesse, mais seulement un sommeil de l'après-

(1) On a déja parlé plusieurs fois de ces personnages dans les anciendes farces, appelées *Moralités*.

dînée, mêlé des rêves du matin et du soir. L'âge heureux de ta jeunesse se passe à mendier ta subsistance à la vieillesse carochime; et lorsque tu es vieux et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni sens, ni membres, ni beauté, pour jouir agréablement de tes trésors. Qu'y a-t-il encore dans ce qu'on appelle la vie? Mille morts cachées : et nous craignons la mort, qui finit tous ces maux bisarres!

CLAUDIO.

Je vous rends grâce. Je vois que demander à vivre, c'est chercher à mourir, et qu'en cherchant la mort, on trouve la vie : qu'elle vienne donc!

ISABELLE, *entrant.*

Y a-t-il quelqu'un? La paix soit dans ces lieux, et la grâce céleste, et une consolante société.

LE GEOLIER.

Qui est-là? Entrez : ce souhait seul mérite un bon accueil.

LE DUC.

Cher Claudio, avant peu, je reviendrai vous voir.

CLAUDIO.

Je vous rends grâces, saint religieux.

ISABELLE, *au Geolier.*

J'ai deux mots à dire à Claudio : voilà l'objet de ma visite.

LE GEOLIER.

Et vous serez bien reçue. — (*A Claudio.*) Tenez, mon cher monsieur, voilà votre sœur.

LE DUC.

Geolier, un mot, s'il vous plaît.

LE GEOLIER.

Autant qu'il vous plaira.

LE DUC.

Conduisez-moi dans un lieu d'où je puisse entendre leur entretien, sans être vu. (*Le Duc et le Geolier sortent*)

CLAUDIO.

Hé bien, ma sœur, qu'elle consolation m'apportes tu ?

ISABELLE.

Hé! comme sont toutes les consolations, fort bonnes, quand elles consolent en effet (1). Le seigneur Angelo, ayant un message pour le ciel, te choisit pour l'y porter, en qualité de son ambassadeur, et pour y être son résident éternel. Ainsi, hâte-toi de faire tous tes préparatifs: tu pars demain.

CLAUDIO.

N'y a-t-il donc point de remède?

ISABELLE.

Point d'autre, que celui de fendre le cœur en deux, pour sauver la tête (2).

---

(1) C'est le sens de M. Eschemburg; ou bien, non pas une consolation en paroles, mais une consolation en action.

(2) C'est-à-dire, *aucun*; expression proverbiale.

CLAUDIO.

Mais, dis-moi, y a-t-il quelque remède?

ISABELLE.

Oui mon frère, tu peux vivre; il est dans le cœur de ton juge une clémence de démon : si tu veux l'implorer, elle sauvera ta vie; mais elle t'enchaînera jusqu'à la mort.

CLAUDIO.

Une prison perpétuelle?

ISABELLE.

Oui, précisément, une prison perpétuelle : tu seras enchaîné à un point fixe (1), eusses-tu tout l'espace de l'univers à ta disposition.

CLAUDIO.

Mais, de quelle nature?...

ISABELLE.

D'une nature, si tu y consentais jamais, à te dépouiller de cette écorce d'honneur qui te couvre, et à te laisser nud.

CLAUDIO.

Fais-moi connaître ce moyen.

ISABELLE.

Je te crains, Claudio, et je tremble que tu ne

---

(1) A un pénible et tourmentant souvenir, que tu ne pourras ni éviter, ni étouffer, l'ignominie de ta sœur et la tienne.
JOHNSON.

veuilles conserver une vie misérable, et que tu n'attaches plus de prix à cinq ou six hivers de plus, qu'à un honneur éternel. Oses-tu mourir? Le sentiment de la mort n'est que dans la crainte, et le malheureux insecte, que nous foulons aux pieds, éprouve des angoisses aussi cruelles qu'un géant en ressent pour mourir. —

CLAUDIO.

Peux-tu me faire cet outrage? Me crois-tu si faible, que je sois incapable d'une résolution courageuse? S'il faut que je meure, j'irai au-devant de la mort, comme un époux au-devant de sa fiancée, et je la presserai dans mes bras.

ISABELLE.

A ce langage, je reconnais mon frère; cette voix est sortie du tombeau de mon père. — Oui, tu dois mourir; tu es trop généreux, pour conserver une vie aux prix de viles bassesses. Ce ministre, masqué d'un extérieur de sainteté, dont l'austère parole et le visage froid glacent le sang de la jeunesse, et font fuir la folie comme la colombe tremblante sous le faucon qui plane au-dessus d'elle; eh bien! c'est un démon; et si l'on épuisait toute l'impureté de son âme, on y trouverait un abyme d'iniquité aussi profond que l'enfer.

CLAUDIO.

Le seigneur Angelo?

ISABELLE.

Oh! il porte la trompeuse livrée de l'enfer, qui

se plaît à revêtir un corps de réprouvé d'ornemens éclatans. — Croiras-tu, Claudio, que si je lui cédais ma virginité, tu pourrais être sauvé de la mort?

CLAUDIO.

O ciel! cela n'est pas possible.

ISABELLE.

Oui, au moyen de ce crime détestable, il te donnerait la liberté de l'offenser impunément. Cette nuit même est le temps où je dois commettre l'action que j'ai horreur de nommer; autrement, tu meurs demain.

CLAUDIO.

Tu ne le feras pas.

ISABELLE.

Oh! si ce n'était que ma vie, je la jetterais pour te sauver, avec autant d'indifférence qu'une épingle.

CLAUDIO.

Je t'en remercie, chère Isabelle.

ISABELLE.

Tiens-toi prêt, Claudio, à la mort pour demain.

CLAUDIO.

Oui. — Mais, quoi! a-t-il donc en lui des passions si violentes, qui lui fassent ainsi insulter la loi? Puisqu'il la viole ainsi lui-même, sûrement ce n'est pas un crime; ou, des sept péchés capitaux, celui-là est le moindre.

ISABELLE.

Que veux-tu dire par *le moindre ?*

CLAUDIO.

Si c'était un péché qui nous damnât, lui, qui est si sage, voudrait-il, pour un plaisir d'un moment, s'exposer à une peine éternelle ? Oh ! Isabelle.

ISABELLE.

Que dit mon frère ?

CLAUDIO.

Que la mort est une chose effrayante !

ISABELLE.

Et une vie honteuse, une chose détestable.

CLAUDIO.

Oui ; mais de mourir, et aller on ne sait où : être gisant dans une froide tombe, et y tomber en corruption ; perdre cette chaleur vitale et douée de sentiment, pour devenir une molle argile ; tandis que l'âme, accoutumée ici-bas à de douces jouissances, se baignera dans les flots brûlans, ou sera plongée dans des régions de glaces éternelles, ou emprisonnée dans les vents invisibles, pour être emportée violemment par les ouragans autour de ce globe suspendu dans l'espace ; ou pour subir des états plus affreux que le plus affreux de ceux que la pensée errante et incertaine imagine en poussant un cri d'effroi ; oh ! cela est trop horrible. La vie de ce monde la plus pénible et la plus odieuse que la vieillesse, ou la misère, ou

la douleur, ou la prison puissent imposer à la nature, est encore un paradis auprès de tout ce que nous appréhendons de la mort.

ISABELLE.

Hélas! hélas!

CLAUDIO.

Ah! que je vive, chère sœur. Le péché que tu commets pour sauver la vie d'un frère, est tellement excusé par la nature, qu'il devient vertu.

ISABELLE.

O brute sauvage, ô lâche sans foi! ô malheureux sans honneur! veux-tu donc vivre par ma honte? N'est-ce pas une espèce d'inceste, que de recevoir la vie du déshonneur de ta propre sœur? Que dois-je penser? Que le ciel m'en préserve! Mais je croirais que ma mère fut infidèle à mon père; car un rejeton si pervers n'est jamais sorti du sang paternel. Reçois mon refus; meurs, péris! Il ne faudrait que fléchir le genou pour te racheter de ta destinée, que je te la laisserais subir: je ferai mille prières pour implorer ta mort, et je ne dirai pas un mot pour te sauver.

CLAUDIO.

Ah! écoute-moi, Isabelle.

ISABELLE.

Oh! loin, loin de moi! oh! c'est une honte! Ta faute n'est pas une faiblesse involontaire; tu as l'habitude du crime. T'accorder de la pitié, ce serait la prostituer; il vaut mieux que tu meures, et au plutôt.

CLAUDIO.

Ah ! daigne m'écouter, Isabelle.

LE DUC, *sortant du lieu où il était caché.*

Accordez-moi d'entendre un mot, jeune sœur, un seul mot.

ISABELLE.

Que me voulez-vous ?

LE DUC.

Si vous pouviez disposer de quelques momens de loisir, je désirerais avoir tout-à-l'heure avec vous un instant d'entretien, et la complaisance que je vous demande importe aussi à vos intérêts.

ISABELLE.

Je n'ai pas de loisir superflu ; le temps que je resterai sera volé à mes autres affaires ; mais je veux bien vous écouter un moment.

LE DUC, *à part à Claudio.*

Mon fils, j'ai entendu tout ce qui s'est dit entre vous et votre sœur. Jamais Angelo n'a eu le projet de la séduire ; il n'a voulu que faire l'épreuve de sa vertu, pour sonder la fragilité humaine, et former son expérience ; elle, qui a dans son âme les vrais principes de l'honneur, lui a fait un refus, qu'il a été fort aise de recevoir. Je suis le confesseur d'Angelo, et je suis instruit de la vérité de ce que je vous dis ; ainsi, préparez-vous à la mort ; ne vous reposez point avec satisfaction sur de vaines espérances qui vous trompent ; il vous faut mourir demain : allez prier, et vous préparer.

CLAUDIO.

Laissez-moi demander pardon à ma sœur. Je suis si détaché de la vie que je veux prier qu'on m'en débarrasse. (*Il sort.*)

LE DUC.

Persévérez dans cette résolution. Adieu.

LE DUC, *au geolier qui rentre.*

Geolier, un mot.

LE GEOLIER.

Que demandez-vous, mon père?

LE DUC.

Qu'au moment même où vous entrez, il vous plaise de vous retirer; laissez-moi un instant avec cette jeune sœur; mes intentions, ainsi que mon habit, vous sont garans qu'elle ne court aucun risque dans ma compagnie.

LE GEOLIER.

A la bonne heure. (*Il sort*).

LE DUC.

La main qui vous a fait belle, vous a aussi fait vertueuse; la beauté qui se prodigue à vil prix, se flétrit bientôt en cessant d'être honnête; mais la pudeur qui est l'âme de votre personne, entretiendra votre beauté dans une fraîcheur durable. Le hasard a amené à ma connaissance l'attaque qu'Angelo vous a faite; et sans les exemples que nous avons de la fragilité de l'homme, je m'étonnerais beaucoup du procédé d'Angelo. Comment

vous y prendriez-vous pour satisfaire ce ministre, et pour sauver votre frere?

ISABELLE.

Je vais, dans ce moment même, résoudre ces doutes; j'aimerais mieux que mon frère subît la mort à laquelle le condamne la loi, que de voir dans mon fils le fruit illégitime du vice. Mais hélas! combien le bon duc est trompé dans Angelo! Si jamais il revient, et que je puisse lui parler, ou je perdrai mes paroles, ou je démasquerai son ministre.

LE DUC.

Cela ne sera pas mal fait; cependant, au point où en sont encore les choses, il éludera votre accusation. Il n'a fait que vous éprouver; ainsi, prêtez bien l'oreille à mes avis; l'envie que j'ai de faire le bien, m'offre un remède. Je me persuade à moi-même que vous pouvez, sans blesser l'honnêteté, rendre un service important à une femme infortunée qui en est digne, conserver sans tache les grâces et l'innocence de votre belle personne, et mériter la faveur du duc, si jamais il revient, et qu'il soit instruit de cette affaire.

ISABELLE.

Découvrez-moi votre pensée; je me sens le courage de faire tout ce qui n'offrira aucune apparence de déshonneur à mon jugement.

LE DUC.

La vertu est pleine d'intrépidité, et une âme

honnête ne connaît pas la crainte. N'avez-vous pas ouï parler de Marianne, la sœur de Frédéric, ce guerrier fameux, qui a fait naufrage?

ISABELLE.

J'ai entendu nommer cette dame, et l'on parle bien de sa réputation.

LE DUC.

Hé bien, cette femme devait être mariée à Angelo; il lui avait engagé sa foi par un serment solemnel; les fiançailles étaient faites, et le jour des noces fixé. Dans l'intervalle du contrat à la célébration du mariage, son frère Frédéric s'est perdu sur la mer, et le vaisseau, qui a fait naufrage, portait la dot de sa sœur. Mais remarquez quel malheur cet accident a produit pour cette pauvre dame; elle perd du même coup un brave et illustre frère, qui l'avait toujours eu pour elle la plus grande tendresse, et avec lui, le nerf de sa fortune, sa dot de mariage; et par suite de ces pertes, son mari fiancé, cet hypocrite d'Angelo.

ISABELLE.

Est-il possible? Quoi! Angelo l'a ainsi délaissée?

LE DUC.

Il la laissée dans les larmes; il n'en a pas essuyé une par la moindre consolation; il a englouti ses sermens, prétendant avoir fait sur elle des découvertes contre son honneur; en un mot, il l'a abandonnée à ses gémissemens, qu'elle pousse encore ac-

tuellement pour l'amour de lui ; et lui, de marbre à ses pleurs, il en est arrosé, mais non pas amolli.

ISABELLE.

Quel mérite auroit la mort d'enlever cette infortunée du monde ! Quelle corruption dans la société, de laisser vivre ce perfide ! — Mais, quel avantage prétendez-vous tirer de tout ceci ?

LE DUC.

C'est une rupture qu'il vous est aisé de renouer ; et par-là, vous sauvez non-seulement votre frère, mais vous vous sauvez du déshonneur.

ISABELLE.

Montrez-moi comment, mon vénérable père.

LE DUC.

Cette infortunée que je viens de vous nommer, conserve toujours dans son cœur sa première inclination, et l'injuste et cruel procédé d'Angelo, qui aurait dû éteindre son amour, n'a fait, comme la digue dans un torrent, que le rendre plus violent et plus impétueux. Retournez vers Angelo ; répondez à sa proposition avec une obéissance qui le satisfasse ; accordez-vous avec lui dans toutes les demandes qui mènent à son but, et ne réservez pour vous que ces conditions : d'abord que vous ne pourrez rester longtemps seule avec lui ; ensuite, qu'il choisisse l'heure de la nuit et du silence, et un lieu convenable en tout point ; ces arrangemens faits et convenus, voici la suite : nous conseillerons à cette fille outragée de se servir de votre rendez-

vous et d'aller le trouver à votre place. Si le secret de leur entrevue vient à se dévoiler dans la suite, cette découverte pourra le déterminer à la récompenser de sa constance; et par cette intrigue, votre frère est sauvé, votre honneur reste intact, la malheureuse Marianne est conduite au bonheur où elle aspire, et ce ministre corrompu est démasqué. Je me charge d'instruire la jeune Marianne, et de lui faire la leçon sur la manière dont elle doit s'y prendre. Si vous avez soin de conduire cette intrigue avec la prudence dont vous êtes capable, le double avantage qui en résultera, absoudra cette ruse de tout reproche. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE.

La seule idée de ce stratagême me satisfait déjà, et j'ai confiance qu'il pourra conduire à une heureuse issue.

LE DUC.

Le succès dépend beaucoup de votre adresse: hâtez-vous d'aller trouver Angelo; s'il vous sollicite de partager son lit cette nuit, promettez-lui de satisfaire ses vœux. Je vais à l'instant à Saint-Luc; c'est-là que dans une ferme solitaire demeure la désespérée Marianne; venez m'y trouver, et terminez promptement avec Angelo, afin de ne pas tarder à me rejoindre.

ISABELLE.

Je vous rends grâce de cet avis consolant. Adieu, vénérable père. (*Ils sortent de différens côtés*).

SCÈNE II.

Une rue devant la prison.

LE DUC, TOUJOURS EN HABIT DE RELIGIEUX, LE COUDE, LE BOUFFON, ET LES OFFICIERS DE JUSTICE.

LE COUDE.

Allons, s'il n'y a pas de remède pour empêcher cet infâme métier de vendre et d'acheter les hommes et les femmes, comme des animaux à la foire, il faudra donc que tout le monde s'abreuve de bâtard rouge et blanc (1).

LE DUC.

O ciel! Quelle est cette espèce?

LE BOUFFON.

Il n'y a jamais eu de joie dans le monde, depuis que, de deux usuriers, le plus joyeux a été ruiné, et le plus pervers a reçu, de par la loi, une robe fourrée pour le tenir chaud; et fourrée de peaux de renard et d'agneau, pour signifier que la fraude, étant plus riche que l'honnête probité, brillera toujours davantage.

---

(1) Bâtard, espèce de vin doux. — Expression amphibologique, pour dire qu'on n'aura plus qu'une famille de bâtards.
ESCHEMBURG.

LE COUDE.

Allons, suivez votre chemin, monsieur. — Dieu vous garde, bon Père-Frère.

LE DUC.

Et vous aussi, bon Frère-Père. Quelle offense cet homme a-t-il faite ?

LE COUDE.

Vraiment, mon père, il a offensé la loi: et, voyez-vous, monsieur, nous le croyons aussi un filou, monsieur; car nous avons trouvé sur lui, monsieur, un étrange rossignol, que nous avons envoyé au ministre.

LE DUC, *au Bouffon.*

Fi, misérable! infâme agent! scélérat corrupteur! Le mal que tu fais faire, est donc ta ressource pour vivre. Réfléchis seulement un instant à ce que c'est que de remplir son estomac, ou couvrir son dos des profits d'une vie si abjecte. Dis-toi à toi-même : C'est du fruit de leurs abominables et brutales accointances que je bois, que je mange, que je m'habille, et que je subsiste. Peux-tu donc croire que c'est une vie d'homme, qu'une existence dépendante de ces degoûtantes abominations? Va, corrige-toi, corrige-toi.

LE BOUFFON.

Il est vrai que cette vie sent mauvais, à quelques égards, monsieur: mais pourtant, monsieur; je vous prouverais.....

LE DUC.

Allons, si le diable t'a donné des preuves pour commettre le péché, tu prouveras aussi que tu es à lui. — Officier, conduisez-le en prison. La correction et l'instruction auront fort à faire, avant que ce grossier animal devienne meilleur.

LE COUDE.

Il faut qu'il comparaisse devant le ministre Monsieur, le ministre lui a déjà donné une leçon : le ministre ne peut supporter un suppôt de débauche. S'il faut qu'il soit un marchand de prostitution, et qu'il paraisse en sa présence, il vaudrait autant qu'il fût à un mille de lui.

LE DUC.

Plût au ciel que nous fussions tous ce que quelques-uns voudraient paraître, exempts de vices comme certains vices sont dénués de feinte.

(*Lucio entre.*)

LE COUDE, *au Duc.*

Son cou sera comme votre ceinture, lié d'une corde, monsieur.

LE BOUFFON.

Je cherche de l'appui ; je demande à grands cris une caution ; voici un honnête homme, et un ami à moi.

LUCIO.

Hé bien, noble Pompée! Quoi! aux talons de

César? Es-tu mené en triomphe? Quoi! n'y a-t-il donc plus de statues de Pygmalion, de femmes récemment animées, qu'on puisse se procurer en mettant la main dans la poche, et la retirant fermée? Que réponds-tu? Ha? Que dis-tu à ce ton, cette manière, cette méthode? Hé, ta réponse n'a-t-elle pas été noyée dans la dernière pluie? Hé bien, que dis-tu, pauvre diable? Le monde va-t-il comme il allait, l'ami? Quelle est la mode à présent? Est-elle d'être sérieux et laconique? Ou comment, enfin? Dis-moi, quelle est la tournure du siècle?

LE DUC.

Toujours de même, et pis encore..

LUCIO.

Comment se porte ma chère mignonne, ta maîtresse? Fait-elle toujours le commerce... Hem?

LE BOUFFON.

D'honneur, monsieur, elle a mangé tout son bœuf, et elle est elle-même à la casserolle.

LUCIO.

Hé! c'est fort bien; cela est bien juste; cela doit être. Toujours votre fraîche catin et votre vieille poivrée. C'est une suite inévitable; cela doit être. Vas-tu en prison, Pompée?

LE BOUFFON.

Hélas! oui, monsieur.

LUCIO.

Hé bien, cela n'est pas mal-à-propos, Pompée. Adieu. Va, dis que je t'y ai envoyé. Est-ce pour dettes, Pompée? ou, pourquoi?

LE COUDE.

Pour être un infâme, un infâme suppôt de mauvais lieux!

LUCIO.

Allons, emprisonnez-le : si la prison est le partage d'un infâme de son métier, eh bien, cela est juste. Oui, il n'y a pas à en douter, c'est un infâme suppôt, et de vieille date, encore; il est né ce qu'il est. Adieu, bon Pompée : recommande-moi à la prison, Pompée. Tu vas devenir un bon mari, Pompée : tu garderas la maison.

LE BOUFFON.

J'espère, monsieur, que votre honnête seigneurie sera ma caution.

LUCIO.

Non, certes; non, je n'en ferai rien, Pompée; ce n'est pas la mode. Je prierai, Pompée, qu'on resserre tes entraves; si tu ne le prends pas en patience, hé bien, tant pis pour toi. Adieu, loyal Pompée. — Dieu vous garde, religieux!

LE DUC.

Et vous aussi.

LUCIO.

Brigitte se met-elle toujours du fard, Pompée? Hem?

LE COUDE, *au Bouffon.*

Allons, allez votre chemin, monsieur; marchons.

LE BOUFFON, *à Lucio.*

Vous ne voulez donc pas être ma caution, monsieur?

LUCIO.

Tantôt, Pompée; pas à présent. — Quelles nouvelles dans le monde, bon religieux; quelles nouvelles?

LE COUDE, *au Bouffon.*

Allons, marchez: avançons, monsieur.

LUCIO.

Va — au chenil, Pompée, va. (*Le Coude, le Bouffon et les Officiers sortent.*) Quelles nouvelles dit-on du duc, Frère?

LE DUC.

Je n'en sais aucune; pouvez-vous m'en apprendre?

LUCIO.

Il y en a qui disent, qu'il est avec l'empereur de Russie; d'autres, qu'il est à Rome: mais devinez-vous où il est?

LE DUC.

Je n'en sais absolument rien. Mais en quelque lieu qu'il soit, je lui souhaite toute sorte de bonheur.

LUCIO.

C'est une folie, un caprice bien bisarre à lui, de

s'évader ainsi de ses États, et d'usurper aux mendians un métier pour lequel il n'était pas né. Le seigneur Angelo fait bien le duc en son absence; il outrepasse même ses pouvoirs.

LE DUC

Il fait très-bien en cela.

LUCIO.

Un peu plus d'indulgence pour le libertinage ne lui ferait aucun tort à lui; il est un peu trop sévère sur cet article, Frère.

LE DUC.

C'est un vice trop répandu; et il n'y a que la sévérité qui puisse en être le remède.

LUCIO.

Oui, en vérité; c'est un vice d'une nombreuse famille; il est fort bien allié; mais il est impossible de l'extirper, Frère, à moins qu'on ne défende de boire et de manger. On dit que cet Angelo n'a pas été formé d'un homme ni d'une femme, suivant les voies ordinaires de la création : cela est-il vrai? Le croyez-vous?

LE DUC.

Hé, comment donc aurait-il été formé?

LUCIO.

Quelques-uns prétendent qu'il est né d'une syrène. D'autres, qu'il a été engendré par deux stockfiches. — Mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, quand il lâche de l'eau, son urine est de la

vraie glace; pour cela, je sais que cela est, et il n'est qu'un automate impuissant; cela est bien certain.

LE DUC.

Vous êtes plaisant, monsieur, et vous avez la parole facile.

LUCIO.

Quelle humeur impitoyable, d'ôter la vie à un homme pour la révolte de la chair? Est-cé que le duc, qui est absent, aurait fait cela? Avant qu'il eût fait pendre un homme pour avoir engendré cent bâtards, il aurait payé les mois de nourrice de mille, il se sentait un peu de ce penchant; il connaissait le service, et voilà ce qui l'a formé à l'indulgence.

LE DUC.

Jamais je n'ai ouï dire que le duc ait été soupçonné d'aimer les femmes; ce n'était pas-là son goût.

LUCIO.

Oh! monsieur, vous êtes dans l'erreur.

LE DUC.

Cela n'est pas possible.

LUCIO.

Quoi? ce n'est pas là le duc? Votre vieille de cinquante ans, qui mendie pour votre ordre, pourrait vous le dire; et l'usage du duc était de mettre un ducat dans sa bruyante écuelle (1) Le duc avait

(1) Les mendians, il y a deux ou trois siècles, portaient une écuelle de bois à couvercle mobile, qu'ils faisaient claquer, pour montrer quelle était vuide. STEEVENS.

ses allures secrètes; il aimait à s'enivrer aussi; je puis vous apprendre cela.

LE DUC.

Vous lui faites injure, très-certainement.

LUCIO.

Monsieur, j'étais son intime; le duc était un homme mystérieux, et je crois que je devine la cause de son évasion.

LE DUC.

Quelle peut en être la raison, je vous prie?

LUCIO.

Oh! non : excusez-moi. — C'est un secret qui doit rester enfermé entre les dents et les lèvres; mais je peux vous le laisser entrevoir. La plupart de ses sujets croyaient le duc un sage.

LE DUC.

Sage; eh mais, il n'y a pas de doute qu'il l'était.

LUCIO.

C'est un homme des plus superficiels, ignorant, et sans aucun fonds.

LE DUC.

C'est, de votre part, ou envie, ou folie, ou erreur : le seul cours de sa vie, et les affaires délicates qu'il a si habilement gouvernées, doivent nécessairement lui assurer une meilleure renommée. — Qu'on le juge seulement sur ce que déposent de lui ses actions, et il paraîtra, aux plus envieux, un homme instruit, un homme d'état, et

un guerrier : ainsi, vous parlez en homme mal informé : ou, si vous êtes bien instruit, c'est donc votre méchanceté qui vous aveugle.

LUCIO.

Monsieur, je le connais bien, et je l'aime.

LE DUC

L'amitié parle avec plus de connaissance, et la connaissance avec plus d'amitié.

LUCIO

Allons, monsieur; je sais ce que je sais.

LE DUC.

J'ai bien d la peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais, si jamais le duc revient dans ses états (comme nous le demandons au ciel tous les jours) faites-moi le plaisir de répondre devant lui sur les faits que vous venez de me débiter. Si c'est la vérité qui vous a fait parler, vous aurez le courage de soutenir ce que vous avez dit; je suis obligé de vous citer devant lui; et, je vous prie, votre nom?

LUCIO.

Monsieur, mon nom est Lucio; bien connu du duc.

LE DUC.

Il vous connaîtra mieux, monsieur, si je vis pour lui parler de vous

LUCIO.

Je ne vous crains pas.

LE DUC.

Oh! je le vois ; vous vous flattez que le duc ne reparaîtra jamais, ou vous me croyez un adversaire trop impuissant ; mais, moi, je vous dis, que je peux vous faire un peu de mal ; vous vous rétracterez sur ces propos.

LUCIO.

Je serai pendu auparavant ; vous ne me connaissez pas, Frère. Mais ne parlons plus de cela. Pouvez-vous me dire, si Claudio doit être exécuté demain ou non ?

LE DUC.

Pourquoi le serait-il, monsieur ?

LUCIO.

Eh! pour avoir rempli une bouteille avec un entonnoir. Je voudrais que le duc, dont nous causons, fût revenu. Ce ministre eunuque dépeuplera ses états à force de continence. Il ne faut pas que les moineaux bâtissent leur nid sous les toits de sa maison ; ce sont des hôtes trop lascifs. Le duc punirait du moins en secret des vices secrets ; jamais il ne les produirait au grand jour. Que je voudrais qu'il fût de retour! En vérité, le pauvre Claudio est condamné pour une gaillardise. Adieu, bon Père. Je vous en conjure, priez pour moi. Le duc, je vous le répète, mangerait bien du mouton les vendredis ; il a passé l'âge maintenant, et cependant je vous dis, qu'il vous caresserait encore une mendiante, quand elle sentirait le pain bis et l'ail.

Dites ; que c'est moi qui vous l'ai dit. Adieu.
(*Il sort*).

LE DUC.

Il n'est puissance ni grandeur parmi les mortels, qui puisse échapper à la censure : la calomnie, ce monstre qui blesse par derrière, frappe la vertu la plus pure. Quel monarque assez puissant, pour enchaîner une langue médisante ? — Mais, qui vient ici ? (*Escalus, le Geolier, Madame Overdone, et les Officiers de justice entrent*).

ESCALUS.

Allons, emmenez-la en prison.

MADAME OVERDONE.

Mon cher seigneur, faites-moi grâce ; vous passez pour être un homme si plein de bonté et de miséricorde, mon cher seigneur !

ESCALUS.

Double et triple avertissement, et toujours coupable du même délit ! Il y a de quoi forcer la clémence même à sortir de son caractère et à agir en tyran.

LE GEOLIER.

Un infâme métier continué pendant onze années ; j'ose l'assurer à votre grandeur.

MADAME OVERDONE.

Seigneur, c'est la délation d'un certain Lucio contre moi ; madame Catherine Keepdown était grosse de lui dans le temps que le duc était encore ici ; il lui a promis de l'épouser ; son enfant aura

un an et trois mois, dès que viendra la saint Jacques et saint Philippe. Je l'ai alimenté moi-même, et voyez comme il a l'indignité de me nuire.

ESCALUS.

Cet homme est un libertin abandonné. — Qu'on le fasse comparaître devant nous. — Conduisez-la en prison : allez, plus de paroles inutiles. (*Les Officiers emmènent Madame Overdone.*) Geolier, mon collègue Angelo ne changera point son arrêt ; il faut que Claudio meure demain ; ayez soin de lui procurer des prêtres et tout ce que conseille la charité, pour le préparer à son sort. Si mon collègue se conduisait d'après le sentiment de ma pitié, Claudio n'en serait pas où il en est.

LE GEOLIER.

Permettez-moi de vous faire observer, que ce bon religieux l'a visité, et lui a donné ses avis pour le préparer à la mort.

ESCALUS.

Ah ! salut, bon religieux.

LE DUC.

Que le bonheur et la bonté vous accompagnent toujours !

ESCALUS.

De quel endroit êtes-vous ?

LE DUC.

Je ne suis pas de ce pays, quoique le hasard en ait fait le lieu de ma résidence pour un temps mar-

qué. Je suis un Frère d'un ordre charitable, tout récemment envoyé par le saint siége, et chargé par sa sainteté d'une affaire particulière.

ESCALUS.

Quelles nouvelles dit-on dans le monde?

LE DUC.

Aucune, si ce n'est qu'il y a une si grande maladie sur la vertu, qu'elle ne finira que par sa ruine : la nouveauté est ce que tout le monde recherche; et il y a autant de danger à viellir dans une même façon de vivre, qu'il y a de vertu à être constant dans une entreprise. Il survit à peine assez de bonne-foi entre les hommes, pour rendre les sociétés sûres; mais il y a encore assez de sûreté entr'eux, pour faire maudire toutes les sociétés. C'est sur cette énigme que roule à-peu-près toute la sagesse du monde. Ces nouvelles sont assez surannées, et cependant ce sont toujours les nouvelles de chaque jour. — Je vous prie, monsieur, dites-moi, quel était le caractère du duc.

ESCALUS.

Un homme qui s'appliquait, plus qu'à tout autre soin, à celui de se connaître lui-même.

LE DUC.

A quels plaisirs était-il adonné?

ESCALUS.

Il avait plus de plaisir de voir les autres en joie, qu'il n'en marquait lui-même pour tout ce qui cher-

chait à lui en procurer. Un homme d'une rare tempérance! Mais laissons-le à ses aventures, en priant le ciel, qu'elles soient heureuses; et faites-moi le plaisir de m'apprendre, comment vous trouvez Claudio préparé. On m'a fait entendre, que vous lui avez fait une visite.

LE DUC.

Il déclare qu'il n'a point à se plaindre de son juge, et il se soumet avec une humble résignation à l'arrêt de la justice. Cependant, il s'était forgé, par une suite de la faiblesse humaine, plusieurs espérances trompeuses sur la vie; je suis venu à bout, avec le temps, de lui en faire sentir la vanité, et maintenant il est résigné à mourir.

ESCALUS.

Vous vous êtes acquitté envers le ciel des devoirs de votre état, et envers le prisonnier de la visite et des soins charitables que vous lui deviez. J'ai sollicité pour ce jeune infortuné, et j'ai fait tout ce que je pouvais faire sans compromettre la discrétion; mais j'ai trouvé mon collègue si sévère, qu'il m'a forcé de lui dire, qu'il était la justice même.

LE DUC.

Si sa propre conduite répond à la rigueur de ses jugemens, il n'y a rien à lui reprocher; mais s'il lui arrive de succomber par quelque faiblesse, alors il s'est condamné lui même.

ESCALUS.

Je vais visiter le prisonnier. Adieu. (*Escalus*

et le Geolier sortent.) Que la paix soit avec vous! Celui qui veut tenir le glaive du ciel, doit être aussi saint, qu'il est sévère. Il doit se sentir armé d'une grâce assez puissante, pour éviter les tentations du vice, et marcher dans la vertu, pesant exactement les fautes d'autrui dans la balance où il pèse les siennes. Malheur à celui, dont le glaive cruel tue pour des fautes où l'entraîne son propre penchant! Six fois honte sur Angelo, si, en déracinant les vices de mes états, il laisse croitre les siens. — Oh! quelle corruption l'homme peut cacher dans son cœur, quoiqu'au dehors il montre les traits d'un ange! Comme l'hypocrite plongé dans le crime, et abusant le monde par ses intrigues, attire a lui la puissance et les honneurs avec des fils de toile d'araignée! Il faut que j'oppose la ruse au vice. Ce soir, Angelo recevra dans son lit, son ancienne fiancée, méprisée de lui jusqu'à ce jour. Ainsi un vertueux mensonge trompera la perfidie, et un déguisement sauvera un outrage à la vertu, et consommera un ancien engagement.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans la maison de Marianne.

MARIANNE *assise*, UN JEUNE GARÇON.

LE JEUNE GARÇON, *chantant*

« ÉCARTE, oh! écarte ces lèvres, ces lèvres si » douces et si parjures; et ces yeux, brillans » comme le jour naissant, flambeaux qui trompent et égarent l'aurore. Mais, rends-moi mes » baisers, rends-les-moi, ces baisers qui scellèrent » mon amour, et qui le scélèrent en vain ».

MARIANNE.

Interromps tes chants, et hâte-toi de te retirer. J'apperçois l'homme consolant, dont les sages avis ont souvent calmé les cris de ma douleur. (*Le jeune garçon sort. Le duc entre.*) J'implore votre pardon, mon cher monsieur; et je voudrais bien que vous ne m'eussiez pas trouvée si occupée de chants. Excusez-moi, et daignez m'en croire sur

ce que je vous assure. — Ces chants adoucissaient mes chagrins; mais ils sont loin de m'inspirer de la joie.

LE DUC.

La musique n'est pas un mal; quoique souvent son charme ait la puissance de faire du mal un bien, et d'exciter le bien à produire le mal. — Je vous prie, dites-moi, quelqu'un est-il venu me demander ici aujourd'hui? J'ai promis que je serais chez vous vers cette heure.

MARIANNE.

Personne n'est venu vous demander; je suis restée ici tout le jour.

(*Isabelle entre.*)

LE DUC, *à Marianne.*

Je vous en crois sans hésiter. L'heure est venue; c'est justement à présent. Je vous demanderai votre absence pour quelques momens. Il se pourrait bien que je vous rappelasse bientôt pour quelque chose qui vous sera avantageux.

MARIANNE.

Je suis toujours dévouée à vos conseils.

(*Elle sort.*)

LE DUC, *à Isabelle.*

Nous nous rencontrons fort à propos, et vous êtes la bienvenue. Quelles nouvelles de ce digne ministre.

ISABELLE.

Il a un jardin entouré d'un mur de brique, dont

le côté du couchant regarde un vignoble; ce vignoble est fermé par une porte en planches, qu'ouvre cette grosse clef; cette autre clef ouvre une petite porte, qui, du vignoble, conduit au jardin; c'est-là que je lui ai promis d'aller le trouver au milieu de la nuit.

LE DUC.

Mais, connaissez-vous assez les lieux, pour trouver votre chemin?

ISABELLE.

J'ai pris avec soin tous les renseignemens nécessaires; et par deux fois il m'a montré le chemin en me parlant tout bas, par des signes muets, et avec une exactitude criminelle.

LE DUC.

N'êtes-vous point convenue avec lui d'autres indices, qu'il faille observer.

ISABELLE.

Non, point d'autre; seulement un rendez-vous dans les ténèbres; et je lui ai bien fait entendre que mon tête-à-tête avec lui ne pouvait être que bien court; car je lui ai déclaré que je serais accompagnée d'un domestique, qui m'attendrait, et qui était persuadé que j'allais voir mon frère.

LE DUC.

Tout est bien arrangé; je n'ai pas encore dit un mot de tout cela à Marianne. — (*Il l'appelle*) Êtes-vous-là, Marianne? Venez. (*à Marianne qui*

rentre). Je vous en prie, faites connaissance avec cette jeune personne; elle vient pour vous faire du bien.

ISABELLE.

Je désire la même chose.

LE DUC, *à Marianne.*

Êtes-vous persuadée que je m'intéresse à vous?

MARIANNE.

Bon religieux, je le sais, que vous vous y intéressez, et j'en ai des preuves.

LE DUC.

Prenez donc votre jeune compagne par la main; elle a une confidence à vous faire. J'attendrai votre loisir : mais hâtez-vous; l'humide nuit s'approche.

MARIANNE, *à Isabelle.*

Voulez-vous faire un tour de promenade à l'écart? (*Elles sortent toutes deux.*)

LE DUC *seul.*

O grandeur! des millions d'yeux perfides sont attachés sur toi! Des volumes de rapports, composés de récits contradictoires, courent le monde sur tes actions! Mille esprits inquiets te prennent pour l'objet de leurs rêves insensés, et te tourmentent dans leur imagination. (*Marianne et Isabelle rentrent*). Soyez les bienvenues. Hé bien, êtes-vous d'accord?

ISABELLE.

Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez.

LE DUC.

Non seulement, je l'approuve, mais je l'en prie.

ISABELLE, *à Marianne.*

Vous n'avez que très-peu de chose à lui dire; quand vous le quitterez, dites lui simplement, à voix basse : *à présent*, *souvenez-vous de mon frère.*

MARIANNE.

Reposez-vous sur moi.

LE DUC.

Et vous, aimable fille, n'ayez aucun scrupule; il est votre mari par un contrat; il n'y a aucun péché à vous réunir ainsi; et la justice de vos droits à sa possession absout cette tromperie. Allons, partons; notre moisson sera bientôt mûre, et il faut semer à l'instant. (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Chambre dans la Prison.

LE GEOLIER ET LE BOUFFON.

LE GEOLIER.

VENEZ ÇA. — Pouvez-vous trancher la tête d'un homme?

LE BOUFFON.

Si l'homme est garçon, je le peux, monsieur : mais si c'est un homme marié, il est le *chef* de sa femme, et je ne pourrais jamais trancher un *chef* de femme.

LE GÉOLIER.

Allons, laissez-là vos équivoques, et faites-moi une réponse directe. Demain matin, Claudio et Bernardino doivent être exécutés. Nous avons ici, dans notre prison, l'exécuteur ordinaire, qui a besoin d'un aide dans son office; si vous voulez prendre sur vous de le seconder, cela vous rachètera de vos fers; sinon, vous ferez tout votre temps de prison, et vous n'en sortirez qu'après avoir été impitoyablement fouetté; car vous avez été un infâme suppôt de débauche.

LE BOUFFON.

Monsieur, j'ai été, de temps immémorial, un entremetteur illégitime; mais, pourtant, je serai satisfait de devenir un bourreau légitime. Je serais bien aise de recevoir quelque leçon de mon collègue.

LE GEOLIER.

Oh là, Abhorson! Où est Abhorson? Êtes-vous-là?

ABHORSON, *entrant.*

M'appelez-vous, monsieur?

LE GEOLIER.

Tenez, voici un homme qui sera votre aide dans votre exécution de demain; si vous le jugez à-propos, arrangez-vous avec lui à l'année, et qu'il loge ici dans la prison; sinon, servez-vous de lui dans la circonstance présente, et congédiez-le après; il ne peut pas faire le renchéri avec vous; il a été entremetteur.

ABHORSON.

Un entremetteur ! monsieur ! fi donc ! il déshonorera notre art.

LE GEOLIER.

Allez, vous vous valez bien ; une plume ferait pencher la balance entre vous deux. (*Il sort*).

LE BOUFFON.

Je vous prie, monsieur, par votre bonne grâce, (car sûrement vous avez bonne grâce, et bonne mine, si ce n'est que vous avez une mine à pendre,) est-ce que vous appellez, monsieur, votre occupation un art ?

ABHORSON.

Oui, monsieur, un art.

LE BOUFFON.

La peinture, monsieur, à ce que j'ai ouï dire, est un art ; et vos prostituées, monsieur, qui font une portion de mon ministère, faisant usage de la peinture, prouvent que mon occupation est un art ; mais quel art peut il y avoir à pendre, c'est ce que, dussé-je être pendu, je ne peux imaginer.

ABHORSON.

Monsieur, c'est un art.

LE BOUFFON.

La preuve.

ABHORSON.

La dépouille de tout honnête homme convient au voleur ; si elle parait trop mince au voleur,

l'honnête homme la croit bien assez bonne pour lui ; et si elle est trop bonne pour un voleur, le voleur pourtant la croit trop mesquine pour lui : ainsi, bonne ou mauvaise, la dépouille de tout honnête homme convient au voleur (1).

LE GEOLIER *rentrant*.

Êtes-vous arrangés ?

LE BOUFFON.

Monsieur, je veux bien le servir ; car je trouve que votre bourreau fait un métier plus pénitent et plus humble que votre entremetteur. Il demande pardon bien plus souvent.

LE GEOLIER, *au Bourreau*.

Vous, préparez le billot, et votre hache, pour demain quatre heures.

ABHORSON, *au Bouffon*.

Allons, entremetteur, je vais t'instruire dans ma profession, suis-moi.

LE BOUFFON.

J'ai bonne envie d'apprendre, monsieur ; et

---

(1) Le raisonnement du bourreau est semblable à celui du Bouffon ; celui-ci revendique dans son métier les filles publiques, comme faisant partie de son occupation, et, en vertu du fard dont elles se peignent le visage, veut les enrôler dans la communauté des peintres : de même le bourreau réclame ses droits sur les voleurs, comme des objets de son métier ; et en conséquence, il veut ranger les bourreaux dans la confrérie des tailleurs. On sait que la dépouille du supplicié appartient au bourreau. WARBURTON.

j'espère que si vous avez occasion de m'employer à votre service, vous me trouverez adroit; car en bonne foi, monsieur, je vous dois, pour vos honnêtetés, de bien vous servir.

(*Il sort avec Abhorson.*)

LE GEOLIER.

Faites venir ici Bernardino et Claudio; l'un a toute ma pitié; je n'en ai pas un grain pour l'autre, qui est un assassin...... fût-il mon frere. (*Claudio entre.*) Voyez, Claudio; voici l'ordre pour votre mort. — Il est à présent, minuit plein; et demain, à huit heures du matin, vous serez fait immortel. Ou est Bernardino?

CLAUDIO.

Plongé dans un sommeil aussi profond, que l'innocent voyageur, lorsque la fatigue a pénétré ses os épuisés; il ne veut pas s'éveiller.

LE GEOLIER.

Quel moyen de lui faire aucun bien? — Allons, il faut vous préparer. — Mais, écoutons; quel est ce bruit? (*On frappe à la porte.*) Que le ciel vous donne ses consolations. — (*Claudio sort.*) Tout à l'heure. — J'espère que c'est ou quelque grâce, ou quelque répit pour l'aimable Claudio. — (*Au Duc qui entre.*) Salut, bon père.

LE DUC.

Que les anges de la nuit les plus propices vous environnent, bon Geolier! qui est venu ici à ces heures?

LE GEOLIER.

Personne, depuis l'heure du couvre-feu.

LE DUC.

Isabelle n'est pas venue?

LE GEOLIER.

Non.

LE DUC.

Elle va donc venir avant peu?

LE GEOLIER.

Quelle consolation y a-t-il pour Claudio?

LE DUC.

Il y en a quelqu'une en espérance.

LE GEOLIER.

Ce ministre est bien dur.

LE DUC.

Non pas, non pas; sa conduite marché sur une ligne parallèle, avec la ligne de son exacte justice; par une sainte et austère abstinence, il dompte en lui-même le penchant vicieux, que son zèle, armé du pouvoir, cherche à corriger dans les autres. S'il était souillé du vice, qu'il châtie, il serait alors un tyran; mais, d'après sa propre conduite, il n'est que juste. — (*On frappe*). Les voilà venus. (*Le Geolier sort.*) — C'est un geolier bien humain; il est bien rare de trouver dans un geolier un ami des hommes. — Hé bien, quel est ce bruit? Il faut qu'il soit possédé d'une grande hâte, l'esprit qui offense de ces terribles coups l'insensible porte.

LE GEOLIER *rentre parlant à quelqu'un à la porte.*

Il faut qu'il reste-là, jusqu'à ce que l'officier se lève pour le faire entrer; on vient de l'appeler.

LE DUC.

N'avez-vous point encore de contr'ordre qui défende d'exécuter Claudio demain?

LE GEOLIER.

Aucun, monsieur; aucun.

LE DUC.

Geolier, le jour est prêt à paraître: hé bien, vous aurez des nouvelles avant le matin.

LE GEOLIER.

Cela n'est pas impossible; et cependant je crois qu'il ne viendra point de contr'ordre; nous n'avons point d'exemple pareil. D'ailleurs, le seigneur Angelo, sur le siége même de son tribunal, a déclaré le contraire en public.

(*Le Messager entre.*)

LE DUC.

Cet homme est un des gens du seigneur Angelo.

LE GEOLIER.

Et c'est peut-être la grâce de Claudio qui arrive.

LE MESSAGER

Mon maître vous envoie ces ordres; et il m'a de plus chargé de vous dire de bouche, que vous ayez à ne pas vous écarter le moins du monde de ce qu'il vous prescrit, ni pour le temps, ni pour

l'objet, ni pour les circonstances. Bon jour; car, à ce que je présume, il est presque jour.

LE GEOLIER.

J'obéirai à ses ordres. (*Le Messager sort.*)

LE DUC; *à part, tandis que le Geolier lit la lettre.*

C'est la grâce de Claudio, achetée par le crime même, pour lequel on devrait punir celui qui en accorde le pardon. Le crime se propage rapidement quand il naît dans le sein de l'autorité; quand le vice fait grâce, le pardon s'étend si loin, que la faute devient chère, et le coupable un ami. — Hé bien, Geolier, quelles nouvelles?

LE GEOLIER.

Je vous l'ai dit; le seigneur Angelo, selon toute apparence, me croyant négligent dans mon devoir, me réveille par cet avis extraordinaire, et selon moi, fort etrange, car il ne l'avait jamais donné jusqu'à ce jour.

LE DUC.

Lisez, je vous prie.

LE GEOLIER *lisant.*

Quelque chose que vous puissiez entendre de contraire, que Claudio soit exécuté à quatre heures, et Bernardino dans l'après-midi; et pour ma plus grande satisfaction, ayez à m'envoyer la tête de Claudio à cinq heures. Songez à ce que tout cela soit ponctuellement exécuté; et sachez que cela importe plus que je ne dois vous le dire. Ainsi, ne manquez

pas à votre devoir ; vous en répondrez sur votre tête.
— Que dites-vous à cela, bon religieux ?

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est, que ce Bernardino, qui doit être exécuté dans l'après-dînée ?

LE GEOLIER.

Un bohémien de naissance, mais qui a été nourri et élevé ici ; il y a neuf ans qu'il est dans les prisons.

LE DUC.

Comment se fait-il, que le duc absent ne lui ait pas rendu sa liberté, ou ne l'ait pas fait exécuter ? J'ai ouï dire que tel était son usage.

LE GEOLIER.

Les amis du prisonnier ont toujours si bien fait, qu'ils ont obtenu des répits successifs pour lui ; et dans le fait, son délit, jusqu'au temps du ministère actuel d'Angelo, n'avait été constaté par des preuves certaines.

LE DUC.

Et sont-elles complettes à présent ?

LE GEOLIER.

Très-manifestes ; et il ne les nie pas lui-même.

LE DUC.

A-t-il montré dans la prison un vrai repentir ? Paraît-il touché ?

LE GEOLIER.

C'est un homme qui n'a pas de la mort une idée plus terrible que d'un sommeil d'ivresse ; sans sou-

ci, parfaitement indolent, et ne s'embarrassant ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir; insensible à l'idée de mourir, et qui mourra dans l'impénitence.

LE DUC.

Il a besoin de conseils.

LE GEOLIER.

Il n'en écoutera aucun; il a toujours eu la plus grande liberté dans la prison. Vous lui donneriez les moyens de s'en évader, qu'il n'en voudrait rien faire. Il est ivre les trois quarts de la journée, s'il n'est pas ivre pendant plusieurs jours entiers. Nous l'avons souvent réveillé, comme pour le conduire à l'échafaut; nous lui avons montré un ordre contrefait; cela ne l'a pas ému le moins du monde.

LE DUC.

Nous reparlerons de lui dans un moment. — Geolier, l'honnêteté et la fermeté d'ame sont peintes sur votre front; si je n'y lis pas votre vrai caractère, mon ancienne connaissance des physionomies me trompe bien; mais dans la hardiesse de ma confiance et de mon expérience, je veux m'exposer au risque de l'épreuve. Claudio, que vous avez-là l'ordre de faire exécuter, n'a pas plus prévariqué contre la loi, qu'Angelo même qui l'a condamné. Pour vous faire entendre clairement ce que je vous avance-là, je ne demande que quatre jours de délai; et pour cela, il faut que vous m'accordiez à l'instant une complaisance dangereuse.

LE GEOLIER.

En quoi, bon religieux, je vous prie?

LE DUC.

Celle de différer son exécution.

LE GEOLIER.

Hélas! Comment puis-je le faire? Ayant l'heure fixée; et un ordre exprès, sous peine d'en répondre moi-même, de présenter sa tête à la vue d'Angelo? Je risquerais de me mettre dans le cas où est Claudio, si je manquais d'un point à ce qui m'est ordonné.

LE DUC.

Par le vœu sacré de mon ordre, je suis votre caution, si vous voulez suivre mes instructions. Qu'on exécute ce Bernardino, ce matin, et qu'on porte sa tête à Angelo.

LE GEOLIER.

Angelo les a vus tous deux, et il reconnaîtra les traits.

LE DUC.

Oh! la mort est habile à les défigurer, et vous pouvez encore y aider vous-même. Rasez la tête et liez la barbe, et dites que c'a été le desir du patient d'être ainsi rasé avant sa mort; vous savez que cela arrive souvent. S'il vous revient autre chose de cette affaire que des remercîmens et votre fortune, je jure par le saint que je révère pour patron, que je vous défendrai moi-même au péril de ma vie.

LE GEOLIER.

Pardonnez, bon père ; mais cela est contre mon serment.

LE DUC.

Est-ce au duc, ou au ministre que vous avez fait votre serment ?

LE GEOLIER.

Au duc, et à ses représentans.

LE DUC.

Penserez-vous que vous n'aurez commis aucune offense, si le duc garantit la justice de votre conduite ?

LE GEOLIER.

Mais, quelle vraisemblance y a-t-il qu'il l'approuvera ?

LE DUC.

Non pas seulement de la vraisemblance, mais la certitude. Cependant, puisque je vous vois si timide, que ni ma robe, ni mon intégrité, ni mes raisons et mes instances, ne peuvent réussir à vous ébranler, j'irai plus loin que je n'avais intentions de le faire, pour dissiper toutes vos alarmes. Voyez-vous, voilà la main et le sceau du duc ; vous connaissez son écriture, je n'en puis douter, et le cachet ne vous est pas étranger.

LE GEOLIER.

Je les reconnais tous deux.

LE DUC.

Le contenu de cet écrit, c'est l'annonce du re-

tour du duc ; vous le lirez tout-à-l'heure à votre loisir, et vous y verrez qu'avant deux jours il sera ici. C'est une chose qu'Angelo ne sait pas ; car il reçoit ce jour même d'étranges lettres ; peut être lui annoncent-elles la mort du duc ; peut-être son entrée dans quelque monastère ; mais il se pourrait qu'il n'y eût rien de vrai dans tout ce qu'on lui écrit. Regardez : l'étoile du matin appelle le berger aux champs ; ne vous confondez point dans l'étonnement sur la manière dont les choses peuvent se faire ; quand les difficultés sont connues, tout alors paraît facile et tout simple. Appelez votre exécuteur, et qu'il fasse sauter la tête de ce Bernardino ; je vais le confesser à l'instant, et lui donner les instructions pour un séjour meilleur que cette prison. Vous restez toujours dans l'étonnement ; mais cet écrit achèvera de vous déterminer. Sortons ; il est presque plein jour. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Autre chambre dans la prison.

LE BOUFFON, *seul*.

Je trouve ici autant de connaissances, que dans notre maison de profession. On croirait que ce serait la maison de madame Overdone, tant on retrouve ici de ses anciens chalands. D'abord, il y a

le jeune monsieur Rash ; il est en prison pour une affaire de papier gris et de vieux gingembre, montant à quatre-vingt-dix-sept livres sterling, dont il a fait cinq marcs, argent comptant. Vraiment il fallait qu'alors le gingembre ne fût pas fort recherché ; car toutes les vieilles femmes étaient mortes. — Il y a encore un monsieur Caper, à la requête de monsieur Troispoids, mercier, pour quelques pairs d'habits de satin, couleur de pêche, qui vous l'ont réduit maintenant a l'habit d'un mendiant. Nous avons aussi le jeune Dizy, et le jeune monsieur Deep-Vow, et monsieur Copper-Spur, et monsieur Starve Lacky, homme d'estoc et de taille, et le jeune Drop-Heir, qui a tué le robuste Pudding, et monsieur Forth-Right, le joûteur, et le brave monsieur Shoe-Tye, le grand voyageur, et le féroce Half-Can, qui a poignardé Pots, et, je crois quarante autres ; tous grands consommateurs dans notre métier, et qui sont ici maintenant pour l'amour de dieu (1).

ABHORSON, *entrant.*

Garçon, amène Bernardino ici.

LE BOUFFON, *appelant.*

Monsieur Bernardino ! il faut vous lever pour être pendu, monsieur Bernardino.

---

(1) Trait contre les puritains, qui avaient coutume de dire, quand on les mettait en prison qu'ils souffraient pour la religion. JOHNSON.

ABHORSON.

Allons, debout, Bernardino.

BERNARDINO, *derrière la scène.*

La peste vous étrangle ! qui donc fait ce vacarme ici ? Qui êtes-vous ?

LE BOUFFON.

Vos amis, monsieur, le bourreau. Il faut que vous ayez la complaisance, monsieur, de vous lever, et de vous laisser exécuter.

BERNARDINO, *en dedans.*

Au diable, maraut, au diable ! j'ai sommeil.

ABHORSON.

Dis-lui, qu'il faut qu'il s'éveille, et promptement.

LE BOUFFON.

Je vous en prie, monsieur Bernardino, restez éveillé jusqu'à ce que vous soyez exécuté, et dormez après.

ABHORSON.

Entre dans son cachot, et fais-l'en sortir.

LE BOUFFON.

Il vient, monsieur, il vient ; j'entends le bruissement de sa paille. (*Bernardino paraît.*)

ABHORSON, *au Bouffon.*

La hache est-elle sur le billot ?

LE BOUFFON.

Toute prête, monsieur.

BERNARDINO.

Hé bien, qu'est-ce qu'il y a, Abhorson? Quelles nouvelles avez-vous à me dire?

ABHORSON.

Franchement, monsieur, je voudrais que vous vous missiez promptement à vos prières; car, voyez, l'ordre est venu.

BERNARDINO.

Allons, maraut; j'ai passé toute la nuit à boire; je ne suis pas en état.

LE BOUFFON.

Oh! tant mieux, monsieur; car celui qui boit toute la nuit, et qui est pendu de bon matin, n'en dort que mieux tout le jour. (*Le Duc entre*).

ABHORSON.

Tenez, voyez-vous, voilà votre révérend père qui vient. Plaisantons-nous? Qu'en pensez-vous?

LE DUC, *à Bernardino*.

Mon ami, excité par ma charité, et apprenant que vous allez bientôt quitter ce monde, je suis venu pour vous donner quelques avis salutaires, pour vous consoler et prier avec vous.

BERNARDINO.

Moine, non pas moi; j'ai bu dru toute la nuit, et l'on me donnera plus de temps pour me préparer, où il faudra qu'on me casse la tête à coup de bûche; je ne consens pas à mourir aujourd'hui, cela est sûr.

LE DUC.

Oh! mon ami, il le faut; ainsi, je vous en conjure, jetez vos regards sur le voyage que vous allez faire.

BERNARDINO.

Je jure que nul homme sur la terre ne viendra à bout de me persuader de mourir aujourd'hui.

LE DUC.

Mais, écoutez-moi.....

BERNARDINO.

Pas un mot; si vous avez quelque chose à me dire, venez à mon cachot; car je n'en sors pas de la journée. (*Il s'en va. — Le Geolier entre.*)

LE DUC.

Également incapable de mourir et de vivre! O cœur de pierre! — Vous autres, suivez-le; et qu'on le conduise au billot (1).

LE GEOLIER.

Hé bien, mon père, comment trouvez-vous le prisonnier?

LE DUC.

C'es une créature fort mal préparée; il n'est pas disposé pour mourir; et l'ôter de ce monde dans l'état où est son ame, ce serait causer sa damnation.

---

(1) Johnson met cette dernière phrase dans la bouche du geolier; si elle ne convient guère à ce personnage, assurément elle est encore plus déplacée dans celle du duc.

LE GEOLIER.

Nous avons ici, dans la prison, mon père, un Ragusain, qui est mort ce matin d'une fièvre violente, un infâme pirate; cet homme est de l'âge de Claudio; il a la barbe et les cheveux précisément de la couleur des siens. Si nous laissions-là cet autre réprouvé, jusqu'à ce qu'il fût mieux préparé à mourir; et si, pour satisfaire le ministre, on lui envoyait la tête de ce Ragusain, qui est l'homme qui ressemble le plus à Claudio? Qu'en dites-vous?

LE DUC.

Oh! c'est un accident que la providence du ciel même nous a ménagé. Dépêchez-le sans délai; l'heure fixée par Angelo est proche; voyez à ce que cela soit fait, et envoyez-lui cette tête suivant ses ordres; tandis que moi, je vais exhorter ce stupide malheureux à se résigner à la mort.

LE GEOLIER.

Cela va s'exécuter, mon père, dans l'instant même. Mais il faut que Bernardino meure dans cette après-midi; et comment prolongerons-nous l'existence de Claudio, de façon à me garantir du malheur qui pourrait m'arriver, si l'on s'apperçoit qu'il est vivant?

LE DUC.

Faites ce que je vais vous dire. — Mettez Bernardino et Claudio dans des recoins secrets; avant que le soleil ait été saluer deux fois la génération qui habite sous nos pieds, vous trouverez votre sûreté évidemment garantie.

LE GEOLIER.

Je me repose en tout sur vous.

LE DUC.

Vite, dépêchez, et envoyez la tête à Angelo. (*Le Geolier sort.*) — Maintenant, je vais écrire une lettre à Angelo : ce sera le geolier qui la portera. — Le contenu lui attestera que je suis près de mes états ; et que, par des motifs très-importans, je suis obligé de faire, à mon retour, une entrée publique ; je lui demanderai de venir à ma rencontre à la fontaine sacrée, à une lieue de la ville. Et, à partir de ce lieu, nous agirons à l'égard d'Angelo, avec une gradation lente et mesurée, et dans toutes les formes les plus régulières.

LE GEOLIER *revient tenant une tête voilée.*

Voici la tête ; je veux la porter moi-même.

LE DUC.

Cela est à propos ; hâtez-vous de revenir promptement, car je voudrais vous communiquer des secrets qui ne doivent être confiés qu'à vous.

LE GEOLIER.

Je vais faire toute diligence. (*Il sort.*)

ISABELLE *en dedans.*

La paix dans ces lieux ! hola, quelqu'un !

LE DUC.

C'est la voix d'Isabelle. — Elle vient savoir si la grâce de son frère a été envoyée ici ; mais je veux

lui laisser ignorer son bonheur pour lui offrir les consolations du ciel dans son désespoir, au moment où elles les attendra le moins.

ISABELLE *paraissant.*

Hé bien, avec votre permission....

LE DUC.

Heureux jour, belle et aimable fille!

ISABELLE.

D'autant plus heureux qu'il m'est souhaité par un si saint homme. Le ministre a t-il envoyé le pardon de mon frère?

LE DUC.

Il l'a élargi de ce monde, Isabelle; sa tête est tranchée, et envoyée à Angelo.

ISABELLE.

Non, cela n'est pas.

LE DUC.

Cela est comme je vous le dis; montrez votre raison, chère fille, dans votre paisible patience.

ISABELLE.

Oh! je vais le retrouver, et lui arracher les yeux.

LE DUC.

Vous ne serez pas introduite en sa présence.

ISABELLE.

Infortuné Claudio! Malheureuse Isabelle! Odieux monde! Exécrable Angelo!

LE DUC.

Ces imprécations ne lui font aucun mal, et ne vous font pas le plus léger bien ; abstenez-vous-en donc ; remettez votre cause dans la main du ciel. Faites attention à ce que je vous dis, et que vous trouverez être, dans chaque syllabe, exactement vrai. — Le duc revient demain matin. — Allons, séchez vos larmes ; c'est un père de notre couvent, son confesseur, qui m'apprend cette nouvelle, et il en a déjà porté l'avis à Escalus et à Angelo ; ils se préparent à venir au-devant de lui aux portes de la ville, et à lui remettre leur pouvoir. Si vous le pouvez, donnez à votre prudence la marche salutaire, que je souhaite qu'elle prenne pour votre avantage, et vous obtiendrez le désir de votre cœur sur cet infortuné, la faveur du duc, et la vengeance que vous souhaitez, et une estime générale.

ISABELLE.

Je me laisse gouverner par vos conseils.

LE DUC.

Allez donc porter cette lettre au frère Pierre ; c'est la lettre où il m'avertit du retour du duc : dites-lui, sur ce gage, que je desire qu'il vienne me trouver ce soir dans la maison de Marianne ; je l'instruirai à fond de sa position et de la vôtre, et il vous présentera au duc ; il accusera Angelo en face, et le confondera. Quant à moi, pauvre religieux, je suis lié par un vœu sacré, et je serai forcé

d'être absent. Allez avec cette lettre; et d'un cœur consolé, commandez à ces larmes qui ruissèlent de vos yeux. Ne vous fiez jamais à mon saint ordre, si je vous égare du droit chemin. —Qui vient à vous?

LUCIO *paraissant.*

Bon soir! Frère, où est le geolier?

LE DUC.

Il n'est pas dans la prison.

LUCIO.

O gentille Isabelle! Mon cœur pâlit de voir tes yeux si rouges; il faut que tu prennes patience, j'ai bien l'air de souper dorénavant avec du pain et de l'eau; je n'oserai plus, pour sauver ma tête, remplir mon estomac. Un mets un peu succulent me mènerait au même terme: mais on dit que le duc sera ici demain matin. Sur ma foi, Isabelle, j'aimais ton frère. Si le bon duc, qui est joyeux et gaillard, et qui aime les coins obscurs, avait été dans ses états, il vivrait encore. (*Isabelle sort.*)

LE DUC.

Monsieur, le duc n'a vraiment guères d'obligation à vos rapports; mais ce qu'il y a de bon, c'est que son caractère ne dépend pas de vos propos.

LUCIO.

Frère, tu ne connais pas le duc aussi bien que moi; c'est un meilleur chasseur, que tu ne l'imagines.

LE DUC.

Allons, vous répondrez de ces propos un jour. Adieu.

LUCIO.

Non, reste; je veux t'accompagner : je suis en état de te conter de jolies histoires du duc.

LE DUC.

Vous ne m'en avez déjà que trop dit, monsieur, si elles sont vraies; si elles ne le sont pas, jamais vous n'en diriez assez.

LUCIO.

J'ai comparu devant lui une fois pour avoir engrossé une fille.

LE DUC.

Avez-vous fait pareille chose?

LUCIO.

Oui, d'honneur, je l'ai fait; mais il me plut de jurer que non; autrement ils m'auraient marié à la nèfle pourrie.

LE DUC.

Monsieur, votre compagnie est plus agréable qu'honnête; restez en paix.

LUCIO.

Sur ma foi, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la rue; si un propos libertin vous offense, nous n'en avons pas encore bien long à dire ensemble. Allons, frère, je suis comme le glouteron; je m'attache, et l'on ne peut se défaire de moi.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Salle dans la maison d'Angelo.

ESCALUS ET ANGELO.

ESCALUS.

Chaque lettre qu'il a écrite, a démenti l'autre.

ANGELO.

De la manière la plus contradictoire et la plus bisarre. Ses actions montrent un caractère qui tient beaucoup de la folie ; prions le ciel que sa sagesse n'en soit pas altérée ! Et pourquoi donc aller au-devant de lui aux portes de la ville, et lui remettre là notre autorité ?

ESCALUS.

Je n'en devine pas le motif.

ANGELO.

Et pourquoi veut-il que nous fassions publier, une heure avant son entrée, qu... mande réparati... tera ses

ANGELO.

Fort bien. Je vous en prie, faites donc publier cette annonce : demain, de grand matin, j'irai vous trouver à votre maison. Faites avertir les personnes de distinction qui doivent aller à sa rencontre.

ESCALUS.

Je le ferai, monsieur. Adieu. (*Escalus sort*).

ANGELO.

Bonne nuit. — Cette action me rend tout différent de moi-même, incapable d'affaires, et stupide pour toutes les opérations. Une vierge déflorée ! et cela par un personnage en place, qui a transgressé la loi portée contre ce délit ! Si ce n'était que sa tendre pudeur n'osera se plaindre de la perte de sa virginité, comme elle pourrait m'accuser ! Mais la raison lui donnera de l'audace. Non ; car mon autorité est d'une force et d'un crédit trop accablans, pour pouvoir être entamée par l'accusation d'un sujet ; elle étouffera par son seul poids, la voix de l'accusatrice. — Je l'aurais laissé vivre si ce n'était que sa jeunesse libertine, conservant un ressentiment dangereux, eût pu, un temps à venir, chercher à se venger d'avoir reçu une vie aussi déshonorée pour une rançon aussi honteuse : et cependant, plût au ciel qu'il vécût encore ! hélas! Quand une fois nous avons perdu notre innocence, rien ne va bien ; nous voulons, et nous ne voulons pas. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Plaine en dehors de la ville.

LE DUC, REVÊTU DES HABITS DE SA DIGNITÉ, ET LE RELIGIEUX PIERRE.

LE DUC.

REMETTEZ-MOI ces lettres au temps convenable. (*Il lui donne des lettres*). — Le geolier est instruit de nos vues et de notre marche ; l'affaire une fois commencée, suivez bien vos instructions, et tendez constamment à notre but particulier; quoique vous ayez l'air de vous en écarter à droite et à gauche, selon le conseil du moment. Partez, allez chez Flavius, et dites-lui où je suis; instruisez-en également Valentinus, Rowland et Crassus; et dites-leur d'envoyer des trompettes à la porte de la ville. Mais envoyez-moi Flavius le premier.

LE RELIGIEUX.

Vos ordres seront fidèlement remplis. (*Il sort*).

LE DUC *à Varrius qui entre*.

Je vous rends grâce, Varrius; vous avez fait grande diligence. Venez; nous allons nous promener; il y en a encore d'autres de nos amis qui vont venir ici nous saluer dans un moment, mon cher Varrius. (*Ils sortent*.)

SCÈNE VI.

Rue près la porte de la ville.

ISABELLE, ET MARIANNE.

ISABELLE.

Parler avec tous ces détours, me répugne; je voudrais dire la vérité; mais ce serait votre rôle à vous, de l'accuser ouvertement. Cependant, on me conseille de m'en charger; il dit que c'est pour cacher un but avantageux.

MARIANNE.

Laissez-vous guider par lui.

ISABELLE.

Il me dit encore, que si par hasard il parle contre moi en faveur de l'autre partie, je ne le trouve pas étrange; c'est un remède, dit-il, dont l'amertume finira par la douceur.

MARIANNE.

Je voudrais que le frère Pierre.....

ISABELLE.

Oh! silence, le religieux est arrivé.

LE RELIGIEUX *entrant.*

Venez, je vous ai trouvé une place très-favorable, où il faut vous tenir, et où vous serez sûres

que le duc ne pourra passer sans que vous le voyiez; les trompettes ont déjà retenti deux fois. Les plus nobles et les plus notables citoyens se sont emparés des portes, et le duc ne va pas tarder à entrer; ainsi, partons, quittons ce lieu.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place publique près de la ville.

MARIANNE voilée, ISABELLE et PIERRE à l'écart, LE DUC, VARRIUS, ANGELO, ESCALUS, LUCIO, LE GEOLIER, seigneurs et citoyens.

LE DUC.

Mon digne cousin, vous êtes le bienvenu. — Mon ancien et fidèle ami, je vous revois avec bien de la joie.

ANGELO et ESCALUS.

Heureux retour à votre altesse!

LE DUC, *à Angelo et à Escalus.*

Mille actions de grâces sincères à tous les deux! Nous avons fait des informations sur votre compte, et nous entendons dire tant de bien de votre justice, que nous ne pouvons nous empêcher de vous en faire notre remercîment public, en attendant les autres marques de notre reconnaissance.

ANGELO.

Vous ne faites qu'augmenter de plus en plus les obligations que j'ai à votre altesse.

LE DUC.

Votre mérite est si éclatant, que ce serait lui faire injure, que d'en renfermer le témoignage dans le secret de notre connaissance personnelle, lorsqu'il mérite d'être gravé en caractères durables sur un bronze permanent, qui le défende de la dent du temps, et des ravages de l'oubli. Donnez-moi votre main, et que mes sujets le voient, afin qu'ils se convainquent du plaisir que je sens à vous annoncer, par des caresses visibles, les faveurs que mon cœur vous réserve. — Venez, Escalus; vous devez nous accompagner à notre gauche. Vous êtes pour moi deux dignes appuis.

(*Le Religieux Pierre et Isabelle s'avancent vers le Duc*).

LE RELIGIEUX *à Isabelle.*

Voici le moment; élevez la voix, et jettez-vous à ses pieds.

ISABELLE.

Justice, ô royal duc! Abaissez vos regards sur une infortunée; je voudrais bien pouvoir dire, sur une vierge! Oh! digne prince, ne déshonorez pas vos yeux, en les détournant vers aucun autre objet, que vous n'ayez entendu ma juste plainte, et que vous ne m'ayez fait justice. Justice, justice!

LE DUC.

Racontez vos griefs. Quels sont-ils ? De qui vous plaignez-vous? Abrégéz : voici le seigneur Angelo qui vous rendra la justice que vous demandez : expliquez-vous a lui.

ISABELLE.

O noble duc! vous m'ordonnez d'aller demander mon salut au démon. Daignez m'entendre vous-même; car ce qu'il faut que je révèle, doit, ou me faire punir comme coupable d'imposture, ou forcer votre justice à me donner satisfaction : daignez, ah! daignez m'entendre ici.

ANGELO.

Seigneur, sa raison, je le crains, n'est pas bien saine; elle m'a sollicité pour son frère, qui a été condamné par la justice.

ISABELLE.

La justice!

ANGELO.

Et elle va se répandre en déclamations amères, et des plus étranges.

ISABELLE.

Oui, je vais révéler des choses étranges, mais des plus vraies. Cet Angelo est un parjure : cela n'est-il pas étrange? Cet Angelo est assassin : cela n'est-il pas étrange? Cet Angelo est un adultère clandestin, un hypocrite, un corrupteur de vierges : cela n'est-il pas étrange, et des plus étranges?

LE DUC.

Oh! des plus étranges.

ISABELLE.

Il n'est pas plus vrai qu'il est Angelo, qu'il est certain que ces faits sont tous aussi vrais qu'ils semblent étranges ; car la vérité est la vérité, et n'admet ni plus, ni moins.

LE DUC, *à un de ses officiers.*

Qu'on la fasse retirer. — Pauvre malheureuse! C'est la faiblesse de ses sens qui la fait parler ainsi.

ISABELLE.

O mon prince! je vous en conjure, par la croyance où vous êtes, qu'il est un autre asyle de consolation que ce monde, de ne pas dédaigner ma plainte, en vous persuadant que je suis atteinte de folie; ne jugez pas impossible ce qui n'est qu'invraisemblable : non, il n'est pas impossible, qu'un homme, qui est le plus vil scélérat de la terre, paraisse aussi réservé, aussi grave, aussi parfait dans tous ses devoirs, que le paraît Angelo; oui, il est possible qu'Angelo, malgré toutes ses belles apparences, ses dehors vertueux, ses titres et ses formes imposantes, soit le premier des scélérats. Croyez-le, illustre prince, s'il n'en est pas un, il n'est rien; mais il l'est encore plus que je ne le dis : je manque de noms pour exprimer toute sa scélératesse.

LE DUC.

Sur mon honneur, si cette fille est insensée, (et

je ne puis croire autrement) sa folie a toute l'apparence du bon sens; elle montre une suite d'idées telle qu'on n'en a jamais remarqué dans un fou.

ISABELLE.

Gracieux duc, ne vous attachez pas à cette idée ; et ne laissez pas aveugler votre raison par la supériorité du rang de mon adversaire : employez votre raison à faire sortir la vérité des ténèbres où elle paraît cachée, et non pas à cacher l'imposture, qui offre l'apparence de la vérité.

LE DUC.

Sûrement, bien des gens qui jouissent de tout leur bon sens montrent moins de raison qu'elle. — Que vouliez-vous dire?

ISABELLE.

Je suis la sœur d'un malheureux, nommé Claudio, condamné à perdre la tête pour un acte de fornication, condamné par Angelo. Moi, qui étais en noviciat dans un monastère, j'ai été mandée par mon frère; un certain Lucio m'a apporté son message.

LUCIO.

C'est moi, sous le bon plaisir de votre altesse : j'ai été la trouver de la part de Claudio, et je l'ai priée de tenter tout ce qu'elle pourrait auprès du seigneur Angelo, pour obtenir le pardon de son malheureux frère.

ISABELLE.

Oui, c'est lui-même en effet.

LE DUC, *à Lucio.*

On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO.

Il est vrai, mon prince; mais on n'a pas demandé de moi non plus de garder le silence.

LE DUC.

Moi, je le demande en ce moment : je vous prie, faites attention à ce que je vous dis; et quand vous aurez quelque affaire personnelle, priez le ciel que vous soyez sans reproche.

LUCIO.

Oh! j'en réponds à votre altesse.

LE DUC.

Répondez-vous-en à vous-même, prenez-y bien garde.

ISABELLE.

Cet honnête homme a dit quelque chose de mon histoire.

LUCIO.

Rien que de juste.

LE DUC.

Cela peut être juste; mais vous avez tort de parler avant votre tour. — (*à Isabelle*). Continuez.

ISABELLE.

J'allai trouver ce dangereux et scélérat ministre

LE DUC.

Ceci sent un peu la démence.

ISABELLE.

Pardonnez-moi; la phrase convient au sujet.

LE DUC.

En la rectifiant. — Continuez.

ISABELLE.

En deux mots, et pour passer sous silence un inutile récit, comment je cherchai à le persuader par mes raisons, par mes prières, comment je me jetai à ses genoux; comment il réfuta mes raisons; comment je lui répliquai, (car l'histoire de ces détails est longue) je commence par déclarer avec honte et douleur l'infâme conclusion de notre entretien. Il ne voulut absolument relâcher mon frère qu'au prix du sacrifice de ma chasteté, à l'intempérance de ses impudiques désirs. Ma pitié pour mon frère fit taire mon honneur, et je cédai; mais le lendemain, dès le matin, après avoir assouvi sa passion, il envoie un ordre de lui apporter la tête de mon pauvre frère.

LE DUC, *avec ironie*.

Cela est fort croyable!

ISABELLE.

Ah! plût au ciel que cela fût aussi croyable, que cela est vrai!

LE DUC.

Par le ciel, malheureuse insensée, tu ne sais ce

que tu dis; ou bien il faut que tu ayes été subornée contre son honneur par quelque odieux complot. — D'abord, son intégrité est exempte de tache et de reproche. — Ensuite, il est hors de toute raison, qu'il poursuivît avec tant d'ardeur en autrui des fautes dont lui-même serait coupable; s'il avait commis ce crime, il aurait pesé ton frère dans sa propre balance, et il ne l'aurait pas fait mourir. Quelqu'un vous a excitée contre lui. Avouez la vérité, et déclarez par quels conseils vous êtes venue nous adresser ici votre plainte.

ISABELLE.

Et est-ce-là tout? O vous donc, puissances du ciel, maintenez-moi dans la patience! Et quand le temps aura mûri le moment, dévoilez le crime qui reste ici caché sous une apparence hypocrite. — Que le ciel préserve votre altesse de tout malheur, comme il est vrai, que moi, victime outragée, je vous quitte sans être crue de vous!

LE DUC.

Je le sais, vous ne demanderiez pas mieux que de vous évader ainsi. — Officier, conduisez-la en prison. — Quoi! permettrons-nous qu'une accusation aussi flétrissante, aussi scandaleuse, tombe impunément sur un homme qui nous est attaché de si près? Il y a nécessairement ici quelque intrigue. — Qui a su votre dessein et votre démarche actuelle?

ISABELLE.

Un homme que je souhaiterais bien qui fût ici, le frère Louis.

LE DUC.

Un vénérable père, sans doute. Qui connaît ce religieux.

LUCIO.

Seigneur, moi, je le connais; c'est un moine intrigant; je n'aime point cet homme-là : s'il avait été laïc, seigneur, je l'aurais vertement châtié, pour quelques propos indécens qu'il a tenus contre votre altesse, pendant votre absence.

LE DUC.

Des propos contre moi? C'est vraiment un digne religieux! Et puis animer cette malheureuse à venir accuser ici notre vertueux substitut! — Qu'on me trouve ce moine.

LUCIO.

Pas plus tard que hier au soir, seigneur, le religieux et elle, je les ai vus tous deux dans la prison : un moine impudent, un vrai misérable.

LE RELIGIEUX.

Que le ciel bénisse votre auguste altesse! Je me tenais ici, seigneur, et j'ai entendu qu'on vous en imposait. D'abord, c'est bien à tort que cette femme a accusé votre ministre, qui est aussi innocent de toute impureté, ou commerce avec elle, qu'elle l'est elle-même de tout commerce avec tout homme qui n'est pas né.

LE DUC.

Nous le croyons ainsi. — Connaissez-vous ce frère Louis, dont elle parle?

LE RELIGIEUX.

Je le connais pour un saint homme de Dieu, et qui n'est point un méchant, ni un intrigant du siècle, comme le rapporte cet homme. Et j'y engage ma foi, c'est un homme qui n'a jamais, comme il le prétend, mal parlé de votre altesse.

LUCIO.

Seigneur, de la manière la plus infâme; vous pouvez m'en croire.

LE RELIGIEUX.

Allons, il pourra, un jour à venir, se justifier lui-même; mais, pour le moment, il est malade, seigneur, d'une fièvre violente; c'est uniquement à sa prière, ayant su qu'on projettait d'accuser ici devant vous le seigneur Angelo, que je m'y suis rendu, pour déclarer, comme par sa propre bouche, ce qu'il sait être vrai et faux, et ce que lui-même, par son serment et par toutes sortes de preuves, il démontrera, en quelque temps qu'il soit appelé en témoignage. D'abord, quant à cette femme, (pour justifier ce brave gentilhomme, si directement et si publiquement accusé) vous la verrez démentie en face, jusqu'à ce qu'elle avoue elle-même sa fourberie.

LE DUC.

Bon religieux, donnez-nous cette satisfaction.

Cela ne vous fait-il pas sourire, Angelo? O ciel! Ce que c'est que la témérité de ces misérables insensés! — Donnez-nous des siéges. — Venez, cousin Angelo; je veux être partial dans cette affaire; soyez vous même juge dans votre propre cause.
(*Des gardes emmènent Isabelle. Et Marianne, toujours voilée s'avance*). — *Au religieux*. Est-ce là le témoin, bon religieux? — Qu'elle commence par montrer son visage, et qu'après, elle parle.

MARIANNE.

Pardonnez, seigneur, je ne montrerai point mon visage, que mon époux ne me l'ordonne.

LE DUC.

Comment! êtes-vous mariée?

MARIANNE.

Non, seigneur.

LE DUC.

Êtes-vous fille?

MARIANNE.

Non, seigneur.

LE DUC.

Vous êtes donc une veuve?

MARIANNE.

Non plus, seigneur.

LE DUC.

Vous n'êtes donc rien? — Ni fille, ni femme, ni veuve!

LUCIO.

Seigneur, elle pourrait bien être une catin; car il y en a bien de son espèce qui ne sont ni filles, ni femmes, ni veuves.

LE DUC.

Imposez silence à ce quidam; je voudrais qu'il eût quelque affaire, où il eût à parler pour lui-même.

LUCIO.

Soit, seigneur.

MARIANNE.

Seigneur, j'avoue que jamais je n'ai été mariée; et j'avoue encore que je ne suis point fille; j'ai connu mon mari, et cependant mon mari ne sait pas qu'il m'ait jamais connue.

LUCIO.

Il fallait donc qu'il fût ivre, seigneur; cela ne peut être autrement.

LE DUC.

Pour obtenir l'avantage de ton silence je voudrais que tu le fusses aussi.

LUCIO.

Soit, seigneur.

LE DUC.

Ce n'est pas là un témoin pour le seigneur Angelo.

MARIANNE.

Je vais y venir, seigneur. Cette femme, qui l'accuse de fornication, intente la même accusation

contre mon mari, et elle l'accuse de l'avoir commise, seigneur, dans un moment où je déposerai, moi, que je tenais mon époux dans mes bras, et me prouvant tout son amour.

ANGELO.

L'accuse-t-elle de quelque chose de plus que moi.

MARIANNE.

Non pas que je sache.

LE DUC.

Non? Vous dites votre époux?

MARIANNE.

Oui, précisement, seigneur, et c'est Angelo, qui croit être certain de n'avoir jamais connu ma personne, mais qui sait bien qu'il croit avoir connu celle d'Isabelle.

ANGELO.

Voilà une étrange énigme. — Voyons votre visage.

MARIANNE.

Mon mari me l'ordonne; et je vais dévoiler mes traits. (*Elle ôte son voile.*) — Le voilà ce visage, cruel Angelo, que tu juras autrefois être digne de tes regards; voilà la main qui a été liée à la tienne par un contrat appuyé de tes sermens; voilà la personne qui a usurpé pour elle-même ton rendez-vous avec Isabelle, et qui a satisfait tes désirs dans le pavillon de ton jardin, sous l'apparence supposée d'Isabelle.

LE DUC, *à Angelo.*

Connaissez-vous cette femme ?

LUCIO.

Charnellement, à ce qu'elle dit.

LE DUC, *à Lucio.*

Vous, l'ami, pas un mot de plus.

LUCIO.

Cela suffit, seigneur.

ANGELO.

Seigneur, je dois convenir que je connais cette femme; et il y a cinq ans qu'il y eut quelques propositions de mariage entr'elle et moi, et qui ont été rompues, en partie parce que la dot promise s'est trouvée au-dessous de ce qui était convenu; mais la principale raison, c'est que sa réputation a été ternie, et qu'elle a été taxee de légèrete; et depuis ce terme de cinq ans, jamais je ne lui ai parlé, jamais je ne l'ai vue, ni n'ai entendu parler d'elle, j'en jure sur mon honneur et ma foi.

MARIANNE.

Notre prince, comme il est vrai que la lumière vient du ciel, et que les paroles viennent de la voix, que la raison est dans la vérité, et la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme, et son épouse engagée par des liens aussi forts que les paroles en puissent former; et, mon bon seigneur, pas plus tard que la nuit de mardi dernier, dans la petite maison de son jardin, il m'a connue

comme épouse; au nom de la vérité de ce que je vous déclare, souffrez que je me relève de vos genoux en sûreté, ou autrement, laissez-m'y attachée et immobile, comme le marbre d'un tombeau.

ANGELO.

Je n'ai fait jusqu'à ce moment, que sourire à ces extravagances; maintenant, mon noble seigneur, donnez-moi la liberté de me faire justice: ma patience est ici mise à l'épreuve; je m'aperçois que ces malheureuses folles ne sont que les instrumens de quelque ennemi plus puissant, qui les excite contre moi; laissez-moi la liberté, seigneur, de découvrir cette sourde menée.

LE DUC.

De tout mon cœur, et punissez-les au gré de votre rigueur. — Toi, religieux téméraire; et toi, méchante femme, conjurée avec celle qu'on vient d'emmener, penses-tu que tes sermens, quand ils invoqueraient tous les saints du ciel, fussent des témoignages capables de balancer son mérite et sa foi, qui sont munis du sceau de l'approbation? — Vous, seigneur Escalus, prenez place à côté de mon cousin; prêtez-lui vos obligeans secours pour découvrir cette diffamation, et la source d'où elle provient. — Il y a un autre moine qui les a ameutées; qu'on l'envoie chercher.

LE RELIGIEUX.

Plût à Dieu qu'il fût ici, seigneur! Car c'est

lui en effet, qui a poussé ces femmes à intenter cette accusation : le geolier connaît le lieu de sa demeure, et il peut vous l'amener.

LE DUC, *au Geolier.*

Allez, et amenez-le dans l'instant. — Et vous, mon noble cousin, que cautionnent de bons garans, et à qui il importe d'approfondir cette affaire jusqu'au bout, procédez dans votre injure comme vous le trouverez bon, et infligez le châtiment qu'il vous plaira. Je vais vous quitter pour quelques momens; ne bougez pas de votre siége, que vous ne soyez venu à bout de bien pénétrer ces calomniateurs.

ESCALUS.

Seigneur, c'est ce que nous allons examiner à fond. (*Le Duc sort.*)

ESCALUS, *à Lucio.*

Lucio, n'avez-vous pas dit que vous connaissiez le moine Louis, pour être un personnage malhonnête?

LUCIO.

Cucullus non facit monachum (1). Il n'est honnête en rien, que par sa robe; et c'est un homme qui a tenu les plus infâmes propos sur le compte du duc.

(1) Le capuchon ne fait pas le moine.

ESCALUS.

Nous vous demanderons de rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, pour les prouver contre lui. Nous allons trouver dans ce moine un insigne vaurien.

LUCIO.

Autant qu'il y en ait dans Vienne, sur ma parole.

ESCALUS.

Qu'on fasse reparaître ici cette Isabelle; je voudrais causer avec elle. (*A Angelo.*) — Je vous en prie, laissez-moi le soin de l'interroger; vous verrez comme je saurai la retourner.

LUCIO.

Pas mieux que lui, d'après son propre rapport à elle-même.

ESCALUS.

Que dites-vous?

LUCIO.

Moi, monsieur, je pense que si vous la retourniez en particulier, elle avouerait plutôt: peut-être qu'en public la honte pourrait lui fermer la bouche. (*Le Duc, en habit de religieux, rentre avec le geôlier. On amène Isabelle.*)

E CALUS.

Je vais la prendre avec moi dans l'ombre, et la retourner comme il faut

LUCIO.

Voilà le vrai moyen; car les femmes sont légères à l'heure de minuit.

ESCALUS.

Venez, madame : voici une femme qui nie tout ce que vous avez dit.

LUCIO.

Seigneur, voici ce misérable dont je vous ai parlé : il vient avec le geolier.

ESCALUS.

Fort à propos. — Ne lui parlez pas, que nous ne vous appelions.

LUCIO.

Motus !

ESCALUS.

Avancez, monsieur. Est-ce vous qui avez excité ces femmes à calomnier le seigneur Angelo ? Elles ont avoué que vous l'avez fait.

LE DUC.

Cela est faux.

ESCALUS.

Comment! savez-vous en quel lieu vous êtes ?

LE DUC.

Hommage et respect à la dignité de votre place! Et le démon lui-même est quelquefois honoré, à cause de son trône brûlant. — Où est le duc ? C'est lui qui doit m'entendre.

ESCALUS.

Le duc réside en nous, et nous vous entendrons : songez à dire la vérité.

LE DUC.

Je parlerai du moins avec hardiesse. — Mais

hélas! pauvres infortunées, venez-vous ici chercher l'agneau dans les repaires du renard? Adieu la justice que vous demandiez. — Le duc est-il parti? En ce cas, votre cause est perdue aussi. — C'est une injustice au duc de repousser ainsi votre appel public à son altesse, et de remettre l'examen de votre affaire dans les mains du scélérat même que vous venez accuser.

LUCIO.

C'est ce coquin; c'est bien lui dont je vous ai parlé.

ESCALUS.

Quoi! Moine irrévérend et profane, ne te suffit-il pas d'avoir suborné ces femmes pour accuser cet homme vertueux, sans que ta bouche infâme vienne à ses propres oreilles l'appeler du nom de scélérat? Et de lui encore tu oses passer au duc même, et le taxer d'injustice? Qu'on l'emmène d'ici; qu'on le conduise à la torture. — Nous te serrerons les jointures l'une après l'autre, jusqu'à ce que nous sachions tout ce complot. Quoi, le duc injuste?

LE DUC.

Ne vous enflammez pas si fort. Le duc n'oserait pas plus distendre un de mes doigts, qu'il n'oserait faire souffrir un des siens; je ne suis point son sujet, ni comptable de ma conduite devant lui. Les devoirs de mon état, m'ont mis à portée d'observer les mœurs dans Vienne, et j'y ai vu fermenter la corruption dans sa plus grande effervescence, au

point qu'elle a débordé des antres de la débauche ; j'ai vu des lois pour toutes les fautes ; mais les fautes et le vice si bien protégés, que les statuts les plus forts sont, comme le tableau des infractions pendu dans la boutique d'un barbier (1), autant objet de risée que d'attention.

ESCALUS.

Calomnier l'état ! Qu'on l'entraîne en prison.

ANGELO.

Seigneur Lucio, que pouvez-vous prouver contre cet homme ? Est-ce celui dont vous nous avez parlé ?

LUCIO.

C'est lui-même, seigneur. — Venez çà, mon bon vieillard à tête chauve. Me connaissez-vous ?

LE DUC.

Oui, je vous reconnais, au son de votre voix : je vous ai rencontré dans la prison, pendant l'absence du duc.

LUCIO.

Oui dà ? Et vous rappellez vous ce que vous m'avez dit du duc ?

LE DUC.

Très-distinctement.

(1) Anciennement, dans la boutique des barbiers, il y avait un tableau de réglemens, avec des peines, pour empêcher les pratiques de trop manier ou gâter les instrumens de chirurgien. Henrick a retrouvé de ces ordonnances mises en rimes.

LUCIO.

Oui, monsieur? Et le duc était-il un marchand de chair humaine, un fou, un lâche, comme vous me l'avez dit alors?

LE DUC.

Il faut, monsieur, que vous changiez de personne avec moi, avant que vous mettiez ce propos sur mon compte; car c'est vous-même, qui avez parlé de lui sur ce ton; et bien pis encore, bien pis.

LUCIO.

O dangereux scélérat! Ne t'ai-je pas tiré par le bout du nez, pour tes infâmes propos?

LE DUC.

Je proteste que j'aime le duc, comme je m'aime moi-même.

ANGELO.

Entendez-vous, comme ce coquin voudrait terminer la chose, après ses trahisons et ses outrages?

ESCALUS.

Ce n'est pas-là un homme que l'on doive écouter plus long-temps. — Qu'on l'entraîne en prison. — Où est le geolier. — Emmenez-le en prison; doublez les verroux sur lui; qu'il n'ouvre pas la bouche davantage. — Qu'on emmène aussi ces malheureuses, avec leur autre complice. (*Le geolier saisit le duc*).

LE DUC.

Arrêtez, monsieur; un moment.

ANGELO.

Quoi, il résiste? Prêtez main forte, Lucio.

LUCIO.

Venez, l'ami, venez, venez : oh! monsieur! comment, tête chauve, vil imposteur! Il vous faut donc vous encapuchonner ainsi, oui? Montrez le visage d'un coquin, et que la peste vous saisisse! Montrez-nous votre face de fripon, et au gibet sur l'heure! Vous ne voulez pas? (*Lucio arrache le capuchon au duc.*)

LE DUC.

Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc. — D'abord, geolier, songe que je suis caution de ces trois honnêtes gens. Ne te glisse pas pour t'évader, toi (*à Lucio*); le moine et toi, vous allez vous expliquer tout-à-l'heure ensemble. — Qu'on s'empare de lui.

LUCIO.

Cela pourrait finir par quelque chose de pis que le gibet.

LE DUC, *à Escalus.*

Ce que vous avez pu dire, vous, je vous le pardonne; asseyez-vous. (*Montrant Angelo.*) Lui, nous prêtera sa place. (*à Angelo*). Monsieur, avec votre permission. (*Il s'assied à la place d'Angelo*). — (*A Angelo.*) Te reste-t-il encore des paroles, de l'adresse, ou de l'impudence, qui puissent te servir? Si tu en as encore, reposes-toi sur elles, jusqu'à ce qu'on ait entendu mon récit, et ne diffère pas plus longtemps de les employer.

ANGELO.

Mon redoutable souverain, je me rendrais plus coupable que ne m'a fait mon crime, si je m'imaginais que je suis impénétrable, lorsque je vois que votre altesse, comme une intelligence divine, a vu, sans voile, toute mon administration passée. Ainsi, bon prince, n'arrêtez pas davantage votre examen sur ma honte; et que mon procès soit renfermé dans mon propre aveu. Votre sentence à l'instant, et la mort après; c'est toute la grâce que j'implore.

LE DUC.

Avancez, Marianne. — (*à Angelo*) Réponds; as-tu engagé ta foi par un contrat à cette femme?

ANGELO.

Oui, je l'ai fait, seigneur.

LE DUC.

Va, emmène-la, et épouse-la sur le champ. — Religieux, faites-en la cérémonie; et quand elle sera achevée, renvoyez-le-moi ici. — Geolier, accompagnez-le. (*Angelo*, *Marianne*, *le Geolier*, *et le Religieux sortent.*)

ESCALUS.

Seigneur, je suis plus confondu de voir son déshonneur, que je ne suis étonné de l'étrange singularité de la cause.

LE DUC.

Approchez, Isabelle: votre religieux est maintenant votre prince; et comme j'étais alors zélé à

vous donner des avis salutaires, et attentif à vos intérêts, changeant de costume, sans changer de sentimens, je suis toujours voué à vous obliger.

ISABELLE.

Ah! daignez me pardonner, à moi, votre sujette, d'avoir employé et importuné votre altesse, qui m'était inconnue.

LE DUC.

Je vous le pardonne, Isabelle; et vous, chère fille, soyez aussi généreuse pour nous. L'image de la mort de votre frère, je le sais, ne sort point de votre cœur; et vous pourriez vous étonner pourquoi je me suis déguisé, pour travailler à sauver sa vie; et pourquoi je n'ai pas dévoilé ma puissance, plutôt que de le laisser périr ainsi. Tendre sœur, c'est la rapidité de son exécution, que j'ai cru qui serait plus lente à se faire, qui a renversé mes desseins. Mais, la paix soit avec lui! La vie, dont il jouit a franchi les terreurs de la mort; c'est une meilleure vie, que celle qui n'existe que pour la craindre. Faites votre consolation de cette idée, que votre frère est heureux.

ISABELLE.

C'est ce que je fais, seigneur. (*Angelo, Marianne, le Religieux, le Geolier rentrent.*)

LE DUC.

Quant à ce nouveau marié, qui revient vers nous, et dont l'imagination lascive a outragé votre

honneur, quoiqu'e si bien défendu, vous devez lui pardonner, en considération de Marianne. Mais quant à la condamnation qu'il a prononcée contre votre frère, doublement criminel en cela, par le double viol et de la chasteté sacrée, et de sa promesse positive de vous accorder la vie de votre frère à cette condition, la clémence même de la loi demande à grands cris, et par la propre bouche de son ministre, *Angelo pour Claudio, mort pour mort;* célérité pour célérité, lenteur pour lenteur, représailles pour représailles, *et mesure pour mesure.* Ainsi, Angelo, voilà donc ton crime manifeste; et quand tu voudrais le nier, tu ne trouverais aucun expédient pour le faire. Nous te condamnons à périr sur le même échafaud, où Claudio a soumis sa tête au coup de la mort, et avec la même précipitation. — Qu'on l'emmène.

MARIANNE.

O mon bon et miséricordieux souverain, j'espère que vous n'aurez pas voulu me jouer, en me donnant un époux, pour me l'enlever aussitôt.

LE DUC.

C'est votre époux qui s'est joué de vous. Voulant donner une sauve-garde à votre honneur, j'ai cru votre mariage nécessaire; autrement, le reproche qu'il vous avait connue, pouvait flétrir votre vie, et nuire à votre avantage dans l'avenir. Quoique ses biens nous soient dévolus par la confiscation, nous vous en faisons don; ils seront votre douaire

de veuve, et vous servir fut à acquérir un plus digne époux.

MARIANNE.

O mon cher prince, je n'en desire point d'autre, ni de meilleur que lui.

LE DUC.

Ne le désirez point, ma résolution est prise.

MARIANNE, *se jetant à ses pieds.*

Mon bon souverain !...

LE DUC.

Vous perdez vos prières. — Qu'on l'emmène à la mort. (*A Lucio*). Maintenant, à vous, monsieur.

MARIANNE.

Mon cher prince! — Chère Isabelle, charge-toi de mon rôle ; seconde-moi de tes prières à genoux, et je te consacre toute ma vie à venir ; je la dévoue à ton service.

LE DUC.

Vous allez contre la raison et la nature, en l'importunant. Si elle tombait à mes genoux pour me demander la grâce de ce crime, l'ombre de son frère briserait les pavés qui la soutiendraient dans cette posture, et l'en enlèverait avec horreur.

MARIANNE.

Isabelle, chère Isabelle ! accorde-moi seulement de tomber à genoux à côté de moi : lève tes mains vers le duc ; ne dis rien ; je parlerai, moi. On dit que les hommes les plus parfaits sont pétris de dé-

fauts, et que souvent, ceux qui ont eu quelques faiblesses, n'en deviennent que plus vertueux ; mon mari peut être du nombre. O Isabelle, ne voulez-vous fléchir le genou pour moi ?

LE DUC.

Il meurt pour la mort de Claudio.

ISABELLE, *à genoux.*

Prince plein de bonté, daignez voir cet homme condamné du même œil, que si mon frère vivait. Je suis disposée à croire qu'une exacte honnêteté a gouverné ses actions, jusqu'à ce que ses yeux se soient arrêtés sur moi ; et puisqu'il en est ainsi, qu'il ne meure pas ! Mon frère n'a fait que subir la justice de la loi, ayant commis l'action qu'elle condamnait, et pour laquelle il est mort. — Quant à Angelo l'accomplissement n'a pas suivi sa mauvaise intention ; il faut l'ensevelir dans l'oubli comme un dessein qui s'est évanoui : les pensées ne sont point sujettes à la loi ; et les desseins ne sont que des pensées.

MARIANNE.

Pas davantage, seigneur.

LE DUC.

Vos prières sont inutiles ; levez-vous, vous dis-je. Je viens de me rappeler encore un autre délit. — Geolier, comment s'est-il fait que Claudio ait été décapité à une heure qui n'est pas d'usage ?

LE GEOLIER.

On me l'a commandé ainsi.

LE DUC.

Aviez-vous un ordre écrit et spécial ?

LE GEOLIER.

Non, seigneur ; je l'ai reçu par un message secret.

LE DUC.

Et pour cela, je vous dépouille de votre office : rendez moi vos clefs.

LE GEOLIER.

Daignez me pardonner, seigneur ; j'ai bien imaginé que ce pourrait être une faute ; quoique je n'en fusse pas certain ; cependant, après y avoir réfléchi davantage, je m'en suis repenti ; et, pour preuve, c'est qu'il y a un homme dans la prison, qui, d'après un ordre secret, devait être exécuté, et que j'ai laissé vivre encore.

LE DUC.

Quel est-il ?

LE GEOLIER.

Son nom est Bernardino.

LE DUC.

Je voudrais que vous eussiez agi de même avec Claudio. — Allez ; amenez ce prisonnier devant nous, que je l'envisage. (*Le geolier sort*).

ESCALUS *à Angelo.*

Je suis bien affligé qu'un homme qui a toujours paru aussi éclairé, aussi sensé que vous, seigneur Angelo, soit tombé dans un écart si grossier, entraîné par l'ardeur des sens, et par le défaut de jugement et de raison.

ANGELO.

Et moi, je suis affligé d'être la cause de tant de chagrins; et un remords si cuisant et si profond pénètre mon cœur repentant, que je désire bien plus la mort que le pardon : je l'ai méritée, et je l'implore.

(*Le Geolier revient, amenant Bernardino Claudio et Juliette.*)

LE DUC.

Lequel est ce Bernardino?

LE GEOLIER.

Celui-ci, seigneur.

LE DUC.

Il y a un religieux qui m'a parlé de cet homme. — Prisonnier, on dit que tu as une ame stupide et dure, qui ne voit rien au-delà de ce monde; et que tu règles ta vie sur cette opinion. Tu es condamné; mais, quant à tes fautes et à leur punition en ce monde, je te les remets toutes. Je t'en prie, use de ce pardon pour te préparer à une meilleure vie à venir. — Religieux, éclairez-le de vos conseils, je le laisse entre vos mains. — Quel est celui-ci dont le visage est caché dans son manteau?

LE GEOLIER.

C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, et qui devait périr en même temps que Claudio, auquel il ressemble tant, qu'on le prendrait pour lui-même.

LE DUC, *à Isabelle.*

S'il ressemble à votre frère, il est pardonné en sa considération; et vous, Isabelle, pour l'amour

de votre cœur aimant et tendre, donnez-moi votre main, et dites que vous acceptez la mienne; il est mon frère aussi; mais remettons ce soin à un moment plus convenable. A présent, le seigneur Angelo commence à se douter que ses jours sont en sûreté; il me semble voir un rayon d'espérance briller dans ses yeux. Allons, Angelo, votre crime tourne bien à votre avantage. — Songez à aimer votre épouse : son mérite égale le vôtre. — Je trouve dans mon cœur un penchant à la clémence; et cependant, il y a ici, devant nous, un homme à qui je ne peux pardonner. — (*à Lucio*) Vous, l'ami, qui m'avez connu pour un insensé, un lâche, un homme livré tout entier à la débauche, un brutal, un écervelé; par où ai-je mérité de vous, que vous fassiez de moi un semblable panégyrique?

LUCIO.

En vérité, seigneur, je n'ai tenu ces discours que d'après la mode. Si vous voulez m'envoyer à l'échafaud pour ces propos, vous en êtes le maître; mais, j'aimerais mieux qu'il fût plus de votre goût de me faire fustiger.

LE DUC.

Fustigé d'abord, monsieur, et pendu après. — geolier, faites proclamer dans toute la ville, que, s'il est quelque femme outragée par ce libertin, comme je lui ai entendu jurer à lui-même, qu'il y en a une qui est enceinte de ses œuvres; qu'elle se présente, et il faudra qu'il l'épouse; les nôces finies, qu'on le fustige et qu'on le pende.

LUCIO.

J'en conjure votre altesse, ne me mariez point à une prostituée. Votre altesse a dit, il n'y a qu'un moment, que j'ai fait de vous un duc; mon digne souverain, ne m'en récompensez pas, en faisant de moi un cocu.

LE DUC.

Sur mon honneur, tu l'épouseras. Je te pardonne tes calomnies, et je te remets toutes tes autres offenses sous la condition de ce mariage. — Emmenez-le en prison; et ayez soin que nos ordres en ce point soient exécutés.

LUCIO.

Me marier a une fille publique, seigneur, c'est me condamner à la mort, au fouet, et au gibet.

LE DUC.

Calomnier un prince est un crime qui mérite cette punition. — Vous, Claudio songez à réparer l'honneur de celle que vous avez outragée. — Vous Marianne, je vous souhaite le bonheur. Aimez-la Angelo; je l'ai confessée, et je connais sa vertu. —Je vous rends grâce à vous, Escalus, mon vertueux ami, pour votre grande bonté. Je vous garde pour l'avenir d'autres témoignages de reconnaissance. Je te remercie aussi, geolier, de tes soins et de ta discrétion; je t'emploierai dans un poste plus digne de toi. —Pardonnez-lui, Angelo, de vous avoir porté la tête d'un raguzain, au lieu de celle de Claudio Lafaute renferme en elle-même son pardon, Chère Isabelle, j'ai à vous faire une

demande qui intéresse votre bonheur; et si vous voulez prêter une oreille docile à la proposition, ce qui est à moi, est à vous. et ce qui est à vous, est à moi. — Allons, conduisez-nous à notre palais : là, nous vous révélerons ce qui est encore caché, et dont il convient que vous soyez instruits. (*Tous sortent.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE
CONTE D'HIVER,
DRAME.
1604.

NOTICE

SUR

LE CONTE D'HIVER.

C'EST sur-tout dans cette pièce que Shakspeare a, pour ainsi dire, insulté aux unités de lieu et de temps. Elle embrasse un intervallede seize ans, depuis la naissance d'une princesse jusqu'à son mariage. Il paraît que le poëte lui-même a cru devoir s'excuser de cette licence; et c'est dans ce dessein qu'entre le 3e et le 4e acte, il fait paraître le Temps personifié qui vient réclamer l'indulgence des spectateurs. Quelques critiques Anglais, ont cru prendre soin de la gloire de Shakspeare, en essayant de prouver que cette pièce était d'une main étrangère, mais son génie s'y manifeste dans les beautés qui brillent d'un tel éclat qu'il est difficile de l'y méconnaître.

Le sujet de cette pièce est tiré d'une histoire écrite par Robert Greene, et intitulée: *The pleasant history of Dorastus and Favvnia.* On y retrouve les principaux événemens, et aussi les mêmes personnages, à l'exception de Pauline, d'Antigone et d'Autolycus, qui sont de l'invention du poëte. On a prétendu que le conte était postérieur à la pièce, mais il est probable cependant qu'il fut publié avant la mort de Greene, arrivée en 1592, et Farmer assure en avoir vu une copie imprimée en 1588, et par conséquent de beaucoup antérieure à la pièce de Shakspeare.

Au reste, bien loin de tout devoir au romancier, le poëte peut réclamer une foule de beautés qui n'appartiennent qu'à lui; le retour d'Hermione, des peintures de la jalousie, de l'amour conjugal, et de l'innocente tendresse de Florizel et de Perdita, le caractère original d'Autolycus et ses plaisantes friponneries, et d'autres détails qu'il serait long de citer.

Comme dans le conte, la Bohême est donnée ici pour un pays maritime; et parmi les anachronismes dont la pièce est remplie, nous

ne citerons que celui qui fait Jules-Romain contemporain de l'oracle de Delphes.

Madame Lenox a remarqué que la jalousie de Léontes était fondée sur des motifs trop frivoles, et éclatait avec une violence peu vraisemblable. Johnson a reproché au poëte d'avoir mis en récit une partie du dénoûment, qui eût offert beaucoup plus d'intérêt s'il eût été présenté en action; enfin, ce même critique et Warburton se sont accordés pour dire que « cette pièce est composée et écrite,
» d'un bout à l'autre, dans le véritable es-
» prit et la manière de l'auteur; que mal-
» gré les défauts et l'extravagante conduite
» de la fable, elle ne le cède guères à aucune
» autre pièce de Sakspeare pour la beauté des
» sentimens et des caractères, et pour l'in-
» térêt qu'elle inspire. »

Walpole prétend que le *Conte d'Hiver* peut être rangé parmi les pièces historiques de Shakspeare. Il a eu visiblement en vue, dit-il, de flatter la reine Élisabeth par une apologie indirecte d'Anne de Boulen sa mère. L'art du poëte ne se montre nulle part avec plus d'adresse. C'était un sujet trop délicat

pour être mis sur la scène tout nud et sans voile ; il était trop récent et touchait la reine de trop près ; pour que le poëte pût hasarder des allusions directes, autrement que dans la vûe et la forme d'un compliment. La déraisonnable jalousie de Léontes et ses violens procédés, composent un portrait ressemblant d'Henri VIII, qui en général fit servir la loi d'instrument à la fougue de ses passions. Hermione en présence de la cour assemblée pour la juger, dit : « Quant à » l'honneur, il doit passer de moi à mes » enfans ; et c'est lui seul que je prétends » défendre ». Ces mots semblent pris de la lettre écrite au roi par Anne de Boulen, avant son exécution, pour lui recommander sa fille. Mamilius, le jeune prince, personnage qui est inutile à la pièce, meurt dans l'enfance, et ne sert qu'à confirmer l'allusion ; la reine Anne ayant eu avant Élisabeth, un fils qui ne vécut pas. Mais le passage le plus frappant, en ce qu'il n'aurait aucun rapport à la pièce, si elle n'était pas destinée à peindre Élisabeth, c'est celui où Pauline, faisant le portrait de la Princesse qui vient de naître,

et remarquant sa ressemblance avec son père, dit : « Elle a toute sa manière de plisser son » front ». Enfin, il y a une phrase, si applicable à Élisabeth et à son père, que je soupçonnerais le poëte de ne l'avoir insérée qu'après la mort de la reine. Pauline, en parlant de l'enfant, dit : « Il est le vôtre ; et » nous pouvons vous appliquer en reproche » l'ancien proverbe, *il vous ressemble tant* » *que c'est un malheur* ».

Sans combattre l'opinion de Walpole, nous dirons seulement que, quand bien même ces allusions seraient réelles, les faits principaux du drame sont trop loin de l'histoire pour qu'il soit possible de le mettre au nombre des pièces dont l'histoire est le fondement.

Malone suppose que le *Conte d'Hiver* fut composé en 1604.

Comme beaucoup d'autres pièces de Shakspeare, celle-ci a été retouchée, et remise au théatre par plusieurs auteurs. Garrick, qui n'en a conservé que la partie tragique l'a réduite en trois actes, sous ce titre : *The Winter's tale, by Garrick, Lond.* 1762.

PERSONNAGES.

LÉONTES, roi de Sicile.
MAMILIUS, son fils.
POLIXÈNE, roi de Bohême.
FLORIZEL, son fils.

CAMILLO,
ANTIGONE,
CLÉOMÈNE,
DION,
} seigneurs de Sicile.

UN AUTRE SEIGNEUR de Sicile.
ARCHIDAMUS, seigneur de Bohême.
ROGER, gentilhomme sicilien.
L'INTENDANT de Pauline.
UN GENTILHOMME attaché au prince Mamilius.
OFFICIERS de la cour de Justice.
UN VIEUX BERGER, réputé père de Perdita.
SON FILS.
UN MARINIER.
UN GEOLIER.
UN VALET du vieux Berger.
AUTOLYCUS, filou.
LE TEMPS, personnage faisant l'office d'un Chœur.

HERMIONE, épouse de Léontes.
PERDITA, fille de Léontes et d'Hermione.
PAULINE, femme d'Antigone.
ÉMILIE ET DEUX AUTRES DAMES, suivantes de la reine de Sicile.
MOPSA et DORCAS, jeunes bergères.
DANSE de Satyres, Bergers et Bergères. Gardes et Suite.

La Scène est tantôt en Sicile, tantôt en Bohême.

LE CONTE D'HIVER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sicile. — Antichambre dans le palais de Léontes.

CAMILLO, ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS.

S'il vous arrive, Camillo, de visiter un jour la Bohême, conduit par quelque occasion de service pareille à celle qui m'a amené ici, à la suite du roi, vous trouverez, comme je vous l'ai dit, une grande différence entre notre Bohême et votre Sicile.

CAMILLO.

Je crois, qu'au retour de l'été, le roi de Sicile se propose de rendre à votre roi la visite qu'il lui doit à si juste titre.

ARCHIDAMUS.

Si l'impuissance de vous recevoir aussi bien nous humilie, du moins les sentimens de notre affection suppléeront au défaut de nos facultés ; car en vérité...

CAMILLO.

Je vous prie...

ARCHIDAMUS.

Vraiment, et je parle avec connaissance et franchise; nous ne pouvons mettre la même magnificence... et une si rare... Je ne sais comment dire. Allons, nous vous dónnerons des boissons assoupissantes, afin que vos sens engourdis soyent incapables de sentir notre insuffisance, et que, si nous ne pouvons espérer vos éloges, vous ne puissiez pas du moins nous faire des reproches.

CAMILLO.

Vous payez trop cher ce qui vous est donné de bon cœur.

ARCHIDAMUS.

Croyez-moi, je parle d'après mes propres connaissances, et d'après ce que l'honnêteté m'inspire.

CAMILLO.

La Sicile ne peut montrer trop de bienveillance à la Bohême. Leurs rois ont été élevés ensemble dans leur enfance; et l'amitié jeta dès-lors entr'eux de si profondes racines, qu'elle ne peut que s'étendre et s'accroître à présent. Depuis que l'âge les a mûris pour le trône, et que les devoirs de la royauté ont séparé leur société, le commerce de l'amitié a continué entr'eux, sinon par la présence de leurs personnes, du moins par leurs ambassadeurs, et par un échange mutuel de présens, de lettres, et de députations amicales; ensorte qu'ab-

sens, ils paraissaient encore ensemble ; que de leurs trônes, ils se donnaient la main comme au-dessus d'une vaste mer, et qu'ils s'embrassaient, pour ainsi dire, des deux bouts opposés du monde. Que le ciel entretienne la durée de leur affection réciproque !

ARCHIDAMUS.

Je crois qu'il n'est point dans le monde de méchant, ni dans le hasard d'événement, qui puisse l'altérer. Vous avez un heureux soutien du trône dans votre jeune prince Mamilius. Je n'ai jamais connu d'enfant d'une plus grande espérance.

CAMILLO.

J'en conçois avec vous le plus brillant augure. C'est un brave enfant ; un jeune prince, qui est un vrai baume pour le cœur de ses sujets : sa vue seule ranime les esprits des vieillards ; ceux d'entr'eux qui dès avant sa naissance, avaient déjà besoin d'appuyer leurs pas chancelans, désirent encore de vivre, pour le voir devenir homme.

ARCHIDAMUS.

Et sans cela ils seraient donc bien aise de mourir ?

CAMILLO.

Oui, s'ils n'avaient pas encore quelqu'autre motif pour excuser leur désir de vivre.

ARCHIDAMUS.

Si le roi n'avait pas de fils, ils désireraient de vivre et de traîner la vieillesse, jusqu'à ce qu'il en eût un. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une salle d'honneur dans le palais.

LÉONTES, HERMIONE, MAMILIUS, POLIXÈNE, CAMILLO et SUITE.

POLIXÈNE.

Déja le berger a vu changer neuf fois l'astre humide des nuits, depuis que nous avons laissé notre trône vuide; et j'épuiserais, mon frère, autant de lunes à vous faire mes remercimens, que je n'en partirais pas moins chargé d'une dette éternelle. Ainsi, comme un chiffre dont la valeur augmente et décuple par le rang qu'il occupe, je multiplie par l'unique remerciment que je vous exprime, les milliers d'actions de grâces qui l'ont précédé.

LÉONTES.

Différez encore quelque temps votre reconnaissance; vous vous acquitterez en partant.

POLIXÈNE.

Seigneur, c'est demain; mon ame se remplit d'inquiétudes sur les événemens qui peuvent arriver, et sur les maux qui peuvent couver pendant mon absence. Veuillent les dieux que nuls vents malfaisans ne soufflent sur mes états, et ne me fassent dire, *mes pressentimens n'étaient que trop fondés;* et d'ailleurs j'ai fait un assez long séjour pour fatiguer à la fin votre majesté.

LÉONTES.

Nous sommes trop forts, mon frère, pour sentir cette fatigue.

POLIXÈNE.

Point de plus long séjour.

LÉONTES.

Encore une huitaine.

POLIXÈNE.

Très-décidément, demain.

LÉONTES.

Nous partagerons donc la huitaine entre nous; et en cela je ne veux pas être contredit.

POLIXÈNE.

Ne me pressez pas ainsi, je vous en conjure. Il n'est point de voix persuasive, non il n'en est point dans le monde, qui pût me gagner aussitôt que la vôtre; et elle me persuaderait aujourd'hui, si ma présence vous était absolument nécessaire, quand le besoin exigerait de ma part un refus. Mes affaires me rappèlent vers mes états; mettre obstacle à mon départ, ce serait me punir de l'amitié que vous m'avez montrée; et un plus long séjour deviendrait pour vous une charge, et un embarras; pour nous épargner ces deux inconvéniens, adieu, mon frère.

LÉONTES.

Vous restez muette, madame? Parlez-donc.

HERMIONE.

Je comptais, seigneur, garder le silence, jusqu'à ce que vous l'eussiez amené à protester avec serment qu'il ne resterait pas ; j'ose vous le dire, seigneur, vous n'y mettez pas assez de chaleur. Dites-lui, que vous êtes sûr que tout est tranquille et dans l'ordre en Bohême ; que nous en avons reçu hier l'assurance solennelle ; dites-lui cela, et il sera forcé dans ses derniers retranchemens.

LÉONTES.

A merveille, Hermione.

HERMIONE.

S'il disait qu'il languit du désir de revoir son fils, ce serait une raison des plus puissantes ; et s'il dit cela, laissez-le partir ; s'il assurait avec serment que cela est, il ne doit pas rester plus longtemps, et mes femmes et moi, nous le chasserions d'ici avec nos quenouilles. — (*A Polixène.*) Cependant je me hasarderai à vous demander de nous prêter encore une semaine de votre royale présence. Quand vous recevrez mon époux en Bohême, je vous recommande de l'y retenir un mois au-delà du terme marqué pour son départ ; et pourtant, prenez bien garde, Léontes, que je ne vous aime pas d'une minute de moins, que toute autre femme n'aime son époux ? Voulez-vous rester ?

POLIXÈNE.

Non, madame.

HERMIONE.

Mais, vous resterez.

POLIXÈNE.

Je ne le puis vraiment pas.

HERMIONE.

Vraiment? Ce serment est trop faible pour vaincre ma résistance; mais, quand vous feriez des sermens assez forts pour ébranler et déplacer les astres de leur sphère, je vous dirais encore, *seigneur, on ne part point*. Vraiment, vous ne partirez point; le vraiment d'une reine a autant de pouvoir que le vraiment d'un roi. Voulez-vous encore partir? Vous me forcerez de vous retenir comme prisonnier, et non pas comme un hôte; et alors vous payerez votre pension en nous quittant, et serez par-là dispensé de tous remercimens; qu'en dites-vous? Êtes vous mon prisonnier? ou mon hôte? Par votre redoutable vraiment, il faut vous décider à être l'un ou l'autre.

POLIXÈNE.

En ce cas, je serai donc votre hôte, madame; car être votre prisonnier emporterait une idée d'offense, et il m'est moins aisé de vous offenser qu'il ne l'est à vous de m'en punir.

HERMIONE.

Ainsi, je ne serai point votre geolière, mais votre hôtesse et votre amie. Allons, il me prend envie de vous questionner sur les bons tours de mon époux et les vôtres, lorsque vous étiez jeunes. Vous deviez faire alors je crois de jolis petits seigneurs.

POLIXÈNE.

Nous étions, belle reine, deux jeunes étourdis, qui croyaient qu'il n'y avait point d'autre avenir devant eux, qu'un lendemain entièrement semblable au jour de la veille, et que nous serions éternellement jeunes.

HERMIONE.

Mon époux n'était-il pas le plus vaurien des deux?

POLIXÈNE.

Nous étions comme deux agneaux inséparables, qui bondissent ensemble aux rayons du soleil, et bêlent l'un après l'autre; notre échange mutuel était de l'innocence pour de l'innocence; nous ne connaissions pas l'art de faire du mal, non; et nous n'imaginions pas qu'aucun homme en fît. Si nous avions continué cette vie, et que nos faibles intelligences n'eussent jamais été exaltées par l'effervescence d'un sang plus impétueux, nous aurions pu répondre hardiment au juge céleste : *non coupables*, en mettant à part la tache héréditaire.

HERMIONE.

Vous nous donnez à entendre par-là que depuis vous avez fait des faux pas.

POLIXÈNE.

O ma digne reine, les tentations sont venues avec l'âge; car dans ces jours où le duvet du jeune oiseau ne faisait que de naître, mon épouse n'était qu'une jeune et petite fille; et votre précieuse

beauté n'eût pas alors fait d'impression sur les yeux de mon jeune camarade.

HERMIONE.

La grâce, j'espère, aura augmenté de force en même-temps que les tentations; n'allez pas au moins tirer de conséquence de votre discours; de crainte qu'elle ne vous mène à dire, que votre reine et moi nous sommes de mauvais anges qui vous ont tentés. Et pourtant, poursuivez si vous voulez: nous consentons à répondre pour les fautes que nous vous avons fait commettre; si vous avez fait votre premier péché avec nous, et que vous ayez continué depuis de ne pécher qu'avec nous.

LÉONTES *à Hermione*.

Est-il enfin gagné?

HERMIONE.

Il restera, seigneur.

LÉONTES.

Il n'a pas voulu y consentir, à ma prière. Hermione, ma bien-aimée, jamais vous n'avez parlé plus à propos.

HERMIONE.

Jamais?

LÉONTES.

Jamais, qu'une seule fois.

HERMIONE.

Comment? J'ai parlé deux fois à propos? Quand la première, s'il vous plaît? Je vous en prie, dites-

le moi. Rassasiez-moi d'éloges, et engraissez mon amour-propre comme un oiseau domestique; une bonne action, qu'on laisse mourir dans le silence, en tue mille autres qui seraient venues à la suite; les louanges sont le salaire de notre sexe; vous pouvez avec un seul doux baiser nous faire avancer plus de cent stades, tandis qu'avec l'aiguillon, vous ne nous feriez pas parcourir un seul acre. Mais revenons au fait. Ma dernière bonne action a été, de l'engager à rester; quelle a donc été la première? Celle-ci a une sœur aînée, ou je ne vous comprends pas : ah! fasse le ciel que ce soit une action vertueuse! Mais j'ai parlé à propos une fois avant celle-ci : quand? Je vous en prie, dites-le moi, je languis de le savoir.

LÉONTES.

Hé mais, ce fut lorsque trois tristes mois passés dans l'amertume, expirèrent enfin, que je vous fis ouvrir votre blanche main, et lui fis promettre dans la mienne la foi de votre amour; alors vous dites ces mots : *Je suis à vous pour toujours.*

HERMIONE.

Ce fut en effet une sainte et belle action! — Ainsi, voyez-vous, j'ai bien parlé deux fois, la première, afin d'obtenir pour toujours les bontés de mon royal époux; la seconde, afin d'obtenir le séjour d'un ami pour quelques temps. (*Elle présente la main à Polixène.*)

LÉONTES *à part.*

Trop chaud, trop chaud! quand on mêle de si

près les tendresses de l'amitié, on finit bientôt par mêler les personnes; j'ai eu moi un *tremor cordis;* mon cœur bondit; mais ce n'est pas de joie, non, ce n'est pas de joie. — Cet accueil peut avoir une apparence honnête et innocente; il peut puiser sa liberté dans la cordialité, dans la bonté du naturel, dans l'énergie d'un cœur sensible, et ne pas compromettre la décence de celle qui le montre; il le peut à la rigueur, j'en conviens. Mais de se serrer ainsi les mains, de se caresser les doigts comme ils le font en ce moment, et de se renvoyer des sourires d'intelligence, comme devant un miroir, et puis de soupirer comme le cors qui annonce la mort du cerf; oh! c'est-là un genre d'accueil, qui ne plaît ni à mon cœur, ni à mon front. — Mamilius, es-tu mon enfant?

MAMILIUS.

Oui, mon bon seigneur.

LÉONTES.

Vraiment! c'est mon beau petit faon. Quoi, où as-tu noirci ton nez? Ils disent que c'est une copie du mien. Allons, petit capitaine, il faut être net, non pas net, je veux dire propre, capitaine, puisque le bouvillon, la génisse et le veau sont tous appelés nets (1). (*Observant Polixène et Hermione*). Quoi! toujours jouant du virginal sur sa main (2).

(1) Il y a ici une équivoque intraduisible sur le mot *neat* qui a la double signification de *propre*, et de *bétail à cornes*.

(2) Espèce de petite épinette; le livre de leçons de cet instrument de la reine Elisabeth existe encore.

(*A son fils*). Hé bien, toi, petit veau folâtre, es-tu bien mon veau?

MAMILIUS.

Oui, si vous le voulez bien, mon seigneur.

LÉONTES.

Il te manque la peau rude et cette crue que je me sens au front, pour me ressembler parfaitement. — Et pourtant, on dit que nous sommes aussi ressemblans que deux œufs; ce sont les femmes qui le disent, et les femmes disent tout ce qu'elles veulent. Mais quand elles seraient fausses, comme les mauvais draps reteints en noir, comme les vents, comme les eaux; fausses autant que le souhaiterait d'un dez un homme qui ne connaît point de limite entre le tien et le mien; cependant il serait toujours vrai, que cet enfant me ressemble. Allons, mon petit page, regardez-moi avec votre œil bleu-de-ciel. — Petit fripon, charmant lutin, qui m'es si cher; mon petit cœur, ta mére peut-elle..? se pourrait-il bien...? O imagination, tu m'enfonces ton poignard jusqu'au cœur! tu rends possibles des choses réputées impossibles, tu as un commerce avec les songes... (Comment cela peut-il être... ?) Tu agis sur nous au moyen de ce qui n'existe pas, et tu t'associes au néant; il devient croyable que tu peux t'unir à quelque chose de réel, et tu le fais, et même au-delà de ce qu'on te commande; j'en fais l'expérience, par les idées contagieuses qui empoisonnent mon cerveau, et qui endurcissent mon front.

POLIXÈNE.

Qu'a donc le roi de Sicile?

HERMIONE.

Il paraît un peu troublé.

POLIXÈNE *au roi*.

Qu'avez-vous, seigneur? Et comment vous trouvez-vous? Qu'en dites-vous, mon cher frère (1)?

HERMIONE.

Vous avez l'air d'être comme agité de quelque pensée : êtes-vous ému, seigneur?

LÉONTES.

Non, en vérité. — (*A part*). Comme la nature quelquefois fait éclater sa folle tendresse, et se rend elle-même le jouet des cœurs durs! — En considérant les traits du visage de mon fils, il m'a semblé que j'avais rétrogradé de vingt trois années; et je me voyais dans les robes de l'enfance, dans mon fourreau de velours vert; mon épée emmuselée, de crainte qu'elle ne fît du mal à son maître, et ne lui devînt funeste, comme font souvent des ornemens trop dangereux. Combien je devais ressembler alors, suivant ce que j'imagine, à ce pepin, ce pois, ce petit gentilhomme? — Mon petit ami, voudriez-vous recevoir des œufs pour de l'argent (2).

(1) Les anciennes éditions donnent à Léontes la dernière partie de cette réplique. Steevens, qui a été suivi par les modernes éditeurs, l'attribue à Polixène.

(2) Il paraît que c'est une expression proverbiale, usitée

MAMILIUS.

Non, seigneur, je me battrais.

LÉONTES.

Oui, voulez-vous vous battre ? Allons, mon brave enfant, que ton lot soit d'être heureux! — (*A Polixène*) Mon frère, êtes-vous aussi fou de votre jeune prince, que nous vous semblons l'être du nôtre?

POLIXÈNE.

Quand je suis chez moi, il fait tout mon exercice, tout mon amusement, toute mon occupation. Tantôt il est mon ami dévoué, et tantôt mon ennemi, mon flatteur, mon guerrier, mon homme d'état, tout enfin; il me rend un jour de juillet aussi court qu'un jour de décembre; et par la variété toujours changeante de son humeur enfantine, il me guérit d'idées noires, qui rendraient mon sang épais et mélancolique.

LÉONTES.

Ce petit écuyer a le même office avec moi. Nous vous quittons pour nous promener tous les deux; et vous, seigneur, je vous laisse à vos affaires plus sérieuses. — Hermione, montrez combien vous nous aimez dans l'accueil que vous ferez à notre frère; que tout ce qu'il y a de plus cher, de

---

lorsqu'un homme se voit outragé et ne fait aucune résistance. Les commentateurs, qui ne la comprennent pas, en donnent diverses explications.

plus rare en Sicile, soit prodigué avec profusion; après vous, et mon jeune promeneur, c'est lui qui a le plus de droits sur mon cœur.

HERMIONE.

S'il vous prend envie de nous rejoindre, nous serons dans le jardin; vous y attendrons-nous?

LÉONTES.

Suivez à votre gré vos penchans; on vous trouvera, pourvu que vous soyez sous la voûte des cieux. (*A part, observant Hermione.*) — Je tends l'appât en ce moment, quoique tu n'aperçoives pas la ligne: va, poursuis! Comme elle tient son bec tendu vers lui! Et comme elle s'arme de toute l'audace d'une femme devant son époux indulgent! (*Polixène et Hermione, sortent avec leur suite*). Déja disparus! Épais d'un pouce, enfoncé jusqu'aux genoux, cocu par dessus la tête et les oreilles. (*A Mamilius*). Va, mon enfant, va jouer. — Ta mère joue aussi, et moi aussi; mais je joue un rôle si fâcheux, qu'il me conduira au tombeau au milieu des sifflets; le mépris et le bruit des huées sonneront mes funérailles. Va, mon enfant, va, amuse-toi. — Il y a eu, ou je suis bien trompé, des cocus avant moi; et à présent, dans le moment même où je parle, il est plus d'un époux, qui tient avec confiance sa femme sous le bras, et qui ne songe guères que les portes ont été ouvertes en son absence, et que son vivier a été pêché par son plus proche voisin, par monsieur Sourire, son voisin.

Enfin, c'est toujours une consolation, qu'il y ait d'autres maris que moi qui ayent des jardins, dont les portes soient, comme les miennes, ouvertes contre leur volonté. Si tous les hommes qui ont des femmes déloyales, s'abandonnaient au désespoir, il y aurait la dixième partie du genre humain qui se pendrait. C'est un mal sans remède; c'est l'action de quelque planète, dont l'influence se fait sentir par tout où elle domine; et sa puissance, croyez-le, s'étend de l'orient à l'occident, du nord au midi. Conclusion, il n'y a point de barrières pour garder une femme; retiens cela. C'est une place ouverte qui laisse entrer et sortir l'ennemi avec armes et bagages. Des milliers d'hommes comme moi ont le mal, et ne le sentent pas. — Hé bien, mon enfant?

MAMILIUS.

On dit que je vous ressemble.

LÉONTES *toujours à lui-même.*

Enfin, c'est une sorte de consolation. (*Il aperçoit Camillo*). Quoi! Camillo ici!

CAMILLO.

Oui, mon digne souverain.

LÉONTES *à Mamilius.*

Va jouer, Mamilius; tu es un honnête garçon. — (*L'enfant s'éloigne.*). Hé bien, Camillo, ce grand monarque prolonge son séjour.

CAMILLO.

Vous avez eu bien de la peine à faire tenir son ancre dans votre port ; vous aviez beau la jeter, elle revenait toujours à vous.

LÉONTES.

Y as-tu fait attention ?

CAMILLO.

Il ne voulait pas céder à vos prières ; plus vous le pressiez, plus il objectait des affaires urgentes.

LÉONTES.

T'en es-tu aperçu ? Voilà donc déjà d'autres observateurs avec moi, qui murmurent tout bas, qui se disent à l'oreille : « le roi de Sicile est un.... et cætera. — Le mal a déjà fait de grands progrès, lorsque je viens à le sentir le dernier. — Comment s'est-il déterminé à rester, Camillo ?

CAMILLO.

Sur les prières de la bonne reine.

LÉONTES.

Sur ses prières, soit : bonne, cela devrait être sans doute ; mais cela est, et cela n'est pas. Cette idée est-elle entrée dans quelque autre cervelle que la tienne ? Car ta conception est d'une nature absorbante, elle attire à elle et embrasse plus de choses que les esprits vulgaires. Cela n'est-il remarqué que par les intelligences plus fines ! par quelques têtes d'un génie extraordinaire ? Les créatures subalternes pourraient bien être tout-à-fait aveugles dans cette affaire ; parle.

CAMILLO.

Dans cette affaire, seigneur? Je crois, que tout le monde comprend assez, que le roi de Bohême fait ici un plus long séjour.

LÉONTES.

Hé bien?

CAMILLO.

Qu'il fait ici un plus long séjour.

LÉONTES.

Oui : mais pourquoi?

CAMILLO.

Pour satisfaire votre majesté, et se rendre aux instances de notre aimable souveraine.

LÉONTES.

Se rendre aux instances de votre souveraine? Se rendre? Je n'en veux pas davantage. — Écoute, Camillo, je t'ai confié les plus chers secrets de mon cœur, aussi bien que ceux de mon conseil; et comme le prêtre confident de nos faiblesses, tu as purgé mon sein de ses humeurs malfaisantes, et je t'ai toujours quitté, comme ton pénitent converti; mais je me suis trompé sur ton intégrité, c'est-à-dire, trompé sur ce qui m'en offrait l'apparence.

CAMILLO.

Que le ciel ne le permette pas, seigneur!

LÉONTES.

Oui, de le souffrir. — Tu n'es pas honnête; ou, si ton penchant te porte à l'être, tu es un lâche, qui

coupes le jarret à l'honnêteté, et l'empêches de suivre sa course naturelle ; ou autrement il faut te regarder comme un serviteur initié dans ma confiance la plus intime, et négligent à y répondre ; ou bien comme un insensé, qui voit chez moi jouer un jeu où je perds le plus riche de mes trésors, et qui prend le tout en badinage.

CAMILLO.

Mon noble souverain, je puis être négligent, insensé et timide ; nul homme n'est si exempt de ces défauts, que sa négligence, sa folie, et sa timidité ne se montrent quelquefois dans la multitude infinie des affaires de ce monde. Si jamais, seigneur, j'ai été négligent dans les vôtres, sans dessein, c'est une folie à moi : si jamais j'ai joué exprès le rôle d'un insensé, ç'aura été par légèreté, et faute de réfléchir assez aux conséquences ; si jamais la crainte m'a fait hésiter dans une entreprise, dont l'issue me semblait douteuse, et dont l'exécution fût nécessaire, ç'a été par une timidité, qui souvent attaque le plus sage. Ce sont là, seigneur, autant d'infirmités ordinaires, dont l'homme le plus honnête peut être susceptible. Mais, j'en conjure votre majesté, daignez me parler plus clairement ; faites-moi connaître et voir en face ma faute ; et si je la nie, c'est que je n'en aurai commis aucune.

LÉONTES.

N'as-tu pas vu, Camillo, (mais cela est hors de doute, vous l'avez vu, ou votre lunette est opaque

comme la corne d'un cocu), ou entendu dire (car sur une chose aussi visible, les langues ne peuvent se taire) ou pensé en vous-même (car il n'y a point de faculté de penser dans l'homme, qui n'est pas capable de cette réflexion) que ma femme m'est infidèle? Si tu le veux, avoue-le; ou autrement nie-le avec impudence, nie que tu ayes des yeux, des oreilles, et une pensée; conviens-donc que ma femme est un *cheval bâton* (1); et qu'elle mérite un nom aussi odieux, aussi infâme, que la dernière des filles, qui livre sa personne avant le contrat de l'honneur; dis-le, et soutiens-le.

CAMILLO.

Je ne voudrais pas entendre tranquillement noircir ainsi ma souveraine, sans en tirer sur le champ vengeance. Malédiction sur moi-même! vous n'avez jamais proféré de parole plus indigne de vous que celle-là; la répéter, serait un crime aussi grand, que celui que vous imaginez, quand il serait vrai.

LÉONTES.

Et n'est-ce rien que de se parler à l'oreille? rien que d'appuyer joue contre joue? de mesurer leur nez ensemble? de se baiser les lèvres en-dedans? d'étouffer un éclat de rire par un soupir? Et, signe infaillible d'un honneur profané, de faire chevau-

(1) *Hobby-horse*; ce mot se rencontre plusieurs fois dans Shakspeare, et on l'a déjà expliqué.

cher leur pied l'un sur l'autre? de s'enfoncer ensemble dans les coins les plus sombres? de souhaiter que l'horloge aille plus vite, que les heures soient des minutes, que midi se change en minuit, et que tous les yeux soient aveuglés d'une taie, hors les leurs, les leurs seulement, qui voudraient être coupables, sans être vus; n'est-ce rien que tout cela? En ce cas, et le monde, et tout ce que le monde enferme, n'est donc rien non plus? Cette voûte des cieux qui nous couvre, n'est donc rien; la Bohême n'est rien; ma femme n'est rien, et tous ces riens ne signifient rien, si tout cela n'est rien.

CAMILLO.

Mon cher souverain, guérissez-vous de cette funeste pensée, et de bonne-heure; car elle est des plus dangereuses.

LÉONTES.

Oui, dis qu'elle est dangereuse; mais elle est vraie.

CAMILLO.

Non, seigneur, non.

LÉONTES.

Elle l'est; vous mentez, vous mentez. Je te dis que tu mens, Camillo; et je te hais. Avoue-toi un homme stupide, un misérable sans ame, ou un froid hypocrite, qui peux voir de tes yeux indifféremment le bien et le mal, également enclin à tous les deux suivant l'occasion. Si le sang de ma femme était aussi corrompu que l'est son honneur,

elle ne vivrait pas le temps qu'un sable met à s'écouler.

CAMILLO.

Qui donc est son corrupteur ?

LÉONTES.

Qui? Eh! celui qui, comme une médaille, la porte toujours pendue à son cou, le roi de Bohême. Qui?...... si j'avais autour de moi des serviteurs zélés et fidèles, qui eussent des yeux pour voir mon honneur, comme ils voyent leurs profits et leurs intérêts personnels, ils feraient une chose qui arrêterait le cours de mon déshonneur. Oui, et toi, son échanson, toi, que j'ai tiré de l'obscurité, et élevé au rang d'un grand seigneur; toi, qui peux voir aussi clairement, que le ciel voit la terre, et que la terre voit le ciel, combien je suis outragé... tu pourrais assaisonner une coupe, propre à fermer pour jamais les yeux de mon ennemi; et cette potion serait pour mon cœur un baume qui le guérirait.

CAMILLO.

Oui, seigneur, je pourrais le faire; et cela non pas avec une potion violente, mais avec une liqueur discrète, dont les effets insensibles ne trahiraient pas sa malignité, comme le poison. Mais je ne puis croire ainsi qu'une si grande perfidie ait souillé mon auguste maîtresse, si souverainement honnête et vertueuse. Je vous ai aimé...

LÉONTES.

Si tu oses en douter, va au diable! — Me crois-tu d'une imagination assez noire, d'un cerveau assez malade, pour chercher à me tourmenter moi-même? pour salir la blancheur de ma couche, dont la pureté procure un doux sommeil, mais qui une fois tachée, se remplit de pointes aigües, d'épines, d'orties, et d'aiguillons de guêpes? pour provoquer l'ignominie sur le sang du prince mon fils, que je crois être de moi, et que j'aime comme mon enfant; sans de mûres et convaincantes raisons qui m'y forcent? Dis, voudrais-je le faire? Un homme peut-il s'égarer à cet excès de démence?

CAMILLO.

Je suis obligé de vous croire, seigneur, et je vous débarrasserai du roi de Bohême, pourvu que, quand il sera écarté, votre majesté consente à reprendre la reine, et à la traiter aussi tendrement qu'auparavant; ne fût-ce que pour l'intérêt de votre fils; et pour imposer par-là silence à l'injure des langues, dans les cours et les royaumes connus du vôtre et qui vous sont alliés.

LÉONTES.

Tu me conseilles-là précisément la conduite que je me serais prescrite à moi-même. Je ne donnerai aucune atteinte à son honneur, aucune.

CAMILLO.

Allez donc, seigneur, et montrez au roi de Bohême, et à votre épouse, tout le calme et la séré-

nité que l'amitié porte dans les fêtes. C'est moi qui suis l'échanson de Polixène ; s'il reçoit de ma main un breuvage bienfaisant, ne me comptez plus au nombre de vos serviteurs.

LÉONTES.

C'est assez ; fais cela ; et la moitié de mon cœur est à toi : si tu n'obéis, c'est fait de tes jours.

CAMILLO.

Je le ferai, seigneur.

LÉONTES.

Je vais montrer le visage d'un ami, comme tu me le conseilles. (*Il sort*).

CAMILLO *seul*.

O malheureuse reine ! — Mais moi, dans quelle position suis-je réduit ! — Il faut que je sois l'empoisonneur de l'honnête Polixène ; et mon motif pour cette action, c'est l'obéissance à un maitre ; à un homme, qui en guerre contre lui-même, voudrait que tous ceux qui lui appartiennent, fussent de même. — En faisant cette action, j'avance ma fortune. — Quand je pourrais trouver l'exemple de mille sujets, qui auraient frappé la personne sacrée des rois, et qui auraient fleuri après, je ne la ferais pas encore ; mais puisque ni l'airain, ni le marbre, ni le parchemin ne m'en offre pas un seul, et que la scélératesse elle-même se refuse à un tel forfait... Il faut que j'abandonne la cour : que je le fasse ou que je ne le fasse pas, ma ruine est inévitable. Étoiles bienfaisantes, luisez à présent sur moi. Voici le roi de Bohême.

POLIXÈNE.

Cela est étrange! Il me semble que la faveur où j'étais, commence a baisser. Ne pas me parler! — Bon jour, Camillo.

CAMILLO.

Salut, noble roi.

POLIXÈNE.

Quelles nouvelles à la cour?

CAMILLO.

Rien d'extraordinaire, seigneur.

POLIXÈNE.

A l'air qu'à le roi, on dirait qu'il aurait perdu une province, quelque portion de ses états, qu'il chérissait comme lui-même. Je viens dans le moment même de l'aborder avec les complimens accoutumés; lui, détournant ses yeux du côté opposé, et donnant à sa lèvre abaissée, le mouvement du mépris, il me fuit, et me quitte ainsi, me laissant à mes réflexions sur ce qui a pu changer ainsi sa conduite envers moi.

CAMILLO.

Je n'ose pas le savoir, seigneur...

POLIXÈNE.

Comment! vous n'osez pas le savoir! vous n'osez pas? Vous le savez, et vous n'osez pas me confier ce que vous savez? Il faut bien que ce soit-là votre idée; car pour vous, ce que vous savez, vous le savez nécessairement, et vous ne pouvez pas dire,

que vous n'osez pas le savoir. Cher Camillo, votre visage altéré est pour moi un miroir, où je lis aussi le changement qui s'est fait à mon égard; car il faut bien que j'aye quelque part à cette altération, en trouvant ma position changée en même temps.

CAMILLO.

Il y a un mal, qui met le désordre dans quelques-uns de nous, mais je ne puis nommer ce mal; et c'est de vous qu'il a été gagné, de vous qui pourtant vous portez fort bien.

POLIXÈNE.

Comment? gagné de moi! N'allez pas me prêter le regard du basilic : j'ai envisagé des milliers d'hommes, qui n'ont fait que prospérer par mon coup-d'œil; mais je n'ai donné la mort à aucun. Camillo... comme il est certain que vous êtes un gentilhomme, plein de science et d'expérience, et qui orne autant notre noblesse, que peuvent le faire les noms illustres de nos aïeux, qui nous ont transmis la noblesse par héritage, je vous conjure, si vous savez quelque chose qu'il soit de mon intérêt de connaître, de m'en instruire : n'emprisonnez pas ce secret dans un silence obstiné, et ne me laissez pas dans l'ignorance.

CAMILLO.

Je ne puis répondre.

POLIXÈNE.

Une maladie gagnée de moi, et cependant je me

porte bien ! il faut que vous me répondiez. Entendez-vous, Camillo ? Je vous conjure, au nom de tout ce que l'honneur permet (et cette prière que je vous fais, tient de près à l'honneur), de me déclarer quel complot imprévu se trame contre moi ; à quel point il est avancé, à quelle distance ce danger est de moi ; quel est le moyen de le prévenir, s'il y en a ; sinon, quel est celui de le mieux supporter.

CAMILLO.

Seigneur, je vais vous le dire ; puisque j'en suis sommé au nom de l'honneur, et par un homme que je crois plein d'honneur. Faites-donc attention à mon conseil, qui doit être aussi promptement suivi, que je veux être prompt à vous le donner ; ou nous n'avons qu'à nous écrier, vous et moi, *nous sommes perdus*, et sans ressource.

POLIXÈNE.

Poursuivez, cher Camillo.

CAMILLO.

Je suis l'homme chargé de vous tuer.

POLIXÈNE.

Par qui ?

CAMILLO.

Par le roi.

POLIXÈNE.

Pourquoi ?

CAMILLO.

Il croit, ou plutôt, dans la conviction la plus profonde, il jure, comme s'il l'avait vu de ses yeux,

ou qu'il eût été l'agent employé pour vous y engager, que vous avez eu un commerce illicite avec la reine.

POLIXÈNE.

Ah! si cela est vrai, que mon sang se tourne en venin; et que mon nom soit accouplé avec le nom de l'homme qui a déshonoré le sang le plus pur; que ma réputation infectée exhale un air corrompu qui offense l'odorat le moins subtil par tout où je me présenterai, et que mon approche soit évitée avec plus de soin que la plus contagieuse peste dont l'histoire ou la tradition ait jamais parlé!

CAMILLO.

Faites, pour le dissuader de son opinion, autant de sermens, que le ciel a d'étoiles, et que les étoiles ont d'influences diverses sur le monde; vous pourriez aussi bien empêcher la mer d'obéir à la lune, que réussir à écarter par vos sermens, ou ébranler par vos avis le fondement de sa folie; elle est appuyée sur sa croyance, et elle durera autant que lui.

POLIXÈNE.

Coment cette idée a-t-elle pu se former?

CAMILLO.

Je l'ignore; mais je suis certain, qu'il est plus sûr d'éviter son idée formée, que de s'arrêter à chercher comment elle est née. Si donc vous osez vous fier à mon honnêteté qui réside enfermée dans ce corps, que vous emmènerez avec vous en

ôtage ; partons cette nuit, j'informerai secrètement de l'affaire votre suite, et je saurai les faire sortir de la ville deux à deux, ou trois à trois, par différentes portes Quant à moi, je dévoue mon sort à votre service, perdant ici ma fortune par cette confidence. Ne balancez pas ; car par l'honneur de ceux qui m'ont donné le jour, je vous ai révélé la vérité : si vous en cherchez d'autres preuves, je n'ose pas rester à les attendre ; et vous ne serez pas plus en sûreté, qu'un homme proscrit par la propre bouche du roi, et dont il a juré la mort.

POLIXÈNE.

Je vous en crois. J'ai vu son cœur sur son visage. Donne-moi ta main, sois mon guide ; et ta place sera toujours à côté de la mienne. Mes vaisseaux sont prêts, et il y a deux jours que ma suite attendait mon départ de cette cour. — Cette jalousie a pour objet une créature inappréciable ; plus cet objet rare et parfait, plus cette passion doit être extrême ; le jaloux est un personnage puissant, elle doit donc être des plus violentes ; il s'imagine qu'il est déshonoré par un homme, qui s'est toujours déclaré son ami, sa vengeance doit donc, par cette raison, être plus terrible. La crainte m'environne de ses ombres ; qu'une prompte fuite soit mon salut, et puisse servir à sauver cette reine innocente, le sujet des entretiens, et des pensées de Léontes, mais sans raison l'objet de ses soupçons mal fondés (1). Viens Camillo ; je te respecterai

(1) Ce passage est obscur ; les commentateurs anglais offrent

comme mon père, si tu parviens à sauver ma vie de ces lieux. Fuyons sans délai.

CAMILLO.

J'ai l'autorité d'ordonner l'ouverture de toutes les portes : que votre altesse profite des momens : le temps presse ; allons, seigneur, partons.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

plusieurs leçons et plusieurs sens. Nous avons préféré l'explication de Malone. — Voici celle de Johnson : « Puisse une partie des pensées du roi être l'appui de la reine, et l'autre, » celle de ses soupçons, s'évanouit ». — Selon Steevens le sens serait : — « Puisse mon départ, dont l'intérêt de la reine » est en partie cause, lui servir d'appui et de défense ; mais » qu'il ne serve pas d'appui et de prétexte aux soupçons du » roi ».

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

SICILE. — Même lieu que le précédent.

HERMIONE, MAMILIUS, DAMES.

HERMIONE.

PRENEZ-MOI cet enfant avec vous ; il me fatigue au point que je n'y peux plus tenir.

PREMIÈRE DAME.

Allons, venez, mon joli prince : sera-ce moi qui serai votre camarade de jeu ?

MAMILIUS.

Non, je ne veux point de vous.

PREMIÈRE DAME.

Pourquoi, mon cher petit prince ?

MAMILIUS.

Vous me baisez sans fin ; et puis vous me parlez, comme si j'étais encore un petit enfant. (*A la seconde dame*). Je vous aime mieux, vous.

SECONDE DAME.

Et pourquoi cela, mon prince?

MAMILIUS.

Ce n'est pas parce que vos sourcils sont plus noirs; cependant des sourcils noirs, à ce qu'on dit, siéent le mieux à certaines femmes; pourvu qu'ils ne soient pas trop épais, mais seulement en demi-cercle, ou plutôt comme un croissant qu'on aurait tracé, du bout d'une plume.

SECONDE DAME.

Qui vous a appris cela?

MAMILIUS.

Je l'ai appris du visage des femmes.—Dites-moi, je vous prie, de quelle couleur sont vos sourcils?

PREMIÈRE DAME.

Bleus, seigneur.

MAMILIUS.

Oh, c'est une plaisanterie que vous faites; j'ai bien vu le nez d'une femme, qui était bleu; mais non pas ses sourcils.

SECONDE DAME.

Écoutez-moi. La reine votre mère va fort s'arrondissant; nous offrirons un de ces jours nos services à un beau prince nouveau né; vous seriez bien content alors de nous flatter, et de nous caresser, si nous voulions de vous.

PREMIÈRE DAME.

Il est vrai qu'elle prend depuis peu une assez

belle rondeur ; puisse-t-elle rencontrer une heure favorable !

HERMIONE.

Hé qui donc vous inspire ces propos sérieux ? Venez mon ami, je veux bien de vous à présent je vous prie, venez vous asseoir auprès de nous ; et dites nous un conte.

MAMILIUS.

Le voulez-vous triste ou gai ?

HERMIONE.

Aussi gai que vous voudrez.

MAMILIUS.

Un conte triste est plus de saison dans l'hiver : j'en sais un d'esprits et de lutins.

HERMIONE.

Contez-nous celui-là, mon fils : allons, venez vous asseoir. — Allons, commencez, et mettez tout votre art à m'effrayer de vos esprits ; vous possédez ce talent à merveille.

MAMILIUS.

Il y avait une fois un homme...

HERMIONE.

Asseyez-vous donc là. — Allons, continuez.

MAMILIUS.

Qui demeurait auprès du cimetière. — Je veux le conter tout bas ; les grillons qui sont ici, ne l'entendront point.

HERMIONE.

Approchez-vous donc, et contez-le moi à l'oreille. (*Paraissent Léontes, Antigone, seigneurs et suite*).

LÉONTES.

Vous l'avez rencontré là? et sa suite? et Camillo avec lui?

UN DES COURTISANS.

Derrière le bosquet de sapins; c'est là que je les ai trouvés; jamais je n'ai vu hommes courir si vîte: je les ai suivis des yeux jusqu'à leurs vaisseaux.

LÉONTES.

Combien je suis heureux dans mes conjectures, et juste dans mes soupçons! — Hélas, plût au ciel que j'eusse moins de pénétration! Que le triste avantage de cette connaissance me rend malheureux! Il peut se trouver une araignée noyée au fond d'une coupe; un homme peut boire la coupe, et la remettre, et n'avoir pris aucun venin; car son imagination n'en est point infectée; mais si l'on vient à offrir à ses yeux l'insecte abhorré, et lui faire connaître ce qu'il a avalé, il s'agite alors, il tourmente et son gosier et ses flancs de secousses et d'efforts, pour la rejeter. — Moi j'ai bu, et j'ai vu l'araignée. — C'est Camillo qui l'a secondé dans ce complot; c'est lui qui est son corrupteur. — Il y a un complot tramé contre ma vie, et ma couronne. — Tout ce que soupçonnait ma défiance, est vrai. — Ce perfide scélérat, dont j'employais le

ministère, était déjà employé par l'autre; il lui a découvert mon dessein, et moi, je reste un vain automate, un ridicule jouet dont ils s'amusent à leur gré. — Comment les portes se sont-elles si facilement ouvertes?

LE COURTISAN.

Par la force de sa grande autorité, qui s'est fait obéir ainsi plus d'une fois, d'après vos ordres.

LÉONTES.

Je ne le sais que trop. — Donnez-moi cet enfant (*A Hermione.*) Je suis bien aise que vous ne l'ayez pas nourri; quoiqu'il ait quelques traits de moi, cependant vous lui avez trop communiqué de votre sang.

HERMIONE.

Que voulez-vous dire? est-ce un badinage?

LÉONTES.

Qu'on emmène l'enfant d'ici; je ne veux pas qu'il approche d'elle; emmenez-le sur le champ. Et qu'elle joue avec celui dont elle est enceinte; car c'est Polixène qui vous a ainsi arrondie.

HERMIONE.

Je ne ferais que répondre : ce n'est pas lui; que je jurerais bien en être crue de vous sur ma parole; quand vous affecteriez de prétendre le contraire.

LÉONTES.

Vous, seigneurs, considérez-la, observez-la

bien : dites, si vous voulez : *c'est une belle princesse ;* mais la justice, qui est dans vos cœurs, vous fera ajouter aussitôt : *c'est bien dommage qu'elle ne soit pas honnête, qu'elle ne soit pas vertueuse ;* ne louez en elle que la beauté de ces formes extérieures, qui, sur ma parole, méritent les plus grands éloges, et tout de suite, ce haussement d'épaules, ce murmure entre les dents, et tous ces gestes flétrissans que la calomnie emploie ! Oh, je me trompe; la pitié s'exprime aussi par ces signes; car la calomnie flétrit de ses traits la vertu même. — Que ces haussemens d'épaules, ces murmures sourds surviennent et se placent immédiatement après que vous aurez dit : *qu'elle est belle*, et avant que vous puissiez ajouter, *qu'elle est honnête*. Qu'on apprenne seulement ceci de moi, qui ai le plus de sujet de gémir que cela soit : elle est une adultère.

HERMIONE.

Si un scélérat, le plus consommé, le plus parfait scélérat de l'univers, se permettait ce reproche, il en serait plus scélérat encore; vous, seigneur, vous ne faites que vous tromper.

LÉONTES.

Vous vous êtes trompée aussi, madame, en prenant Polixène pour Léontes. O toi, créature ... je ne veux pas t'appeler du nom qui te convient, de crainte que la grossièreté barbare, s'autorisant de mon exemple, ne se permette un pareil langage, sans égard au rang, et n'oublie la distinction que

la politesse doit mettre entre le langage d'un prince, et celui d'un mendiant. — J'ai dit qu'elle est adultère, j'ai dit avec qui : elle est plus encore; elle a trahi son roi, et Camillo est son complice, et un homme qui sait, ce qu'elle devrait rougir de savoir, quand le secret en serait enfermé entr'elle seule et son vil galant, qui sait qu'elle est une profanatrice du lit nuptial, et aussi corrompue que ces femmes à qui le vulgaire prodigue les épithètes les plus énergiques; oui, et elle est complice de leur récente évasion.

HERMIONE.

Non, sur ma vie, je n'ai aucune part à tout cela. Combien vous aurez de regret quand vous viendrez à être mieux instruit, de m'avoir ainsi diffamée publiquement! Mon cher époux, j'ai bien peur, que ce ne soit pas alors une réparation suffisante, que de dire, que vous vous êtes trompé.

LÉONTES.

Non, si je me trompe, d'après les preuves sur lesquelles je me fonde, le centre de l'univers n'est pas assez fort pour supporter seulement la toupie d'un écolier. — Entraînez-la en prison; celui, qui élèvera la voix en sa faveur, se rendra coupable de trahison, pour avoir seulement ouvert la bouche.

HERMIONE.

Il faut que quelque planète malfaisante domine dans le ciel. Je dois attendre avec patience, que le

ciel nous regarde d'un aspect plus favorable. — Chers seigneurs, je ne suis point encline aux pleurs, comme l'est ordinairement notre sexe; peut-être que le défaut de ces vaines larmes tarira votre pitié; mais cette douleur de l'honneur blessé est logée ici (*Montrant son cœur.*) et y fait sentir un feu trop cuisant, pour qu'il puisse être éteint par des larmes. Je vous conjure tous, seigneurs, de me juger sur les pensées les plus honorables que votre charité pourra vous inspirer; et que la volonté du roi s'accomplisse.

LÉONTES *aux gardes.*

Serai-je obéi?

HERMIONE.

Quel est celui de vous, qui vient avec moi? — Je demande en grâce à votre majesté, que mes femmes m'accompagnent; car vous voyez que mon état exige leurs soins. (*A ses femmes.*) Ne pleurez point, simples que vous êtes; il n'y a point de sujet: si vous apprenez que votre maîtresse a mérité la prison, alors fondez en larmes, quand j'y serai conduite; mais cette accusation-ci ne peut tourner qu'à mon plus grand honneur. — Adieu, seigneur; jamais je n'avais souhaité de vous voir chagrin; mais aujourd'hui, j'ai confiance, qu'un jour je vous verrai triste. — Venez, mes femmes; vous en avez la permission.

LÉONTES.

Allez, exécutez nos ordres. — Allez. (*Les gardes conduisent la reine accompagnée de ses femmes.*)

UN COURTISAN.

J'en conjure votre majesté ; rappelez la reine.

ANTIGONE.

Assurez-vous bien de ce que vous faites, seigneur, de crainte que votre justice ne dégénère en violence. Trois grands personnages sont ici compromis, vous-même, la reine, et votre fils.

LE COURTISAN.

Pour elle, seigneur... j'ose engager ma vie ; et je le soutiendrai dès que vous le voudrez, que la reine est pure et sans tache aux yeux du ciel, et envers vous ; je veux dire, innocente de ce crime dont vous l'accusez.

ANTIGONE.

S'il est prouvé qu'elle ne le soit pas, je me tiens à l'affût près du logement de ma femme ; je la suivrai à la piste et je ne me confierai à elle qu'autant que je la verrai et la sentirai ; car il n'y a pas au monde un pouce de la femme, ni une seule drachme de sa chair, qui soient fidèles, si la reine est perfide.

LÉONTES.

Cessez vos protestations.

LE COURTISAN.

Mon cher souverain....

ANTIGONE.

C'est pour vous que nous parlons, et non pas pour nous. Vous êtes trompé par quelque vil fla-

gorneur, que l'enfer punira de ce forfait : si je connaissais ce lâche, je le damnerais dès ce monde. — Elle entachée dans son honneur! — J'ai trois filles : l'aînée a onze ans, la seconde neuf, et la cadette environ cinq. Si cette accusation se trouve fondée, je les en punirai : sur mon honneur, je les mutile toutes trois et les dévoue à la stérilité; elles ne verront pas l'âge de quatorze ans pour enfanter des générations bâtardes ; elles sont mes héritières, et je me mutilerais plutôt moi-même, que de souffrir qu'elles ne produisent pas une race légitime.

LÉONTES.

Cessez : plus de vaines paroles; vous ne sentez mon affront qu'avec une indifférence aussi froide, que les organes d'un mort; mais moi, je le vois, je le sens, comme vous voyez, comme vous sentiriez la main, qui, comme la mienne, frapperait votre front (1).

ANTIGONE.

Si cela est vrai, nous n'avons pas besoin de tombeau pour ensévelir la vertu; il n'y en a pas sur tout le globe un seul grain, pour adoucir l'aspect de cette terre odieuse.

LÉONTES.

Quoi! ne m'en croit-on pas sur ma parole?

---

(1) Ce n'est pas le mot à mot, mais l'équivalent de ce passage resté obscur pour les anglais.

LE COURTISAN.

J'aimerais bien mieux que ce fût vous qu'on refusât de croire, seigneur, plutôt que moi, et je serais bien plus satisfait de voir son honneur justifié, que votre soupçon ; quel que fût le blâme qui en retomberait alors sur vous.

LÉONTES.

Eh! qu'avons-nous besoin aussi de vous consulter là-dessus? Que ne suivons-nous plutôt l'impulsion de l'idée qui me force à le croire? La prérogative de notre dignité n'exige point vos conseils; c'est notre bonté naturelle qui descend à cette confidence avec vous; et si (soit par stupidité, ou par une adroite affectation) vous ne voulez pas, ou ne pouvez pas goûter et sentir la vérité comme nous; gardez vos avis pour vous; nous n'en avons plus besoin. L'affaire, le droit et la manière de la décider, la perte ou le gain, tout nous est personnel.

ANTIGONE.

Et je souhaiterais, mon souverain, que vous eussiez fait l'examen de cette affaire dans le silence de votre jugement, sans en rien communiquer aux autres.

LÉONTES.

Comment cela pouvait-il être? Ou l'âge a renforcé votre ignorance, ou vous êtes né stupide. La fuite de Camillo, jointe à leur familiarité mutuelle, (laquelle était aussi palpable qu'aucune

qui ait jamais éveillé les soupçons, et n'avait plus besoin que de la vue pour être prouvée, toutes les autres circonstances attestant le fait), autorisent cette conduite. Cependant, pour plus grande confirmation (car dans une affaire de cette importance, la précipitation serait affreuse), j'ai envoyé en hâte à la ville sacrée de Delphes, au temple d'Apollon, Dion et Cléomène, dont vous connaissez tout le mérite et les lumières. Ainsi c'est ce qu'ils me rapporteront de l'oracle qui me décidera; et l'avis du Dieu une fois obtenu, arrêtera ma poursuite, ou poussera ma vengeance. Ai-je bien fait?

LE COURTISAN.

Très-bien, seigneur.

LÉONTES.

Quoique je sois convaincu et que je n'aye pas besoin d'en savoir plus que je n'en sais, cependant l'oracle servira à tranquilliser les esprits des autres, et ceux, dont l'ignorante crédulité se refuse à voir la vérité. Ainsi nous avons trouvé convenable, qu'elle fût séparée de notre personne et emprisonnée, de crainte de lui laisser les moyens d'accomplir la trahison tramée par les deux complices qui ont pris la fuite. Allons, suivez-nous; nous devons parler au peuple; car cette affaire va nous mettre tous en mouvement.

ANTIGONE *à part.*

Pour finir par en rire, à ce que je présume, si la sainte vérité était connue. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

SICILE. — Appartement extérieur d'une prison.

PAULINE, GENS DE SUITE.

PAULINE, *appelant.*

Le concierge de la prison ! Qu'on l'appèle. Faites-lui connaître qui je suis. (*Un domestique sort*). — Vertueuse reine ! Il n'est point en Europe de cour assez brillante pour ton séjour ; que fais-tu dans cette prison. — (*Le domestique revient avec le concierge.*) Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

LE CONCIERGE.

Oui, madame, pour une vertueuse dame, et que j'honore beaucoup.

PAULINE.

Je vous prie, conduisez-moi vers la reine.

LE CONCIERGE.

Cela m'est impossible, madame : j'ai des ordres contraires et des plus formels.

PAULINE.

On se donne ici bien des peines, pour emprisonner l'honnêteté et la vertu même, et lui défendre l'accès des amis sensibles qui viennent la visiter !

— Est-il permis, je vous prie, de voir ses femmes? Quelqu'une d'elles; Emilie, par exemple?

LE CONCIERGE.

S'il vous plaît, madame, d'écarter de vous cette suite qui vous accompagne, je vous amènerai Emilie.

PAULINE.

Hé bien, je vous prie de la faire venir. — Vous, éloignez-vous. (*Les gens de la suite sortent.*)

LE CONCIERGE.

Et il faut encore, madame, que je sois présent à votre entretien.

PAULINE.

Hé bien, à la bonne heure; je vous prie... (*Le concierge sort.*) On se donne ici bien du tourment, pour souiller ce qui est sans tache, sans pouvoir trouver ni prétexte, ni couleur. (*Le concierge reparaît avec Emilie.*) Chère demoiselle, comment se porte notre aimable reine?

ÉMILIE.

Aussi bien qu'il est possible à une femme d'un si haut rang, tombée dans une pareille infortune. Dans les secousses de ses frayeurs et de son chagrin, les plus extrêmes qu'ait souffertes une femme délicate, elle est accouchée un peu avant son terme.

PAULINE.

D'un garçon?

ÉMILIE.

D'une fille. Un bel enfant vigoureux, et qui a

l'air de vivre. Cet enfant donne une grande consolation à la reine, elle lui dit : *ma pauvre petite prisonnière, je suis aussi innocente que toi.*

PAULINE.

J'en ferais serment. — O les dangereux et funestes accès de folie du roi ! Malédiction sur ses idées folles ! Il faut qu'on le lui annonce, et il en sera instruit : c'est à une femme que cet office sied le mieux ; et je le prends sur moi. Si ce sont des paroles miellées qui sortent de ma bouche, que ma langue reste paralysée ; et ne puisse jamais servir d'organe à ma colère enflammée. — Je vous prie, Émilie, présentez l'hommage de ma respectueuse obéissance à la reine : si elle a le courage de me confier son petit enfant, j'irai le montrer au roi, et je me charge de prendre hautement sa défense devant lui, et de lui parler avec la dernière chaleur. Nous ne savons pas à quel point la vue de cet enfant peut l'adoucir ; souvent le silence de la simple innocence persuade, où la parole échouerait.

ÉMILIE.

Noble et vertueuse dame, votre honorable caractère, votre bienfaisance et votre honnêteté sont si manifestes, que cette entreprise si volontaire de votre part, ne peut manquer d'avoir un succès heureux : il n'est point de dame à la cour, aussi propre à remplir cette importante commission. Daignez entrer dans la chambre voisine : je vais sur

le champ instruire la reine de votre offre généreuse. Elle-même, aujourd'hui, méditait cette idée: mais elle n'a osé proposer à personne ce ministère d'honneur, dans la crainte de se voir refusée.

PAULINE.

Dites-lui, Émilie, que je me servirai de cette langue que j'ai; et s'il en sort autant d'éloquence qu'il y a de hardiesse dans mon sein, il ne faut pas douter que je ne réussisse.

ÉMILIE.

Que le ciel vous récompense de cette noble idée! Je vais trouver la reine. Je vous prie, daignez vous avancer plus près.

LE CONCIERGE.

Madame, s'il plaît à la reine de vous envoyer l'enfant, je ne sais pas à quel danger je m'exposerai en le permettant, n'ayant aucun ordre qui m'y autorise.

PAULINE.

Vous n'avez rien à craindre, mon ami; l'enfant était prisonnier dans le sein de sa mère, et il en a été délivré et affranchi par les lois souveraines de la nature. Ce n'est pas un ennemi auquel puisse s'attaquer le courroux du roi; et il n'est pas coupable des fautes de sa mère, si elle en a commis quelqu'une.

LE CONCIERGE.

Je le crois comme vous.

PAULINE.

N'ayez aucune crainte : sur mon honneur, je me placerai entre sa colère et vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Salle dans le palais.

LÉONTES, ANTIGONE, SEIGNEURS.

LÉONTES.

Ni le jour, ni la nuit, point de repos ! c'est une vraie faiblesse de ne pas mieux supporter ce revers... Oui, ce serait pure faiblesse, si la cause et les objets de mon trouble n'étaient pas encore au nombre des vivans. De cette cause, elle en fait au moins une partie, elle, cette adultère. — Car le roi suborneur, est tout-à-fait hors de la portée de mon bras, au-delà de mes vains projets de vengeance. Mais elle, je la tiens sous ma main. Qu'on me dise qu'elle est morte, et consumée dans les flammes, je pourrais alors retrouver la moitié de mon repos. — Hola ! quelqu'un ! — (*Un officier s'avance.*)

L'OFFICIER.

Seigneur ?

LÉONTES.

Comment se porte l'enfant ?

L'OFFICIER.

Il a bien reposé toute la nuit ; on espère que son indisposition est terminée.

LÉONTES.

Ce que c'est que le noble instinct de cet enfant! Sentant le déshonneur de sa mère, on l'a vu aussitôt décliner, languir, et en être profondément affecté; il s'est comme approprié, incorporé la honte du crime de sa mère; il en a perdu les forces, l'appétit, le sommeil, et il est tombé en langueur. (*A l'officier.*) Laissez-moi seul; allez voir comment il se porte. (*L'officier sort.*) — Honte, honte! — Ne pensons point à Polixène. Quand je regarde de ce côté, mes pensées de vengeance se refoulent sur moi-même. Il est trop puissant par lui, par ses partisans, par ses confédérés : qu'il vive, jusqu'à ce qu'il vienne une occasion favorable. Quant à ma vengeance actuelle, prenons-la sur elle. Camillo et Polixène rient de moi; ils se font un passe-temps de mes cruels ennuis; Ils n'auraient pas envie de rire, si mon bras pouvait les atteindre; elle n'en aura pas envie, elle, que je tiens sous ma puissance.

(*Pauline entre tenant l'enfant.*)

UN SEIGNEUR.

Vous ne pouvez pas entrer.

PAULINE.

Ah! secondez-moi tous plutôt, nobles et chers seigneurs; quoi! craignez-vous plus sa passion tyrannique, que vous ne tremblez pour la vie de la reine? Ame pure et vertueuse, plus innocente qu'il n'est jaloux!

ANTIGONE.

C'est assez, madame.

L'OFFICIER.

Madame, le roi n'a pas dormi cette nuit; et il a donné ordre de ne laisser approcher personne.

PAULINE.

Point tant de chaleur, monsieur; je viens lui apporter le sommeil. C'est vous et vos pareils qui vous glissez comme des ombres près de lui, et gémissez à chaque vain soupir qu'il pousse, oui, c'est vous qui nourrissez la cause de son insomnie: moi je viens le guérir avec la vérité, avec le langage de la franchise et de la vertu; et le purger de cette humeur malfaisante, qui lui fait perdre le sommeil.

LÉONTES.

Quel est donc ce bruit que j'entends?

PAULINE.

Nul bruit, seigneur; mais je sollicite de votre majesté une audience nécessaire, pour savoir quels seront les parreins de l'enfant.

LÉONTES.

Comment? — Qu'on fasse sortir cette dame audacieuse. Antigone, je vous ai chargé de l'empêcher de venir m'importuner; je savais qu'elle le ferait.

ANTIGONE.

Je lui avais défendu, seigneur, sous peine d'en-

courir votre disgrâce et la mienne, de venir se présenter à votre majesté.

LÉONTES.

Quoi, ne pouvez-vous exercer votre autorité sur elle?

PAULINE.

Oui, seigneur, pour me défendre tout ce qui n'est pas honnête, il le peut; mais dans cette affaire (à moins qu'il n'use de la même voie dont vous avez usé, et qu'il ne m'emprisonne, pour me punir d'une action honorable) croyez, seigneur, qu'il n'a sur moi aucun pouvoir.

ANTIGONE.

Voyez-vous, vous l'entendez elle-même, lorsqu'elle veut prendre les rênes, je la laisse gouverner et conduire : mais elle ne fera pas de faux pas.

PAULINE.

Mon cher souverain, je viens, et je vous conjure de m'écouter; moi, qui fais profession d'être votre loyale et fidèle sujette; le médecin de vos maux, et votre conseiller le plus zélé; mais qui pourtant ose le paraître moins, et flatter moins vos maux, que certaines gens qui semblent le plus dévoués à vos intérêts. — Je viens, vous dis-je, de la part de notre bonne reine.

LÉONTES.

Bonne reine!

PAULINE.

Oui, bonne reine, seigneur, oui, bonne reine;

je vous le répète, une digne et vertueuse reine; et je soutiendrais sa vertu au péril d'un combat singulier, si j'étais un homme, fussé-je le dernier des serviteurs qui vous entourent.

LÉONTES.

Forcez-la de sortir de ma présence.

PAULINE.

Que celui qui n'attache aucun prix à ses yeux, vienne mettre la main sur moi; je sortirai de ma propre volonté; mais auparavant je remplirai mon message. — L'honnête et bonne reine, car elle est honnête, vous a mis au monde une fille; la voilà: elle la recommande à votre bénédiction. (*Déposant l'enfant aux pieds du roi*).

LÉONTES.

Loin de moi, méchante sorcière! Entraînez-la d'ici, hors des portes. — Une infâme intrigante!

PAULINE.

Non, seigneur; je suis aussi ignorante dans ce vil métier, que vous me connaissez mal, seigneur, en me donnant ce nom. Et je suis aussi honnête que vous êtes insensé; c'est l'être assez, je le garantis, pour être réputée honnête femme dans un siècle pareil à celui où nous vivons.

LÉONTES.

Traîtres, ne la chasserez-vous pas? Donnez-lui cette bâtarde. (*A Antigone.*) Toi, imbécille ra-

doteur, qui te laisses battre par ta poule (1), ramasse cette bâtarde, prends-là, te dis-je, et rends-la à ta vielle perruche (2).

PAULINE.

Que tes mains soyent à jamais déshonorées, si tu relèves la princesse, sur cette vile et fausse dénomination, dont il l'a outragée.

LÉONTES.

Il a peur de sa femme !

PAULINE.

Je voudrais vous voir aussi partager sa crainte ; alors vous ne balanceriez plus à appeler vos enfans, vos enfans.

LÉONTES.

Race de traîtres !

ANTIGONE.

Je ne suis point un traître, j'en atteste cette sainte lumière.

PAULINE.

Ni moi, ni aucun de ceux qui sont ici ; hors un seul, et ce traître, c'est lui-même. (*Montrant le roi.*) Lui qui livre et son propre honneur, et celui de son épouse, et celui de son fils d'une si heureuse

---

(1) *Partlet* est le nom de la poule dans un vieux conte du coq et du renard. STEEVENS.

(2) *Crone*, signifie proprement une vieille brebis édentée. STEEVENS.

espérance, et celui de cet enfant qui est le sien, à l'infamie, dont la plaie est plus cuisante que celle du glaive; lui qui ne veut pas (et dans la circonstance, c'est un malheur fatal de ne pouvoir pas forcer sa volonté,) déraciner de son cœur son injuste opinion, qui est plus fausse que le chêne n'a de force, ou la pierre de solidité.

LÉONTES.

Une créature d'une langue effrénée; qui tout-à-l'heure maltraitait son mari, et qui maintenant aboye contre moi! Cet enfant n'est point de moi; c'est la race de Polixène. Otez-le de ma vue, et livrez-le aux flammes avec sa mère.

PAULINE.

Il est le vôtre, et nous pourrions vous appliquer en reproche l'ancien proverbe, *il vous ressemble tant, que c'est un malheur*. — Regardez, seigneurs, quoique l'image soit petite, si ce ne n'est pas la copie fidèle du père: ses yeux, son nez, ses lèvres, l'expression de son sourcil, son front, et jusqu'aux jolies faussettes de son menton et de ses joues, et tout son sourire; la forme parfaite de sa main, de ses ongles, de ses doigts. — Et toi, nature, bonne déesse qui l'as formée si ressemblante à celui qui l'a engendrée; si c'est toi qui disposes aussi de l'ame, parmi toutes ses couleurs qu'il n'y ait point de jaune; afin qu'elle ne soupçonne pas un jour, comme fait aujourd'hui son père, que ses enfans ne sont pas les enfans de son mari.

LÉONTES.

Méchante sorcière, et toi, idiot, tu mériterais d'être pendu, pour ne pas vouloir arrêter sa langue.

ANTIGONE.

Si vous faisiez pendre tous les maris, qui ne peuvent contenir la langue de leur femme, à peine vous laisseriez-vous un seul sujet.

LÉONTES.

Encore une fois, entraînez-la hors d'ici.

PAULINE.

Le plus méchant et le plus dénaturé des époux ne peut faire pis.

LÉONTES.

Je te ferai jeter dans les flammes.

PAULINE.

Je ne m'en embarrasse point; c'est celui qui allume le bûcher, qui est l'hérétique, et non pas celle qui est la proie des flammes. Je ne vous appelle point tyran; mais ce traitement cruel que vous faites à votre épouse, sans pouvoir donner d'autres preuves de votre accusation que la chimère de votre imagination déréglée, sent un peu la tyrannie, et vous rendra vil; oui, et un objet d'ignominie devant les hommes.

LÉONTES.

Sur votre serment de fidélité, je vous somme de la chasser de mon appartement. Si j'étais un tyran,

où serait sa vie? Elle n'aurait pas osé m'appeler de ce nom, si elle me connaissait pour en être un. Entraînez-là.

PAULINE.

Je vous prie, n'usez point de violence; je vais sortir. Veillez sur votre enfant, seigneur; c'est le vôtre. Que Jupiter daigne lui envoyer un génie tutélaire, meilleur que vous, (*aux courtisans.*) Qu'avez-vous besoin de porter vos mains sur ma personne? Vous, qui prenez un si tendre intérêt à ses extravagances, vous ne lui ferez jamais aucun bien, non, aucun de vous; allez, allez; adieu je suis partie. (*Elle sort*).

LÉONTES *à Antigone.*

C'est toi, traître, qui as poussé ta femme à cette scène? Mon enfant? Qu'on l'ôte de mes yeux. — Toi-même, qui montres un cœur si tendre pour lui, je t'ordonne de l'emporter d'ici, et de le faire consumer sur le champ par les flammes; oui, je veux que ce soit toi, et nul autre que toi. Prends-le sans délai, et avant une heure, songe à venir m'annoncer l'exécution de mes ordres et sur de bonnes preuves; ou je confisque ta vie, avec tout ce que tu peux posséder: si tu refuses de m'obéir, et que tu veuilles lutter avec ma colère, dis-le; et de mes propres mains je vais briser la cervelle de cet enfant du vice. Hâte-toi, et va le livrer au feu; car c'est toi qui animes ta femme.

ANTIGONE.

Je n'y ai aucune part, mon souverain ; tous les seigneurs, mes nobles collègues, peuvent, s'ils le veulent, me justifier pleinement.

UN SEIGNEUR.

Oui, nous le pouvons : mon digne souverain, il n'est point coupable de cette démarche de sa femme.

LÉONTES.

Vous êtes tous des imposteurs.

LE SEIGNEUR.

J'en supplie votre majesté ; accordez-nous plus de confiance : nous vous avons fidèlement servi ; et nous vous conjurons de nous rendre cette justice ; tombant à vos genoux, nous vous demandons en grâce, comme une récompense de notre zèle, et de nos services passés et futurs, de changer cette résolution ; elle est trop atroce, trop sanguinaire, pour ne pas conduire à quelque issue sinistre, nous voilà tous à vos genoux.

LÉONTES.

Je suis comme une plume, le vain jouet de tous les vents qui soufflent. — Vivrai-je donc pour voir cet enfant odieux à mes genoux m'appeler son père? Il vaut bien mieux que les flammes l'anéantissent à présent, que de le réserver pour être un objet de mes malédictions. Mais, soit, qu'il vive... non, il ne vivra pas. — (*A Antigone*). Vous, approchez ici, vous, qui vous êtes montré si officieux, de

concert avec votre socière, votre sage femme, pour sauver la vie de cette bâtarde (car c'en est une, aussi sûr que cette barbe est grise) quels hasards voulez-vous courir pour racheter la vie de cette morveuse ?

ANTIGONE.

Tous ceux, seigneur, que mes forces peuvent supporter, et que l'honneur peut m'imposer; et j'offre le peu de sang qui reste dans mes veines, pour sauver l'innocence; oui, tout ce qu'il est en mon pouvoir d'offrir.

LÉONTES.

Ce que je demande est en ton pouvoir; jure sur cette épée, que tu exécuteras ce que je vais te commander.

ANTIGONE.

Je le jure, seigneur.

LÉONTES.

Écoute, et obéis; songes-y bien; car la moindre omission sera l'arrêt non-seulement de ta mort, mais de la mort de ta femme a la langue méchante; quant à présent, nous voulons bien lui pardonner. Nous t'enjoignons, par tou devoir de vassal de notre couronne, de transporter hors d'ici cette fille bâtarde, et de l'expatrier dans quelque désert éloigné, hors de l'enceinte de nos domaines; et là de l'abandonner sans plus de pitié, à la protection de sa propre destinée et à la faveur du climat. Comme cet enfant nous est survenu par un

hasard des plus étranges, je te charge au nom de ce qu'il y a de juste, sur le péril de ton ame, et les tortures de ton corps, de l'abandonner comme une étrangère, à la merci du hasard, à qui tu laisseras le soin de la nourrir, ou de la détruire : enlève-la.

ANTIGONE.

Je jure d'exécuter cet ordre ; quoiqu'une mort présente eût été un plus grand bienfait de votre clémence. Allons, viens, pauvre enfant ; que quelque Génie bienfaisant inspire aux vautours et aux corbeaux de te servir de nourrice ! On dit que les loups et les ours se sont quelquefois dépouillé de leur férocité, pour remplir de pareils offices de pitié. Seigneur, puissiez-vous être plus heureux que cette action ne le mérite ! Et toi, être infortuné, condamné à périr, que la bénédiction du ciel se déclarant contre cette cruauté, défende tes jours!

(*Il sort, emportant l'enfant.*)

LÉONTES.

Non, je ne veux point élever la race des autres.

UN MESSAGER *entrant.*

Que votre majesté me permette de lui annoncer le retour des députés que vous avez envoyés consulter l'oracle. Il y a une heure que Cleomène et Dion sont arrivés heureusement de Delphes ; ils sont tous les deux débarqués, et ils hâtent leurs pas vers votre palais.

UN SEIGNEUR.

Vous conviendrez, seigneur, qu'ils ont fait une incroyable diligence.

LÉONTES.

Il y a vingt trois jours qu'ils sont absens; c'est une grande célérité; elle nous présage qu'Apollon aura voulu manifester sur le champ la vérité. Préparez-vous, Grands de ma cour : convoquez un conseil, où nous puissions faire le procès à notre déloyale épouse; car, comme elle a été accusée publiquement, on fera aussi publiquement et dans toutes les formes de la justice l'examen de son crime. Tant qu'elle respirera, mon cœur sera pour moi un poids accablant. Laissez-moi, et songez à exécuter mes ordres. (*Tous sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SICILE. — Une rue.

CLÉOMÈNE ET DION.

CLÉOMÈNE.

Le climat est pur; on y respire un air plein de douceur; l'île est fertile (1); et le temple surpasse de beaucoup les récits qu'on en fait communément.

DION.

Moi, je citerai, car c'est ce qui m'a ravi, les célestes vêtemens (c'est le nom que je crois devoir leur donner) et la vénérable majesté des prêtres, et le sacrifice! Quelle auguste cérémonie, quelle pompe solennelle dans l'offrande! Non, on ne se croit point sur la terre.

CLÉOMÈNE.

Mais plus que tout le reste, c'est la voix de l'o-

(1) Le temple d'Apollon était dans la Phocide. Au surplus, tout le plan de la pièce roule sur une erreur géographique plus considérable, sur la supposition que la Bohême est une contrée maritime. JOHNSON.

racle, dont le soudain éclat a frappé les oreilles assourdies ; et qui ressemblait au tonnerre de Jupiter : mes sens en ont été si étonnés, que je me suis cru anéanti.

DION.

Si l'issue de notre voyage se termine aussi heureusement pour la reine (et que les dieux le veuillent!) qu'il a été favorable, gracieux et rapide pour nous, le temps que nous y avons mis, nous est bien payé par son emploi.

CLÉOMÈNE.

Grand Apollon! dirige tout pour le bien! Je n'aime point ces proclamations qui cherchent des crimes à Hermione.

DION.

La rigueur même de cette procédure manifestera l'innocence, ou terminera l'affaire. Quand une fois l'oracle, ainsi muni du sceau du grand-prêtre d'Apollon, découvrira ce qu'il renferme, il se révèlera quelque secret extraordinaire à la connaissance publique. — Allons, des chevaux frais! Et que la fin soit heureuse!

SCÈNE II.

Une cour de justice.

LÉONTES, DES SEIGNEURS ET DES OFFICIERS siégent chacun selon son rang.

LÉONTES.

CETTE cour assemblée, nous le déclarons à notre grand regret, porte un coup cruel à notre cœur. L'accusée est la fille d'un roi, notre épouse, et une épouse qui n'a été que trop chérie de nous. — Soyons enfin justifiés du reproche de tyrannie, par cette publicité que nous donnons à cette procédure, la justice aura son cours impartial, et régulier, soit pour la conviction du crime, soit pour son absolution. — Faites avancer la prisonnière.

UN OFFICIER DE JUSTICE.

C'est la volonté de sa majesté, que la reine comparaisse en personne devant cette cour. — Silence. (*Hermione est amenée dans la salle du tribunat, au milieu des gardes : Pauline et ses femmes l'accompagnent.*)

LÉONTES.

Lisez les chefs d'accusation.

UN OFFICIER *lit à haute voix.*

Hermione, épouse de l'illustre Léontes, roi de Sicile, tu es ici citée et accusée de haute trahison, pour

avoir commis l'adultère avec Polixène, roi de Bohême, et conspiré avec Camillo pour ôter la vie au roi notre souverain, ton royal époux : et ce complot étant en partie manifeste par les circonstances, toi, Hermione, au mépris de la foi et de l'obéissance d'un fidèle sujet, tu leur as conseillé, pour leur sûreté, de s'évader pendant la nuit, et tu as favorisé leur évasion.

HERMIONE.

Tout ce que j'ai à dire, tendant nécessairement à nier les faits dont je suis accusée, et n'ayant d'autre témoignage à produire en ma faveur, que celui qui sort de ma bouche, il ne me servira guères de répondre par la formule de l'innocence, *non-coupable* : ma vertu n'étant réputée qu'imposture et fausseté : l'affirmation que j'en ferais, serait reçue pour un mensonge. Mais voici ce que j'ai à dire. — Si les puissances du ciel abaissent leurs regards sur les actions humaines (comme il est certain qu'elles les voyent) je ne doute pas alors, que la vérité ne confonde cette accusation ; et que la tyrannie ne tremble devant l'innocence patiente. — (*Au roi.*) Vous, seigneur, vous savez mieux que personne (vous qui feignez de l'ignorer le plus) que toute ma vie passée a été aussi réservée, aussi chaste, aussi fidèle, que je suis malheureuse maintenant : et je le suis au point, que l'histoire ne peut citer de femme plus infortunée, quand même on arrangerait un plan tragique de malheurs, exprès pour le théâtre, car, considérez-moi ; la compagne

de la couche d'un roi, possédant la moitié d'un trône, la fille d'un grand monarque, la mère d'un prince de la plus heureuse espérance, traduite ici, dans la posture d'une accusée, réduite à parler et discourir pour sauver sa vie et son honneur devant tous ceux à qui il plaît de venir la voir et de l'entendre! Quant à la vie, j'en fais le cas que je dois faire d'un état de douleur et de chagrin, que je voudrais abréger. Mais l'honneur, il doit se transmettre de moi à mes enfans, et c'est lui seul que je prétends défendre. J'en appèle à votre propre conscience, seigneur; combien j'étais dans vos bonnes grâces, avant que Polyxène vînt à votre cour; et combien je le méritais. Et depuis qu'il y est venu, par quel commerce illicite et blâmable me suis-je écartée de mon devoir, pour mériter de paraître ici dans l'état où je suis? Si jamais j'ai franchi d'un seul pas les bornes de l'honneur, soit d'intention, soit de fait; que les cœurs de tous ceux qui m'entendent s'endurcissent, et que le plus proche de mon sang crie, opprobre sur son tombeau!

LÉONTES.

Je n'ai jamais ouï dire encore, qu'aucun de ces vices effrontés eût moins d'impudence pour nier le crime qu'il avait commis, qu'il n'en avait eu pour le commettre.

HERMIONE.

Ce que vous dites est vrai en général, quoique

ce soit une maxime dont je ne mérite pas l'application.

LÉONTES.

Vous ne l'avouerez pas.

HERMIONE.

Je ne dois rien avouer de plus, que ce qui peut m'être personnel dans ce qu'on m'impute à crime. Quant à Polixène (qui est le complice qu'on me donne) je confesse que je l'ai aimé, autant qu'il le désirait lui-même, dans les bornes de l'honneur. Je l'ai aimé de l'amour, qui pouvait convenir à une dame de mon rang ; d'un amour précisément tel, et point autre, que vous me l'avez commandé vous-même. Et si je ne l'usse pas fait, je croirais m'être rendue coupable à la fois de désobéissance et d'ingratitude envers vous, et envers votre ami, dont l'amitié avait, du moment où elle avait pu s'exprimer par la parole, dès la plus tendre enfance, déclaré qu'elle vous était dévouée. Quant à la conspiration dont vous parlez, j'ignore où peut tendre cette imputation, quoiqu'elle me soit présentée comme un fait sur lequel je dois répondre : tout ce que j'en sais, c'est que Camillo était un honnête homme ; pour le motif qui lui a fait quitter votre cour, si les Dieux n'en savent pas plus que moi, ils l'ignorent entièrement.

LÉONTES.

Vous avez été instruite de son départ, comme il

est vrai que vous savez ce que vous vous étiez chargée d'entreprendre en son absence.

HERMIONE.

Seigneur, vous parlez un langage que je n'entends point ; ma vie dépend de vos rêves, et je vous l'abandonne.

LÉONTES.

Mes rêves! ce sont vos actions : vous avez eu un enfant bâtard de Polixène, et je n'ai fait, dites-vous, que le rêver? Comme vous avez passé toute honte, (et c'est l'ordinaire de celles de votre espèce) vous avez aussi passé toute vérité. Et il vous importe plus qu'il ne vous sert de le nier; car de même que votre enfant a été proscrit, comme il le devait être, n'ayant point de père qui le reconnût, (ce qui est plus ton crime que le sien) de même tu sentiras notre justice; et n'attends de sa plus grande douceur pas moins que la mort.

HERMIONE.

Seigneur, épargnez vos menaces. Ce fantôme, dont vous voulez m'épouvanter, je le cherche. La vie ne peut m'être d'aucun avantage; ma première, ma suprême consolation dans la vie, votre amitié, je l'ai perdue, et il faut que j'y renonce; car je sens qu'elle est perdue, quoique je ne sache pas comment j'ai pu la perdre. Ma seconde consolation était mon fils, le premier fruit de mon sein; je suis bannie de sa présence, comme si j'étais infectée de la contagion. Ma troisième consolation,

cet enfant née sous la plus malheureuse étoile, elle a été arrachée de mon sein, dont le lait chaste et pur coulait dans sa bouche innocente, et elle en a été arrachée pour être égorgée. Moi-même j'ai été affichée sous le nom de prostituée sur tous les poteaux; par une haine aveugle, on m'a refusé jusqu'au privilege des couches, qui appartient aux femmes de toute classe. Enfin, je me suis vue traînée à cette audience, à l'injure de l'air, avant que mes membres eussent recouvré leurs forces. A présent, seigneur, dites-moi de quels biens je jouis dans la vie, pour craindre de mourir? Ainsi, poursuivez votre procédure; mais écoutez encore ces mots: songez bien a ne pas vous méprendre sur mon compte. — Non! pour la vie, je la prise moins qu'une paille inutile; mais pour mon honneur (que je voudrais justifier) si je suis condamnée sur des soupçons, sans le secours d'autres preuves, que celles que forge votre jalousie, je vous déclare, que c'est une inique rigueur, et non pas une justice avouée par les lois. Vous tous, soyez témoins, que je m'en rapporte à l'oracle: qu'Apollon soit mon juge.

UN DES SEIGNEURS *à la reine*,

Cette requête de votre part, madame, est tout-à-fait juste; ainsi qu'on produise, et au nom du Dieu, l'oracle d'Apollon.

(*Quelques officiers sortent*).

HERMIONE.

L'empereur de Russie était mon père; ah, s'il

vivait encore, et qu'il vît ici sa fille accusée ! Je voudrais qu'il pût voir seulement la profondeur de ma misère ; mais pourtant avec des yeux de pitié, et non de vengeance ! (*Les officiers rentrent avec Cléomène et Dion.*)

UN OFFICIER.

Cléomène, et vous, Dion, vous allez jurer sur ce glaive de la justice, que vous avez été tous deux à Delphes ; que vous en avez rapporté cet oracle enfermé sous le sceau, et remis à vous par la main du Grand-Prêtre d'Apollon ; et que depuis ce moment, vous n'avez pas eu l'audace de briser le sceau sacré, ni de lire les secrets qu'il couvre.

CLÉOMÈNE ET DION.

Nous le jurons tous deux.

LÉONTES.

Brisez le sceau et lisez.

L'OFFICIER *rompt le sceau et lit.*

« Hermione est chaste, Polixène est sans reproche, Camillo est un sujet fidèle, Léontes un tyran jaloux, son innocent enfant un fruit légitime ; et le roi vivra sans un seul héritier, si l'enfant, qui est perdu, ne se retrouve pas ».

TOUS LES SEIGNEURS.

Louanges et bénedictions au grand Apollon !

HERMIONE.

Louanges immortelles !

LÉONTES *à l'officier.*

As-tu lu la vérité ?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, telle qu'elle est ici couchée par écrit.

LÉONTES.

Il n'y a pas un mot de vérité dans tout cet oracle; je veux que le procès continue; tout cela est pure fausseté.

UN PAGE *entrant précipitamment.*

Mon souverain, mon roi!

LÉONTES.

Qu'as-tu à m'annoncer?

LE PAGE.

Ah! seigneur, vous allez me haïr pour la nouvelle que j'apporte. Le prince, votre fils, par l'idée seule et par la crainte de l'événement du jugement de la reine, est parti.

LÉONTES.

Comment, parti?

LE PAGE.

Est mort.

LÉONTES.

Apollon est courroucé; et le ciel même se déchaîne contre mon injustice. — Eh! qu'a-t-elle donc? (*La reine s'évanouit*).

PAULINE.

Cette nouvelle est mortelle pour la reine. — Abaissez vos regards, et voyez ici le travail de la mort.

LÉONTES.

Enlevez-la de cette salle ; c'est son cœur qui est oppressé ; elle reviendra à elle. — J'en ai trop cru mes seuls soupçons. — Je vous en conjure, prenez d'elle le plus tendre soin, et faites vos efforts pour la rappeler à la vie. (*Pauline et les dames emportent Hermione.*) Apollon, pardonne à ma sacrilége profanation de ton oracle ! Je veux me réconcilier avec Polixene ; je veux reporter mes vœux et mon premier amour à ma reine, rappeler l'honnête Camillo, que je déclare publiquement être un homme d'honneur, et d'une ame pitoyable et généreuse ; car, sachez que, poussé par des accès de ma jalousie à des idées de vengeance et de meurtre, j'ai choisi Camillo pour en être l'instrument, et pour empoisonner mon ami Polixène, et ce crime aurait été commis, si l'ame vertueuse de Camillo n'avait mis des retards à l'exécution de ma rapide volonté. En vain je l'ai menacé de la mort, s'il ne le faisait pas ; en vain j'ai encouragé sa main par l'appât de la récompense ; lui, plein d'humanité et d'honneur, est allé dévoiler mon projet au roi que je logeais dans ma cour ; il a abandonné tous les biens qu'il possède dans mon royaume, que vous savez être considérables ; et il s'est livré aux malheurs certains de l'incertitude des hasards et de l'expatriation, sans autres richesses que son honneur. — Oh ! comme sa vertu brille aujourd'hui près des noirceurs dont j'ai souillé ma gloire ; et que le contraste de son humanité et de sa tendre

pitié redouble l'horreur de mes attentats !

PAULINE *revenant.*

Malédiction ! Ah coupez mes nœuds, ou mon cœur va les rompre en se brisant lui-même.

UN DES SEIGNEURS.

D'où vient ce transport, chère dame ?

PAULINE *au roi.*

Tyran, quels tourmens étudiés as-tu en réserve pour moi ? Quelles roues, quelles tortures, quels bûchers ? le plomb brûlant, l'huile bouillante...? parle, quel supplice ancien ou nouveau me faut-il subir ; à moi, dont chaque mot mérite tout ce que ta fureur peut te suggérer de plus cruel. Ta tyrannie excitée et travaillant de concert avec la jalousie... Des chimères si vaines, si insensées, si dénuées de raison, qu'elles n'eussent pas entré dans la tête d'un enfant de neuf ans ! Ah ! réfléchis à ce qu'elles ont produit, et alors deviens maniaque et furieux en effet ; oui, frénétique au dernier dégré ; car toutes tes folies passées n'étaient rien auprès de la dernière. C'est peu que tu ayes trahi Polixène, et montré une ame inconstante et ingrate comme l'enfer ; c'est peu encore que tu ayes tenté de souiller l'honneur du vertueux Camillo, en voulant le déterminer au meurtre d'un roi ; ce ne sont là que des fautes légères auprès des forfaits monstrueux qui les suivent, et encore je compte pour rien, ou pour peu, d'avoir jeté aux oiseaux

de proie ta fille innocente; quoiqu'un démon eût versé des larmes au milieu des feux, avant de commettre cette barbarie; et je ne t'impute pas non plus directement la mort de ton fils, dont les sentimens d'honneur, sentimens si élevés pour un âge si tendre, ont brisé le cœur trop plein de la douloureuse idée, qu'un époux stupide et insensé pût diffamer l'honneur de sa vertueuse épouse; non ce n'est pas tout cela dont je t'accuse; mais la dernière horreur... O vous tous, quand je l'aurai annoncée, criez tous; malheur, désespoir! — La reine, la reine, cette femme la plus tendre, la plus aimable des femmes, est morte; et la vengeance du ciel ne tombe pas encore!

UN SEIGNEUR.

Que les puissances suprêmes nous en préservent!

PAULINE.

Je vous dis, qu'elle est morte; j'en ferai serment; et si mes paroles, ni mes sermens ne vous persuadent pas, allez et voyez; si vous parvenez à ramener la plus légère couleur sur ses lèvres, le moindre éclat dans ses yeux, la moindre chaleur sur ses joues, ou saisir sur sa bouche le moindre souffle, je me dévoue à vous servir comme je servirais des Dieux. Mais, toi, tyran, ne te repens point de ces forfaits: ils sont trop au-dessus de tous tes remords; abandonne-toi au seul désespoir. Quand tu ferais mille prières à genoux, pendant dix mille années, nud, et dans un jeûne journalier sur une

montagne stérile, où un éternel hyver enfanterait d'éternels orages, tes mortifications n'exciteraient pas un sentiment de compassion dans les Dieux, et n'obtiendraient pas d'eux un seul regard sur toi.

LÉONTES.

Poursuis, poursuis; tu ne peux m'en dire trop: j'ai mérité que toutes les bouches m'accablent ensemble des plus sanglans reproches.

UN SEIGNEUR *à Pauline.*

Cessez, n'ajoutez rien de plus; quelque soit l'événement, vous avez fait une faute, en vous permettant la hardiesse de ces discours.

PAULINE.

J'en suis vraiment fâchée à présent; je sais me repentir des fautes que j'ai commises, quand on vient à me les faire connaître. Hélas, je me suis trop livrée à la fougue téméraire de mon sexe; je le vois, il est blessé dans son noble cœur. — (*Au roi.*) Allons, cessez vos regrets sur ce qui est passé, et ce qui est au-dessus de tout remède; ne vous affligez point de mon reproche. Punissez-moi plutôt de vous avoir rappelé ce que vous deviez oublier. — Mon cher souverain, mon digne prince, pardonnez à une femme insensée; c'est l'amour que je portais à votre épouse. — Oh, insensée, qu'ai-je dit encore? — Je ne veux plus vous parler d'elle, ni de vos enfans; je ne vous rappelerai point le souvenir de mon époux, qui est perdu aussi. Recueillez toute votre patience, je ne dirai plus rien.

LÉONTES.

Tu as bien parlé, puisque tu ne m'as dit que la vérité ; je la reçois mieux, que je ne ferais ta pitié. Je t'en prie, conduis-moi vers les corps inanimés de mon épouse et de mon fils ; un seul tombeau les enfermera tous deux, et je veux que le marbre qui les couvrira, annonce les causes de leur mort, à ma honte éternelle. Une fois le jour, j'irai visiter la chapelle où ils reposent, et mon plaisir sera de les arroser de mes pleurs. Je fais vœu de consacrer mes jours à ce devoir, aussi longtemps que la nature voudra soutenir cette triste fonction. — Venez, conduisez-moi vers les objets de ma douleur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

BOHÊME. — Un désert voisin de la mer.

ANTIGONE PORTANT L'ENFANT, ET UN MATELOT.

ANTIGONE.

Tu es donc bien sûr que notre vaisseau a touché les côtes désertes de la Bohême ?

LE MATELOT.

Oui, seigneur, et j'ai bien peur que nous n'y ayons débarqué dans un mauvais moment : le ciel se courrouce et nous menace de violentes raffales. En vérité, et par ma conscience, les Dieux sont

irrités de l'action que nous exécutons ici, et ils vont faire éclater sur nous leur indignation.

ANTIGONE.

Que leurs saintes volontés s'accomplissent! Va, retourne à bord, veille sur ta barque; je ne serai pas longtemps à t'aller rejoindre.

LE MATELOT.

Hâtez-vous, seigneur, et ne vous avancez pas trop loin dans les terres; nous avons l'air d'essuyer une grande tempête; d'ailleurs, le désert est fameux par les animaux féroces, dont il est infesté.

ANTIGONE.

Va toujours; je vais te suivre dans un moment.

LE MATELOT.

Je suis bien joyeux d'être ainsi débarrassé pour ma part d'une pareille action. (*Il sort*).

ANTIGONE.

Allons, pauvre enfant...... J'ai ouï dire (mais sans y croire) que les ames des morts revenaient quelquefois errer sur la terre; si cela est possible, ta mère m'a apparu la dernière nuit; car jamais rêve ne ressembla autant à la veille. Je vois s'avancer à moi une femme, la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Jamais je n'ai vu objet si rempli de douleur, ni d'un maintien si noble et si touchant; vêtue d'une robe de la plus pure blancheur, comme l'innocence et la sainteté même, elle s'est approchée de la cabane où j'étais couché; trois

fois elle s'est inclinée devant moi, et sa bouche s'ouvrant pour parler, ses yeux sont aussitôt devenus deux ruisseaux de larmes : après ce torrent de pleurs, elle a rompu le silence par ces mots : « Vertueux Antigone, puisque la destinée, faisant » violence à tes sentimens humains, t'a choisi » pour être chargé, d'après ton serment, d'exposer mon pauvre enfant, la Bohême t'offre des » déserts assez éloignés; répands quelques pleurs » et abandonne mon enfant au milieu de ses cris; » et comme cette malheureuse enfant est réputée » perdue pour toujours, appèle-là, je t'en conjure, » du nom de Perdita. Et toi, pour ce barbare ministère qui t'a été imposé par mon époux, tu ne » reverras jamais ta Pauline ». — Et à ces mots, poussant un cri aigu, elle s'est évanouie dans l'air. Frappé de terreur, je me suis peu-à-peu recueilli et calmé, et je suis resté persuadé que ma vision était une réalité, et non pas un vain songe du sommeil. Les songes ne sont que de vaines illusions; et cependant pour cette fois, ma raison se laisse subjuguer, et je donne à celui-ci une créance superstitieuse. Je crois qu'Hermione a subi la mort; et qu'Apollon a voulu, que cet enfant étant de Polixène, fût déposé dans ce désert, pour y vivre, ou pour y périr, sur les terres du royaume de son véritable père. — Allons, jeune fleur, puisses-tu prospérer ici ! Repose-là, et, avec toi, l'indication des signes propres à te faire reconnaître; et voici un trésor (*Il dépose auprès d'elle un coffre rempli*

de bijoux et d'or.) qui, peut, s'il plaît à la fortune, servir à t'élever, ma jolie enfant, et cependant toujours t'appartenir. — La tempête commence; pauvre petite infortunée, qui, pour la faute de ta mère, est ainsi exposée à l'abandon, et à tous les hasards qui peuvent suivre! Je suis donc un être bien maudit, d'être forcé par mon serment à un pareil ministère. — Adieu. — Le jour s'obscurcit de plus en plus; tu as bien l'air d'avoir une affreuse tempête pour te bercer; jamais je n'ai vu le ciel si noir en plein jour. — Quels sont ces cris sauvages? Je ferai bien de regagner promptement la barque! C'est ici une forêt sauvage. — Allons, je te quitte pour jamais. (*Il fuit, poursuivi par un ours.*)

UN VIEUX BERGER *s'avance près des lieux où est l'enfant.*

Je voudrais, qu'il n'y eût point d'âge entre dix et vingt-trois ans, ou que la jeunesse ne fût qu'un sommeil pendant cet intervalle; car on ne fait autre chose dans cet espace intermédiaire, qu'engrosser des filles, insulter les vieillards, piller et se battre. Car voyez; peut-il y avoir d'autres créatures que des cerveaux brûlés de dix-neuf et de vingt-deux ans qui chassent, du temps qu'il fait? Ils m'ont fait égarer deux de mes meilleures brebis; et je crains bien que le loup ne les trouve avant leur maître: si elles sont quelque part, ce doit être sur le bord du rivage, où elles broutent du lière. Bonne fortune, si tu voulais...! Qu'a-

vons-nous ici ? (*Ramassant l'enfant.*) Merci de nous, un enfant au maillot; un très-joli petit poupon ! Merveille, est-ce un garçon, ou une fille? Une jolie petite fille : oh sûrement c'est quelque escapade; quoique je n'aye pas étudié dans les livres, cependant je sais lire sur le gazon les traces d'une femme-de-chambre en aventure. C'est quelque œuvre consommée sur l'escalier, ou sur un coffre, ou derrière la porte. Ceux qui ont fait cet enfant, avaient plus chaud, que cette pauvre petite malheureuse qui est là; je veux la recueillir, par pitié; cependant j'attendrai que mon fils vienne : il n'y a qu'un moment que je viens d'entendre ses cris d'appel : hola, oh, hola!

LE FILS, *arrivant*.

Oh ! oh !

LE BERGER.

Quoi, tu étais si près ? si tu veux voir une chose dont on parlera encore quand tu seras mort et réduit en poussière, viens ici. Qu'est-ce donc qui te trouble, jeune garçon?

LE FILS.

Ah ! j'ai vu deux choses sur la mer et sur terre : mais je ne puis dire, que ce soit une mer; car à présent la mer et le ciel ne font qu'un; et entre la mer et le firmament, vous ne pourriez pas placer la pointe d'une aiguille.

LE BERGER.

Quoi, mon fils, qu'est-ce que c'est?

LE FILS.

Je voudrais que vous eussiez vu seulement comme elle écume, comme elle fait rage ; comme elle creuse ses rivages : mais ce n'est pas là l'important. — Oh quel pitoyable cri poussaient ces pauvres malheureux ! et quel spectacle de les voir quelquefois, et puis de ne les plus voir ; tantôt le vaisseau allant percer la lune de la pointe de son grand mât ; et aussitôt retombant englouti dans les flots d'écume, comme si vous jettiez un morceau de liége dans un tonneau... Et ce que j'ai vu sur la terre ! comme l'ours a dépouillé l'os de son épaule, comme il criait vers moi, *au secours*, et me disant, que son nom était Antigone, un gentilhomme de la cour. — Mais pour vous finir du navire, il fallait voir comme la mer l'a avalé, ainsi qu'une coquille de noix ! Mais sur tout, comme les pauvres gens poussaient des cris et comme la mer se moquait de leurs cris, et comme le pauvre gentilhomme poussait des hurlemens, et l'ours qui se moquait de ses cris, et rugissait plus haut que la mer ou la tempête.

LE BERGER.

Miséricorde ! quand donc as-tu vu cela mon fils ?

LE FILS.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure ; je n'ai pas eu le temps de cligner depuis que j'ai vu ces horribles choses. Les malheureux ne sont pas encore froids sous l'eau, et l'ours n'a pas encore à moitié dîné de la chair du gentilhomme ; il est actuellement à le dévorer.

LE BERGER.

Je voudrais bien avoir été là, pour secourir ce pauvre vieillard.

LE FILS, *à part.*

Et moi, je voudrais que vous eussiez été près du navire pour le secourir. Votre charité n'aurait pas tenu pied.

LE BERGER.

Affreux ! affreux ! — Mais regarde ici, garçon, maintenant bénis ta bonne fortune ; toi, tu as rencontré des mourans, et moi des nouveaux nés Voici qui vaut la peine d'être vu. Vois-tu ce beau mantelet qui couvre l'enfant d'un gentilhomme ? Regarde, regarde ici, ramasse, mon fils, ramasse, ouvre-le. Ha ! voyons. — On m'a prédit, que je serais enrichi par les Fées ; c'est quelque enfant changé par elles. — Ouvre ce paquet : qu'y a-t-il dedans, garçon ?

LE FILS.

Vous êtes un homme qui fait fortune sur ses vieux jours ; si les péchés de votre jeunesse vous sont pardonnés, vous devez bien vivre. De l'or, tout or !

LE BERGER.

C'est de l'or de Fées ; et cela se verra bien ; ramasse-le vîte, cache-le ; et cours, cours à la cabane par le plus court chemin. Nous sommes nés heureux, garçon ; et pour l'être toujours, il ne nous faut que du secret. — Que mes brebis aillent

où elles voudront. — Viens, mon cher enfant, viens au logis par le plus court.

LE FILS.

Prenez, vous, le chemin le plus court avec ce que vous avez trouvé ; moi, je vais voir si l'ours a enfin quitté ce gentilhomme, et combien il en a dévoré. Les ours ne sont jamais féroces que quand ils sont affamés ; s'il a laissé quelques restes, je les ensévelirai.

LE BERGER.

C'est une bonne action ; si tu peux reconnaître, par ce qui restera de son corps, quel homme c'était, viens me chercher pour me le faire voir.

LE FILS.

Oui, je le ferai ; et vous m'aiderez à l'enterrer.

LE BERGER.

Voilà un heureux jour, mon fils ; et nous ferons de bonnes affaires de ceci. (*Ils sortent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

LE TEMPS *faisant le rôle d'un chœur.*

C'est moi, qui procure du plaisir à quelques-uns, et qui éprouve tout. Je suis la joie des gens de bien et la terreur des méchans. C'est moi qui masque et démasque l'erreur. En vertu de mon nom, je prends aujourd'hui le droit de faire usage de mes aîles. Ne m'en faites pas un crime, ni du vol rapide, dont je glisse sur l'espace de seize années, laissant ce vaste intervalle dans le néant de l'oubli. Puisqu'il est en mon pouvoir de renverser les lois établies; et de créer et d'anéantir une coutume dans l'espace d'une des heures dont je suis le père, laissez-moi être encore ce que j'étais, avant que l'ordre et les usages anciens ou modernes fussent établis. Je sers de témoin aux siècles qui les ont introduits; et j'en servirai de même aux coutumes les plus nouvelles qui règnent de nos jours; je ferai passer et vieillir ce qui brille à présent, et le rendrai aussi antique que le paraît cette histoire. Si votre indulgence m'accorde une fois cette liberté; je retourne mon horloge, et je fais prendre à la scène un vol rapide, comme

si vous eussiez dormi dans l'intervalle. Laissant Léontes et les effets de sa folle jalousie, et du chagrin, dont il est si accablé, qu'il s'enferme lui-même dans la solitude; imaginez, obligeans spectateurs, que je sois a présent dans le bel empire de Bohême, et rappelez-vous que j'ai fait mention du fils d'un roi que je vous nomme maintenant Florizel; et je me hâte de vous parler de Perdita, dont les grâces développées avec l'âge, égalent la merveille de ses destinées. Je ne veux pas vous prédire la suite de son sort; mais attendez à connaître ces nouveaux événemens, à mesure qu'ils seront produits. La fille d'un berger, et ce qui concerne son histoire, avec les avantages qui s'ensuivent, sont le sujet que le Temps va présenter à votre attention. Accordez-moi ces libertés, si vous avez quelquefois employé votre temps plus mal qu'à présent; sinon, le Temps lui-même vous dit, qu'il vous souhaite de ne jamais l'employer plus mal.

(*Il sort.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

BOHÊME.—Appartement dans le palais de Polixène.

POLIXÈNE ET CAMILLO.

POLIXÈNE.

Je te prie, cher Camillo, ne m'importune pas davantage; c'est pour moi une maladie, de te re-

fuser; mais ce serait une mort pour moi de t'accorder cette demande.

CAMILLO.

Il y a seize années, que je n'ai revu mon pays. Je désire y déposer ma cendre, quoique j'aye respiré un air étranger pendant la plus grande partie de ma vie. D'ailleurs, le roi, mon maître, touché d'un profond repentir, m'a envoyé redemander; je pourrais apporter quelque soulagement à ses cruels chagrins, ou du moins j'ai la présomption de le croire; ce motif est un second aiguillon qui m'excite à partir.

POLIXÈNE.

Si tu m'aimes, Camillo, n'efface pas tous tes services passés, en me quittant à présent; ce besoin que j'ai de toi, c'est ta propre bonté qui l'a fait naître; il valait mieux ne te posséder jamais, que de te perdre à présent; tu m'as commencé des entreprises, que personne n'est en état de bien conduire, sans toi; tu dois ou rester pour les mener toi-même jusqu'à leur entière exécution, ou voir fuir avec toi tout le mérite des services que tu m'as rendus. Si je ne les ai pas assez récompensés, et je ne puis, je le sais, les récompenser trop, mon étude désormais sera de t'en prouver mieux ma reconnaissance, et j'en recueillerai encore le nouvel avantage d'augmenter l'amitié qui est entre nous. Je te prie, ne me parle plus de la Sicile, de cette fatale contrée, dont le nom seul m'afflige et me rap-

pelle avec douleur le souvenir de mon frère, ce roi repentant, comme tu le dis, et dont on doit même à présent déplorer encore, comme une plaie récente, la perte qu'il a faite de ses enfans et de la plus vertueuse des reines. — Dis-moi, quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? C'est un malheur pour un roi d'avoir des enfans indignes de leur père; mais il n'est pas moins malheureux de les perdre, lorsqu'il a connu et éprouvé leurs vertus.

CAMILLO.

Seigneur, il y a trois jours que j'ai vu le prince: quelles peuvent être ses heureuses occupations, c'est ce que j'ignore; mais j'ai remarqué par hasard, que depuis quelques jours il est fort retiré de la cour, et qu'on le voit moins assidu aux exercices de son rang.

POLIXÈNE.

J'ai fait la même remarque que vous, Camillo; et avec quelque attention; au point que j'ai des yeux à moi dévoués, qui veillent sur son éloignement de la cour; et j'ai été informé, qu'il est presque habituellement dans la maison d'un berger des plus grossiers, un homme qui, dit-on, d'un état de néant et de misère, est parvenu, par des moyens que ne peuvent concevoir ses voisins, à une fortune inappréciable.

CAMILLO.

J'ai entendu parler de cet homme, seigneur; il a une fille des plus rares: sa réputation s'étend

bien au-delà de ce qu'on peut attendre, en la voyant sortir d'une misérable chaumière.

POLIXÈNE.

C'est-là aussi une partie de ce qu'on m'a rapporté. Mais je crains l'appât qui attire-là notre fils. Il faut que tu m'accompagnes; je veux aller, sans nous faire connaître, causer un peu avec ce berger, et le questionner : il ne doit pas être bien difficile, je pense, de tirer adroitement de la simplicité de ce payan, le secret de la cause qui attire ainsi mon fils chez lui. Je t'en prie, sois de moitié avec moi dans cette enquête, et bannis toute idée de la Sicile.

CAMILLO.

J'obéis volontiers à vos ordres.

POLIXÈNE.

Mon cher et fidèle Camillo! — Il faut aller nous déguiser. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une route près de la chaumière du Berger.

AUTOLYCUS (1) *entre en chantant.*

« QUAND les Narcisses commencent à se montrer, et que la jeune fille danse dans les vallons :

(1) C'était le nom d'un fils de Mercure; lequel n'était pas moins habile que son père dans l'art de la fraude et de la filouterie. STEEVENS.

» alors commence la plus douce saison de l'année.
» Tout se colore dans les domaines de l'hiver. La
» toile blanchit étendue sur la haie ; et les tendres
» oiseaux ! comme ils chantent ! L'appétit aiguise
» mes dents voraces ; un quart de bière est pour
» moi un mets de roi ».

« L'alouette joyeuse, qui chante *tirra lirra*, (1)
» et le babil de la pie et du geai, sont des chants
» d'été pour moi et pour mes tantes, (2) lorsque
» nous faisons la culbute sur le foin ».

J'ai servi le prince Florizel, et dans mon temps j'ai porté le velours. Aujourd'hui je suis hors de service.

(*Il chante.*)

« Mais irais-je me lamenter pour cela, ma chère ?
» La pâle lune luit pendant la nuit, et lorsque
» j'erre ici par les sentiers, c'est alors que je vais
» le plus droit, s'il est permis aux chaudronniers
» de vivre et de porter leur malle cou verte de peau
» de sanglier, je puis bien légitimer aussi mon mé-
» tier, et m'enrôler dans la classe des commer-
» çans.

---

(1) Un vieux poëte anglais appelle l'allouette *Tyry-tyry-Teerer*. On a souvent imité, par des sons pareils, dans diverses langues, le chant de cet oiseau.

(2) Mot qui signifie *Appareilleuse* dans le langage des mauvais lieux. STEEVENS.

Mon trafic, ce sont les feuilles volantes. Lorsque la corneille bâtit son nid, ménagère, veillez sur votre menu linge. Mon pere m'a nommé Autolycus (1); et étant comme je le suis, entré dans ce monde sous la planète de Mercure, j'ai été destiné à escamoter des bagatelles de peu de valeur. C'est le dez et la catin qui m'ont ainsi caparaçonné; et mon revenu est la menue filouterie. Les gibets et l'attaque sur le grand chemin, sont des choses trop fortes pour moi; être battu et pendu, c'est ce qui me remplit d'effroi; quant à la vie future, j'en assoupis la pensée dans mon souvenir. (*Apercevant le fils du berger.*) Une prise! une prise!

LE FILS DU BERGER, *entrant.*

Voyons, onze béliers donnent vingt-huit livres de laine; chaque vingt-huit livres rapporte une livre sterling et un scheling de plus; à présent, quinze cent toisons, à combien monte le tout?

AUTOLYCUS *a part.*

Si le lacet tient, l'oison est à moi.

LE FILS DU BERGER.

Je ne puis venir à bout de ce calcul, sans jettons. — Voyons. Que vais-je acheter pour la fête de la tonte? — Trois livres de sucre, cinq livres de

---

(1) Cette histoire et tout le discours est pris de Lucien, qui paraît avoir été un des auteurs favoris de notre poëte. Ce dialogue de Lucien était traduit longtemps avant Shakespeare. WARBURTON et STEEVENS.

raisins confits, et du riz. — Qu'est-ce que ma sœur fera du riz? — Mais mon père l'a faite souveraine de la fête, et elle sait à quoi il est bon. Elle m'a fait vingt-quatre bouquets pour les tondeurs, tous chanteurs à trois parties, et de fort bons chanteurs; la plupart hautes-contre, et basse-tailles : mais il y a parmi eux un puritain, qui chante des psaumes sur des airs de danse villageoise. Il faut que j'aye du safran pour colorer des gâteaux, du macis : des dattes, point; je ne connais pas cela; des noix muscades, sept; une ou deux racines de gingembre; mais je pourrais demander cela. Quatre livres de pruneaux, et autant de raisins cuits au soleil.

AUTOLYCUS *poussant un gémissement et étendu sur la terre.*

Ah, faut-il que je sois né!

LE FILS DU BERGER.

Merci de moi...

AUTOLYCUS.

Oh! à mon secours, à mon secours! Otez-moi ces haillons; et après, la mort! la mort!

LE FILS DU BERGER.

Hélas, pauvre homme, tu aurais besoin de plus de haillons encore pour te couvrir, loin de te dépouiller de ceux que tu as.

AUTOLYCUS.

Ah, monsieur, le dégoût de ces haillons me fait plus souffrir, que les coups de fouet que j'ai reçus;

et j'en ai pourtant reçu de bien rudes, et par millions.

LE FILS DU BERGER.

Hélas, pauvre malheureux! Un million de coups peut faire un gros objet.

AUTOLYCUS.

Je suis volé, monsieur, et assommé. On m'a pris mon argent et mes habits, et l'on m'a affublé de ces détestables lambeaux.

LE FILS DU BERGER.

Est-ce par un homme à cheval, ou par un homme à pied?

AUTOLYCUS.

Un homme à pied, mon cher monsieur, un homme à pied.

LE FILS DU BERGER.

En effet, il paraît assez que c'est un homme à pied, aux vêtemens qu'il t'a laissés: si c'était-là le manteau d'un homme à cheval, il a fait un rude service. — Prête-moi ta main, je t'aiderai à te relever; allons, prête-moi ta main. (*Il l'aide à se relever.*)

AUTOLYCUS.

Ah, mon cher monsieur, vous êtes compatissant; ah!

LE FILS DU BERGER.

Hélas, pauvre malheureux!

AUTOLYCUS.

Ah! monsieur, doucement, monsieur; j'ai peur, monsieur, d'avoir mon épaule démise.

LE FILS DU BERGER.

Hé bien! peux-tu te tenir debout?

AUTOLYCUS.

Doucement, mon cher monsieur, (*Il fouille dans la poche du berger.*) mon cher monsieur, doucement; vous m'avez rendu un service bien charitable.

LE FILS DU BERGER.

Aurais-tu besoin de quelque argent? Je peux t'en donner un peu.

AUTOLYCUS.

Non, mon cher monsieur, non, je vous en conjure, monsieur, J'ai un parent, à moins de trois quarts de mille d'ici, chez qui j'allais; je trouverai chez lui de l'argent et tout ce dont j'aurai besoin; ne m'offrez point d'argent, monsieur, je vous en prie; cela me fend le cœur.

LE FILS DU BERGER.

Quelle espèce d'homme était-ce que celui qui vous a dépouillé?

AUTOLYCUS.

Un homme, monsieur, que j'ai connu pour donner à jouer au Trou-Madame. Je le vis jadis au service du prince; je ne saurais vous dire, monsieur; pour laquelle de ses vertus il aura été fus-

tigé et chassé de la cour, mais sûrement il l'a été.

LE FILS DU BERGER.

Pour ses vices, voulez-vous dire. Il n'y a point de vertu chassée de la cour; on l'y choie assez, pour l'engager à s'y établir; et cependant elle ne fera jamais qu'y séjourner en passant.

AUTOLYCUS.

Oui, monsieur, j'ai voulu dire, ses vices; je connais à merveille cet homme là : il a été depuis porteur de singes; ensuite solliciteur de procès, huissier. Ensuite il a fabriqué une marionnette de l'Enfant prodigue, et il a épousé la femme d'un chaudronnier à un mille du lieu où sont ma terre et mon bien; et après avoir parcouru une multitude de professions de filou, il s'est établi et fixé dans le métier de coquin; quelques-uns l'appèlent Autolycus.

LE FILS DU BERGER.

Malédiction sur lui! c'est sur ma vie, un adroit et fieffé vaurien; il hante les fêtes de villages, les foires et les combats d'ours.

AUTOLYCUS.

Justement, monsieur, c'est lui, monsieur, c'est lui; c'est ce coquin là, qui m'a accoutré comme vous me voyez.

LE FILS DU BERGER.

Il n'y a pas de plus insigne poltron dans toute la Bohême. Vous n'avez qu'à seulement le regarder

de travers, et lui cracher au visage; il s'enfuit à toutes jambes.

AUTOLYCUS.

Il faut vous avouer, monsieur, que je ne suis pas un homme à me battre: de ce côté-là, je ne vaux rien du tout; et il le savait sûrement, je le garantirais.

LE FILS DU BERGER.

Comment vous trouvez-vous à présent?

AUTOLYCUS.

Mon cher monsieur, beaucoup mieux que je n'étais; je puis me tenir sur mes jambes et marcher; je vais même prendre congé de vous, et m'acheminer tout doucement vers la demeure de mon parent.

LE FILS DU BERGER.

Vous remettrai-je dans votre chemin?

AUTOLYCUS.

Non, mon bon monsieur; non, mon cher et obligeant monsieur.

LE FILS DU BERGER.

Adieu donc, et portez-vous bien; il faut que j'aille acheter des épices pour notre fête des toisons. (*Il sort.*)

AUTOLYCUS *seul.*

Prospérez, mon cher monsieur. — Votre bourse n'est pas assez chaude à présent, pour acheter vos épices. Je me trouverai aussi à votre fête des toi-

sons; je vous le promets. Si je ne fais pas succéder à ce premier tour de filou un autre escamotage, et si des tondeurs je ne fais pas de vrais moutons, je consens à être effacé du registre des escros, et que mon nom soit enregistré sur le livre de la probité.

(*Il chante.*)

« Trotte, trotte par le sentier de pied; allons
» gaîment et sans nous arrêter. Un cœur joyeux
» va tout le jour; un cœur triste est las au bout
» d'un mille ». (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

La cabane du berger.

FLORIZEL ET PERDITA.

FLORIZEL.

Ces habits, cette parure inaccoutumée donnent une nouvelle vie à chacun de vos charmes. Vous n'êtes point une bergère; c'est Flore, à la suite du printemps: cette fête des toisons parait une assemblée de demi-Dieux, et l'on dirait que vous en êtes la reine.

PERDITA.

Mon aimable prince, il ne me sied pas de blâmer vos éloges exagérés; ah pardonnez, si j'en parle ainsi; vous, l'objet illustre des regards de

la contrée, vous avez éclipsé tout l'éclat de votre grandeur sous l'humble habit d'un berger ; et moi, pauvre et simple bergère, je suis parée comme une Déesse. Si ce n'est que nos fêtes sont marquées en tout par la folie, et que les convives se livrent à toutes leurs fantaisies, d'après une coutume établie, je rougirais de vous voir dans cet humble appareil, et de me voir moi dans le miroir.

FLORIZEL.

Je bénis le jour, où mon officieux faucon a pris son vol au travers des métairies de votre père.

PERDITA.

Veuille Jupiter vous donner sujet de le bénir : pour moi, l'idée contraire me remplit de terreur. Je tremble en ce moment même à la seule idée que votre père, conduit par quelque hasard, ne vienne à passer par ce canton, comme vous avez fait. O fatalité ! De quel œil verrait-il son noble ouvrage si misérablement relié ? Que dirait-il? Ou comment soutiendrais-je moi, sous l'éclat de ces grandeurs empruntées, le regard sévère de son auguste présence ?

FLORIZEL.

Ne songez qu'à la fête et au plaisir. Les Dieux eux-mêmes, soumettant leur divinité à l'amour, ont, pour aimer, emprunté la forme des animaux : Jupiter s'est métamorphosé en taureau, et a poussé des mugissemens ; le verdâtre Neptune en bélier, et a fait entendre ses bêlemens ; et le Dieu, vêtu de feu, Apollon couronné de rayons d'or, s'est fait

humble berger, tel que je parais être maintenant; et jamais leurs métamorphoses n'eurent pour objet une si rare beauté, ni des intentions aussi pures. Mes désirs ne s'avancent point au-delà des bornes de l'honneur, et mes sens ne sont pas plus ardens que mon cœur et ma foi.

PERDITA.

Oui, mais hélas, cher prince, votre résolution ne pourra tenir, quand une fois il lui faudra essuyer, comme cela est inévitable, toute l'opposition de la puissance du roi; et alors ce sera une alternative nécessaire, ou que vous cessiez de m'aimer, ou que je cesse de vivre.

FLORIZEL.

Chère Perdita, je t'en conjure, ne ternis point, par ces chimériques pensées, la joie de la fête; ou je serai à toi, ma belle, ou je ne serai plus à mon père. Car je ne puis être à moi, ni à personne, si je ne suis pas à toi. C'est ma résolution immuable, quand les destins diraient non. Sois tranquille et joyeuse, ma chère, etouffe ces pensées importunes sous le spectacle des objets amusans qui vont frapper ta vue. Voilà vos hôtes qui viennent; prends un air gai, comme si c'était aujourd'hui le jour de la célébration des noces, que nous nous sommes tous deux juré d'accomplir tôt ou tard.

PERDITA.

O Fortune, sois pour nous une Déesse favorable!

(*Entrent le Berger, son fils, Mopsa, Dorcas, valets, Polixène et Camillo déguisés.*)

FLORIZEL *à Perdita.*

Voyez; vos hôtes s'avancent; préparez-vous a les recevoir gaiement, et que nos visages soient colorés par la joie.

LE BERGER *à Perdita.*

Allons donc, fille! Quand ma bonne femme vivait, elle était, dans un jour comme aujourd'hui, le pannetier, l'échanson, le cuisinier, maitresse et servante, tout ensemble, elle accueillait tout le monde, servait tout le monde, chantait sa chanson, et dansait sa contredanse: tantôt ici à un bout de la table, et tantôt au milieu; sur l'épaule de celui-ci, sur l'épaule de celui-là: le visage en feu de soins et de fatigue; et la liqueur qu'elle prenait, pour éteindre ses feux, elle en buvait un trait à la santé de chacun des convives. Et vous, vous êtes-là retirée à l'écart, comme si vous étiez la fêtée, et non pas l'hôtesse de l'assemblée; je vous en prie, allez au-devant de ces amis qui nous sont inconnus, faites-leur accueil; c'est le moyen de nous rendre plus amis, et d'augmenter notre connaissance. Allons, qu'on m'efface ces timides rougeurs, et présentez-vous pour ce que vous êtes, pour la maîtresse de la fête; allons, et faites-nous compliment de venir à votre fête des toisons, si vous voulez que votre cher troupeau prospère.

PERDITA *à Polixène*.

Monsieur, soyez le bien-venu ; c'est la volonté de mon père, que je me charge de faire les honneurs de cette fête. (*A Camillo.*) Vous êtes le bien-venu, monsieur, (*à Dorcas*) donne-moi les fleurs que tu as-là. — Mes nobles hôtes, voilà du romarin et de la rue pour vous ; ces fleurs conservent leur apparence, et leur odeur, pendant tout l'hiver ; que la grâce et le souvenir (1), dont elles sont l'emblême, soyent votre partage ; soyez les bien-venus à notre fête !

POLIXÈNE.

Bergère, et vous êtes une des plus charmantes bergères, vous avez bien raison de nous présenter, à nos âges, des fleurs d'hiver.

PERDITA.

Monsieur, l'année commence à être ancienne. — A cette époque où l'été n'est pas encore expiré, où le froid hiver n'est pas né non plus ; les plus belles fleurs de la saison sont nos œillets et les giroflées rayées, que quelques-uns nomment les bâtardes de la nature ; mais pour cette dernière espèce, il n'en croît point dans notre jardin, et je ne me soucie pas de m'en procurer des rejettons.

POLIXÈNE.

Pourquoi, ma belle enfant, les méprisez-vous ainsi ?

---

(1) On a déjà remarqué que la *rue* était appelée l'*herbe de grâce*, et le romarin, l'*herbe de souvenir*. STEEVENS.

PERDITA.

C'est que j'ai ouï dire, qu'il y a un art, qui pour les rayer et bigarrer leurs couleurs, en partage l'ouvrage avec la souveraine créatrice, avec la nature. —

POLIXÈNE.

Hé bien, quand cet art existerait, il est toujours vrai qu'il n'est point de moyen de perfectionner la nature, sans que ce moyen soit encore l'ouvrage et la création de la nature même. Ainsi, au-dessus de cet art, que vous dites qui ajoute à la nature, il est un art qui est tout entier dû à elle seule; vous voyez, charmante fille, que tous les jours nous marions une tendre tige avec le tronc le plus sauvage, et que nous savons féconder l'écorce du plus vil arbuste par un bouton issu d'une race plus noble; cet art perfectionne la nature; changez la nature: cet art ne sera jamais que la nature même et son ouvrage.

PERDITA.

Vous avez raison.

POLIXÈNE.

Enrichissez donc votre jardin de giroflées, et ne les traitez plus de fleurs bâtardes.

PERDITA.

Je n'enfoncerai jamais le plantoir dans la couche pour y mettre une seule tige de leur espèce; pas plus que je ne voudrais, si j'étais peinte et fardée, que ce jeune homme me dît, que je suis plus belle; et qu'il ne désirât m'épouser que pour cela. —

Voici des fleurs pour vous ; la chaude lavande, la menthe, la sauge, la marjolaine et le souci qui se couche avec le soleil, et se lève avec lui, couvert de pleurs. Ce sont les fleurs de la mi-été ; et je crois, qu'on les donne aux hommes du moyen âge. Vous êtes mille fois les bien-venus !

CAMILLO.

Si j'étais un de vos moutons, je quitterais le pâturage, et je ne vivrais que du plaisir de vous contempler.

PERDITA.

Quelle folie ! Hélas, vous deviendriez bientôt si maigre, que le souffle des vents de janvier vous traverserait d'outre en outre. (*A Florizel.*) Et vous, le plus beau de mes amis, je voudrais bien avoir quelques fleurs de printemps qui pussent aller avec votre jeunesse ; et pour vous aussi, bergères, dont la tendre fleur croît encore dans le bouton, avant de s'épanouir. — O Proserpine, que n'ai-je ici les fleurs, que dans ta frayeur tu laissas tomber du char de Pluton ! Les narcisses, qui viennent avant que l'hirondelle ose se montrer, et qui captivent le zéphir de mars par leur beauté ; les violettes, moins éclatantes, mais plus douces que les yeux bleus de Junon, ou que l'haleine de Cythérée, les pâles primevères, qui meurent vierges, avant qu'elles puissent recevoir les brûlantes influences de Phœbus, malheur trop ordinaire aux jeunes beautés ; les superbes jonquilles et l'impériale ; les lys de toute espèce : oh ! je suis dépour-

vue de toutes ces fleurs, dont je voudrais vous faire des guirlandes; et aussi vous couvrir tout entier, vous, mon doux ami.

FLORIZEL.

Quoi? comme un cercueil.

PERDITA.

Non pas; mais comme un gazon, qui doit servir au sommeil et aux jeux de l'amour; non point comme un cercueil, si ce n'est pour être enseveli vivant et dans mes bras. — Allons; prenez vos fleurs; il me semble que je fais ici le rôle que j'ai vu faire dans les pastorales de la Pentecôte; sûrement, cette robe que je porte, change tout mon air et mon maintien.

FLORIZEL.

Ce que vous faites, surpasse toujours ce que vous avez fait. Quand vous parlez, ma chère, je voudrais vous entendre toujours parler; si vous chantez, je voudrais vous entendre toujours chanter; vous voir vendre et acheter, donner l'aumône, prier, régler votre maison, et tout faire en chantant; quand vous dansez, je voudrais que vous fussiez une vague de la mer, que vous ne fissiez jamais rien autre chose, et que comme elle, vous fussiez toujours en mouvement: les grâces embellissent et couronnent tout ce que vous faites; chaque geste, tout en vous est ravissant, et digne d'une reine.

PERDITA.

O Doriclès, vos louanges sont trop fortes: et si

votre jeunesse, que colore la candeur ingénue d'un sang noble et vrai, ne vous annonçait pas visiblement pour un berger exempt de fraude, j'aurais raison de craindre, mon cher Doriclès, que vous ne me fissiez la cour avec des mensonges.

FLORIZEL.

Je crois que vous avez aussi peu de raison de le craindre, que je songe peu moi-même à vous abuser par des flatteries. — Mais, allons, notre danse, je vous prie. Votre main, ma chère Perdita; ainsi s'unit un couple de tourterelles, résolues de ne jamais se séparer.

PERDITA.

J'en jure pour elles.

POLIXÈNE.

Voilà la plus jolie petite paysanne, qui ait foulé le verd gazon; elle ne fait pas un geste, elle n'a pas un mouvement, qui ne respire quelque chose de plus relevé que sa condition: elle est trop noble pour cet humble séjour.

CAMILLO.

Il lui dit quelque chose qui lui fait monter la rougeur sur les joues; en vérité, elle est la reine du lait et de la crême.

LE FILS DU BERGER.

Allons, la musique, jouez.

DORCAS *à part.*

Mopsa doit être votre maîtresse: et un peu d'ail, pour préservatif contre ses baisers.

MOPSA.

A la bonne heure.

LE FILS DU BERGER.

Pas un mot, pas un mot : nous voilà prêts à partir. — Allons, jouez. (*On exécute ici une danse de bergers et de bergères.*)

POLIXÈNE.

Bon homme, dites-moi, je vous prie, quel est ce jeune berger, qui danse avec votre fille.

LE BERGER.

On l'appelle Doriclès, et il se vante de posséder de riches et vastes pâturages : je ne le tiens que de lui ; mais je le crois : il a l'air de la vérité. Il dit, qu'il aime ma fille : je le crois aussi ; car jamais la lune ne s'est mirée dans les eaux, aussi longtemps qu'on le voit debout, immobile, et lisant pour ainsi dire, sans cesse dans les yeux de ma fille ; et à parler franchement, je crois qu'il n'y a pas un demi baiser à dire à qui s'aime le mieux des deux.

POLIXÈNE.

Elle danse avec grâce.

LE BERGER

Tout ce qu'elle fait, elle le fait avec grâce; quoique ce soit moi qui le dise, moi, qui devrais me taire. Si le jeune Doriclès fixait son choix sur elle, elle lui apporterait quelque chose à quoi il ne songe guères.

UN VALET, *entrant, au fils du berger.*

Ah maître! si vous aviez entendu le marchand

forain à la porte, vous ne voudriez plus jamais danser au son du tambourin ni du chalumeau ; non, la cornemuse ne vous ferait plus d'impression. Il chante plusieurs airs différens plus vîtes que vous ne compteriez l'argent ; sa bouche vous les débite, comme si elle était pleine de balades, et que toutes les oreilles fussent ouvertes à ses notes.

LE FILS DU BERGER.

Il ne pouvait jamais venir plus à propos. Il faut qu'il entre ; moi, j'aime déjà de passion une balade toute simple ; quand c'est une histoire lamentable, sur un air joyeux ; ou une histoire bien plaisante, chantée sur un ton lamentable.

LE VALET.

Il a des chansons pour l'homme, pour la femme, de toutes grandeurs. Il n'y a pas de marchand de modes qui puisse aussi bien accommoder de gants ses pratiques ; il a les plus jolies chansonnettes pour les jeunes filles ; et sans aucune gravelure, ce qui est étrange : et avec de si charmans refrains de flon, flon ; et lon, lan, la, et *tombe dessus*, *et puis pousse ;* et dans le cas où quelque vaurien à grande gueule voudrait, comme qui dirait, y entendre malice, et casser grossièrement les vitres ; il fait répondre à la fille : *finissez, ne me faites pas de mal, cher ami*. Elle s'en débarrasse, et lui fait lâcher prise avec, *finissez, ne me faites pas de mal, homme de bien.*

POLIXÈNE.

Voilà un marchand qui me plaît fort.

LE FILS DU BERGER.

Sur ma parole, tu parles-là d'un rare et ingénieux marchand : a-t-il quelques marchandises fraîches ?

LE VALET.

Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des pointes (1), plus que tous les avocats de la Bohême n'en peuvent employer avec toute leur science, quand ils viendraient sur lui en foule ; des bandes, des cadis, des Cambrai, des linons ; et il vous met toute sa boutique en chansons, comme si c'étaient autant de Dieux et de Déesses ; vous croiriez qu'une chemise est un ange, il chante les poignets de la chemise, et toute la broderie du jabot.

LE FILS DU BERGER.

Je t'en prie, amène-le nous, et qu'il vienne en chantant.

PERDITA.

Avertissez-le d'avance de ne pas se servir de mots trop gaillards dans ses airs.

LE FILS DU BERGER.

Vous avez de ces marchands, ma sœur, qui en savent plus que vous ne pourriez croire.

PERDITA.

Oui, mon cher frère, ou que je n'ai envie de l'apprendre.

(1) Des aiguilles. J'ai laissé le mot original, pour laisser subsister l'équivoque.

AUTOLYCUS *s'avance en chantant.*

« Du linon aussi blanc que la neige, du crêpe » noir comme le plumage du corbeau, des gants » parfumés comme les roses de Damas, des mas- » ques pour la figure, et pour le nez, des brace- » lets de verre, des colliers d'ambre, des parfums » pour l'appartement des dames, des coiffures do- » rées, et de jolies croix, dont les garçons peuvent » faire présent à leurs belles, des épingles, et des » agraffes d'acier, tout ce qu'il faut aux jeunes » filles, des pieds à la tête ; venez, achetez-moi ; « allons, venez acheter, venez acheter ; achetez, » jeunes jouvenceaux, ou vos belles se plaindront. « Venez acheter, etc.

LE FILS DU BERGER.

Si je n'étais pas amoureux de Mopsa, tu n'aurais pas un sol de moi ; mais étant captivé comme je le suis, cela entraînera aussi la captivité de quelques rubans, de quelques paires de gants.

MOPSA.

On me les avait promis pour la veille de la fête, mais ils ne viendront pas encore trop tard à présent.

DORCAS.

Il vous a promis plus que cela, ou bien il y a des menteurs.

MOPSA.

Il vous a payé tout ce qu'il vous avait promis ; peut-être davantage ; et ce que vous rougiriez de lui rendre.

LE FILS DU BERGER.

Est-ce qu'il n'y a plus de retenue parmi nos jeunes filles? Retourneront-elles leurs jupes par-dessus leurs visages? N'avez-vous pas l'heure d'aller traire, ou de vous coucher, ou d'aller au four pour éventer ces secrets, sans qu'il faille que vous veniez en jaser tout haut devant tous nos hôtes? Il est heureux qu'ils se parlent à l'oreille; faites taire vos langues, et pas un mot de plus.

MOPSA.

J'ai fini. Allons, vous m'avez promis un joli lacet, et une paire de gants parfumés.

LE FILS DU BERGER.

Ne vous ai-je pas dit, comment on m'avait filouté en chemin, et pris tout mon argent?

AUTOLYCUS.

Oh! oui, sûrement, monsieur, il y a des filoux répandus dans les chemins; et il faut bien prendre garde à soi.

LE FILS DU BERGER.

N'aye pas peur, ami; tu ne perdras rien ici.

AUTOLYCUS.

Je l'espère bien, monsieur, car j'ai ma malle pleine de marchandises.

LE FILS DU BERGER.

Qu'as-tu là? des chansons?

MOPSA.

Oh! je t'en prie, achètes-en quelques-unes.

J'aime une chanson moulée, à la fureur ; car celles-là, nous savons qu'elles sont véritables.

AUTOLYCUS.

Tenez, en voilà une sur un air fort lamentable ; c'est l'histoire de la manière dont la femme d'un usurier fut malade d'avoir porté une charge de vingt coffres pleins d'argent ; et combien elle languissait de l'envie de manger des têtes de serpent, et des crapauds grillés.

MOPSA.

Cela est-il vrai ? Le croyez-vous ?

AUTOLYCUS.

Très-vrai, et il n'y a pas un mois de cela.

DORCAS.

Les Dieux me préservent d'épouser un usurier !

AUTOLYCUS.

Voilà le nom d'une sage-femme au bas, d'une madame Porte-conte ; et il y avait cinq ou six honnêtes femmes qui étaient présentes. Pourquoi irais-je débiter des mensonges ?

MOPSA *au jeune berger.*

Oh ! je t'en prie, achète-la.

LE FILS DU BERGER.

Allons, mets-la de côté, et voyons encore d'autres chansons ; nous ferons les autres emplettes après.

AUTOLYCUS.

Voici une autre balade, d'un poisson merveil-

leur, qui se montra sur la côte, le mercredi du quatre-vingt d'avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau, et chanta cette balade contre les cœurs des filles cruelles. On a cru, que c'était une femme qui avait été métamorphosée en ce poisson, pour avoir fait la cruelle avec un homme qui en était amoureux; la balade est vraiment touchante, et tout aussi vraie.

DORCAS.

Cela est vrai aussi? Le croyez-vous?

AUTOLYCUS.

Il y a le certificat de cinq juges de paix; et de témoins, plus que n'en contiendrait ma malle.

LE JEUNE BERGER.

Mettez-la aussi de côté: une autre.

AUTOLYCUS.

Voici une chanson gaie; mais des plus jolies.

MOPSA.

Ah! achetons quelques chansons gaies.

AUTOLYCUS.

Oh! c'est une des chansons les plus gaies qu'il y ait; et elle va sur l'air de, *deux filles aimaient un amant*: il n'y a peut-être pas une fille dans la province, qui ne la chante: on me la demande continuellement, je vous en assure.

MOPSA.

Nous pouvons la chanter tous deux; si vous vou-

lez faire votre partie, vous allez entendre : elle est en trois parties.

DORCAS.

Nous avons eu cet air-là, il y a un mois.

AUTOLYCUS.

Je puis faire ma partie ; vous savez, que c'est mon métier : songez à bien faire la vôtre.

CHANSON.

AUTOL. Sortez d'ici : car il faut que je m'en aille,
Où ? c'est ce qu'il n'est pas bon que vous sachiez.
DORCAS. Où ? MOPSA. Où ? DORCAS. Où ?
MOPSA. Vous devez, d'après vôtre serment,
Me dire tous vos secrets.
DORCAS. Et à moi aussi : laissez-moi vous suivre.
MOPSA. Tu vas à la grange, ou bien au moulin.
DORCAS. Si tu vas à l'un ou à l'autre, c'est fort mal,
AUTOL. Ni l'un, ni l'autre.
DORCAS. Comment, ni l'un, ni l'autre ?
AUTOL. Ni l'un, ni l'autre.
DORCAS. Tu as juré d'être mon amant.
MOPSA. Tu m'as juré bien davantage.
Ainsi, où vas-tu donc ? Dis-moi, où ?

LE FILS DU BERGER.

Nous allons nous procurer tout-à-l'heure cette chanson. — Mon père et nos hôtes sont en conver-

sation sérieuse, et nous ne voulons pas les troubler; allons, apporte ta malle et suis moi. Jeunes filles, j'achèterai pour vous deux. — Marchand, ayons d'abord le premier choix. — Suivez-moi, mes belles.

AUTOLYCUS *à part.*

Et vous payerez bien pour elles.

(*Il chante*).

« Voulez-vous acheter des colliers, ou des ru-
» bans pour votre coiffure, ma jolie poulette, ma
» mignonne? Ou de la soie, ou du fil, quelques
» jolis colifichets pour votre tête, des plus beaux,
» des plus nouveaux, des plus frais ? Venez au
» marchand: avec de l'argent, on peut acheter
» toutes les marchandises d'un homme ».

(*Le jeune berger, Dorcas et Mopsa sortent avec Autolycus.*)

UN VALET *paraissant.*

Maître, il y a trois chartiers, trois bergers, trois chevriers, trois gardeurs de pourceaux, qui se sont tous fait des hommes à poil; ils se nomment eux-mêmes, *des Saltières* (1), et ils ont une danse, qui est, disent les filles, comme une galimafrée de gambades, parce qu'elles n'en sont pas; mais elles sont elles-mêmes dans l'idée, qu'elle plaira

(1) Pour *Satyres*; c'était un divertissement assez commun, dans le moyen âge, que des danses de satyres. JOHNSON.

infiniment, pourvu qu'elle ne soit pas trop rude pour quelques-uns d'entr'eux, qui ne connaissent que des jeux de boule.

LE BERGER.

Laisse-nous, nous ne voulons point de leur danse; on n'a déjà que trop folâtré ici. (*A Polixène*) Je sais, monsieur, que nous vous ennuyons.

POLIXÈNE.

C'est nous qui fatiguons ceux qui nous délassent; je vous prie, voyons ces quatre trios de gardeurs de troupeaux.

LE VALET.

Il y en a trois d'entr'eux, monsieur, qui, suivant ce qu'ils racontent, ont dansé devant le roi; et le moins souple des trois ne saute pas moins de douze pieds et demi en carré.

LE BERGER.

Cesse ton babil; puisque cela fait plaisir à ces honnêtes gens, qu'ils viennent; mais qu'ils se dépêchent.

LE VALET.

Hé, ils sont à la porte, mon maître.

(*Ici les douze Satyres paraissent, exécutent leur danse, et sortent.*).

POLIXÈNE.

Oh, bon vieillard, tu en sauras davantage dans la suite. —Ne les laisse-t-on pas aller trop loin? — Il est temps de les séparer. (*A part.*)Le bonhomme est simple, il dit tout ce qu'il sait. — (*A Florisel*).

Hé bien, beau berger, votre cœur est plein de quelque sentiment qui occupe votre ame et la distrait du plaisir de la fête. — Vraiment, quand j'étais jeune, et que je filais, comme vous faites, une intrigue d'amour, j'avais coutume de charger ma belle de présens; j'aurais pillé le trésor de soie d'un marchand forain, et l'aurais prodigué dans les mains de ma belle. — Vous l'avez laissé partir, et vous n'avez fait aucun marché avec lui. Si votre mignonne allait l'interpréter mal, et prendre cet oubli pour un manque d'amour ou de générosité, vous seriez fort embarrassé au moins pour la réponse, si vous faites cas de conserver son tendre attachement.

FLORIZEL.

Mon digne vieillard, je sais que ma belle ne fait aucun cas de pareilles bagatelles. Les cadeaux qu'elle attend de moi sont enfermés dans mon cœur, dont je lui ai déjà fait présent, mais que je ne lui ai pas encore livré. (*A Perdita.*) Ah, écoute-moi prononcer le vœu de mon cœur devant ce vieillard, qui, à ce qu'il me semble, aima jadis: je prends ta main, cette main aussi douce que le duvet de la colombe, et aussi blanche qu'elle, ou que la dent d'un Éthiopien, ou que la neige pure ressassée deux fois par le souffle impétueux du nord.

POLIXÈNE.

Et la suite? Oh! comme ce jeune berger caresse et semble polir avec complaisance cette main,

qui était déjà si blanche auparavant! — Je vous ai interrompu; mais revenez à votre protestation; que j'entende votre promesse.

FLORIZEL.

Ecoutez, et soyez-en témoin.

POLIXÈNE.

Et mon voisin aussi que voilà?

FLORIZEL.

Et lui aussi, et d'autres que lui, et tous les hommes; la terre aussi et les cieux, et l'univers entier; soyez tous témoins, que, fussé-je couronné le plus grand monarque du monde, et le plus puissant, fussé-je le plus beau jeune homme, qui ait fait languir deux beaux yeux, eussé-je plus de force et de science que n'en ait jamais eu mortel, je ne ferais aucune estime de tous ces biens, sans l'amour de ma bien-aimée; et que je les consacrerais tous à son service, ou les condamnerais à périr.

POLIXÈNE.

Voilà une belle et riche offrande.

CAMILLO.

Elle suppose une affection durable.

LE BERGER.

Mais, vous, ma fille, en dites-vous autant pour lui?

PERDITA.

Je ne puis m'exprimer aussi bien, ni penser

mieux : je juge de la pureté de ses sentimens et de ses vœux, sur celle des miens et de mon cœur.

LE BERGER.

Prenez-vous les mains, et concluez l'accord. — Et vous, amis inconnus de moi, vous en rendrez témoignage : je donne ma fille à ce jeune homme, et je veux que sa dot égale la fortune de son amant.

FLORIZEL.

Oh! la dot de votre fille doit être ses vertus. Après une certaine mort, j'aurai plus de richesses que vous ne pouvez l'imaginer encore ; assez pour exciter votre surprise : mais, allons, unissons-nous en présence de ces témoins.

LE BERGER *à Florizel*.

Allons, votre main. — Et vous, ma fille, la vôtre.

POLIXÈNE.

Arrêtez, berger ; un moment, je vous en conjure. — (*A Florizel.*) Avez-vous un père ?

FLORIZEL.

J'en ai un... Mais que prétendez-vous...

POLIXÈNE.

A-t-il connaissance de ceci ?

FLORIZEL.

Il n'en a aucune, ni n'en aura jamais.

POLIXÈNE.

Il me semble pourtant qu'un père est l'hôte qui sied le mieux au festin des noces de son fils. Je

vous prie, encore un mot : votre père n'est-il pas devenu incapable de gouverner ses affaires ? n'est-il pas tombé en enfance par les années, et les infirmités de l'âge ? Peut-il parler, entendre, distinguer un homme d'un homme, administrer son bien ? N'est-il pas gissant dans son lit ; incapable de rien faire, que ce qu'il faisait dans sa première enfance ?

FLORIZEL.

Non, cher monsieur ; il est plein de santé, et il conserve plus de forces, que n'en ont la plupart des vieillards de son âge.

POLIXÈNE.

Par ma barbe blanchie, si cela est, vous lui faites une injure qui ne sent pas trop la tendresse filiale ; il est raisonnable que mon fils se choisisse lui-même une épouse ; mais il serait juste et raisonnable aussi que le père, à qui il ne reste plus d'autre joie que la consolation de voir une belle postérité, fût un peu consulté en pareille affaire.

FLORIZEL.

Je vous accorde tout cela. Mais, mon vénérable monsieur, c'est pour quelques autres raisons, qu'il n'est pas à propos que vous sachiez, que je ne donne pas connaissance de cette affaire à mon père.

POLIXÈNE.

Il faut qu'il en soit instruit.

FLORIZEL.

Il ne le sera point.

POLIXÈNE.

Je vous en prie, qu'il le soit.

FLORIZEL.

Non, il ne le faut pas absolument.

LE BERGER.

Permets, qu'il le soit, mon fils; il n'aura aucun sujet d'être fâché, quand il viendra à connaître ton choix.

FLORIZEL.

Allons, allons, il ne doit pas en être instruit. — Soyez seulement témoins de notre union.

POLIXÈNE *se découvrant.*

De votre divorce, mon jeune monsieur, que je n'ose pas appeler mon fils. Tu es trop vil, pour être reconnu de moi. Toi, l'héritier d'un sceptre, et qui brigues ici une houlette. — (*Au berger.*) Toi, vieux traître, je suis fâché de ne pouvoir, en te faisant pendre, abréger tes jours que d'une semaine. — (*A Perdita.*) Et toi, jeune et rusée coquette, tu dois à la fin connaître, malgré toi, le royal fou auquel tu t'es attaquée.

LE BERGER.

O mon cœur!

POLIXÈNE.

Je ferai déchirer ta beauté dans les ronces, et je rendrai ta figure plus méprisable que ton état. — Quant à toi, jeune étourdi, si jamais je m'aperçois que tu oses seulement pousser un soupir de

regret de ne plus voir cette petite créature (comme c'est bien mon intention que tu ne la revoyes jamais) je te déshérite, et je ne te reconnaîtrai pas plus pour être de notre sang, et de notre famille, que ne l'est tout autre descendant de Deucalion. Souviens-toi de mes paroles ; et suis-nous à la cour. Toi, paysan, quoique tu ayes mérité toute notre colère, nous t'affranchissons pour le présent de son coup mortel. — Et vous, petite enchanteresse, assez bonne pour un pâtre, oui, et pour lui aussi, qui se rend lui-même, si ce n'est qu'il y va de notre honneur, bien digne de vous..... si jamais tu lui ouvres à l'avenir l'entrée de cette cabane, ou que tu environnes son corps de tes embrassemens, j'inventerai une mort aussi cruelle pour toi, que tu es délicate pour elle. (*Il sort.*)

PERDITA.

C'en est fait, perdue sans ressource à l'heure même ! Je n'ai pas été fort effrayée ; une ou deux fois j'ai été sur le point de lui répondre, et de lui déclarer nettement, que le même soleil qui éclaire son palais, ne dédaigne point de répandre ses rayons sur notre chaumière, et qu'il les voit d'un œil égal. (*A Florizel.*) Voulez-vous bien, monsieur, vous retirer ? Je vous ai bien dit, par où cela finirait. Je vous prie, prenez soin de votre propre bonheur ; ce songe que j'ai fait, j'en suis réveillée maintenant, et je ne veux plus jouer la reine en rien. — Mais je trairai mes brebis, et je pleurerai.

CAMILLO *au berger.*

Hé bien, bonhomme, comment vous trouvez-vous? Parlez encore une fois, avant de mourir.

LE BERGER.

Je ne peux ni parler, ni penser, et je n'ose trop savoir ce que je sais. (*A Florizel.*) Ah, monsieur, vous avez perdu et ruiné un homme de quatre-vingt-trois ans; qui espérait descendre en paix dans sa tombe, oui, qui espérait mourir sur le lit où mon père est mort, et reposer auprès de ses vertueuses cendres : mais maintenant quelque bourreau doit me revêtir de mon drap mortuaire, et me mettre dans un lieu où nul prêtre ne jettera de la poussière sur mon corps. (*A Perdita.*) O maudite misérable! qui savais que c'était-là le prince, et qui as osé t'aventurer à mêler ta foi avec la sienne. — Je suis perdu, je suis perdu! Si je pouvois mourir en ce moment! j'aurais fini ma vie à l'instant où je le désire. (*Il sort*).

FLORIZEL *à Perdita.*

Pourquoi fixez-vous ainsi vos regards sur moi? Je ne suis qu'affligé, mais non pas effrayé. Tout est différé, mais rien n'est changé dans ma volonté. Ce que j'étais, je le suis encore. Plus on me retire en arrière, et plus je veux aller en avant; je ne suis pas ma lesse avec répugnance.

CAMILLO.

Mon aimable prince, vous connaissez le caractère de votre père. En ce moment il ne vous per-

mettra aucunes représentations ; et je présume que vous ne vous proposez pas de lui en faire ; il aurait aussi bien de la peine, je le crains, à soutenir votre vue ! ainsi, jusqu'à ce que sa fureur se soit calmée, ne vous présentez pas devant lui.

FLORIZEL.

Je n'en ai pas le dessein. Vous êtes toujours Camillo, je pense ?

CAMILLO.

Oui, toujours le même, seigneur.

PERDITA.

Combien de fois vous ai-je dit, que cela arriverait ? Combien de fois vous ai-je dit, que mes grandeurs finiraient, dès que notre secret serait découvert ?

FLORIZEL.

Elles ne peuvent finir que par la violation de ma foi ; et qu'alors la nature écrase les deux moitiés de la terre l'une contre l'autre, qu'elle étouffe toutes les semences qu'elle renferme ! Lève les yeux et rassure-toi. — Effacez-moi de votre succession, mon père ; mon héritage est mon amour.

CAMILLO.

Écoutez les conseils.

FLORIZEL.

Je les écoute ; mais ce sont ceux de mon amour : si ma raison veut se prêter à lui obéir, j'écoute la raison ; sinon, mes sens, préférant le délire, la congédient.

CAMILLO.

C'est-là du désespoir, seigneur.

FLORIZEL.

Appelez-le de ce nom, si vous voulez, mais il remplit mon vœu ; je suis forcé de le croire vertu. Camillo, ni pour la Bohême et toutes les grandeurs de son empire, ni pour tout ce que le soleil éclaire, ou ce que le sein de la terre enserre, ou ce que la mer cache dans la profondeur de ses abîmes ignorés, je ne violerai les sermens que j'ai faits à cette beauté que j'aime. Ainsi, je vous en conjure, comme vous avez toujours été l'ami de mon père, lorsqu'il aura perdu la trace de son fils, (car je le jure, mon dessein est de ne plus le revoir,) tempérez sa passion par vos sages conseils. La fortune et moi nous allons lutter ensemble à l'avenir. Voici ce que vous pouvez savoir, et redire : que je me suis embarqué sur mer avec elle, puisque je ne puis la conserver ici sur le rivage ; et, fort heureusement pour notre besoin, j'ai un vaisseau prêt à partir, qui n'était pas préparé pour ce dessein. Quant à la route que je dois tenir, il n'est d'aucun avantage pour vous de le savoir, ni d'aucun intérêt pour moi que vous puissiez le redire.

CAMILLO.

Ah ! seigneur, je voudrais que votre caractère fût plus docile aux avis, ou plus fort contre les disgrâces.

FLORIZEL.

Écoutez, Perdita. (*A Camillo.*) Je vais vous entendre dans un moment. (*Il parle bas à Perdita.*)

CAMILLO *à part.*

Il est inébranlable ; il est décidé à fuir. Maintenant je serais heureux si je pouvais faire servir son évasion à mon avantage ; le sauver du danger, lui prouver mon affection et mon respect ; et moi, revoir encore la chère Sicile, et cet infortuné roi, mon maître, que j'ai tant de désir de revoir.

FLORIZEL.

Allons, cher Camillo, je suis accablé d'affaires qui demandent tous mes soins ; laissant toute cérémonie, je prends congé de vous.

CAMILLO.

Seigneur, je pense que vous avez entendu parler de mes faibles services, et de l'affection que j'ai toujours portée à votre père.

FLORIZEL.

Vous avez bien mérité de lui par vos nobles services ; c'est un doux plaisir aussi pour mon père, que d'en parler ; et il n'a pas négligé le soin de les récompenser, suivant l'estime qu'il en faisait.

CAMILLO.

Hé bien, seigneur, si vous avez la bonté de croire que j'aime le roi, et en lui, ce qui tient à lui de plus près, c'est-à-dire, votre illustre personne, daignez vous laisser diriger par moi, si votre projet

important et médité à loisir peut encore souffrir quelque changement. Sur mon honneur, je vous indiquerai un lieu où vous trouverez l'accueil, qui convient à votre altesse; où vous pourrez posséder librement votre amante, (car je vois que vous n'en pouvez être séparé, que par votre ruine, dont vous préserve le ciel!) Épousez-là; par tous mes efforts en votre abscence, je tâcherai d'appaiser le ressentiment de votre père, et de le ramener à approuver votre choix.

FLORIZEL.

Eh! cher Camillo, comment pourrait s'exécuter cette espèce de miracle? Apprenez-le moi, afin que j'admire en vous plus qu'un homme, et qu'après, je m'abandonne avec confiance à vos instructions.

CAMILLO.

Avez-vous déterminé dans votre pensée le lieu, où vous allez vous rendre!

FLORIZEL.

Pas encore. C'est un accident inopiné qui est coupable du parti violent que nous prenons, et nous faisons de même profession de nous dévouer au hasard et à l'impulsion de chaque vent qui souffle.

CAMILLO.

Écoutez-moi donc; voici ce que j'ai à vous dire. Si vous ne voulez pas absolument changer de résolution, et que vous soyez décidé sans retour à cette fuite, faites voile vers la Sicile; et présentez-vous avec votre belle princesse, (car je vois qu'elle doit

l'être) devant Léontes. Elle sera vêtue comme il convient que le soit la compagne qui partage votre lit. Il me semble voir Léontes, vous ouvrant affectueusement ses bras, vous exprimant son accueil par ses larmes, et vous demandant pardon à vous, qui êtes le fils, comme à la personne même de votre père, baisant les mains de votre belle princesse, et son cœur partagé entre les remords de sa cruauté, et l'épanchement de sa tendresse, se reprochant l'une avec des malédictions, et disant à l'autre de croître plus vîte que le temps ou la pensée.

FLORIZEL.

Digne Camillo, quel prétexte donnerai-je à ma visite?

CAMILLO.

Vous direz que vous êtes envoyé par le roi votre père, pour le saluer et lui donner des consolations. Je veux vous mettre par écrit, seigneur, la manière dont vous devez vous conduire avec lui, et ce que vous devez lui communiquer, comme de la part de votre père, des faits qui ne sont connus que de nous trois; et ces instructions vous guideront si exactement dans ce que vous devez dire à chaque audience, qu'il ne s'apercevra de rien, et qu'il croira que vous avez toute la confiance de votre père, et que vous lui révélez les secrets de son cœur.

FLORIZEL.

Je vous ai des obligations sans bornes; je goûte cette idée.

CAMILLO.

C'est un plan qui promet mieux, que de vous dévouer inconsidérément à des mers infréquentées, a des rivages inconnus; avec la certitude de rencontrer une foule de misères; sans aucun espoir de secours, et vous exposant au sortir d'une infortune, à être assailli par une autre; n'ayant rien de certain que vos ancres, qui ne peuvent vous rendre de meilleur service, que celui de pouvoir se fixer dans des lieux où vous serez ennuyé d'être. D'ailleurs, vous le savez, la prospérité est le plus sûr lien de l'amour; l'affliction et le malheur altèrent sa fraîcheur, et corrompent le cœur même.

PERDITA.

L'un des deux est vrai, je pense que l'adversité peut altérer la fraîcheur des joues; mais non pas les sentimens et le cœur.

CAMILLO.

Oui, parlez-vous ainsi? il ne sera point né dans la maison de votre pere, depuis ces sept années, une autre fille comparable à vous.

FLORIZEL.

Mon cher Camillo, elle est autant au-dessus de son éducation, qu'elle est rabaissée par la naissance.

CAMILLO.

Je ne puis dire que c'est dommage qu'elle manque d'instruction; car elle paraît en avoir plus que la plupart de ceux qui font profession d'instruire les autres.

PERDITA.

Pardonnez, monsieur; ma rougeur doit vous tenir lieu de mes remercîmens.

FLORIZEL.

Charmante Perdita! — Mais, sur quelles épines nous sommes placés! — Camillo, vous le sauveur de mon père, et maintenant le mien, le consolateur de notre maison, comment ferons-nous? Nous ne sommes pas équipés comme doit l'être le fils du roi de Bohême, et nous ne pourrons pas paraître en Sicile...

CAMILLO.

Seigneur, n'ayez point d'inquiétude là-dessus. Vous savez, je crois, que toute ma fortune est située dans cette île; ce sera mon soin que vous soyez entretenu en prince, comme si le rôle que vous jouerez était le mien. Et, seigneur, afin de vous convaincre que vous ne pourrez manquer de rien... un mot ensemble. (*Ils se parlent à l'écart.*)

AUTOLYCUS, *paraissant.*

Ah! quelle dupe que l'honnêteté! et que la confiance, sa sœur inséparable, est une créature sotte et simple! J'ai vendu toute ma drogue; il ne me reste pas une pierre fausse, pas un ruban, pas un miroir, pas une boule de parfums; ni bijou, ni tablettes, ni balade, ni couteau, ni lacet, ni gants, ni nœud de chaussure, ni bracelet, ni anneau de corne, pour empêcher ma malle de jeûner, c'était une presse d'acheteurs, comme si mes joujoux

avaient été bénis, et eussent pu procurer la bénédiction du ciel à l'acheteur : et par ce moyen j'ai observé ceux dont la bourse avait la meilleure mine, et ce que j'ai vu, je m'en suis souvenu, pour mon profit. Mon paysan, à qui il ne manque que bien peu de chose pour être un homme raisonnable, est devenu si amoureux des chansons des filles, qu'il n'a pas voulu bouger qu'il n'ait eu l'air et les paroles ; ce qui m'a si bien attiré le reste du troupeau, que tous leurs autres sens s'étaient fixés dans leurs oreilles ; vous auriez pu pincer la frange d'un jupon, sans qu'il l'eût senti ; il n'y avait rien de si facile que de dépouiller un gousset de sa bourse ; j'aurais enfilés toutes les clés qui pendaient aux chaînes ; on n'entendait, on ne sentait rien que la chanson du marchand, et l'on était tout en admiration de ces riens. Ensorte que dans ce temps de léthargie, j'ai escamoté et coupé la plus grande partie de leurs bourses de fête ; et si le vieux berger n'était pas venu avec ses *ah!* et ses cris contre sa fille et le fils du roi, et n'eût pas effrayé et dispersé mes oiseaux, je n'eusse pas laissé une bourse en vie dans toute l'assemblée. (*Camillo, Florizel et Perdita s'avancent*).

CAMILLO.

Oui, mais mes lettres, qui par ce moyen, seront rendues en Sicile aussitôt que vous y arriverez, éclairciront ce doute.

FLORIZEL.

Et celles que vous nous procurerez de la part du roi Léontes...

CAMILLO.

Satisferont votre père.

PERDITA.

Soyez à jamais heureux ! Tout ce que vous dites présente les plus belles apparences.

CAMILLO *apercevant Autolycus.*

Quel est cet homme qui se trouve-là ? — Nous l'employerons ; ne négligeons rien de ce qui peut nous aider.

AUTOLYCUS *à part.*

S'il faut qu'ils m'ayent entendu tout-à-l'heure... Allons, il n'y a que le gibet pour moi.

CAMILLO.

Eh ! vous voilà, mon ami ? Ne tremblez pas ; ne craignez personne ici ; personne ici ne vous veut du mal.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre malheureux, monsieur.

CAMILLO.

Eh bien, continue de l'être à ton aise ; il n'y a personne ici qui ait envie de te voler cela ; cependant, nous pouvons te proposer un échange avec l'extérieur de ta pauvreté : en conséquence, déshabille-toi à l'instant ; tu dois croire, que c'est une chose nécessaire ; change d'habit avec cet

honnête homme. Quoique le marché soit à son désavantage, cependant compte qu'il y aura encore quelque chose de retour pour toi.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre malheureux, monsieur. (*A part.*) Je vous connais tous de reste.

CAMILLO.

Allons, je t'en prie, dépêche; cet honnête homme est déjà à demi déshabillé.

AUTOLYCUS.

Parlez-vous sérieusement, monsieur? — (*A part.*) Je soupçonne le mystère de tout ceci.

FLORIZEL.

Dépêche-toi donc, de grâce.

AUTOLYCUS.

En vérité, j'y allais sérieusement, mais en conscience je ne puis prendre cet habit.

CAMILLO, *à Autolycus.*

Allons, dénoue, dénoue. (*A Perdita.*) Heureuse amante, que ma prophétie s'accomplisse sur vous! — Il faut vous retirer sous quelque abri; prenez le chapeau de votre bien-aimé, et enfoncez-le sur vos sourcils; cachez votre visage. Dépouillez-vous des habits de votre sexe, et déguisez tout ce qui l'annonce, afin que vous puissiez (car je crains pour vous les regards) gagner le vaisseau sans être découverte.

PERDITA.

Je vois que la pièce est arrangée de façon qu'il faut que j'y fasse un rôle.

CAMILLO.

Cela est indispensable. (*A Florizel.*) Hé bien, avez-vous fini?

FLORIZEL.

Si je rencontrais mon père à présent, il ne songerait jamais à m'appeler son fils.

CAMILLO.

Allons, vous ne garderez point de chapeau. — Venez, madame, venez. — (*A Autolycus*) Adieu, mon ami.

AUTOLYCUS.

Adieu, monsieur.

FLORIZEL.

O Perdita, qu'avons-nous oublié tous deux? — Je vous prie, un mot. (*Ils se parlent à l'écart*)

CAMILLO *à part.*

Ce que je vais faire d'abord, ce sera d'informer le roi de cette évasion, et du lieu où ils se proposent d'aborder, où j'ai l'espérance que je viendrai à bout de le déterminer à les suivre; et je l'accompagnerai et reverrai la Sicile, que j'ai un désir de femme de revoir.

FLORIZEL.

Que la fortune veuille nous seconder! Ainsi donc nous allons gagner le rivage, Camillo?

CAMILLO.

Le plutôt sera le mieux.

(*Florizel, Perdita et Camillo sortent.*)

AUTOLYCUS *seul.*

Je conçois l'affaire; je l'entends. Avoir une oreille fine, un œil pénétrant, et la main légère, sont des qualités nécessaires pour un coupeur de bourse; il est besoin aussi d'un bon nez, afin de flairer et chercher de l'ouvrage pour les autres sens. Je vois que voici le moment, ou jamais, où un malhonnête homme peut faire son chemin. Quel marché aurais-je fait, lors même qu'il n'y aurait pas eu de retour! Et combien ai-je gagné ici, avec cet échange! Sûrement les Dieux sont d'intelligence avec nous cette année, et nous pouvons tout faire sans qu'ils s'en fâchent. Le prince lui-même est occupé d'une tâche d'iniquité, en s'évadant de chez son père, et traînant cette entrave à ses talons. Si je savais que ce ne fût pas un tour honnête que d'en informer le roi, je le ferais; mais je tiens qu'il y a plus de coquinerie à tenir la chose secrète, et toujours je me pique d'être fidèle à ma profession. (*Le Berger et son fils entrent.*) Tenons-nous à l'écart. — Voici encore matière pour une cervelle chaude et vive. Chaque coin de rue, chaque église, chaque boutique, chaque cour de justice, chaque exécution procure de l'emploi à un homme vigilant.

LE FILS DU BERGER.

Voyez, voyez, quel homme vous êtes à présent! Il n'y a pas d'autre parti, que d'aller déclarer au roi, qu'elle est un enfant trouvé, et point du tout de votre chair et de votre sang.

LE BERGER.

Mais, écoute-moi.

LE FILS.

Mais, écoutez-moi.

LE BERGER.

Allons, continue donc.

LE FILS.

Dès qu'une fois elle n'est point de votre chair et de votre sang, votre chair et votre sang n'ont point offensé le roi; et alors votre chair et votre sang ne doivent pas être punis par lui. Montrez ces effets que vous avez trouvés autour d'elle, ces papiers secrets, seulement ce qu'elle avait avec elle, et cela une fois fait, ne vous embarrassez pas de la loi; moi, je suis votre caution.

LE BERGER.

Hé bien, j'irai tout déclarer au roi, oui, chaque mot, et les folies de son fils aussi, qui, je puis bien le dire, n'est point un honnête homme, ni envers son père, ni envers moi, d'aller se jouer à me faire le beau-frère du roi.

LE FILS.

En effet, beau-frère du roi était le dernier dé-

gré de parenté où vous pussiez monter, et alors votre sang serait devenu plus cher, je ne sais pas de combien l'once.

AUTOLYCUS *toujours à l'écart.*

Fort à propos ; automates !

LE BERGER.

Allons, allons trouver le roi ; il y a dans le petit écrin, de quoi le faire se gratter la barbe.

AUTOLYCUS.

Je ne vois pas trop quel obstacle cette plainte peut mettre à l'évasion de mon prince.

LE FILS.

Priez le ciel qu'il soit au palais.

AUTOLYCUS.

Quoique je ne sois pas honnête de mon naturel, je le suis cependant quelquefois par hasard. — Mettons dans ma poche cette barbe de marchand. (*Il ôte sa fausse barbe et s'approche des deux bergers*). Hé bien villageois? Où allez-vous ainsi?

LE BERGER.

Au palais, si votre seigneurie le permet.

AUTOLYCUS.

Vos affaires là, quelles sont elles? Avec qui? Déclarez-moi ce que c'est que ce paquet, le lieu de votre demeure, vos noms, vos âges, votre avoir, votre éducation, en un mot tout ce qu'il importe qui soit connu.

LE FILS.

Nous ne sommes que de bonnes gens, tout unis, monsieur.

AUTOLYCUS.

Un mensonge! Vous êtes rudes et couverts de poils; ne vous avisez pas de me mentir. Cela ne convient à personne qu'à des marchands, et ils nous donnent souvent un démenti à nous autres guerriers; mais nous les payons en monnaie de bonne empreinte, et nullement en fer homicide; ainsi ils nous les vendent, ils ne nous donnent pas les démentis.

LE FILS.

Votre seigneurie avait tout l'air de nous acquitter d'un, si elle ne nous en avait pas fait don (1).

LE BERGER.

Êtes-vous un courtisan, monsieur, s'il vous plaît?

AUTOLYCUS.

Que cela me plaise ou non, je suis un courtisan; est-ce que tu ne vois pas un air de cour dans cette tournure de bras? Est-ce que ma démarche n'a pas en elle la cadence et la mesure de cour? Ton nez ne reçoit-il pas de mon individu une odeur de cour? Est-ce que je ne réfléchis pas sur ta bassesse

(1) Il a ici une allusion au vol fait par Autolycus. Ce sont des jeux de mots forts obscurs en anglais, et qu'il est impossible de traduire.

un mépris de cour? Crois-tu que, parce que je veux développer, démêler ton affaire, pour cela je ne suis pas un courtisan? Je suis un courtisan de pied en cape, et un homme qui fera avancer ou reculer ton affaire, l'un ou l'autre; en conséquence de quoi je te commande de me déclarer ton affaire.

LE BERGER.

Mon affaire, monsieur, s'adresse au roi.

AUTOLYCUS.

Quel avocat as-tu auprès de lui?

LE BERGER.

Je n'en connais point, monsieur, sous votre bon plaisir.

LE FILS.

Avocat est un terme de cour pour signifier un faisan. Dites que vous n'en avez pas (1).

LE BERGER.

Aucun, monsieur. Je n'ai point de faisan, ni coq, ni poule.

AUTOLYCUS *à haute voix.*

Que nous sommes heureux pourtant, de n'être pas de simples gens! Et pourtant la nature aurait pu me faire ce que sont ces bonnes gens; ainsi je ne veux pas les dédaigner.

---

(1) Le fils veut faire entendre à son père, qu'il aurait dû apporter un faisan en présent à Autolycus, qui aurait été son meilleur avocat à la cour. STEEVENS.

LE FILS.

Cela ne peut être qu'un grand courtisan.

LE BERGER.

Ses habits sont riches, mais il ne les porte pas avec grâce.

LE FILS.

Il me paraît à moi d'autant plus noble, qu'il est plus bisarre; c'est un grand homme, je le garantis; je le reconnais à ce qu'il se cure les dents.

AUTOLYCUS.

Et ce coffre? Qu'y a-t-il dans ce coffre? Pourquoi cette boîte.

LE BERGER.

Monsieur, il y a dans ce paquet et cette boîte des secrets qui ne doivent être connus que du roi; et qu'il va apprendre avant une heure, si je peux parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS.

Vieillard, tu as perdu tes peines.

LE BERGER.

Pourquoi, monsieur?

AUTOLYCUS.

Le roi n'est point dans son palais; il est allé à bord d'un vaisseau neuf pour purger sa mélancolie, et prendre l'air. Car, si tu es porteur de choses sérieuses, il faut que tu saches que le roi est plein de chagrin.

LE BERGER.

On le dit, monsieur, à l'occasion de son fils, qui voulait se marier à la fille d'un berger.

AUTOLYCUS.

Si ce berger n'est pas dans les fers, qu'il fuie promptement ; les malédictions qu'il aura, les tortures qu'on lui fera souffrir, briseront le dos de l'homme, et le cœur du monstre.

LE FILS.

Le croyez-vous, monsieur ?

AUTOLYCUS.

Et ce ne sera pas seulement lui, qui souffrira tout ce que l'imagination peut inventer de fâcheux et la vengeance d'amer ; mais aussi ses parens, quand ils seraient reculés au cinquantième degré, tous tomberont sous la main du bourreau. Et quoique ce soit une grande pitié, c'est un exemple nécessaire. Un vieux maraut de gardien de brebis, consentir que sa fille s'élève aux grandeurs de la cour ! Quelques-uns disent qu'il sera lapidé : mais moi je dis que c'est une mort trop douce pour lui ; porter notre trône dans un parc à moutons ! Il n'y a pas assez de morts, non, il n'y en a pas d'assez cruelles.

LE FILS.

Ce vieux berger a-t-il un fils, monsieur, l'avez-vous entendu dire ? Dites-le moi, monsieur, s'il vous plaît.

AUTOLYCUS.

Il a un fils, qui sera écorché vif, ensuite enduit par tout le corps de miel, placé auprès d'un nid de guêpes, pour rester là jusqu'à ce qu'il soit aux trois quarts et demi mort; ensuite on le fera revenir avec de l'eau-de-vie, ou quelque autre liqueur forte; ensuite, tout en plaies et dans le jour le plus chaud prédit par l'almanach, il sera posé contre un mur de briques, aux regards brûlans du soleil du midi, qui le regardera, jusqu'à ce qu'il périsse sous la piqûre des mouches. Mais pourquoi nous amuser à parler de cette canaille de traîtres? Il ne faut que rire de leurs maux, leurs crimes étant si capitaux. Dites-moi, car vous me paraissez de bonnes gens, ce que vous voulez au roi. Si vous me marquez un peu comme il faut votre considération pour moi, je vous conduirai au vaisseau où il est, je vous présenterai à sa majesté; je lui parlerai à l'oreille en votre faveur; et s'il y a quelqu'un, après le roi, qui soit en état de vous faire accorder votre demande, vous voyez un homme qui le fera.

LE FILS.

Il paraît être un homme d'un grand crédit; accordez-vous avec lui, donnez-lui de l'or; et quoique l'autorité soit un ours féroce, cependant avec de l'or, on la mène souvent par le nez. Montrez le dedans de votre bourse au-dehors de sa main, et ne vous inquiétez de rien. Souvenez-vous, *lapidé et écorché vif.*

LE BERGER.

S'il vous plaisait, monsieur, de vous charger de l'affaire pour nous, voici de l'or que j'ai sur moi; je vous en donnerai encore autant, et jusqu'à ce que je vous l'apporte, je vous laisserai le jeune homme en gage.

AUTOLYCUS.

Après que j'aurai fait ce que j'ai promis ?

LE BERGER.

Oui, monsieur.

AUTOLYCUS.

Allons, donnez-m'en la moitié. — Êtes-vous personnellement intéressé dans cette affaire ?

LE FILS.

En quelque façon, monsieur, mais quoique je sois dans un cas assez malheureux, j'espère que je ne serai pas écorché vif pour cela.

AUTOLYCUS.

Oh! c'est le cas du fils du berger. Oh! on en fera un exemple.

LE FILS *à son père.*

Eh, consolez-vous, prenez courage; il faut que nous allions trouver le roi, et lui montrer nos figures étrangères : il faut qu'il sache qu'elle n'est point du tout votre fille, ni ma sœur; autrement nous sommes perdus. (*A Autolycus.*) Monsieur,

je vous donnerai autant que ce vieillard, quand l'affaire sera terminée; et je resterai, comme il vous le dit, votre ôtage, jusqu'à ce que l'or vous ait été remis.

AUTOLYCUS.

Je veux bien m'en rapporter à vous. Marchez devant vers le rivage; prenez sur la droite. Je ne ferai que jeter un coup-d'œil par dessus la haie, et je vous suis.

LE FILS.

Nous sommes bien heureux d'avoir trouvé cet homme; je puis le dire, bien heureux!

LE BERGER.

Marchons devant, comme il nous l'ordonne; la Providence nous l'a envoyé pour nous faire du bien. (*Le berger et son fils s'en vont*).

AUTOLYCUS *seul.*

Je vois que quand j'aurais envie d'être honnête homme, la fortune ne le souffrirait pas; elle me fait tomber le butin dans la bouche; elle me gratifie en ce moment d'une double occasion; de l'or, et le moyen de rendre service au prince mon maître; et qui sait combien cela peut servir à mon avancement? Je vais lui conduire à bord ces deux taupes, ces deux aveugles : s'il juge à propos de les remettre sur le rivage, et que la plainte qu'ils veulent présenter au roi ne l'intéresse en rien; hé bien qu'il me traite, s'il le veut, de coquin, pour

être si officieux ; je suis à toute épreuve contre ce titre, et toute la honte qui peut y être attachée. Je vais les lui présenter ; cela peut être important.

(*Il sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SICILE. — Appartement dans le palais de Léontes.

LÉONTES, CLÉOMÈNE, DION, PAULINE, SUITE.

CLÉOMÈNE.

SEIGNEUR, vous en avez assez fait; vous avez rempli tous les devoirs d'un religieux repentir; si vous avez commis des fautes, vous les avez bien expiées, et même votre pénitence a surpassé vos fautes : à présent, finissez par faire, ce que le ciel a déjà fait, par oublier vos offenses, et vous les pardonner, comme il vous les pardonne.

LÉONTES.

Tant que je me souviendrai d'elle et de ses vertus, je ne puis oublier mon injustice envers elle; je songe toujours au tort que je me suis fait à moi-même; tort immense, qui laisse mon royaume

sans héritier, et qui a détruit la plus douce compagne, sur laquelle un époux ait fondé ses espérances.

PAULINE.

Quand vous auriez épousé toutes les femmes, l'une après l'autre; ou quand de toutes celles qui existent, vous auriez pris quelque qualité choisie, pour les rassembler toutes, et en composer une femme parfaite, celle que vous avez tuée, serait encore sans égale.

LÉONTES.

Je le crois ainsi. Tuée! Moi, je l'ai tuée! — Oui, je l'ai fait; mais vous, Pauline, vous me donnez un coup bien cruel, en me disant que je l'ai tuée. Ce mot est aussi amer pour moi dans votre bouche, qu'il l'est dans mon souvenir : chère Pauline, ne me le dites que bien rarement.

CLÉOMÈNE.

Ne le prononcez jamais, chère dame : vous auriez pu employer tout autre langage, qui aurait été plus convenable aux circonstances, et plus conforme à la bonté de votre cœur.

PAULINE *à Cléomène.*

Vous êtes un de ceux qui voudraient le voir se remarier.

DION.

Si vous ne le voulez pas vous, vous n'avez donc aucune pitié de l'état; et vous n'avez ni souvenir, ni égard pour son auguste nom. Considérez un peu

quels dangers, si sa majesté ne laisse point de lignée, peuvent tomber sur ce royaume, et dévorer tous les spectateurs de sa ruine. Et quoi de plus saint que de donner un sentiment de joie à la reine décédée ? Oui, elle s'en réjouira dans sa tombe. Quels motifs plus sacrés, que ceux de la conservation du nom royal, de la consolation présente du roi, du bien futur du royaume, et celui de faire rentrer le bonheur dans la couche nuptiale de sa majesté, avec une aimable et digne compagne, qui la partage?

PAULINE.

Il n'en est aucune qui en soit digne, auprès de celle qui n'est plus. D'ailleurs, les Dieux voudront que leurs desseins secrets s'accomplissent. Le divin Apollon n'a-t-il pas répondu, et n'est-ce pas là le sens de son oracle, que le roi Léontes n'aura point d'héritier, qu'on n'ait retrouvé l'enfant qu'il a fait exposer et perdre ? Et l'espoir qu'il soit jamais retrouvé, tient à un prodige aussi contraire à l'humaine raison, qu'il l'est que mon Antigone brise son tombeau, et revienne dans mes bras. Car, sur ma vie, mon époux a péri avec l'enfant. Votre avis est donc, que notre souverain doit contrarier le ciel, et s'opposer à ses volontés ? (*Au roi.*) Ne vous inquiétez point de postérité ; la couronne trouvera toujours un héritier. Le grand Alexandre laissa la sienne au plus digne ; et par-là son successeur devait être le meilleur des rois.

LÉONTES.

Chère Pauline, vous qui avez en honneur, je le sais, la mémoire d'Hermione, ah! que ne me suis-je toujours dirigé par vos conseils! Je pourrais encore à présent contempler les beaux yeux de mon épouse chérie, je pourrais encore cueillir un trésor de délices sur ses lèvres.

PAULINE.

En les laissant plus riches encore, après le don qu'elles vous auraient fait.

LÉONTES.

Vous dites la vérité; il n'est plus de pareilles femmes : ainsi plus de femme. Une épouse qui ne la vaudrait pas, et qui serait mieux traitée de moi, forcerait son ame sanctifiée à revêtir de nouveau son corps, et à nous apparaître dans cette assemblée, où nous l'outrageons en ce moment; et à me dire, dans les tourmens de son cœur : *pourquoi préférée à moi?*

PAULINE.

Si elle avait le pouvoir de le faire, elle en aurait une juste raison.

LÉONTES.

Oui, une bien juste : et elle m'exciterait à poignarder celle que j'aurais épousée.

PAULINE.

Je le ferais comme elle; si j'étais l'ombre qui vinsse en être témoin sur la terre, je vous dirais de considérer les yeux de votre nouvelle épouse, et

de me dire pour quels attraits vous l'auriez choisie; et ensuite je pousserais un cri, en vous adressant ces mots : *souviens-toi de moi.*

LÉONTES.

Les étoiles, les étoiles mêmes, et tout ce qu'il y a d'yeux brillans dans l'univers, ne sont auprès des siens que des charbons éteints! Ne craignez point de moi une nouvelle épouse; je ne veux plus de femme, Pauline.

PAULINE.

Voulez-vous jurer de ne jamais vous marier, que de mon libre aveu?

LÉONTES.

Jamais, Pauline; je le jure sur le salut de mon âme!

PAULINE.

Vous l'entendez, seigneurs, soyez tous témoins de son serment.

CLÉOMÈNE.

Vous exposez trop l'honneur de sa foi.

PAULINE.

A moins qu'une autre femme, aussi ressemblante à Hermione, que son portrait lui ressemble, ne se présente à ses yeux.

CLÉOMÈNE.

Chère dame....

PAULINE.

J'ai dit. Cependant, si mon roi veut se marier... Oui, si vous le voulez, seigneur, et qu'il n'y ait

pas de moyen de vous en ôter la volonté, donnez-moi l'office de vous choisir une reine ; elle ne sera pas aussi jeune que l'était la première, mais elle sera telle, que si l'ombre de votre première reine revenait sur la terre, elle se rejouirait de vous voir dans ses bras.

LÉONTES.

Ma fidèle Pauline, nous ne nous marierons point, que d'après votre conseil.

PAULINE.

Et je vous le conseillerai, quand votre première épouse reviendra à la vie ; jamais auparavant.

UN GENTILHOMME *entrant*.

Un homme qui s'annonce pour le prince Florizel, fils de Polixène avec sa princesse, la plus belle femme, que j'aye jamais vue, demande à être introduit auprès de votre majesté.

LÉONTES.

Qu'elle affaire avons nous avec lui ? Il ne vient point dans un appareil digne de la grandeur de son père; son arrivée, si soudaine et si imprévue, nous dit assez que ce n'est point une visite volontaire et régulière, mais une entrevue forcée, par quelque besoin, ou quelque accident. Quelle suite a-t-il ?

LE GENTILHOMME.

Peu de suite, et ce ne sont pas de grands seigneurs.

LÉONTES.

Sa princesse, dites-vous, est avec lui ?

LE GENTILHOMME.

Oui, le plus incomparable chef-d'œuvre mortel, je crois, que jamais le soleil ait éclairé de sa lumière.

PAULINE.

O Hermione, comme le siècle présent se loue et se place au-dessus du siècle passé ; de même, à présent que tu es disparue, tu cèdes le pas aux objets dont la présence frappe les yeux. Vous-même gentilhomme, vous avez dit, et vous l'avez écrit aussi, (mais maintenant vos écrits sont plus glacés que celle qui en était le sujet) qu'elle n'avait jamais été, et que jamais elle ne serait égalée. Il faut que vos vers qui suivaient autrefois sa beauté, ayent étrangement rétrogradé, pour que vous disiez à présent, que vous en avez vu une plus accomplie.

LE GENTILHOMME.

Pardon, madame; j'ai presque oublié la première ; daignez me pardonner, et l'autre, quand une fois elle aura eu l'avantage d'arrêter vos yeux, aura aussi le suffrage de votre voix ; celle-ci est d'une si grande beauté, que si elle voulait fonder une secte, elle pourrait éteindre le zele de toutes les sectes opposées ; et faire des prosélytes de tous ceux à qui elle dirait de la suivre.

PAULINE.

Comment! Ce ne seraient pas du moins les femmes?

LE GENTILHOMME.

Les femmes l'aimeront, parce qu'elle est une femme d'un mérite au-dessus de tout homme; les hommes l'aimeront, parce qu'elle est la plus rare de toutes les femmes.

LÉONTES.

Allez, Cléomène; et vous même, accompagné de vos illustres amis, amenez-les recevoir nos embrassemens. (*Cléomène sort avec les seigneurs et le gentilhomme.*) Toujours est-il étrange qu'il vienne ainsi furtivement se présenter à notre cour.

PAULINE.

Si notre jeune prince, (la perle des enfans) avait vécu jusqu'à cette heure, il aurait bien figuré à côté de ce prince: il n'y a pas un mois d'intervalle entre leurs naissances.

LÉONTES.

Je vous prie, arrêtez; vous savez qu'il meurt pour moi une seconde fois, quand on m'en parle. Lorsque je viendrai à envisager ce jeune homme, vos discours, Pauline, pourraient me conduire à des réflexions capables de me priver de ma raison. — Je les vois qui s'avancent. (*Florizel, Perdita, Cléomène, et autres seigneurs entrent*). Prince, votre mère fut bien fidèle à sa couche nuptiale; car, au moment où

elle vous conçut, elle reçut l'empreinte parfaite de l'image de votre illustre père. Si je n'avais que vingt et un ans, l'image de votre père est si bien gravée dans vos traits, vous avez si bien son air, que je vous appelerais mon frère, comme je l'appelais de ce nom, et je vous parlerais de quelques étourderies de jeunesse, que nous fîmes ensemble. Vous êtes reçu avec toute ma tendresse, et votre belle princesse, c'est une vraie Déesse! Hélas, j'ai perdu un couple d'enfans, qui auraient pu briller ainsi entre le ciel et la terre, et exciter l'admiration, comme vous le faites, couple charmant et plein de grâces! Et ce fut ainsi que je perdis (le tout par ma folie) la société et l'amitié de votre vertueux père, que je désire voir encore une fois dans ma vie, quoiqu'elle soit maintenant accablée de malheurs.

FLORIZEL.

Seigneur, c'est par son ordre que j'ai abordé ici en Sicile, et je suis chargé de sa part de vous présenter tous les vœux qu'un roi et un ami peut envoyer à son frère; et si une infirmité, qui s'attache aux restes de la vie, n'avait suspendu sa vigueur ordinaire, il aurait lui-même traversé l'étendue des terres et des mers qui sépare votre trône et le sien, pour jouir du plaisir de vous revoir, vous, qu'il aime (ce sont ses expressions qu'il m'a ordonné de vous rendre) plus que tous les sceptres, et plus que tous les autres rois vivans qui les portent.

LÉONTES.

Ah! mon frère! digne prince, les outrages que je t'ai faits réveillent dans mon âme toute ma douleur: et les nouveaux soins que tu me rends, et qui sont d'une générosité si rare, accusent ma négligeance ingrate! — Soyez le bien venu à ma cour, comme le printems l'est sur la terre. Et a-t-il donc aussi exposé cette merveille de la beauté au traitement du cruel, ou du moins de l'insensible Neptune, pour venir saluer un homme, qui ne vaut pas ses fatignes, et moins encore les hasards auquel elle s'est exposée?

FLORIZEL.

Mon cher prince, elle vient de la Lybie.

LÉONTES.

Où le belliqueux Smalus, ce prince si noble et si illustre, est craint et chéri?

FLORIZEL.

Oui, seigneur, de cette contrée; et de la cour de ce prince, dont les larmes ont bien prouvé qu'elle était sa fille, au moment où il s'est séparé d'elle; c'est de cette contrée, que secondée d'un officieux vent du midi, nous avons fait ce trajet, pour exécuter la commission que m'avait donnée mon père, de visiter votre majesté. J'ai congédié sur vos rivages de Sicile la plus brillante portion de ma suite; ils vont vers le roi de Bohême, pour lui annoncer et mon succès dans la Lybie, et mon

heureuse arrivée, et celle de mon épouse dans cette cour où nous sommes.

LÉONTES.

Que les Dieux propices épurent de toutes vapeurs nuisibles notre atmosphère, tandis que vous séjournerez dans notre climat! Vous avez un respectable père, un prince accompli; et moi, toute sacrée qu'est son auguste personne, j'ai commis contre elle une faute, dont le ciel irrité, m'a puni, en me laissant sans postérité; votre père jouit du bonheur qu'il a mérité desDieux, d'avoir en vous un fils digne de ses vertus. Et quel heureux père j'aurais été aussi, moi qui aurais pu avoir un fils et une fille aujourd'hui vivans,et formant un aussi beau couple que vous deux!

UN SEIGNEUR *paraissant.*

Mon prince, ce que je vais annoncer, ne mériterait aucune foi, si les preuves n'étaient pas aussi fortes. Apprenez, seigneur, que le roi de Bohême m'envoye vous saluer, et vous prier d'arrêter son fils, qui, dépouillant sa dignité et ses devoirs, a fui du palais de son pere, renoncé à ses hautes destinées, pour s'évader avec la fille d'un berger.

LÉONTES.

Où est le roi de Bohême? Parlez.

LE SEIGNEUR.

Ici dans votre capitale; je le quitte en ce moment; je parle en désordre, mais ce désordre con-

vient et à mon étonnement, et à mon message. Tandis qu'il se hâtait d'arriver à votre cour, poursuivant, à ce qu'il paraît, la trace de ce jeune couple, il a rencontré en chemin le père de cette prétendue princesse, et son frère, qui tous deux avaient quitté leur pays avec le jeune prince.

FLORIZEL.

Camillo m'a trahi, Camillo, dont l'honneur et la fidélité avaient jusqu'ici résisté à toutes les épreuves.

LE SEIGNEUR.

Vous pouvez le lui reprocher à lui, à lui-même; il est avec le roi votre père.

LÉONTES.

Qui? Camillo?

LE SEIGNEUR.

Oui, Camillo, seigneur. Je lui ai parlé; et c'est lui qui est actuellement chargé de questionner ces pauvres gens. Jamais je n'ai vu deux malheureux si tremblans: ils se prosternèrent à ses genoux, ils baisent la terre; ils prodiguent les sermens à chaque mot qu'ils prononcent; le roi de Bohême se bouche les oreilles, et les menace des divers genres de morts des plus cruels.

PERDITA.

O mon pauvre père! — Le ciel suscite après nous des espions, qui ne permettront pas que notre union s'accomplisse.

LÉONTES.

Êtes-vous mariés?

FLORIZEL.

Nous ne le sommes point, seigneur, et il n'y a pas d'apparence que nous le soyons. Les étoiles, je le vois, viendront caresser les vallons auparavant : a comparaison n'est que trop juste.

LÉONTES.

Prince, est-elle la fille d'un roi?

FLORIZEL.

Oui, seigneur, du moment qu'elle sera mon épouse.

LÉONTES.

Et ce moment, je le vois par la prompte poursuite de votre respectable père, viendra bien lentement. Je suis fâché, très-fâché, que vous vous soyez aliéné son amitié, que votre devoir vous obligeait de conserver inviolablement; et aussi fâché que votre choix ne soit pas aussi riche en mérite, qu'il l'est en beauté, alors vous pourriez posséder l'objet de vos vœux.

FLORIZEL.

Chère amante, prends courage; quoique la fortune, qui se déclare ouvertement notre ennemie, nous poursuive avec mon père, elle n'a pas le moindre pouvoir, pour changer nos cœurs et notre amour. (*au roi.*) Je vous en conjure, seigneur, daignez vous rappeler le temps où vous ne comp-

tiez pas plus d'années que je n'en ai à présent ; et plein du souvenir des affections de votre jeunesse, chargez-vous de ma défense : à votre prière, mon père accordera sans hésiter les plus grandes grâces.

LÉONTES.

S'il voulait le faire, comme vous le dites, je lui demanderais pour vous votre précieuse amante, qu'il regarde lui comme un objet de vil prix.

PAULINE.

Mon souverain, vous considérez cet objet avec des yeux trop jeunes ; moins d'un mois avant que votre épouse mourût, elle méritait encore mieux ces regards passionnés, que l'objet que vous fixez à présent.

LÉONTES.

Je songeais à elle, même en contemplant cette jeune fille. (*A Florizel.*) Mais je n'ai pas encore donné de réponse à votre demande. Je vais aller trouver votre père. Puisque vos penchans n'ont point profané votre honneur, je suis leur ami et le vôtre : je vais donc à l'instant le joindre pour entamer cette négociation ; ainsi, suivez-moi, et remarquez la route que je prends. — Venez, cher prince.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant le palais.

AUTOLYCUS ET UN GENTILHOMME.

AUTOLYCUS.

Je vous prie, monsieur, dites-moi, étiez-vous présent à ce récit?

LE GENTILHOMME.

J'étais présent à l'ouverture du paquet; j'ai entendu le vieux berger raconter la manière dont il l'avait trouvé; et là-dessus, après quelques momens d'étonnement, on nous a ordonné à tous de sortir de l'appartement; et je n'ai plus entendu que ceci, à ce que je crois, j'ai entendu le berger dire, qu'il avait trouvé l'enfant.

AUTOLYCUS.

Je serais bien aise de savoir l'issue de tout cela.

LE GENTILHOMME.

Je vous rends en gros et sans suite cette affaire. — Mais les changemens que j'ai aperçus sur les visages du roi, et de Camillo, étaient singulièrement remarquables; ils semblaient, pour ainsi dire, en se regardant fixement l'un l'autre, faire sortir leurs yeux de leurs orbites : il y avait une sorte de langage dans leur morne silence, et tout parlait dans leur contenance; à leurs regards, on eût dit

qu'il ne s'agissait pas moins que d'un monde sauvé, ou d'un monde détruit; tous les symptômes du dernier degré de l'étonnement éclataient dans leurs traits; mais l'observateur le plus pénétrant, qui n'en savait pas au-delà de ce qu'il voyait, n'aurait pu dire, si leur affection était de la joie ou de la tristesse : toujours est-il certain, que c'était l'une ou l'autre de ces deux passions, portée à son excès.

(*Roger paraît.*)

LE GENTILHOMME.

Voici un gentilhomme, qui peut-être en saura davantage? Quelles nouvelles, Roger?

ROGER.

Rien que réjouissances et feux de joie. L'oracle est accompli, la fille du roi est retrouvée; tant de merveilles se sont révélées dans l'espace d'une heure, que nos faiseurs de ballades ne pourront jamais les chanter toutes.

(*L'intendant de Pauline entre.*)

ROGER.

Mais voici l'intendant de Pauline : il pourra vous en dire davantage. — (*A l'intendant.*) Hé bien, monsieur, comment vont les choses à présent? Cette nouvelle, qu'on assure vraie, ressemble si fort a un vieux conte, que de violens soupçons s'élèvent contre la vérité. Est-il vrai que le roi a retrouvé son héritière?

L'INTENDANT.

Rien n'est plus vrai, si jamais il y eut vérité

prouvée. Ce que vous entendez, vous jureriez le voir de vos yeux, tant il y a d'accord dans les preuves ! Le mantelet de la reine Hermione, son collier au tour du cou de l'enfant, les lettres d'Antigone, trouvées avec lui, et dont on connaît ici le caractère, à ne s'y pas méprendre, les traits majestueux de cette fille, et sa ressemblance avec sa mère, un air de grandeur et de noblesse, que lui a imprimé la nature, et qui est bien au-dessus de son éducation, et mille autres preuves évidentes, l'annoncent, avec le dernier degré de certitude, pour être la fille du roi. — Avez-vous assisté à l'entrevue des deux monarques ?

ROGER.

Non.

L'INTENDANT.

Vous avez donc perdu un spectacle, qu'il fallait voir, et qu'on ne peut peindre dans un récit. Vous auriez vu une joie en surpasser une autre ; et le chagrin pleurer de prendre congé d'eux ; car leur joie nageait dans des flots de larmes. Il fallait les voir lancer leurs regards, lever leurs mains vers le ciel, avec des visages si altérés, qu'on ne pouvait les reconnaître qu'à leurs vêtemens, et nullement à leurs traits. Notre roi, comme jeté hors de lui-même par l'élan de sa joie de retrouver sa fille, s'écrie, comme si sa joie eût été une douleur, une perte : *Oh ! ta mère, ta mère !* Ensuite il demande pardon au roi de Bohême ; et puis il embrasse son gendre ; et puis il agite sa fille dans ses bras, en

l'embrassant; et puis il remercie mille et mille fois le vieux berger, qui était là debout près de lui, comme l'aqueduc rongé par le laps de plusieurs règnes successifs. Je n'ai jamais ouï parler de pareille entrevue, qui laisse le récit si loin derrière la vérité, et qui désespère autant l'homme qui entreprend de la décrire.

ROGER.

Et qu'est devenu, je vous prie, Antigone, qui emporta l'enfant de cette cour?

L'INTENDANT.

C'est encore une histoire incroyable; et cependant appuyée sur tant de faits, qu'il y a de quoi réveiller la foi la plus rebelle, et se faire jour à traver l'oreille la plus incrédule. Il a été déchiré en pièce par un ours; et cela est garanti par le fils du berger, qui a non-seulement la simplicité de son âge (et c'est déjà une grande preuve) pour appuyer la vérité de son témoignage, mais qui produit encore un mouchoir et des anneaux d'Antigone, qui sont bien connus de Pauline.

LE GENTILHOMME.

Et sa barque, et ceux qui le suivaient, que sont-ils devenus?

L'INTENDANT.

Naufragés au même instant où leur maître a péri, et à la vue du berger, ensorte que tous les instrumens qui avaient servi à exposer l'enfant, furent

perdus au moment où l'enfant a été trouvé. Mais quel noble combat entre la joie et la douleur s'est passé dans les traits de Pauline! Elle avait un œil abattu et triste de la perte de son époux; un autre élevé et joyeux de voir l'oracle accompli. Elle soulève de terre la princesse, elle l'environne et la tient dans ses bras, comme si elle eût voulu l'attacher à son cœur, de façon à ne plus avoir à craindre de la perdre.

LE GENTILHOMME.

La grandeur de cette scène méritait des rois et des princes pour spectateurs, puisqu'elle avait des rois pour acteurs.

L'INTENDANT.

Mais un des plus touchans tableaux, et qui a pêché dans mes yeux (où il a pris de l'eau et non du poisson), c'était au récit de la mort de la reine, avec les détails des circonstances confessés avec courage, et sincèrement pleurés par le roi, c'était de voir l'attention de sa fille, et la douleur qui la pénétrait par degrés: jusqu'à ce qu'enfin arrivée à l'excès de son trouble, elle pousse un *hélas!* et, je pourrais bien le dire, saigne des larmes; et j'en suis sûr, mon cœur a pleuré du sang. Alors le spectateur qui était le plus de marbre, a changé de couleur; les uns se sont évanouis, les autres se sont livrés à tout l'excès du chagrin; et si l'univers entier avait assisté à cette scène, la désolation eût été universelle.

LE GENTILHOMME.

Sont-ils revenus à la cour?

L'INTENDANT.

Non. La princesse a entendu parler de la statue de sa mère, qui est en la possesion de Pauline, morceau qui a coûté plusieurs années de travail, et qui vient d'être achevé, par ce célèbre maître d'Italie, Jules Romain (1). S'il possédait lui-même l'éternité, et qu'il pût de son souffle la communiquer à son ouvrage, ce peintre laisserait la nature sans travail, tant il est parfait dans son imitation! Il a fait Hermione si ressemblante à Hermione, qu'on lui adresserait la parole, et qu'on attendrait sa réponse; c'est là qu'ils sont tous allés avec transport; et ils se proposent d'y souper.

ROGER.

Je m'étais toujours imaginé, qu'elle avait là quelque objet important de caché, qui l'occupait; car depuis la mort d'Hermione, elle ne manquait jamais d'y aller deux ou trois fois par jour, et de se renfermer seule dans cet appartement secret. Irons-nous les y trouver, et nous associer à la joie commune?

---

(1) Jules Romains était mort dix-huit ans avant la naissance de Shakspeare. Mais comment songer à ce peintre fameux lorsqu'il s'agit d'une statue? Cela s'explique, dit Steevens, en songeant qu'on peignait anciennement les statues.

LE GENTILHOMME.

Et quel est celui qui pouvant jouir de la faveur d'y être admis, voudrait s'en exclure? A chaque clin d'œil, nouvelle découverte et nouveau plaisir. Notre absence nous fait perdre des connaissances précieuses. Partons. (*Ils sortent.*)

AUTOLYCUS *seul.*

C'est maintenant, si je n'avais pas contre moi le reproche de mon ancienne conduite, que les honneurs et les richesses pleuveraient sur ma tête! C'est moi qui ai conduit le vieillard et son fils à bord du navire du prince; qui lui ai dit, que je leur avais entendu parler d'un paquet et de je ne sais quelle histoire; mais lui, était alors enivré de son amour pour la fille du berger, (car il la prenait alors pour une fille de berger); celle-ci commençait à être fort tourmentée du mal de mer; et lui-même qui ne se sentait guères mieux, par la tempête qui continuait toujours; ce mystère est ainsi demeuré sans être découvert. Mais cela m'est égal; car quand c'eût été moi qui eusse trouvé ce secret, il ne m'aurait pas été d'un grand avantage, au milieu des autres raisons qui me décréditent. (*Le berger et son fils entrent*). Voici ceux à qui j'ai fait du bien, contre mon intention, et les voilà déjà dans la fleur de leur fortune.

LE BERGER.

Viens, jeune garçon; j'ai passé l'âge d'avoir des enfans; mais tes fils et tes filles naîtront tous gentilshomme

LE FILS *à Autolycus.*

Je suis bien aise de vous rencontrer, monsieur. Vous avez refusé de vous battre avec moi l'autre jour, sous prétexte, que je n'étais pas né gentilhomme: voyez-vous ces habits? Dites à présent, que vous ne les voyez pas, et croyez encore que je ne suis pas gentilhomme né. Vous feriez bien mieux de dire, que ces vêtemens ne sont pas nés gentilshommes. Osez me donner un démenti; et essayez si je ne suis pas à présent un gentilhomme né.

AUTOLYCUS.

Je le sais que vous êtes actuellement, monsieur, un gentilhomme né

LE FILS.

Oui, et je le crois aussi à tout instant depuis quatre heures.

LE BERGER.

Et moi, aussi, jeune homme.

LE FILS.

Et vous aussi. — Mais j'étais né gentilhomme avant mon père, car le fils du roi m'a pris par la main et m'a appelé son frère; et ensuite les deux rois ont appelé mon père, leur frère; et ensuite le prince mon frère, et la princesse ma sœur, ont appelé mon père, leur père; et nous nous sommes mis à pleurer; et c'est alors qu'ont coulé les premières larmes de gentilhomme que nous avons jamais versées.

LE BERGER.

Nous pouvons vivre, mon fils, pour en verser bien davantage

LE FILS.

Oui, il y aurait bien du malheur, étant devenus nobles après coup.

AUTOLYCUS.

Je vous conjure, monsieur, de me pardonner toutes les fautes que j'ai commises contre votre seigneurie, et de vouloir bien m'appuyer de votre favorable recommandation auprès du prince mon maître.

LE BERGER.

Je t'en prie, fais-le, mon fils; car nous devons être obligeans, à présent que nous sommes gentilshommes.

LE FILS.

Tu amanderas ta vie?

AUTOLYCUS.

Oui, si c'est le bon plaisir de votre seigneurie.

LE FILS.

Donne-moi ta main; et je jurerai au prince que tu es un aussi honnête homme qu'on en puisse trouver dans la Bohème.

LE BERGER.

Tu peux le dire, mais non pas le jurer.

LE FILS.

Ne pas le jurer, à présent que je suis gentilhom-

me? Que les paysans et les bourgeois (1) le *disent*, eux; moi, je le *jurerai*.

LE BERGER.

Et si cela est faux, mon fils?

LE FILS.

N'y eût-il rien de si faux, un vrai gentilhomme pourrait le jurer, en faveur de son ami. — Oui, et je jurerai au prince, que tu es un brave homme, et que tu ne t'enivreras point, mais je sais, que tu n'es pas un brave homme et que tu t'enivreras; cela n'empêchera pas que je ne jure le contraire; et je voudrais que tu fusses un brave homme.

AUTOLYCUS.

Je ferai tous mes efforts, monsieur, pour le devenir.

LE FILS.

Oui, fais tes efforts pour devenir un brave homme; si je ne suis pas étonné, comment tu oses t'aventurer à t'enivrer, n'étant pas un brave homme, ne fais pas état de ma parole. — Ecoute! Les rois et les princes nos parents, sont allés voir le portrait de la reine; viens, suis-nous: nous te servirons de protecteurs. (*Ils sortent.*)

---

(1) *Franklin : franc-tenancier, propriétaire libre ;* mot qui appartient au système féodal, et dont nous n'avons pas d'équivalent bien exact.

SCÈNE III.

Appartement dans la maison de Pauline.

LÉONTES, POLIXÈNE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLO, PAULINE, COURTISANS, *et Suite.*

LÉONTES.

O sage et bienfaisante Pauline, qu'elle puissante consolation j'ai reçue de vous!

PAULINE.

Mon souverain, si tous mes efforts n'ont pas été heureux, toutes mes intentions ont été bonnes. Quant à mes services, vous me les avez bien payés; mais l'honneur que vous m'avez fait de daigner visiter mon humble demeure avec votre frère couronné, et ce couple uni d'héritiers de vos royaumes, c'est de votre part un surcroît de bienfaits, que ma plus longue vie ne peut jamais reconnaître assez.

LÉONTES.

Ah! Pauline, l'honneur que nous vous faisons n'est que de l'embarras. Mais nous sommes venus pour la statue de la reine; nous avons traversé votre galerie, en recevant beaucoup de plaisir de toutes les curiosités qu'elle présente; mais nous n'avons pas vu celle que ma fille est venue y chercher, la statue de sa mère.

PAULINE.

Vivante, elle n'eut point d'égale; et je suis persuadée aussi que sa ressemblance inanimée surpasse tout ce que vous avez jamais vu, et tout ce qu'a fait la main de l'homme. Voilà pourquoi je la tiens enfermée seule dans un lieu retiré. Mais nous y voici: préparez-vous à voir la vie aussi parfaitement imitée, que le sommeil profond imite la mort. Regardez, et avouez que c'est un bel ouvrage. (*Pauline tire un rideau, et découvre une statue.*) J'aime votre silence à tous, c'est une preuve de votre étonnement. Mais parlez; et vous, le premier, mon souverain, dites, n'approche-t-elle pas un peu de l'original?

LÉONTES.

C'est en tout son attitude naturelle! Cher marbre, accable-moi de reproches, afin que je puisse dire: *oui, tu es Hermione en effet*: ou plutôt, c'est bien mieux toi encore, dans ton généreux silence; car elle était aussi tendre que l'enfance et les grâces. — Mais cependant, Pauline, Hermione n'avait pas ces rides; elle n'était pas aussi âgée, que cette image semble l'être.

POLIXÈNE.

Oh! non, de beaucoup.

PAULINE.

C'est ce qui prouve encore plus l'excellence de l'art du statuaire, qui laisse passer un espace de

seize années, et la représente telle qu'elle serait aujourd'hui, si elle vivait.

LÉONTES.

Comme elle aurait pu vivre, pour me donner une consolation aussi grande, que l'est la douleur dont sa vue perce mon âme. Oh, voilà quel était son maintien, et son air majestueux, (plein de vie alors, comme il est là insensible et glacé), la première fois que je lui parlai d'amour. Je suis pénétré de honte; quoi ce marbre ne me repousse pas, mois plus marbre que lui! — O chef-d'œuvre auguste, il y a dans ta majesté une force magique, qui évoque dans ma mémoire tous mes crimes, et qui a privé de ses esprits ta fille en admiration; elle fait avec toi une seconde statue.

PERDITA.

Eh! laissez-moi suivre le mouvement de mon cœur, et ne dites pas, que c'est une superstition, si je tombe à ses genoux, et si j'implore sa bénédiction : — Auguste mère, chère reine, qui cessa de vivre lorsque je ne faisais que de commencer, donne-moi cette main à baiser.

PAULINE.

Oh! arrêtez! la statue n'est posée que tout nouvellement; les couleurs ne sont pas sèches encore.

CAMILLO.

Seigneur, vous n'avez que trop cruellement ressenti le chagrin, que seize hivers n'ont pu dissiper, qu'autant d'étés n'ont pu tarir : à peine est-

il de bonheur qui ait duré autant de temps : non, il n'est point de chagrin qui ne se soit détruit lui-même en moins de temps.

POLIXÈNE *au roi.*

Cher frère, permettez que celui qui a été la cause de tout ceci, ait le pouvoir de vous ôter autant de chagrin, qu'il en prend lui-même pour sa part.

PAULINE.

En vérité, seigneur, si j'avais pu prévoir que la vue de ma pauvre statue vous eût fait tant d'impression ; (car cette statue est à moi) je ne vous l'aurais pas montrée. (*Elle va pour fermer le rideau.*)

LÉONTES.

Ne tirez point le rideau.

PAULINE.

Vous ne la contemplerez pas plus long-temps ; peut-être votre imagination en viendrait-elle à se persuader aussi, qu'elle se meut.

LÉONTES.

Ah! plût au ciel! — Je voudrais être mort, si ce n'est qu'il me semble que déjà.... Quel est cet homme qui l'a faite? Voyez, seigneur ; ne croiriez-vous pas, qu'elle respire ; et que le sang circule en effet dans ces veines?

POLIXÈNE.

C'est le chef-d'œuvre d'un maître ; la vie même semble échauffer ses lèvres.

LÉONTES.

Son œil, quoique fixe dans son regard, semble mobile, tant est grande l'illusion de l'art.

PAULINE.

Je veux fermer le rideau; mon souverain est si transporté, qu'il va croire tout-à-l'heure, qu'elle est vivante.

LÉONTES.

O ma chère Pauline, faites-le moi croire pendant vingt années de suite; il n'est point de raison sage et tranquille qui puisse égaler les jouissances et le plaisir de ce délire. Laissez-moi la voir.

PAULINE.

Je suis bien fâchée, seigneur, de vous avoir causé cet excès d'émotion, mais je pourrais vous affliger encore davantage.

LÉONTES.

Faites le, Pauline. Car cette tristesse a plus de douceur, que les plus douces consolations. — Hé quoi, il me semble, qu'il sort de sa bouche, une espèce de souffle; quel subtil ciseau a donc pu sculpter l'haleine! Que personne ne rie de mon délire; je veux l'embrasser.

PAULINE.

Mon cher souverain, arrêtez. Le vermillon de ses lèvres est encore humide. Vous le gâteriez, si vous l'embrassiez; et vous souilleriez les vôtres de l'huile de la peinture. Fermerai-je le rideau?

LÉONTES.

Non, non, pas de vingt ans.

PERDITA.

Je pourrais rester tout ce temps à la contempler.

PAULINE.

Ou arrêtez-vous là, et quittez cette niche, ou préparez-vous à être frappés d'un plus grand étonnement. Si vous pouvez en soutenir la vue, je vais faire mouvoir la statue, oui, la faire descendre et venir vous prendre par la main : mais alors vous croiriez, et cependant je proteste qu'il n'en est rien, que je suis aidée des puissances infernales.

LÉONTES.

Tout ce qu'il est en votre pouvoir de lui faire faire, je serai satisfait de le voir ; tout ce qu'il est en votre pouvoir de lui faire dire, je serai satisfait de l'entendre : car il vous est aussi aisé de la faire parler, que de la faire mouvoir.

PAULINE.

Il est nécessaire, que vous réveilliez tout ce que vous avez de foi. Allons, demeurez tous immobiles, ou que ceux qui croiront que j'exécute quelque œuvre illicite, se retirent.

LÉONTES.

Commencez : personne ne bougera d'un pas.

PAULINE *à des musiciens.*

Musique, éveille-la. Faites retentir vos sons. — Il est temps ; descends, cesse d'être une pierre insen-

sible. Approche, et frappe d'étonnement tous ceux qui sont ici à te contempler. Allons, je vais fermer ta tombe; viens, descends de ta base; rends à la mort cet engourdissement; car une vie chérie te rachète de ses bras. — Vous le voyez, elle se meut. (*Hermione descend.*) Ne tressaillez point; ses actions seront aussi innocentes, que l'enchantement que j'emploie devant vous est légitime; ne l'évitez point, que vous ne la revoyez mourir une seconde fois; car vous lui donneriez deux fois la mort. — Allons, présentez-lui votre main; lorsqu'elle était jeune, c'était vous qui lui faisiez la cour; à présent qu'elle est plus âgée, c'est elle qui vous prévient.

LÉONTES *en l'embrassant.*

Oh! je sens la chaleur de la vie! si c'est ici l'effet d'un pouvoir magique, puisse-t-il être aussi légitime que l'action de se nourrir.

POLIXÈNE.

Elle l'embrasse!

CAMILLO.

Elle se suspend à son cou! Si elle appartient à la vie, qu'elle parle donc aussi.

POLIXÈNE.

Oui, et qu'elle nous révèle où elle a vécu tout ce temps, ou comment elle s'est échappée des régions des morts.

PAULINE.

Si l'on n'eût fait que vous dire qu'elle était

vivante, vous auriez reçu cette nouvelle comme un conte fabuleux; mais vos yeux sont témoins qu'elle respire, quoiqu'elle ne parle pas encore. Observez avec attention.—(*A Perdita.*) Voudriez-vous, belle princesse, vous jeter entr'elle et le roi: tombez à ses genoux, et demandez la bénédiction de votre mère. (*A Hermione.*) Tournez ici vos regards, chère reine, notre Perdita est retrouvée. (*Lui présentant Perdita, qui s'agenouille aux pieds d'Hermione.*)

HERMIONE.

O vous, Dieux, abaissez ici vos regards, et de vos urnes sacrées, versez toutes vos grâces sur la tête de ma fille. (*A sa fille.*) Dis-moi, ma fille, où tu as été conservée? Où tu as vécu? Comment tu te retrouves à la cour de ton père? Car sachant par Pauline que l'oracle avait donné l'espérance que tu étais en vie, je me suis conservée, pour en voir l'accomplissement.

PAULINE.

Il y aura assez de temps pour ces récits. — De crainte que les spectateurs, excités par cet exemple, n'ayant l'envie de troubler votre joie par de pareilles relations, allez ensemble, vous tous qui retrouvez en ce moment quelque bonheur; et communiquez à chacun des assistans une partie de votre allégresse: moi, tourterelle vieillie, je vais me reposer sur quelque rameau flétri, et là, gémir sur la perte de mon cher époux, que jamais je ne

retrouverai, qu'en descendant moi-même dans le tombeau.

LÉONTES.

Ah! calmez vos regrets, Pauline; vous devriez prendre un époux sur mon consentement, comme je prends moi une épouse sur le vôtre: c'est un pacte fait entre nous, et confirmé par nos sermens. Vous avez trouvé mon épouse; mais comment? C'est sur quoi vous avez à répondre à nos questions: car je l'ai vue morte, à ce que j'ai cru et j'ai fait en vain plus d'une prière sur son tombeau. Je n'irai pas chercher bien loin, (car je connais en partie ses secrets sentimens), pour vous trouver un honorable époux. — Avancez, Camillo, et prenez sa main; son mérite, et sa vertu sont bien connus, et attestés encore ici par le témoignage de deux rois. — Quittons ces lieux. — (*A Hermione.*) Mais, arrêtez vos regards sur mon frère! Ah! pardonnez-moi tous deux, d'avoir pu jamais accuser par mes soupçons l'innocence de vos chastes regards. Voici votre gendre, le fils du roi, qui, de l'aveu du ciel, a engagé sa foi à votre fille. — Chère Pauline, conduisez-nous dans un lieu où nous pussions à loisir nous questionner mutuellement, et répondre sur le rôle que chacun de nous a joué dans ce long intervalle de temps écoulé depuis l'instant où nous avons été séparés les uns des autres: hâtez-vous de nous conduire. (*Tous sortent.*)

FIN DU CONTE D'HIVER ET DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DU TOME DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

